BnF Gallica

Almanach de l'Action française

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Action française. Auteur du texte. Almanach de l'Action française. 1925.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

193 N-25 (25

17e Année

ALMANACH

DE

L'ACTION FRANÇAISE

POUR L'ANNÉE 1925

La Politique est tout.

RIVAROL.

AVEC UN PORTRAIT DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

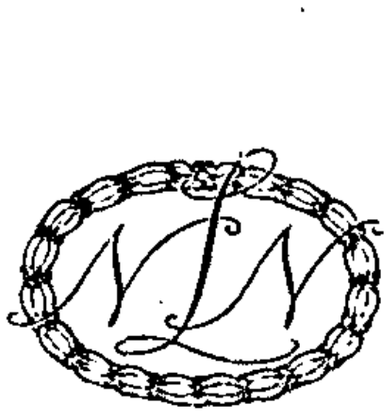
DEUX DESSINS DE L. ANIN ; DEUX DESSINS DE SENNEP

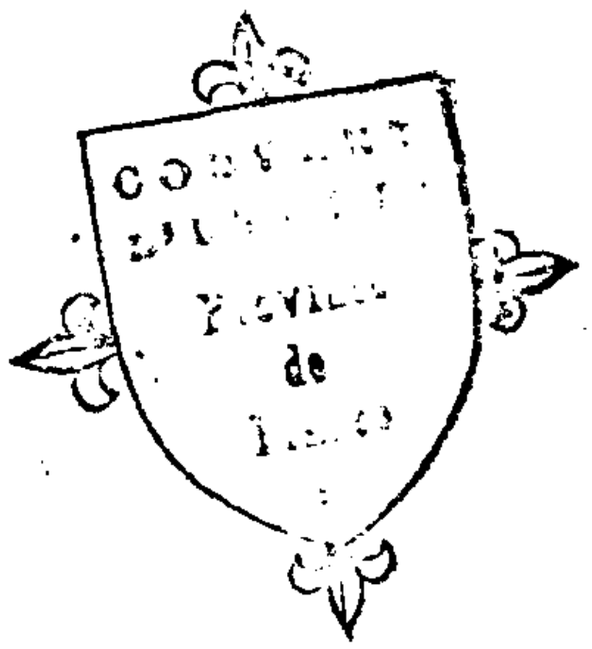
QUATRE DESSINS DE O. FABRÈS

TRENTE-TROIS DESSINS DE MUS

ET

SOIXANTE-QUINZE PHOTOGRAVURES DANS LE TEXTE





PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, PLACE DU PANTHÉON, 3

MCMXXV

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

TAPONIER
12, rue de la Paix

MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

LA MAISON DE FRANCE

QUAND un député radical veut faire écouter son discours sur le régime électoral, il s'arme régulièrement de cette formule : « Les lois électorales ont, dans les démocraties, la même importance que, dans les monarchies, les lois de succession dynastique. » Elles en sont au moins la caricature, comme une recette magique parodiant la médecine. Mais la France ne croit plus aux charlatans. Nombreux sont les citoyens enfin conscients qui, délivrés de l'illusion démocratique, se tournent d'instinct vers la Maison capétienne, vers la dynastie qui *a fait* et maintenu la France et qui, dans l'exil, n'a cessé de dénoncer des vices et des maux aujourd'hui trop évidents. Mais la vérité politique retrouvée rend les esprits exigeants. On connaît mal les représentants actuels de la Maison de France. Combien de nouveaux royalistes nous demandent : quel est l'ordre de succession ? Quels princes sont appelés à porter la couronne ? Ces soucis, qui il y a deux siècles assombrirent les plus belles années de Louis XIV, c'est aujourd'hui le peuple français lui-même, le peuple orphelin et désorienté qui nous les confie. Qu'il se rassure : la famille de France a poussé des rejetons pleins de promesses.

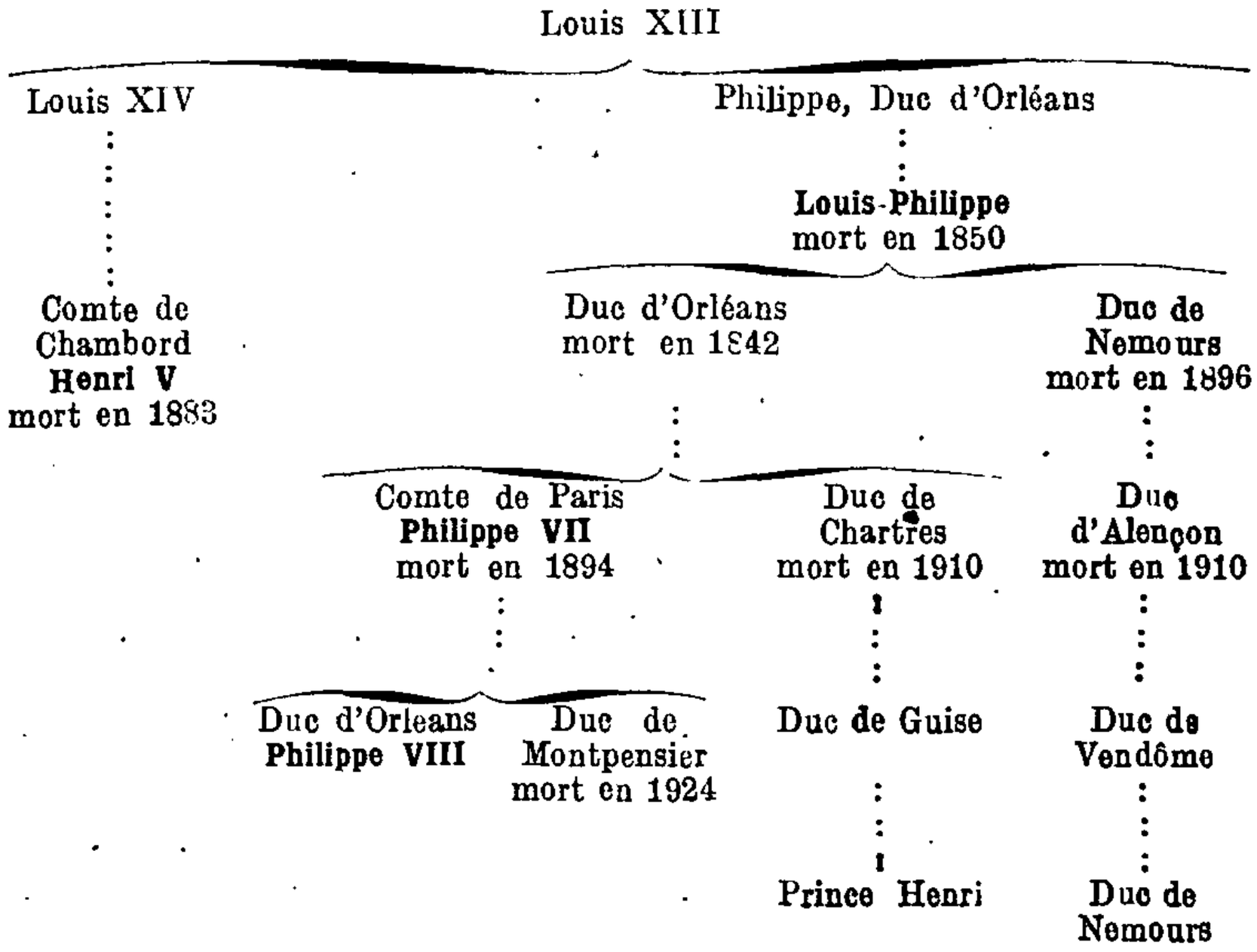
La Maison de France, depuis la mort d'Henri V, comte de Chambord, est représentée par la famille d'Orléans, rameau issu, par Philippe, second fils de Louis XIII, de la branche de Bourbon, qui se rattache elle-même au tronc capétien par Henri IV et saint Louis.

Le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, laissa deux fils : le comte de Paris et le duc de Chartres. Le comte de Paris — avec quatre filles qui sont : S. M. la reine Amélie de Portugal, LL. AA. RR. les princesses Hélène, duchesse d'Aoste ; Isabelle, duchesse de Guise, et l'infante Louise, princesse de Bourbon-Siciles — eut lui-même deux fils : Monseigneur le duc d'Orléans, chef actuel de la Maison de France, et le duc de Montpensier.

Par la mort du duc de Montpensier, *l'héritier présomptif de Monseigneur le Duc d'Orléans est donc maintenant S. A. R. le duc de Guise,* fils du défunt duc de Chartres. JEAN-Pierre-Clément-Marie, duc de Guise, né à Paris le 4 septembre 1874, a épousé en 1899 la princesse Isabelle, l'une des sœurs de Monseigneur le duc d'Orléans. Il a eu quatre enfants : les princesses Isabelle, Françoise et Anne, *et le prince* HENRI, *né le* 5 *juillet* 1908 au château de Nouvion-en-Thiérache. C'est donc

ce jeune prince de 16 ans qui est, au second degré, l'héritier de la couronne de France.

Si, par malheur, la branche Chartres-Guise venait à s'éteindre, la couronne reviendrait aux descendants du duc de Nemours, second fils du roi Louis-Philippe. Mais, dans cette branche même, elle ne s'arrêterait pas aux descendants du fils aîné du duc de Nemours, comte d'Eu : ces princes, en effet, par le mariage du comte d'Eu et de la princesse Isabelle de Bragance, sont devenus princes impériaux du Brésil ; les seuls princes français de la branche sont les descendants du duc d'Alençon, second fils du duc de Nemours. *En troisième lieu donc, à défaut des ducs de Guise, la couronne passerait au prince Philippe-*EMMANUEL-*Maximilien, duc de Vendôme et d'Alençon, né en* 1872. Par son mariage avec la princesse Henriette de Belgique, le duc de Vendôme est devenu, en 1896, le beau-frère du roi Albert Ier ; il a trois enfants : la princesse Marie-Louise, mariée au prince Philippe de Bourbon-Siciles ; la princesse Geneviève, mariée l'an dernier au comte de Chaponay ; *le prince Charles-Philippe, duc de Nemours, né en* 1905. C'est ce prince qui est, aujourd'hui, le quatrième héritier du trône.



ANNÉE 1925

ÉLÉMENT DU COMPUT

Nombre d'or.	7	Epacte.	5
Cycle solaire.	2	Lettre dominicale. . .	D
Indiction romaine.	8		

COMMENCEMENT DES SAISONS

(*Temps légal*)

PRINTEMPS (équinoxe), le 21 mars à 3 h. 12 m. 26 s.
ÉTÉ (solstice), le 21 juin à 22 h. 50 m. 13 s.
AUTOMNE (équinoxe), le 23 septembre à 13 h. 43 m. 20 s.
HIVER (solstice), le 22 décembre à 8 h. 36 m. 45 s.

ENTRÉE DU SOLEIL DANS LES SIGNES DU ZODIAQUE

(*Temps légal*)

Verseau, 20 janvier à 13 h. 20 m.	*Lion*, 23 juillet à 9 h. 45 m.
Poissons, 19 février à 3 h. 43 m.	*Vierge*, 23 août à 16 h. 33 m.
Bélier, 21 mars à 3 h. 12 m.	*Balance*, 23 sept. à 13 h. 43 m.
Taureau, 20 avril à 14 h. 51 m.	*Scorpion*, 23 octobre à 22 h. 31 m.
Gémeaux, 21 mai à 14 h. 33 m.	*Sagittaire*, 22 nov. à 19 h. 36 m.
Ecrevisse, 21 juin à 22 h. 50 m.	*Capricorne*, 22 déc. à 8 h. 37 m.

ÉCLIPSES DE SOLEIL ET DE LUNE

Le 24 janvier, éclipse totale de Soleil, partiellement visible à Paris. Commencement à 14 h. 58 m. ; fin à 16 h. 33 m.

Les 8 et 9 février, éclipse partielle de Lune, visible à Paris. Commencement le 8 à 18 h. 49 m. ; fin le 9 à 0 h. 35 m.

Les 20 et 21 juillet, éclipse annulaire de Soleil, invisible à Paris.

Le 4 août, éclipse partielle de Lune, invisible à Paris.

JANVIER

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m	h.	m.
1	Jeudi	*Circoncision*. S. Odilon, Ab. ☽	7	46	16	3	11	43	23	55
2	Vend.	S. Adélard, Ab. S. Macaire, Ab.	7	46	16	4	12	7	—	
3	Sam.	Sᵛ Geneviève, V. Sᵉ Bertilie, V.	7	46	16	5	12	31	1	1
4	Dim.	*Le S. Nom de Jésus* S. Rigobert, E.	7	46	16	6	12	56	2	6
5	Lundi	S. Télesphore, Pp. M. S Siméon Stylite, C.	7	46	16	7	13	24	3	9
6	Mardi	*L'Epiphanie*, S. Mélaine, E. S. Frédéric. C.	7	45	16	8	13	56	4	10
7	Merc.	S Lucien, E. M.	7	45	16	9	14	31	5	8
8	Jeudi	Sᵉ Gudule, V.	7	45	16	10	15	12	6	4
9	Vend.	S. Julien l'hosp., S. Honoré, M.	7	44	16	11	15	59	6	55
10	Sam.	S. Guillaume, E. ☾	7	44	16	13	16	51	7	41
11	Dim.	*Oct. de l'Ep.* S Hygin. Pp. M.	7	44	16	14	17	49	8	21
12	Lundi	S. Arcade, M. Sᵗ Césarie, V.	7	43	16	15	18	50	8	56
13	Mardi	S. Agrèce, E.	7	43	16	17	19	53	9	27
14	Merc.	S. Hilaire, E. D.	7	42	16	18	20	58	9	55
15	Jeudi	S. Paul, Er. S. Maur, Ab.	7	41	16	20	22	5	10	20
16	Vend.	S. Marcel, Pp. M. S. Furcy, Ab.	7	40	16	21	23	13	10	45
17	Sam.	S. Antoine, Ab. ☾	7	40	16	23		—	11	10
18	Dim.	*IIᵉ ap. l'Ep. Chaire de S. Pierre à Rome.* Sᵉ Prisque, V. M.	7	39	16	24	0	23	11	37
19	Lundi	SS. Marius, M. et Canut, R S. Sulpice, E.	7	38	16	25	1	36	12	7
20	Mardi	SS. Fabien et Sébastien, MM.	7	37	16	27	2	51	12	43
21	Merc.	Sᵉ Agnès, V. M. S Fructueux, EM	7	36	16	28	4	5	13	26
22	Jeudi	SS. Vincent et Anastase, MM.	7	35	16	30	5	18	14	20
23	Vend.	S. Raymond de P. C. Sᵉ Emérentienne, V M.	7	34	16	32	6	23	15	23
24	Sam.	S. Timothée, Ev. M. ● S. Babylas. Ev. M.	7	33	16	33	7	18	16	36
25	Dim.	*IIIᵉ ap. l'Ep La Conv. de S. Paul,* S. Priest, E.	7	32	16	35	8	5	17	52
26	Lundi	S. Polycarpe. E M. Sᵉ Paule, Vv.	7	31	16	36	8	44	19	9
27	Mardi	S Jean Chrysostome, E. D. Sᵉ Angèle de Mérici, V.	7	30	16	38	9	16	20	24
28	Merc.	S. Charlemagne. Emp. S. Cyrille d'Alex E. D.	7	29	16	40	9	44	21	37
29	Jeudi	S. François de Salles, E. D.	7	27	16	41	10	9	22	46
30	Vend.	Sᵉ Bathilde, R. Sᵉ Martine, V. M.	7	26	16	43	10	34	23	53
31	Sam.	S. Pierre Nolasque, C. Sᵉ Marcelle, Vv. ☽	7	25	16	45	11	0	—	

21. *Anniversaire de la mort de Louis XVI.*

Nota. — Nous suivons fidèlement dans ce calendrier le calendrier de l'Eglise universelle. Nous y avons ajouté les noms des saints particulièrement fêtés en France.

Abréviations. — Ab. abbé ou abbesse ; Ap. apôtre ; C. confesseur ; D. docteur ; E. évêque ; Emp. empereur : Er. ermite ; Imp. impératrice; M. martyr; P. pénitent ; R. roi ou reine ; V. vierge ; Vv. veuve.

Tout Sceptre, et tout Empire, et toutes régions
Fleurissent en grandeur par les religions.
Par elles ou en paix ou en guerre nous sommes :
Car c'est le vray ciment qui entretient les hommes.

RONSARD : *Remontrances au peuple de France.*

SUGER (1081-1152)

Le modèle des ministres de la monarchie française, qui ne fut jamais cléricale et trouva parmi les hommes d'église tant de grands serviteurs. Enfant du peuple et, à dix ans, oblat à l'abbaye de Saint-Denis, Suger y fut condisciple et ami de l'héritier du trône. Celui-ci régna sous le nom de Louis VI le Gros ; le frêle moine était devenu, en 1122, abbé du monastère royal. Le roi, grand voyageur, menait à travers les provinces la conquête de son royaume sur les grands féodaux, et apportait l'ordre et la paix. Suger maintenait tout par sa sagesse et sa prudence d'administrateur sédentaire, et conduisait l'éducation du jeune prince qui devait succéder à son père, sous le nom de Louis VII. Suger resta le conseiller du nouveau roi, et assura ainsi la continuité d'une sage politique. Louis VII partit pour la Croisade et Suger fut le régent très économe du royaume. Il mourut trop tôt pour la France, entre les bras de saint Bernard.

Ancien clerc passé à la maçonnerie, Emile Combes apporta à l'anticléricalisme toutes les ardeurs d'une mystique déréglée. Médecin de canton, conseiller général, sénateur, il n'avait jamais connu d'autre politique que celle des comités électoraux et des Loges quand la fantaisie du régime l'appela, déjà septuagénaire et encore inconnu, à la présidence du Conseil. Le voilà célèbre, car il donne son nom au régime abject : *le combisme* où la défense républicaine étouffe la défense nationale, sans autre moyen de gouvernement que la délation, sans autre programme que la persécution religieuse. Régime essentiellement républicain que le Bloc des gauches regrette et va nous rendre.

LE PETIT PÈRE COMBES.

FÉVRIER

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Dim.	*IVe après l'Epiphanie.* S. Ignace. E. M. S. Sigebert, R.	7	23	16	46	11	27	0	58
2	Lundi	*La Purification de N.-D.* S. Ildefonse, E.	7	22	16	48	11	57	2	0
3	Mardi	S. Blaise, E. M.	7	21	16	50	12	31	3	1
4	Merc.	S. André de Corsini, E. Se Jeanne de France, R.	7	19	16	51	13	9	3	58
5	Jeudi	Se Agathe, V. M. S. Avit, E.	7	18	16	53	13	54	4	50
6	Vend.	S. Tite, E., Se Dorothée, V. M. S Vaast, E.	7	16	16	54	14	45	5	38
7	Sam.	S. Romuald, Ab.	7	14	16	56	15	41	6	20
8	Dim.	*Septuagésime*, S Jean de Mat, C. ♑	7	13	16	58	16	41	6	57
9	Lundi	S. Cyrille d'Alexandrie, E. D. Se Apolline, V. M.	7	11	16	59	17	45	7	30
10	Mardi	Se Scholastique, V. Se Austreberte, V.	7	10	17	1	18	50	7	59
11	Merc.	*Apparition de N.-D. à Lourdes*, S. Séverin, Ab. S. Adolphe, E.	7	8	17	3	19	57	8	25
12	Jeudi	*Les Sept fondateurs des Servites*, Se Eulalie. V.	7	6	17	4	21	5	8	50
13	Vend.	S. Fulcran, E. S. Grégoire II, Pp.	7	5	17	6	22	14	9	15
14	Sam.	S. Valentin. M.	7	3	17	8	23	25	9	41
15	Dim.	*Sexagésime.* S. Faustin, S. Jovite, MM.	7	1	17	9	—		10	9
16	Lundi	S. Onésime, C ♒	7	0	17	11	0	37	10	42
17	Mardi	S. Sylvain. E. S. Théodule, C.	6	58	17	13	1	50	11	21
18	Merc.	S. Siméon, Ev. M.	6	56	17	14	3	0	12	8
19	Jeudi	S. Gabin, M.	6	54	17	16	4	7	13	5
20	Vend.	S. Eucher, E.	6	52	17	17	5	5	14	11
21	Sam.	S Pépin de Landen, C. S. Flavien, E.	6	51	17	19	5	55	15	24
22	Dim.	*Quinquagésime. La Chaire de S. Pierre.* Se Isabelle, V.	6	49	17	21	6	36	16	40
23	Lundi	S. Pierre Damien, E. D. ♉	6	47	17	22	7	11	17	57
24	Mardi	S. Mathias, Ap. S. Pretextat, E.	6	45	17	24	7	41	19	12
25	Merc.	Se Walburge, V.	6	43	17	26	8	8	20	25
26	Jeudi	Se Mechtilde, V. S. Nestor, E.	6	41	17	27	8	34	21	35
27	Vend.	Se Honorine, V. M. S. Léandre, E. D.	6	39	17	29	9	0	22	42
28	Sam.	S. Romain, Ab. Se Béatrice, Vv.	6	37	17	30	9	28	23	47

24. *Mardi Gras.*

25. *Mercredi des Cendres et ouverture du Carême.* (*Temps clos pour les noces jusqu'au dimanche de Pâques.*)

Tels sont les ministres de la 3e République...

Ce terme limité que l'on veut leur prescrire
Accroît leur violence en bornant leur empire...
Pareils à ces torrents qui ne durent qu'un jour ;
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravages,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

RACINE : *Les frères ennemis.*

JACQUES CŒUR (*vers* 1395-1456)

Le grand bourgeois au service de la monarchie. Jacques Cœur, un des meilleurs serviteurs de Charles VII, le Bien Servi, fut son grand argentier, et mit à sa disposition ses talents d'homme d'affaires et une fortune immense. Quand l'or n'était pas tout dans l'Etat, l'or servait, car au-dessus de lui un pouvoir tenu du sang, et qui ne doit rien à la richesse, maintenait celle-ci à son rang. Quand le ministre riche voulait dominer, comme Fouquet, le souverain le brisait. Quand il se tenait à sa place, il rendait au pays des services éminents, en le faisant profiter des vertus et des traditions bourgeoises, indispensables à l'économie nationale mais qui deviennent malfaisantes dès que les bourgeois veulent usurper la première place dans l'Etat et gouverner au lieu de servir.

Le grand bourgeois qui veut régner par la République. Pour Joseph Caillaux, la finance est l'essentiel de la politique, faire ses affaires, la raison d'être de l'Etat. Maniaque de la dictature, vaniteux jusqu'à la folie, tout lui est bon pour se hisser au pouvoir. Il méprise qui n'est pas de sa caste, mais se fait démagogue. Un journaliste gêne ses plans : il le fait tuer par sa femme. La guerre retarde ses desseins : il trahit. Depuis le 11 mai, il croit tenir son triomphe. Pour en hâter l'heure, voici qu'il se retourne vers les bourgeois et se pose en sauveur du capital menacé. Puisqu'il leur faut un maître, que ne se rallient-ils au Roi sage. La République les jetterait dans les bras du dictateur fou.

Jo.

MARS

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Dim.	*Ier de Carême.* S. Aubin, E Se Eudoxie, M.	6	35	17	32	9	56	—	
2	Lundi	S. Simplice, Pp. ☽	6	33	17	34	10	29	0	49
3	Mardi	Se Cunégonde, Imp.	6	31	17	35	11	6	1	48
4	Merc.	S. Casimir, R. S. Lucius Pp. M.	6	29	17	37	11	48	2	43
5	Jeudi	S. Adrien, M. S. Virgile, E.	6	27	17	38	12	37	3	33
6	Vend.	Ses Perpétue et Félicité, M. M. Se Colette, V.	6	25	17	40	13	31	4	17
7	Sam.	S Thomas d'Aquin, D.	6	23	17	42	14	30	4	56
8	Dim.	*IIe de Carême.* S. Jean de Dieu, C.	6	21	17	43	15	32	5	30
9	Lundi	Se Françoise Romaine, Vv.	6	19	17	45	16	38	6	1
10	Mardi	*Les XL Martyrs.* SS. Caius et Alexandre, M. M. ☾	6	17	17	46	17	45	6	28
11	Merc.	S. Firmin, Ab.	6	15	17	48	18	54	6	53
12	Jeudi	S Grégoire le Grand, Pp. S. Pol Aurélien, Ev.	6	13	17	49	20	4	7	19
13	Vend.	Se Euphrasie. V. S. Rodrigue, M.	6	11	17	51	21	16	7	44
14	Sam.	Se Mathilde, Imp. S. Lubin, E.	6	9	17	52	22	28	8	12
15	Dim.	*IIIe de Carême.* S. Zacharie, Pp. S. Abraham, C.	6	7	17	54	23	41	8	44
16	Lundi	Se Eusébie, V. S. Héribert, E.	6	5	17	55	—		9	20
17	Mardi	Se Gertrude, V. S. Patrice, E. ☾	6	0	17	57	0	52	10	4
18	Merc.	S. Cyrille de Jérusalem, E. D.	6	3	17	58	1	58	10	56
19	Jeudi	S Joseph. C. S. Léonce, E.	5	58	18	0	2	58	11	57
20	Vend.	S. Vulfran, Ab. S. Bénigne, Ab.	5	56	18	2	3	49	13	6
21	Sam.	S. Benoît. Ab.	5	54	18	3	4	32	14	19
22	Dim.	*IVe de Carême.* S. Paul-Serge, Ev. Se Léa, V.	5	52	18	5	5	9	15	34
23	Lundi	S. Victorien, M.	5	50	18	6	5	40	16	49
24	Mardi	S. Gabriel archange. ●	5	48	18	8	6	7	18	2
25	Merc.	*L'Annonciation de N.-D.* S. Hermeland, Ab.	5	46	18	9	6	33	19	14
26	Jeudi	SS. Castule et Emmanuel, M. M.	5	44	18	11	6	59	20	23
27	Vend.	S. Jean Damascène, D.	5	42	18	12	7	25	21	31
28	Sam.	S. Jean de Capistran, C. S. Gontran, R.	5	39	18	13	7	54	22	36
29	Dim.	*La Passion.* S. Eustase, Ab. S. Jonas, M.	5	37	18	15	8	25	23	37
30	Lundi	S. Rieul, Ev. S. Quirin, M.	5	35	18	17	9	0	—	
31	Mardi	Se Balbine, V. S. Amédée, C. S. Benjamin, M.	5	33	18	18	9	41	0	34

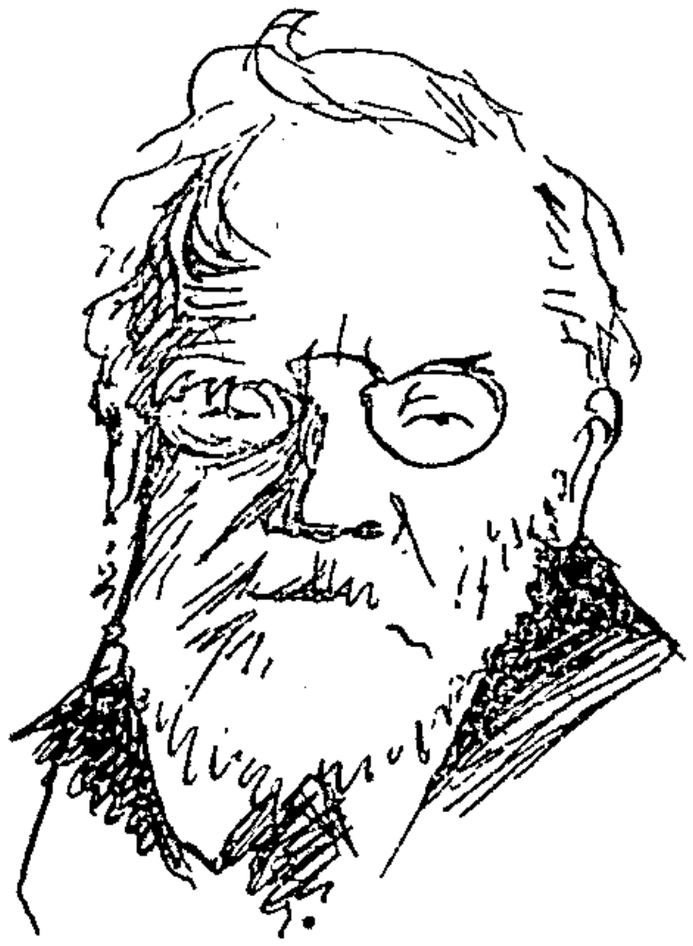
Mercredi 4, Vendredi 6, Samedi 7, Quatre-Temps.
19. Mi-carême.

> Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
> Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
> S'honorent du grand nom de citoyens du monde ;
> Feignent, dans tout climat, d'aimer l'humanité,
> Pour ne la point servir dans leur propre cité.
>
> DE BELLOY : *Le siège de Calais.*

SULLY (1559-1641)

Le grand ouvrier de la reconstruction nationale, aux côtés du bon roi Henri, son vieux compagnon de luttes. Sully, huguenot, fut le serviteur modèle du roi converti à la religion traditionnelle des Français. Sully, homme d'ordre et d'économie, grand réaliste, tenait à mettre l'agriculture au premier rang de la production nationale, sans négliger l'industrie ni le commerce. Sully avait été, aussi, soldat et bon soldat. Avec son roi, le plus brave des rois, il faisait la guerre, mais par nécessité, et parce que le guerrier est le meilleur instrument de paix qu'on ait trouvé encore : il défend la patrie et maintient l'ennemi hors des frontières. Sully, comme Henri IV, aimait la paix, et cherchait à la maintenir universelle. Dans sa retraite, il y pensa longuement et en écrivit à loisir — mais en homme d'Etat réaliste, agriculteur et guerrier.

Le pacifiste irréel, qui méprise l'histoire. Le philosophe à tête vide, théoricien de la morale absurde de la solidarité, à l'usage des individus et des nations. Un vieillard sanguinaire, bourreau par ses insanités de toute une génération de jeunes hommes. Et le malheureux n'en a pas conscience. Il va, serein, béat et réjoui, chargé d'ans et d'honneurs, pape laïque et pontife de la démocratie. Depuis cinquante ans, il nous désarme et détourne la France de la vraie paix. Après la Haye, le voici à Genève. Mères, apprêtez-vous à pleurer.



LÉON BOURGEOIS,
OU LE VIEILLARD SANGUINAIRE.

AVRIL

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Merc.	S. Hugues, E. ☽	5	31	18	20	10	27	1	28
2	Jeudi	S Nizier, E. S. François de Paule, C.	5	29	18	21	11	19	2	13
3	Vend.	S. Richard, E. Se Irène, V. M.	5	27	18	22	12	16	2	54
4	Sam.	S. Isidore, E. D.	5	25	18	24	13	17	3	29
5	Dim.	*Les Rameaux*. S. Vincent Ferrier, C. S. Gerard, Ab.	5	23	18	25	14	21	4	1
6	Lundi	S. Célestin, Pp. Se Prudence, E.	5	21	18	27	15	28	4	29
7	Mardi	S. Hégésippe, C.	5	19	18	28	16	37	4	55
8	Merc.	S. Gautier, Ab. S. Amancé, E.	5	17	18	30	17	48	5	20
9	Jeudi	Se Valtrude, Vv. S. Gaucher, C. ☾	5	14	18	31	19	1	5	46
10	Vend.	S. Macaire, E. S. Fulbert, E.	5	12	18	33	20	15	6	13
11	Sam.	S. Léon, Pp. D. Se Godeberte, V.	5	10	18	34	21	30	6	43
12	Dim.	*Pâques*. S. Jules, Pp. S. Florentin, Ab	5	8	18	36	22	44	7	19
13	Lundi	S. Herménégilde, R. M. Se Ida, V.	5	6	18	37	23	53	8	1
14	Mardi	SS. Justin, Tiburce, Valérien et Maxime, M. M. S. Benézet, C.	5	4	18	39	—		8	51
15	Merc.	Se Anastasie, V M. ☾	5	2	18	40	0	55	9	50
16	Jeudi	S. Paterne. E. S. Benoît Labre, C.	5	1	18	42	1	49	10	56
17	Vend.	S. Anicet, Pp. M S. Rodolphe, M.	4	59	18	43	2	33	12	7
18	Sam.	S Parfait. M. S. Garnier, M.	4	57	18	45	3	11	13	20
19	Dim.	*In albis* S. Elphège, E. M. S. Expédit, M.	4	55	18	46	3	42	14	33
20	Lundi	S. Astier, C. S. Théotime, E.	4	53	18	48	4	10	15	46
21	Mardi	S. Anselme, E. D. Se Opportune, V.	4	51	18	49	4	36	16	57
22	Merc.	SS. Soter et Caïus, E. E. M. M.	4	49	18	51	5	1	18	7
23	Jeudi	S. Georges, M ● S. Adalbert, Ev M.	4	47	18	52	5	26	19	15
24	Vend.	S. Fidèle de Sigmarinden, M.	4	45	18	54	5	53	20	21
25	Sam.	S. Marc, Evang. S. Floribert, E.	4	43	18	55	6	23	21	25
26	Dim.	*IIe après Pâques*. S Clet Pp. M. S. Marcellin, E. M.	4	42	18	57	6	56	22	25
27	Lundi	S. Anastase, Pp. Se Zita, V.	4	40	18	58	7	35	23	19
28	Mardi	S Paul de la Croix, C. S. Vital et Se Valérie, M. M	4	38	18	59	8	19	—	
29	Mercr.	S Pierre de Vérone, M. S. Robert, Ab.	4	36	19	1	9	8	0	9
30	Jeudi	Se Catherine de Sienne, V. S. Eutrope, Ev. M.	4	34	19	2	10	3	0	52

9, 10 et 11, *Jeudi, Vendredi et Samedi saints.*

29, *Solennité de saint Joseph.*

En est-ce assez pour toi des vaines théories,
Sophismes monstrueux dont on nous a bercés,
Spectres républicains sortis des temps passés,
Abus de tous les droits, honteuses rêveries
D'assassins en délire ou d'enfants insensés ?

MUSSET : *Poésies nouvelles.*

RICHELIEU (1585-1642)

Le grand homme d'Etat de la République radicale qui reçoit de lui sa forme définitive comme la monarchie la reçut de Richelieu. Juriste au cœur sec, avocat d'affaires disert et froid, il gouverne en doctrinaire. La politique intérieure prime tout ; il lui sacrifie la défense nationale, en supprimant, par haine dreyfusarde, notre Bureau de Renseignements militaires. Cela nous coûte des centaines de milliers de cadavres français ; qu'importe à ce robin ? Il organise la persécution religieuse par la loi sur les congrégations. Il fausse la politique sociale en faisant de la loi sur les syndicats une machine de guerre au lieu d'un instrument de paix. Combes peut venir : tout est prêt pour son règne.

Encore un homme d'Eglise, Louis XIII le maintint dix-huit ans au pouvoir, où son génie eut le loisir de déterminer les grandes lignes de la politique française. Il détruit les derniers germes d'anarchie huguenote et féodale ; il crée l'équilibre européen par la lutte contre la maison d'Autriche et l'appui à toutes les petites puissances rivales ; il conduit la guerre de Trente Ans, qu'il maintient hors de France. A sa mort, il laisse la France en un rang que seule la Révolution lui fera perdre : le premier.

WALDECK-ROUSSEAU

MAI

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Vend.	SS. Philippe et Jacques (le Min.) ☽ Ap. S. Brieuc, E.	4	33	19	4	11	2	1	29
2	Sam.	S. Athanase E. D S. Valbert, Ab	4	31	19	5	12	4	2	1
3	Dim.	*IIIe après Pâques. L'Invention de la Ste Croix* S. Alexandre, Pp. S. Juvénal E.	4	29	19	6	13	9	2	30
4	Lundi	Se Monique, Vv. S Florian, M. S. Sylvain, E. M.	4	28	19	8	14	16	2	56
5	Mardi	S. Pie V, Pp.	4	26	19	9	15	26	3	21
6	Merc.	S. Jean Porte lat. Se Avoye, V.M. Se Judith, M.	4	25	19	11	16	38	3	47
7	Jeudi	S. Stanislas E. M.	4	23	19	12	17	53	4	12
8	Vend.	S. Michel Arch. S Désiré. E ☾	4	22	19	14	19	10	4	41
9	Sam.	S. Grég. de Naz., E. D. S. Bié, E	4	20	19	15	20	27	5	14
10	Dim.	*IVe après Pâques* S Antonin E. Se Solange, V.	4	18	19	16	21	41	5	54
11	Lundi	S Mamert, E. S Gengoul. M. Se Denise, V. M	4	17	19	18	22	48	6	42
12	Mardi	SS. Nérée et Achillée. Se Flavie, MM.	4	15	19	19	23	47	7	39
13	Merc.	S. Gervais, E.	4	14	19	21	—		8	45
14	Jeudi	S. Boniface M. S Pacôme, Ab.	4	13	19	22	0	35	9	57
15	Vend.	S. J.-B. de la Sa., C. S Euphrasie, E ☾	4	11	19	23	1	14	11	11
16	Sam.	S Honoré, E. S. Ubald, E.	4	10	19	25	1	47	12	23
17	Dim	*Ve après Pâques.* S. Pascal Baylon, C S. Tropez, M.	4	9	19	26	2	15	13	35
18	Lundi	S. Venant, M. S. Eric, R. M.	4	7	19	27	2	41	14	46
19	Mardi	S. Yves, C. S. Pierre Cél. Pp.	4	6	19	29	3	4	15	55
20	Merc.	S. Bernardin de Sienne, C.	4	5	19	30	3	29	17	2
21	Jeudi	*L'Ascension.* Se Estelle V. S. Hospice, C.	4	4	19	31	3	55	18	9
22	Vend.	S. Ausone, M. S. Romain, Ab. S Emile M. ●	4	3	19	32	4	23	19	14
23	Sam.	S Didier, E.	4	2	19	33	4	55	20	15
24	Dim.	*Dans l'oct de l'Ascen. N.-D. Aux* SS Donatien et Rogatien. MM.	4	1	19	35	5	31	21	12
25	Lundi	S Grégoire VII, P. S. Urb I, Pp M.	4	0	19	36	6	13	22	4
26	Mardi	S. Philippe de Néri, C. S. Eleuthère, Pp. M.	3	59	19	37	7	0	22	50
27	Merc.	S. Bède C. D.	3	58	19	38	7	53	22	29
28	Jeudi	S. Augustin de Cantorbéry, E. S Germain, E.	3	57	19	39	8	50	—	
29	Vend.	Se Marie-Madeleine de Pazzi. V.	3	56	19	40	9	50	0	3
30	Sam.	Se Jeanne d'Arc, V. S. Félix, Pp. S. Ferdinand. R. ☽	3	55	19	41	10	54	0	32
31	Dim.	*Pentecôte* Se Pétronille, V.	3	54	19	42	11	59	0	59

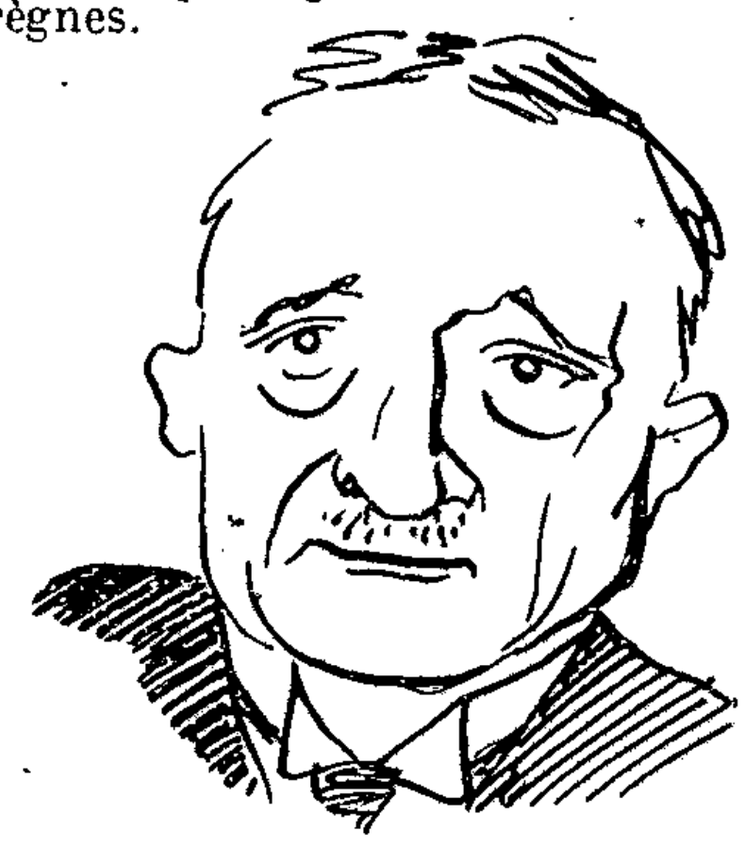
1er. *Fête de Monseigneur le duc d'Orléans.*
10. *Solennité religieuse et fête nationale de Jeanne d'Arc.*
18, 19 *et* 20. *Les Rogations.*
30. *Vigile de la Pentecôte* (*abstinence et jeûne*).

> Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique
> Que l'esprit d'un État qui passe en république ?
> Vos lois sont vos tyrans ; leur barbare rigueur
> Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur.
>
> VOLTAIRE : *Brutus*.

MAZARIN (1602-1662).

Le cardinal Mazarin succède à Richelieu et le continue avec un tout autre caractère. C'est un Italien, mais la monarchie nationalise si bien le pouvoir que nul ne sera plus français que ce grand ministre. Pourtant, que de difficultés à vaincre ! Louis XIII survit six mois à peine à Richelieu ; le dauphin a six ans. Minorité, régence, anarchie. Les grands, le Parlement, tout ce qu'avait bridé Richelieu, se révoltent et entraînent le peuple. Voici la Fronde ; et jamais la Monarchie et la Patrie ne furent si près de sombrer. Il triomphe par son habileté, et, gloire immortelle, il conclut les traités de Westphalie et des Pyrénées. L'équilibre européen est réalisé, la paix française assurée. Le Grand Siècle va naître, le rayonnement de notre civilisation s'étendra sur l'Europe, parce que Mazarin a su tenir l'Allemagne morcelée et préparer aux Bourbons le trône d'Espagne. Quand il meurt, un jeune roi de 23 ans est prêt pour le plus glorieux de tous les règnes.

Viviani a détenu le pouvoir au moment le plus critique de notre âge : le 2 août 1914, les hasards du régime l'avaient fait premier ministre. Il discourut et, en romantique, donna aux armées françaises l'ordre criminel de reculer de dix kilomètres. Que tous ces pacifistes ruissellent donc de sang ! Toute la carrière de ce parleur malfaisant est de cet ordre. Il accumule les phrases grandiloquentes, il éteint les étoiles au ciel, il exalte comme une religion l'athéisme officiel et sa laïcité ; mais, son bavardage achevé, il n'agit que pour nuire. La fortune d'une pareille machine à parler classe un régime au rang du plus barbare. Ce n'est pas lui qui nous donnera gloire et paix.



VIVIANI OU LE PORTEUR D'EAU.

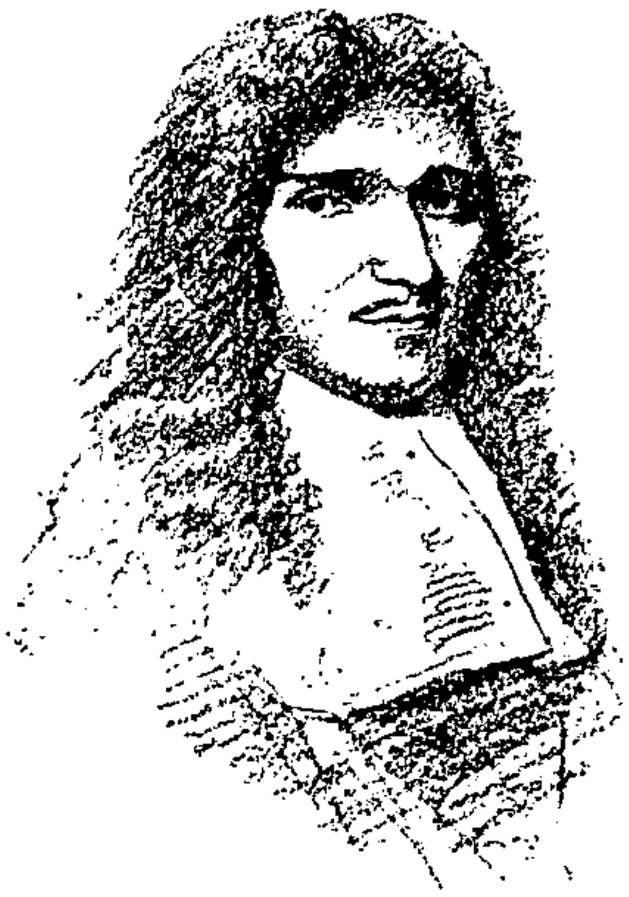
JUIN

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Lundi	S. Pothin, E. Se Blandine et C. C., M. M.	3	54	19	43	13	6	1	24
2	Mardi	SS. Pierre et Marcellin et C. C., M. M. Se Emilie, M	3	53	19	44	14	15	1	48
3	Merc.	Se Clotilde, R. Vv. S. Morand, Ab.	3	53	19	45	15	27	2	12
4	Jeudi	S. François Caracciolo, C. S. Péreuse, Ab.	3	52	19	46	16	43	2	38
5	Vend	S. Boniface, E. M. S. Sanche, M.	3	51	19	47	18	0	3	9
6	Sam.	S. Claude, E. S. Norbert, E. ♋	3	51	19	48	19	18	3	45
7	Dim.	*La Sainte Trinité* S. Guy. M. S Mériadec, E.	3	50	19	48	20	31	4	30
8	Lundi	S. Médard, E. S. Godard, E.	3	50	19	49	21	36	5	24
9	Mardi	SS. Prime et Félicien, M. M. Se Pélagie, V. M.	3	50	19	56	22	31	6	28
10	Merc.	Se Marguerite d'Ecosse, R. Vv. S. Landry, E.	3	49	19	51	23	15	7	40
11	Jeudi	*La Fête-Dieu.* S. Barnabé, Ap. Se Alice, V.	3	49	19	52	23	51	8	56
12	Vend.	S. Jean de S. Facond. C. S. Basilide et C. C , M. M.	3	49	19	52	—		10	11
13	Sam.	S. Ant. de P., C. S. Rambert, M. ♌	3	49	19	53	0	21	11	25
14	Dim.	*IIe après la Pentecôte.* S. Basile, E. D. S. Euspice, Ab.	3	48	19	53	0	47	12	37
15	Lundi	SS. Vite, Modeste et Crescence, MM.	3	48	19	54	1	12	13	46
16	Mardi	SS. Ferréol et Ferjeux, MM. S. Aurélien, E.	3	48	19	54	1	35	14	54
17	Merc.	S. Avit, Ab. S. David, E.	3	48	19	55	2	0	16	0
18	Jeudi	S. Ephrem, E D. SS. Marc et Marcellin, M. M. Se Marine, V. S. Amand, E.	3	48	19	55	2	27	17	5
19	Vend.	*Le Sacré Cœur.* Se Julienne de Falconieri, V. SS. Gervais et Protais, M. M. S Dié, E.	3	48	19	55	2	56	18	7
20	Sam.	S. Silvère, Pp. M. S. Lain, E. Se Florence, V.	3	48	19	56	3	30	19	6
21	Dim.	*IIIe après la Pentecôte.* S. Louis de Gonzague, C. S. Leufroi, Ab. S. Raoul, E.	3	48	19	56	4	10	20	0
22	Lundi	S. Paulin de Nole, M. S. Alban, M.	3	49	19	56	4	55	20	48
23	Mardi	S. Agrippine V. M. S. Félix, M.	3	49	19	56	5	46	21	29
24	Merc.	*S. Jean-Baptiste*	3	49	19	56	6	41	22	5
25	Jeudi	S. Guillaume, Ab S. Prosper, E.	3	49	19	56	7	41	22	36
26	Vend.	SS. Jean et Paul, M. M.	3	50	19	56	8	42	23	3
27	Sam.	S. Samson, E. S. Ladislas, R.	3	50	19	56	9	46	23	28
28	Dim.	*IVe après la Pentecôte.* S Irénée, E. D.	3	51	19	56	10	51	23	52
29	Lundi	SS. Pierre et Paul, Ap. ♍	3	51	19	56	11	58	—	
30	Mardi	Comm. de S. Paul S. Martial, E.	3	52	19	56	13	7	0	15

3, 5 *et* 6. *Quatre-Temps.*

De nosti paire canten la glori
Que dins l'istòri
An fa soun trau,
E que de longo, nous dien li libre,
Soun resta libre
Coume la mar et lou mistrau.

MISTRAL : *Les îles d'or. Les enfants d'Orphée.*



COLBERT (1619-1683).

Le fondateur de notre Economie nationale, le plus grand travailleur d'un siècle où l'on ne flâna guère. Roturier un peu parvenu, homme peu agréable d'ailleurs et qui ne manqua jamais d'ennemis. Mais le Roi savait sa valeur et le maintint quarante ans aux affaires, malgré tout, contre tous, et voilà le secret de sa réussite. Il accumula toutes les tâches : finances, agriculture, industrie, commerce, travaux publics, beaux-arts, colonies, et partout laissa une trace si profonde que nous vivons encore un peu sur son œuvre. Son plus beau titre de gloire ? La marine. Par l'inscription maritime, il assura à notre flotte son recrutement, car il n'y a pas de marine sans marins, non de seul métier, mais de race : et il comprit que si le commerce extérieur exige une flotte marchande, il n'y a pas de navires de négoce sans bâtiments de guerre. Grâce à lui, la France fut indépendante sur la mer, condition essentielle de liberté et de paix.

Le préposé du combisme à la marine française et son naufrageur. Rien ne le désignait à ce poste, sinon qu'il était radical farouche et débraillé. Journaliste bohème et ivrogne, non sans esprit il s'assit ignorant au bureau de Colbert et aussitôt s'emb lla sur une théorie navale : l'inutilité des gros bâtiments. Aussi laissa-t-il couler les cuirassés. Sa vraie mission était de républicaniser la flotte : les fiches, l'expulsion des aumôniers et des sœurs, la démagogie dans les arsenaux, furent son vrai souci. Camille Pelletan demeure une des figures essentielles de la république radicale.

PELLETAN, OU LE NAUFRAGEUR.

JUILLET

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Merc.	*Le Précieux Sang du Seigneur.* S. Thibaut, C. S. Thierry, Ab.	3	52	19	56	14	19	0	40
2	Jeudi	*La Visitation de N.-D.* SS. Processus et Martinien, MM.	3	53	19	56	15	33	1	7
3	Vend.	S. Léon II, Pp. S. Anatole, E.	3	53	19	55	16	49	1	39
4	Sam.	Se Berthe, V. S. Ulrich, E.	3	54	19	55	18	5	2	18
5	Dim.	*Ve après la Pentecôte.* Se Zoé, M. S. Ant.-Mar. Zaccaria, C.	3	55	19	55	19	16	3	6
6	Lundi	Se Lucie, M. ♋	3	56	19	54	20	17	4	6
7	Mardi	SS. Cyrille et Méthode, E.E.M.M.	3	57	19	54	21	8	5	16
8	Merc.	Se Elisabeth de Portugal. R. Vv.	3	57	19	53	21	49	6	32
9	Jeudi	Se Véronique Juliani, V.	3	58	19	53	22	22	7	51
10	Vend.	Les VII Frères martyrs. SSes Rufine et Seconde, MM.	3	59	19	52	22	51	9	8
11	Sam.	S. Léonce, E. S. Pie Ier, Pp. M.	4	0	19	51	23	17	10	23
12	Dim.	*VIe après la Pentecôte,* ♌ S. Jean Gualbert, Ab.	4	1	19	51	23	41	11	35
13	Lundi	S. Anaclet, Pp. S. Eugène, Ev.	4	2	19	50	—		12	45
14	Mardi	S. Bonavent., E. D. S. Amic, C.	4	3	19	49	0	6	13	52
15	Merc.	S Henri, Em. C.	4	4	19	48	0	31	14	57
16	Jeudi	*N.-D. du Mont-Carmel.* S. Hélier, M.	4	5	19	47	1	0	16	0
17	Vend.	S. Alexis, C. Se Marcelline, V.	4	6	19	46	1	32	17	0
18	Sam.	S. Camille de Lellis, C. Se Symphorose et ses VII fils, MM.	4	7	19	45	2	9	17	55
19	Dim.	*VIIe après la Pentecôte.* S Vincent de P., C. S. Arsène, C.	4	8	19	44	2	52	18	45
20	Lundi	S. Jérôme Em., C. Se Marg., ● V. M.	4	9	19	43	3	41	19	29
21	Mardi	S. Victor, M. Se Praxède, V.	4	11	19	42	4	35	20	7
22	Merc.	Se Marie-Madeleine. S Vandrille, Ab.	4	12	19	41	5	34	20	39
23	Jeudi	S. Apollinaire, E. M. S. Liboire, E.	4	13	19	40	6	35	21	8
24	Vend.	Se Christine, V. M. Se Nicette, V. M.	4	14	19	39	7	38	21	33
25	Sam.	S Jacques le Maj. Ap. S. Christophe.	4	15	19	38	8	42	21	57
26	Dim.	*VIIIe ap. la Pentecôte.* Se Anne, mère de Notre-Dame.	4	17	19	37	9	47	22	19
27	Lundi	S. Pantaléon, M. Se Natalie, M.	4	18	19	35	10	54	22	42
28	Mardi	SS. Nazaire et Celse, MM. ☽ S. Innocent, Pp.	4	19	19	34	12	2	23	8
29	Merc.	Se Marthe, V. S Loup, E.	4	21	19	33	13	14	23	37
30	Jeudi	SS. Abdon et Sennen, MM.	4	22	19	31	14	27	—	
31	Vend.	S. Ignace de Loyola, C. S. Germain l'Auxerrois, E.	4	23	19	30	15	41	0	11

Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets ;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.

CORNEILLE : *Le Cid.*

Louvois (1641-1691).

Le parfait ministre de la guerre radical. Un général politicien, qui ne croit ni à la guerre ni à l'armée. Il n'a pas à préparer la défense nationale, mais à assurer la défense républicaine. Il organise les fiches et seuls parviendront aux grades supérieurs les délateurs et les sectaires. La troupe marchera contre les couvents et les églises, et les officiers catholiques devront briser leur épée. Chaque année, on réduira les armements au profit des dépenses électorales. Et quand la guerre viendra, les Français n'auront que leur poitrine à opposer aux gros obus allemands. Car désormais, il ne s'agit ni de volontaires ni d'armées de métier. La nation entière est mobilisée, puisque le service militaire obligatoire a été le cadeau de la Démocratie au peuple souverain.

Le grand ministre de la guerre de la monarchie. Grâce à lui, Turenne, Catinat, Luxembourg, Fabert, purent conduire à la victoire les armées françaises, et les y conduire hors de France, car les grands siècles de la monarchie ne connurent pas l'invasion. Ils ne connaissaient pas la conscription non plus, et ce n'est pas la nation armée qu'administrait Louvois, mais tous les soldats de vocation, tous les enfants terribles que le goût du risque et de l'aventure attirait aux armées. Grâce à eux, le royaume pouvait travailler. La guerre n'enlevait malgré soi personne aux travaux de l'esprit, ou des villes, ou des champs.

ANDRÉ, OU LE FICHARD.

AOUT

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Sam.	S. Pierre ès liens. Les SS. Macchab.	4	24	19	28	16	53	0	53
2	Dim.	*IXe après la Pentecôte.* S. Alphonse de Liguori, E. D.	4	26	19	27	17	58	1	46
3	Lundi	S. Etienne. M. S. Geoffroy, C.	4	27	19	26	18	54	2	50
4	Mardi	S Dominique C S Euph . E ☾	4	28	19	24	19	40	4	3
5	Merc.	*N.-D. des Neiges.* S. Memmie, E. S. Abel, E.	4	30	19	23	20	18	5	22
6	Jeudi	*La Transfiguration du Seigneur.* S. Sixte, Pp. et C. C. M. M.	4	31	19	21	20	50	6	43
7	Vend.	S Gaëtan, C. S Donat, E. M.	4	32	19	19	21	18	8	1
8	Sam.	Ss. Cyriaque et C. C., M. M. S Sévère, C.	4	34	19	18	21	44	9	17
9	Dim.	*Xe après la Pentecôte.* S. Romain. M. S J.-M Vianney, C	4	35	19	16	22	9	10	30
10	Lundi	S. Laurent, M. Se Philomène, V.	4	37	19	15	22	35	11	40
11	Mardi	S. Tiburce et Se Suzanne, M. M. ☾ S. Géry, E.	4	38	19	13	23	2	12	47
12	Merc.	Se Claire, V. S Porcaire et CC. MM.	4	39	19	11	23	34	13	52
13	Jeudi	Se Radegonde, R. Vv. SS. Hippolyte et Cassien, M. M.	4	41	19	9	—		14	53
14	Vend.	S. Eusèbe, C.	4	42	19	7	0	9	15	50
15	Sam.	*L'Assomp de N.-D.* S. Tarcisius, M.	4	44	19	6	0	50	16	42
16	Dim.	*XIe après la Pentecôte.* S. Joachim. C. S. Roch C.	4	45	19	4	1	37	17	28
17	Lundi	S. Mammès, M S. Hyacinthe, C.	4	46	19	2	2	29	18	8
18	Mardi	Se Hélène, Imp. Vv. S Agapit M.	4	48	19	0	3	26	18	42
19	Merc.	S. Louis d'Anjou. E. S Marien C. ●	4	49	18	58	4	27	19	12
20	Jeudi	S. Bernard, Ab. D. S Philibert, Ab.	4	51	18	57	5	30	19	38
21	Vend	Se Jeanne de Chantal, Vv. S. Privat. E M.	4	52	18	55	6	31	20	2
22	Sam.	S. Timothée, M. S. Symphorien. M.	4	53	18	53	7	40	20	25
23	Dim.	*XIIe ap. la Pent.* S Philippe Béniti, C S Sidoine E.	4	55	18	51	8	46	20	48
24	Lundi	S. Barthélemy, Ap. S Vesian, M.	4	56	18	49	9	54	21	12
25	Mardi	S Louis, R. C S Geniès, M.	4	59	18	47	11	3	21	39
26	Merc	S. Zéphirin. Pp M. S Gérin, M	5	0	18	45	12	14	22	10
27	Jeudi	S. J. Calasanz, C. S. Césaire E. ☽	5	2	18	43	13	26	22	47
28	Vend.	S. Augustin. E. D. S. Hermès. M. S. Julien, M.	5	3	18	41	14	36	23	34
29	Sam	*Décol. de S. J.-B.* Se Sabine, V. M	5	4	18	39	15	42	—	
30	Dim.	*XIIIe ap. la Pent.* Sr Rose de Lima, V S. Fiacre, C SS. Félix et Adaucte, MM.	5	5	18	37	16	40	0	31
31	Lundi	S. Raymond Nonnat. C. Se Florentine. V. M S. Aristide, C.	5	6	18	35	17	30	1	38

14. *Vigile de l'Assomption (abstinence et jeûne).*
15. *Procession en memoire du Vœu de Louis XIII.*

Ayme l'honneur plus que ta propre vie :
J'entens l'honneur qui consiste au devoir,
Que rendre on doit, selon l'humain pouvoir,
A Dieu, au Roy, aux Loix, à sa Patrie.

Les quatrains de PIBRAC

LA REYNIE (1625-1709).

Le chef de la police politique de Louis XIV, le lieutenant de police La Reynie, détenait en grand honnête homme ce pouvoir redoutable sans lequel il ne peut y avoir ni ordre public ni justice. Il poursuivait tous les criminels et tous les traîtres découverts par ses services, sans égard pour leur puissance ou leur rang. Témoin l'affaire des poisons, où les complicités allaient jusqu'à la cour et dans l'entourage immédiat du Roi. Sous un gouvernement royal très fort, la police reste à sa vraie place, car l'Etat réside en un souverain qui domine tout. Si son appui avait manqué à La Reynie, celui-ci aurait eu le choix : s'en aller, et laisser ainsi la place aux criminels qu'il ne pouvait abattre, ou pactiser avec eux et favoriser leurs desseins.

La créature de la police républicaine, acquis à l'Allemagne depuis l'affaire Dreyfus. Pâle noceur sans intelligence ni mœurs, fils d'un politicien de canton, député comme tant d'autres, Jean-Louis Malvy et son âme damnée Leymarie, furent inexplicablement maintenus au ministère de l'Intérieur pendant quatre ans de guerre. Joueur et débauché, toujours en mal d'argent, Malvy ouvrait aux agents de l'ennemi, escarpes ou filles, ses amis, tous les secrets de la défense nationale et leur livrait la police de la rue. Dénoncé par Léon Daudet, poursuivi par Clemenceau, Malvy fut condamné par la majorité radicale du Sénat à cinq ans de bannissement pour avoir méconnu et trahi les devoirs de sa charge. La démocratie l'a rappelé à elle, et le voici de nouveau député. La prochaine guerre le trouvera à son poste. Qui sera son véritable préfet de police, maintenant qu'il a fait étrangler Almereyda ?

MALVY, OU L'AVANT-BOCHE.

SEPTEMBRE

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m	h.	m.
1	Mardi	S. Leu, E., S. Gilles, Ab.	5	8	18	33	18	11	2	53
2	Merc.	S. Etienne de Hongrie, R. C. ☾	5	9	18	31	18	46	4	13
3	Jeudi	S. Antonin, M. S. Agricol, E. S. Mansuy, E S. Merri, Ab.	5	10	18	29	19	16	5	33
4	Vend.	Sᵉ Sabine, Vv. M. Sᵉ Rosalie et Sᵉ Candide, VV.	5	12	18	27	19	43	6	51
5	Sam.	S. Laurent Just., E.S. Bertin, Ab.	5	13	18	25	20	8	8	7
6	Dim.	*XIVᵉ après la Pentecôte.* S. Eleuthère, Ab. Sᵉ Eve, V. M.	5	15	18	23	20	14	9	27
7	Lundi	S. Cloud, C. Sᵉ Reine, V.	5	16	18	20	21	2	10	32
8	Mardi	*La Nativ. de N.-D.* S. Adrien, M.	5	18	18	18	21	32	11	39
9	Merc.	S. Gorgon, M S. Omer, E.	5	19	18	16	22	7	12	43
10	Jeudi	S. Nicolas de Tolentino, C. ☾ Sᵉ Pulchérie, Imp	5	20	18	14	22	46	13	43
11	Vend.	SS Protus et Hyacinthe, MM. S. Patient, E.	5	22	18	12	23	31	14	37
12	Sam.	*Le S Nom de Marie* S. Léonce, M.	5	23	18	10	—		15	26
13	Dim.	*XVᵉ après la Pentecôte.* S. Maurille E. S. Aimé, C.	5	25	18	8	0	22	16	7
14	Lundi	*L'Ex. de la Ste Cr.* S. Materne, E.	5	26	18	6	1	18	16	43
15	Mardi	*La Compassion de N.-D.* S Nicomède, M. S. Lubin, E.	5	27	18	4	2	18	17	14
16	Merc.	SS. Corneille, Pp. et Cyprien, E. MM S. Euphémie, V Sᵉ Lucie, V. S. Géminien, MM.	5	29	18	2	3	20	17	41
17	Jeudi	*Les Stigmates de S. François.* S. Lambert, E.	5	30	17	59	4	24	18	6
18	Vend.	S. Joseph de Cupertino, C ● S Dié, E Sᵉ Richarde, Imp.	5	32	17	57	5	30	18	29
19	Sam	S. Janvier et CC. MM. S. Arnoul, E.	5	33	17	55	6	37	18	52
20	Dim.	*XVIᵉ ap. la Pent.* SS. Eustache et CC. MM. S. Mauger, C.	5	35	17	53	7	45	19	16
21	Lundi	S. Mathieu, Evang. Sᵉ Iphigénie, V.	5	36	17	51	8	55	19	42
22	Mardi	S. Thomas de Villeneuve, E. SS. Maurice et CC. MM S Lô. E.	5	37	17	49	10	6	20	12
23	Merc.	S. Lin, Pp. M. Sᵉ Thècle, V.	5	39	17	47	11	17	20	47
24	Jeudi	*N.-D de la Merci.* SS. Andoche et CC. MM.	5	40	17	44	12	27	21	29
25	Vend.	S. Firmin, E. S. Aunaire, E. ☽	5	42	17	42	13	34	22	21
26	Sam.	S. Cyprien et Sᵉ Justine, MM. Sᵉ Delphine, V.	5	43	17	40	14	33	23	23
27	Dim.	*XVIIᵉ ap. la Pent.* SS. Côme et Damien, MM. S. Elzéar, C.	5	45	17	38	15	24	—	
28	Lundi	S. Wenceslas. M. Sᵉ Eustochie, V.	5	46	17	36	16	7	0	33
29	Mardi	S Michel. Arch.	5	48	17	34	16	43	1	49
30	Mercr.	S. Jérôme, D. Sᵉ Paule, Vv. Sᵉ Sophie, Vv.	5	49	17	32	17	14	3	7

16, 18 et 19, *Quatre-Temps.*

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là ; semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.

LA FONTAINE : *Les vautours et les pigeons.*

CHOISEUL (1719-1785).

Alexandre Ribot, le plus grand parlementaire libéral du régime n'a rien compris à l'histoire de France. Après avoir définitivement compromis notre avenir financier, ce vieillard académique devint, en pleine guerre, chef du gouvernement. Il ne comprit pas la guerre. Ce n'était pour lui qu'un procès civil à plaider, sans annexion, sanction, ni indemnité. Il repoussa d'un cœur léger les offres de paix séparée de l'Autriche ; cet État catholique et féodal devait disparaître et l'Allemagne luthérienne, nation une, subsister. Il en était encore au même point que les adversaires de Choiseul ! Ce beau rhéteur à tête de pianiste a prolongé la guerre de deux ans, nous a coûté au moins cinq cent mille jeunes cadavres et préparé une nouvelle hécatombe. L'a-t-il jamais compris ? Le libéral est un criminel très bête.

La monarchie venait de subir son plus grave revers ; Rosbach. La Guerre de Sept Ans était perdue sans que la France eût été envahie. Un Roi se sent si bien responsable qu'aussitôt il travaille à réparer fautes et malheurs. Louis XV se fit aider par Ch iseul. Cela nous valait entre temps la Lorraine et la Corse, mais le génie de ce politique voyait plus loin. Il avait compris que ce n'était plus l'Autriche mais la Prusse qu'il fallait redouter. Ces vues réalistes, l'opinion, menée par les Encyclopédistes, ne les ratifia point. Elle fut hostile au renversement des alliances : l'Autriche était obscurantiste, la Prusse philosophe. Voici poindre l'idéologie révolutionnaire et l'aube du stupide XIX^e^ siècle. La démocratie naissante condamne Louis XV et Choiseul et nous prépare cinq invasions.

RIBOT.

OCTOBRE

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m	h.	m.
1	Jeudi	S. Remi, E. S. Bavon, C.	5	50	17	30	17	41	4	25
2	Vend.	*Les SS. Anges Gardiens.* ☾ S. Léger, E.	5	52	17	28	18	7	5	42
3	Sam.	S. Gérard, Ab. S. Gilbert. Ab.	5	53	17	25	18	33	6	57
4	Dim.	*XVIIIe ap. la Pent.* S. François d'Assise, C. Se Aure, V.	5	55	17	23	19	0	8	11
5	Lundi	SS. Placide et CC., MM. S. Apollinaire, E.	5	56	17	21	19	29	9	21
6	Mardi	S. Bruno, C. S Pardou, Ab.	5	58	17	19	20	2	10	29
7	Merc.	*Le T. S. Rosaire.* S. Serge et S. Bacque, MM.	6	59	17	17	20	40	11	32
8	Jeudi	Se Brigitte, Vv. Se Réparate, MM.	6	1	17	15	21	23	12	29
9	Vend.	S. Denis et CC. MM. ☽	6	2	17	13	22	12	13	20
10	Sam.	S Fra. Borgia. C. S. Audry, E.	6	4	17	11	23	17	14	5
11	Dim.	*XIXe après la Pentec.* S. Nicaise et Quirin, MM.	6	5	17	9	—		14	53
12	Lundi	S. Wilfrid, E.	6	7	17	7	0	5	15	16
13	Mardi	S Edouard, R. C. S. Géraud, C. S Théophile, E.	6	8	17	5	1	7	15	44
14	Merc.	S. Callixte, Pp. S. Donatien, E. Se Angadrême, V.	6	10	17	3	2	11	16	9
15	Jeudi	Se Thérèse, V. Se Aurélie. V.	6	11	17	1	3	16	16	33
16	Vend.	S. Ambroise. E. S. Gaudry, C.	6	13	16	59	4	23	16	56
17	Sam.	Se Hedwige. Vv Se Marguerite-Marie, V. ●	6	15	16	57	5	32	17	19
18	Dim.	*XXe après la Pent.* S. Luc, Evang.	6	16	16	55	6	42	17	44
19	Lundi	S. Pierre d'Alc. C S. Aquilin, E.	6	18	16	53	7	54	18	13
20	Mardi	S. J. Cantius, C. S. Caprais, M.	6	19	16	51	9	8	18	47
21	Merc.	S. Hilarion, Ab. Se Ursule et CC. MM. Se Céline, V.	6	21	16	50	10	20	19	27
22	Jeudi	Se Cordule, V. M.	6	23	16	48	11	29	20	16
23	Vend.	S. Gratien. M.	6	24	16	46	12	31	21	13
24	Sam.	S. Raphaël Archange. ☽ S. Magloire, E.	6	26	16	44	13	24	22	21
25	Dim.	*XXIe après la Pent.* SS. Chrysanthe et Darie, MM.	6	27	16	42	14	8	23	34
26	Lundi	S. Evariste, Pp. M. S. Rustique, E.	6	29	16	40	14	45	—	
27	Mardi	S. Frumence, E.	6	30	16	38	15	16	0	50
28	Merc.	SS Simon et Jude, A. p. S. Faron, E.	6	32	16	37	15	43	2	6
29	Jeudi	S. Narcisse, E.	6	34	16	35	16	8	3	22
30	Vend.	S. Lucain, M S. Flour, E.	6	35	16	33	16	33	4	36
31	Sam.	S. Quentin, E. SeLucile, V. M. ☾	6	37	16	32	16	59	5	49

31. *Vigile de la Toussaint* (*abstinence et jeûne*).

Partout règne l'honneur, partout règne la loi,
On voit combien sont forts, et la France et le roi...
Et les mauvais combats et les mauvais procès
N'ont plus troublé les cœurs du grand peuple français.
La nation, jadis saccagée et meurtrie,
Offre à son Roi la paix, son sang à la Patrie.

CHARLES CROS : *Le collier de griffes.*

VERGENNES (1717-1787).

Vergennes acheva de réparer sous Louis XVI, les désastres maritimes du règne précédent. Grâce à son roi et à lui, les insurgés d'Amérique purent conquérir leur indépendance. Où en serions-nous aujourd'hui si l'Amérique du Nord tout entière était colonie britannique ? L'Angleterre fit le nécessaire pour obtenir sa revanche. Vergennes était mort : elle soudoya la Révolution. Le *Contrat social* portait ses fruits ; le roi n'était plus sûr de la légitimité de son pouvoir. Du même coup sombraient la monarchie et la marine, car il n'y a pas de marine sans longs desseins ni politique continue, il n'y a pas de marine sans roi.

Washington, capitale d'un grand Etat grâce à notre marine, a vu notre marine y capituler sans combat. Nous le devons à Aristide Briand. Né dans un bouge et beau parleur, il savait si bien faire la cour aux dames qu'il en fut condamné pour outrage public à la pudeur. Puis il fomenta des grèves. Un policier qui savait son métier, au lieu de le coffrer, l'embaucha. Il devint député, grand maître de l'Université, sept fois président du Conseil. Il attend la huitième. Il dîne chez des princesses, hume l'encens des bourgeois libéraux, sait qu'Aix-la-Chapelle est en Brandebourg et le Concile de Trente la réunion de trente prélats bas-bretons. Il est passionnément républicain !

RISTIDE, SOI-MÊME.

NOVEMBRE

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Dim.	*Toussaint*. S. Bénigne, E.	6	38	16	30	17	27	7	1
2	Lundi	*Les Trépassés*. S. Victorin, E. M.	6	40	16	28	17	58	8	11
3	Mardi	S. Hubert, E. Se Aspais, V.	6	41	16	26	18	34	9	17
4	Merc.	S Charles Borr. E. SS. Vital et Agricola, MM.	6	43	16	25	19	15	10	18
5	Jeudi	Se Bertille, V. S, Lié, C.	6	45	16	24	20	2	11	13
6	Vend.	S. Léonard, C.	6	46	16	22	20	54	12	1
7	Sam.	S. Florent, E. S. Ernest, Ab.	6	48	16	21	21	51	12	42
8	Dim.	*XXIIIe ap. la Pent. Les IV Saints couronnés*. S. Godefroy, E. ☾	6	49	16	19	22	52	13	16
9	Lundi	*Dédicace de S. Jean de Latran*. S. Théodore, M.	6	51	16	18	23	54	13	46
10	Mardi	S. André Avellin, C. SS. Tryphon et CC. MM.	6	52	16	16	—		14	12.
11	Merc.	S. Martin le Thaumaturge, C. S. Menne, E.	6	54	16	15	0	59	14	36
12	Jeudi	S. Martin, Pp. M. S. René, E.	6	55	16	13	2	5	14	59
13	Vend.	S. Didace, C. S. Mitre, E.	6	57	16	12	3	13	15	21
14	Sam.	S. Josaphat, E. M. S. Ruf, E.	6	59	16	11	4	22	15	45
15	Dim.	*XXIVe après la Pent*. (1). Se Gertrude, V. S. Léopold, R.	7	1	16	10	5	35	16	12
16	Lundi	S Edmond, E. S. Eucher, E. ● S. Emilion, Ab.	7	2	16	8	6	50	16	43
17	Mardi	S. Grégoire, E. S. Agnan, E.	7	4	16	7	8	5	17	21
18	Merc.	*Dédicace de S. Pierre et S. Paul*. S. Odon, Ab.	7	5	16	6	9	18	18	8
19	Jeudi	SeElisab., Vv. S. Pontien, Pp.	7	7	16	5	10	24	19	5
20	Vend.	S. Félix de V., C. Se Maxence, V.	7	8	16	4	11	22	20	11
21	Sam.	*Présentat. de N.-D.* S. Albert, E.	7	10	16	3	12	10	21	24
22	Dim.	*XXVe après la Pent*. (2). Se Cécile, V. M. S. Pragmace, E.	7	11	16	2	12	49	22	39
23	Lundi	S. Clément, Pp. ☽	7	13	16	1	13	21	23	54
24	Mardi	S. Jean de la C. C., Se Flore, V.M.	7	14	16	0	13	48	—	
25	Merc.	Se Catherine, V. M.	7	16	16	0	14	13	1	9
26	Jeudi	S. Sylvestre, C. S. P. d'Alex. E.	7	17	15	59	14	37	2	23
27	Vend.	S. Maxime, E. S. Séverin, C.	7	19	15	58	15	2	3	25
28	Sam.	S. Sosthène, M.	7	20	15	57	15	28	4	46
29	Dim.	*Ier de l'Avent* (3) S. Saturnin, E. M.	7	21	15	56	15	57	5	55
30	Lundi	S. André, Ap. S. Tugal, E. ☾	7	23	15	56	16	30	7	3

(1) *Office du VIe dimanche après l'Epiphanie.*

(2) *Office du dernier dimanche après la Pentecôte.*

(3) *Temps clos pour les noces jusqu'au 25 décembre inclus.*

27. *Fête de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse.*

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe, éphémère ;
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

VICTOR HUGO.

TALLEYRAND (1754-1838).

Après vingt-cinq ans de révolutions, de guerres, d'épopée glorieuse et stérile, la France gisait, épuisée. A travers les vicissitudes nationales, un homme s'était maintenu aux abords du pouvoir, sous tous les régimes. Ce n'était pas un modèle de vertu, mais quel politique ! Talleyrand fut des premiers à comprendre qu'il n'y avait de paix pour la France que par le retour des Bourbons ; il se fit l'instigateur de la Restauration. Puis il négocia. Louis XVIII et lui obtenaient, en 1814, un traité inespéré. La folle équipée des Cent Jours remit tout en question. Talleyrand ne désespéra pas. Au Congrès de Vienne, on le reçut en vaincu. Il retrouva bien vite les lignes traditionnelles de la grande politique française. Face à la Sainte-Alliance, il fédéra les Etats secondaires; il devint bientôt l'arbitre et partit en vainqueur. Voilà comment, sous un Roi, on peut liquider une défaite.

4 septembre 1870 : désastre national, fête républicaine.. Grâce à la défaite et à une révolution devant l'ennemi, Gambetta fonde la République. Il monte en ballon et cherche à vaincre à coup de discours. Le désastre est total. Il parle. De la Revanche pendant quelques mois ; bientôt Bismarck, par la politique, la police et l'amour, le manœuvre. Le borgne sonore abandonne la Revanche pour l'anticléricalisme. Ce jour-là, la République est vraiment fondée, la victoire de l'Allemagne consommée ; les Français se battront entre eux et la laisseront tranquille. La République subit jusqu'au bout la défaite : elle est le règne de l'étranger.

Dessin de Sennep.

GAMBETTA, OU LE BORGNE SONORE.

DÉCEMBRE

			SOLEIL				LUNE			
			lever		coucher		lever		coucher	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Mardi	S. Eloi, E.	7	24	15	55	17	8	8	6
2	Merc.	Se Bibiane, V. M. Se Pauline, M.	7	25	15	55	17	53	9	4
3	Jeudi	S. François-Xavier, C.	7	26	15	54	18	44	9	56
4	Vend.	S. Pierre Chrysologue, E. D.	7	28	15	54	19	39	10	40
		Se Barbe, V. M.								
5	Sam.	S. Sabas. Ab.	7	29	15	54	20	38	11	17
6	Dim.	*IIe de l'Avent.*	7	30	15	53	21	40	11	48
		S. Nicolas, E.								
7	Lundi	S Ambroise, E. D. Se Fare, V.	7	31	15	53	22	43	12	15
8	Mardi	*L'Immaculée Conc. de N.-D.* ☾	7	32	15	53	23	47	12	39
		S. Romaric. Ab.								
9	Merc.	Se Léocadie, Se Valérie, V. V. MM.	7	33	15	53	—		13	2
10	Jeudi	S Melchiade, Pp M.	7	34	15	52	0	53	13	24
		Se Eulalie. Se Julie, VV. MM.								
11	Vend.	S. Damase, Pp.	7	35	15	52	2	0	13	46
		S. Fuscien et CC. MM.								
12	Sam.	S Corentin, E. Valéri, Ab.	7	36	15	52	3	10	14	11
13	Dim.	*IIIe de l'Avent.*	7	37	15	52	4	23	14	39
		Se Lucie, V. M S. Auberi, E.								
14	Lundi	S. Venance Fortunat, E.	7	38	15	52	5	39	15	14
		Se Odile, V.								
15	Mardi	S. Mesmin C. SeChrétienne, V. ●	7	39	15	53	6	55	15	57
16	Merc.	S. Eusèbe. E. M.	7	40	15	53	8	7	16	50
		Se Adélaïde, Imp. V.								
17	Jeudi	Se Beggue, Ab. S. Lazare, E. M.	7	41	15	53	9	12	17	54
		Se Olympe, Vv.								
18	Vend.	S Gatien, E.	7	41	15	53	10	6	19	7
19	Sam.	S. Timoléon, M. S. Avit, Ab.	7	42	15	54	10	49	20	24
20	Dim.	*IVe de l Avent*	7	43	15	54	11	24	21	42
		S. Dominique de Silos, Ab.								
21	Lundi	S Thomas, Ap.	7	43	15	54	11	54	22	59
22	Mardi	S. Flavien, M. ☽	7	44	15	55	12	20	—	
23	Merc.	S Victoire V. M.	7	44	15	55	12	44	0	13
24	Jeudi	Se Irmine V.	7	45	15	56	13	8	1	25
25	Vend.	*Noël.* S Anastasie, V. M.	7	45	15	56	13	32	2	35
		Se Eugénie, V M.								
26	Sam.	S. Etienne. M	7	45	15	57	13	59	3	45
27	Dim	S. Jean l'Evang.,	7	46	15	58	14	30	4	52
28	Lundi	*Les Saints Innocents.*	7	46	15	59	15	6	5	56
29	Mardi	S. Thomas de Cantorbéry, E.M.	7	46	15	59	15	48	6	56
		S Trophime. E.								
30	Merc	S. Sabin, E. S. Roger, E. ☾	7	46	16	0	16	36	7	50
31	Jeudi	S. Silvestre, Pp.	7	46	16	1	17	30	8	37
		S Savinien et CC. MM.								

16, 18 et 19. *Quatre-Temps.*

24. *Vigile de Noël, abstinence et jeûne.*

30. *Office du dimanche dans l'Octave de Noël.*

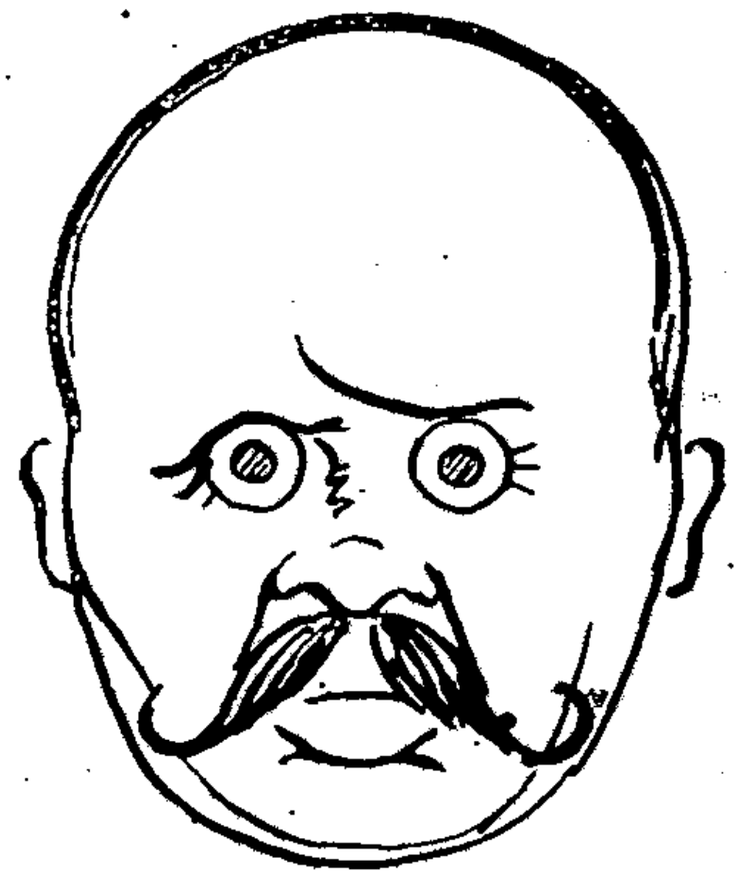
Jadis nos rois anciens, vrais pères et vrais rois,
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur païs en diverses contrées,
Faisoient par les citez de superbes entrées.
Chacun s'esjouissoit, on sçavoit bien pourquoy :
Les enfants de quatre ans crioient : Vive le Roy !

AGRIPPA D'AUBIGNÉ : *Les Tragiques. Misères.*
Respectueusement dédié à M. Paul Souday.

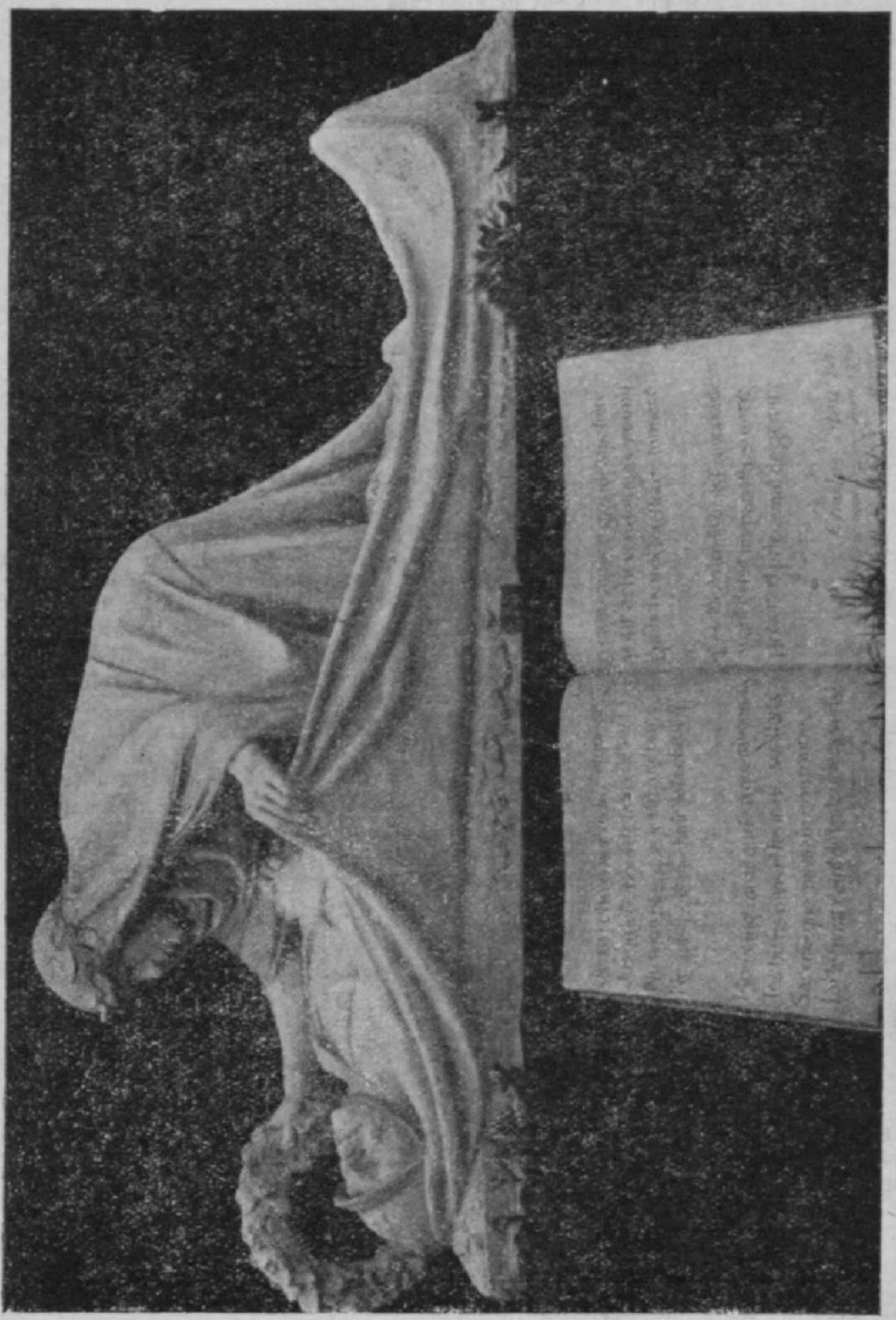
VILLÈLE (1773-1854).

Le grand ministre de la Restauration, qui en eut beaucoup d'excellents. Sa part est considérable, dans le travail de reconstruction qu'il fallait entreprendre sur les ruines de la Révolution et de l'Empire. Il fut le Restaurateur du Crédit public, si bien que par une admirable conversion des rentes qui ne coûtait rien à l'Etat et ne lésait pas les rentiers, il put accomplir un grand acte de justice et de paix sociales, le Milliard des Emigrés. Ceux-ci étaient indemnisés et les détenteurs d'anciens biens nationaux confirmés du même coup, dans une possession que le temps avait consacrée. Les finances étaient rétablies, l'Economie nationale aussi et, sans ruiner le Trésor, on pouvait de nouveau songer à la grandeur française, par la très belle expédition d'Espagne d'abord, bientôt par la conquête de l'Algérie. Dès que le Roi reprend son trône, la France retrouve ses destinées.

La guerre ? Un moyen de s'enrichir par l'armement. L'invasion ? Un moyen de s'enrichir par la reconstruction. L'inflation ? Un moyen de ruiner les familles au profit des brasseurs d'affaires. Voilà Louis Loucheur pour qui la vie des peuples n'a d'autre fin que de favoriser le développement des affaires. « C'est l'intérêt qui mène le monde, a-t-il dit. — Alors, lui a répondu Léon Daudet, c'est pour le commerce des oranges et des bananes qu'on a fait les Croisades? » Pour Louis Loucheur, les Croisades, la Victoire, la Grandeur nationale, ça ne compte pas : il n'y touche pas de commission. Mais la République l'intéresse ; par elle son or est roi.



LOUCHEUR, OU TOUT-EN-OR.



Cliché Photo-Art.

LE MONUMENT AUX MORTS DU TRÉPORT.

LA PLANÈTE D'IULE

Iullum sidus.
HORAT.

Pourquoi Jules César se plaint-il d'Alexandre ?
Las des félicités qui ne l'ont pas vaincu
Le chauve libertin juge à leur goût de cendre
Les futiles trente ans qu'il a déjà vécu :

Heureux l'adolescent aux victoires fécondes !
Mais son cœur ressaisi comme un glaive puissant
Va disputer aux dieux un empire du monde
Qui vaut plus que son prix de larmes et de sang.

Ainsi furent domptés et polis tous les hommes,
Ainsi pour la concorde apparut le Guerrier,
Ainsi, dure Vénus, ô planète de Rome,
La semence du myrte éleva ce laurier !

CHARLES MAURRAS.

LE PAYSAN DE FRANCE ET LE VIN FRANÇAIS

Par Léon DAUDET

Cl. Ptrou.

LÉON DAUDET

Les paysans et les marinst qui sont des sages, n'attendent pas que la tempête leur soi, prouvée par a + b : quand le ciel prend une certaine couleur de plomb, ils rentrent la moisson et amènent la voile.

CHARLES MAURRAS.

LE paysan, qui a largement donné son sang et celui de sa progéniture à la guerre, s'est légitimement et normalement augmenté, en vendant son blé, son vin, son lait, ses fromages. Il accède ainsi à des facilités de vie, à une puissance d'épargne qui lui étaient inconnues jusqu'à présent.

Il est bien certain qu'il sera la grande victime du Bloc des Gauches.

On sait que Kautsky, le principal théoricien du socialisme réformiste — révolution obtenue par les voies légales — recommande à ses adeptes le respect initial de la petite propriété, comme facilité d'expropriation de la grande. C'est la vieille formule : « Respect aux chaumières, sus aux châteaux ! »

En fait, la suppression progressive de l'héritage — toujours système Kautsky — laquelle fait partie du programme socialiste aboutira à l'abolition de toute propriété, grande ou petite : Car il ne saurait y avoir de propriété non transmise, de

propriété pour une seule génération. Ce qui attache le cultivateur au sol, ce n'est pas seulement la possession du sol, c'est le legs qu'il en fait à ses enfants. Le Play a écrit là-dessus des pages immortelles, qu'a mises admirablement en valeur notre héroïque ami, si regretté, Léon de Montesquiou. C'est le fameux chapitre intitulé « L'agriculture par la famille-souche ».

Car c'est de ces « familles-souches » essaimant dans les petits métiers, petites professions, puis dans les études et Facultés que sont issus tous ceux dont le faisceau forme l'intelligence et la résistance françaises.

La propriété est, comme l'héritage, un principe social fondamental; et toute atteinte portée d'abord à la grande ou moyenne propriété ira, dans un délai assez bref, saper puis détruire la petite propriété. Légal ou violent, le vandalisme qui s'en prend aux châteaux ne tarde pas à s'en prendre aux fermes et aux chaumières. Le bolchevisme russe en est une saisissante illustration. Au début de la Révolution, Lénine et Trotsky affirmaient aussi que la petite propriété n'avait rien à craindre. Mais aujourd'hui les villes russes affamées se tournent vers les campagnes, où les petits et moyens cultivateurs entourent les « mirs » de fils barbelés et repoussent les gardes rouges à coup de fusil. Il est évident que le marxisme, pour se réaliser, a besoin de la mise en commun de toutes les terres et de tous les biens, de cette concentration formidable qui deviendrait aussitôt la proie d'une centaine de ploutocrates disposant de la terreur.

La formule de Maurras que la démocratie est le masque de la ploutocratie, est la bonne ; et, à sa lumière, les événements contemporains les plus incompréhensibles deviennent parfaitement clairs et transparents. Il n'est pas plus possible au régime républicain parlementaire de se soustraire à la domination de la haute banque juive qu'il n'est possible aux membres de fonctionner sans le secours de la moelle épinière. Drumont est sans doute le premier historien qui ait tenu compte de ce fait essentiel, et c'est ce qui lui vaudra une durable gloire. En 1899, le duc d'Orléans exposant à ses partisans, à San-Remo, les méfaits « de la fortune anonyme et vagabonde », apportait sa vision de chef d'Etat à l'appui de cette grande et redoutable vérité.

Demain, si la République dure, avec son soubassement juif

et financier, le paysan verra venir vers lui ce « prélèvement sur le capital », commencé, amorcé dans les taxes successorales, qui le transformera en paria. Demain, si la République dure, le paysan devra donner de nouveau, pour un temps indéterminé, son sang et celui de son fils à la défense nationale, compromise ou trahie par les républicains. Demain, si la République dure, le même Caillaux, le même Malvy, le même Briand, ou un autre Caillaux, un autre Malvy, un autre Briand — la Gueuse c'est la Gigogne de ces gueux — prendront, dans la boue démocratique et libérale, la direction des affaires, de la blagologie courante, et commenceront leurs déprédations, et se remettront à ouvrir, béantes, non défendues, les frontières aux hordes ennemies. Cependant que l'épargne paysanne coulera par mille plaies dans la banque internationale, dans la banque juive.

A ceci un seul remède, la réaction, la juste et salubre dictature du Roi, avec ses bons serviteurs que nous sommes, nous réactionnaires, qui ne craignons pas les responsabilités , qui les réclamons, qui les appelons.

Que de diligents propagandistes apprennent au paysan à nous connaître, qu'il nous lise, et il viendra à nous de tout son cœur et de toute son intelligence.

Le paysan, ne l'oublions pas, n'est jamais un primaire. Il n'est pas encombré de théories absurdes et orgueilleuses. Il ne cherche pas à en remontrer à son curé. Son bon sens est grand, et le contact permanent de la nature et des travaux rustiques lui confère une connaissance vraie. Obligé à tenir compte des saisons, à ne jamais épargner sa peine, il est observateur et endurant. Afin de conserver ce qu'il a acquis, il voudra l'ordre politique et social ; il le voudra avec cette ténacité qui est sa grande vertu historique et qui a comme la patience et la fertilité du sol national.

* * *

Ce sol est la source infinie et miraculeuse des biens les plus précieux : le blé, l'huile et le vin de nos coteaux, de l'Alsace à Nantes, de l'Orléanais à la Méditerranée et aux Pyrénées, principales richesses de notre pays, jadis heureux et prospère, quand il n'était pas empoisonné par ce phylloxéra, que l'on appelle la République.

Chaque année, je tiens à renouveler l'éloge du breuvage merveilleux, supérieur à toute médecine, qui fait couler dans nos veines la confiance avec l'espérance, et, bien loin d'engourdir l'esprit, lui apporte la clarté dans la chaleur.

Le vin est non seulement une des richesses, mais un des honneurs de la France. Seul existe le vin de chez nous. Quiconque a jamais trempé ses lèvres dans l'effroyable piquette allemande, à goût d'eau de Seltz et de cirage, quiconque a eu le palais brûlé par la rioja espagnole, l'estomac pelé par ce chianti dont les Italiens sont si fiers, quiconque a subi ce sirop exaspéré, le tokay, sait parfaitement qu'en dehors de notre vignoble tout est simulacre, amertume, effervescence vaine ou sucre sans mesure. Songez que nous possédons, avec le Bordelais, la Bourgogne et la Champagne, ces crus fameux du centre, de Touraine et d'Anjou, ce Vouvray d'or et de flammes — qu'un de mes amis, qui s'y connaît, qualifiait de « grand petit vin » — le rarissime Champigny à goût de violette, le robuste Chinon, les crus de la vallée du Rhône, de la Nerthe à l'Hermitage et au Châteauneuf du Pape, le Beaujolais, l'Arbois, le Jurançon, les crus mosellans et alsaciens, sans compter les innombrables petits jus, appréciés des fins connaisseurs, qui brûlent et brillent ici et là, d'abord dans des sols propices, ensuite dans des bouteilles de choix où se continue leur fermentation. Il n'y a qu'à rire au nez des pauvres gens qui vous parlent sérieusement d'un vin autre qu'un vin français. C'est ce vin que buvait Rabelais, que buvait Ronsard, que buvait certainement Descartes — le *Discours sur la Méthode* n'est pas d'un triste buveur d'eau.

On sait les vers, justes et magnifiques, que le plus grand poète du XIXe siècle, avec Chénier et Lamartine, j'ai nommé Charles Baudelaire, consacra au sérum des sérums, aux vins nationaux, ces délices d'or et de roses :

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :
Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité !

Poète de la grande lignée française traditionnelle, d'une carrure et d'une clarté classiques, Raoul Ponchon, lui aussi, a **chanté le vin avec ferveur.**

Quand je parcours, en septembre, le vignoble tourangeau, où se prépare et mûrit la purée incomparable de ces coteaux privilégiés, je songe à tous les prosateurs et poètes qui ont célébré la puissance, la douceur et, je pourrais dire, la miséricorde du vin. Offrez un bon verre au chemineau fatigué qui vient sonner à votre porte, et demander l'aumône, et vous comprendrez le sens de ce dernier mot. Le vin, comme le pain, ne doit jamais être refusé à un malheureux. Le vin est, d'ailleurs, l'accompagnement du pain, qu'il gonfle et mollit, en lui communiquant, avec son ardeur, tous ses beaux rêves.

Quelqu'un qui n'entend rien au vin, et qui boit une bouteille rare de ce que nous appelons un « grand petit vin », gâche, comme on dit, le bien du bon Dieu.

Celui qui méprise le vin est un imbécile et un malheureux, comme celui qui mépriserait le soleil. Celui qui interdit le vin est un fou, et tarit la sève de l'intelligence et de la vie. Quel entrain peut avoir à un travail quelconque celui qui ne boit que de l'eau ? Quant à l'hygiène, laissez-moi rire ! J'ai largement dépassé la cinquantaine. J'ai bu, Dieu merci, depuis ma jeunesse — éduqué en cela comme dans le reste par mon brave homme de père Alphonse Daudet — un nombre incalculable de bouteilles, appartenant à tous les crus de France.

Je n'ai jamais eu le moindre trouble d'estomac, jusqu'à présent, ni le moindre rhumatisme ; alors que j'ai vu un nombre incroyable de buveurs d'eau, ordinaire ou minérale, accablés de manifestations arthritiques, ou dépérir, ou morts de tristes régimes. Car, de 1870 à 1914 — une des périodes les plus bêtes de notre histoire — les médecins interdisaient ou limitaient le vin, au nom des principes les plus faux, et ouvraient ainsi la porte aux poisons redoutables, morphine, cocaïne et C^ie^, poisons de remplacement, devenus aujourd'hui un fléau.

Il en est de la science comme de la politique. Une ânerie solennellement affirmée, par un mandarin à dix boutons, trouve immédiatement derrière elle une armée de perroquets, pour la répéter sur tous les tons, dans les salons, les instituts, les académies. La crédulité des gens des villes est bien plus grande que celle des paysans, qui vivent plus près de la nature et sont, par suite, moins enclins aux bobards. Sous couleur de réprimer l'al-

coolisme — qui est en effet dangereux pour qui dépasse la mesure permise du petit verre de nos aïeux — une multitude de pasteurs protestants, race redoutable, de personnes dites humanitaires et philanthropiques, encore plus redoutables, et de hauts diplômés de Faculté, se précipitèrent à l'assaut de la bouteille et du tonneau, et du jus divin qu'ils contiennent. Les gouvernants républicains approuvaient, ignorant qu'une telle propagande venait souvent de l'étranger, jaloux d'une de nos supériorités les plus indiscutables et désireux de notre appauvrissement. C'est ainsi qu'à la veille de la guerre, à la suite de toutes ces campagnes œnophobes (des deux mots grecs « *je crains le vin* ») les débouchés du vin français commençaient déjà à se restreindre, en France même, singulièrement. Les gens n'avaient plus de « cave » — au sens national du mot — et, quand ils recevaient leurs amis à la ville, notamment à Paris, achetaient, chez l'épicier ou ailleurs, d'invraisemblables breuvages sur lesquels mon regretté collègue à l'Académie Goncourt, J.-K. Huysmans, a écrit des pages saisissantes. Et d'infernales mixtures, chimiques et toxiques, dites « bouquets », ajoutées à des vins algériens et tunisiens, simulèrent, ô horreur, les bordeaux et les bourgognes authentiques.

Puis la guerre vint, non prévue, non préparée, par le plus inhumain des régimes et les plus sots et les plus malfaisants des politiciens : un Waldeck, un Combes, un Rouvier, un Briand, un Caillaux. Rendue, par le péril extrême, à ses facultés ataviques, la race française appela à son secours toutes ses forces spirituelles et matérielles, et, parmi ces dernières, le vin. Le pinard fut un des éléments de la victoire et un des mainteneurs de l'endurance. Les héros le burent largement. Les solennels crétins, qui l'avaient attaqué, se tinrent à peu près tranquilles. Une nouvelle génération de bons docteurs redécouvrit ses vertus roboratives et nutritives. On put croire que c'en était fini avec les bêtises d'autrefois et l'outrecuidante assimilation du cordial pochard de notre enfance à l'absinthé ou aux cocaïnomanes criminels.

Eh bien ! il paraît que non, que ça recommence et que, sous l'influence anglo-saxonne, puritaine, quakeriste — qui a déjà corrompu la paix — une nouvelle croisade contre le vin se mani-

feste en certains milieux. Cependant que l'Amérique — qui n'a pas les mêmes raisons que nous d'admirer et d'aimer le vin — s'est déclarée sèche et que la Suède a failli suivre son exemple... par bonheur aux dernières nouvelles, ce dernier pays s'était repris. D'un autre côté l'Espagne a toujours eu une tendance à écouler chez nous des vins rudes, trop sucrés ou trop âpres, qui ne valent pas les nôtres. De sorte que la situation des vignerons français deviendrait rapidement assez précaire, si un grand effort n'était pas fait, politique et littéraire, en faveur de cet ami de l'homme et compagnon dévoué du Français qui est le roi des aliments, avec le pain. Mais le pain nourrit : il ne guérit pas. Alors que le vin guérit ce trop faible entrain à l'existence et cette diminution, ou cette hésitation du vouloir, que l'on appelait hier la mélancolie, qu'on appelle aujourd'hui la neurasthénie, et qui n'est que le résultat de l'abstinence de vin.

Si j'avais continué mes études de médecine au delà de l'internat des hôpitaux, j'aurais certainement étudié l'action physiologique, énergétique du vin, fidèle compagnon de l'esprit et du cœur humain et qui aide à supporter les fatigues et les difficultés de la vie.

Tenez, connaissez-vous le miot ?

Le miot est une recette vineuse des plus simples, mais aussi des plus réconfortantes. Ceux qui le connaissent et le pratiquent me féliciteront de le propager. Ceux qui l'ignorent, s'ils l'essaient (le goûter, c'est l'adopter), me féliciteront et me remercieront de le leur avoir recommandé.

Le miot est un remède entre les remèdes, un releveur des tempéraments fatigués par l'existence absurde des villes : le miot est un consolateur ; pour tout dire, le miot est un ami de l'homme. Pour le préparer, prenez un saladier, coupez dedans des tranches de pain, des « lèches » comme on dit dans le Midi. Joignez-y, suivant la dimension du récipient, cinq, six, quinze morceaux de sucre. Versez là-dessus le vin frais, de préférence rouge, et laissez tremper un bon quart d'heure. Servez ensuite dans des assiettes et mangez à la cuiller, comme un potage. Après une fatigue, une dépense physique, pendant les chaleurs de l'été, le miot est le roi des roboratifs, à toute heure de la journée. Pris en quantité suffisante, vers les quatre heures de l'après-midi,

il remplace, avec un étonnant avantage, le sinistre thé anglo-saxon, accompagné de son eau chaude pour lavement et de ses grillades, beurrées sans joie.

Dans certains endroits, le miot est en permanence sur la table des fermes, à partir de deux heures après-midi. Quiconque revient du travail a droit au miot, qui va avec les fronts luisants de soleil et les chemises rudes, relevées sur les bras nus et musclés. Le miot est aussi fréquent et abondant que la crêpe bretonne et que la tartine d'huile dans le Midi. Avez-vous remarqué l'excellence de tous mets, de toutes boissons populaires ?

Le régal paysan n'est jamais grossier et j'ai entendu, non pas une fois, mais cent fois, le grand Mistral et Alphonse Daudet — qui s'y connaissaient en bonnes choses, je vous en réponds ! — en faire la remarque. Ce qui est grossier, et même rebutant, c'est le plat, censé distingué, que vous envoie, dans sa gelée sans goût, dans sa colle affreuse, le cuisinier goguenard du palace. Connaissez-vous rien de plus ignoble, Pampille, maître Ponchon, glorieux Ali-Bab, et vous Curnonsky, qui avez écrit de si nobles passages sur les merveilles culinaires de nos provinces, que la cuisine dite « européenne », et même « bonne européenne » — à la Nietzsche — sans goût ni sauce, sans tradition, adaptée à l'ignorance palatine des banquiers juifs, des grands-ducs russes et des millionnaires américains ?

Axiome : du point de vue de la table, il faut préférer une auberge de vingtième ordre à un palace de premier rang. Car la vie ne tient pas, que diable, dans l'aménagement des water-closets et, s'il est une chose intolérable et diabolique, c'est bien de la musique, ou de la danse, en mangeant. L'illustre peintre Degas, qui était un gourmand admirable, ne supportait même pas de fleurs sur la table. En quoi, il avait, ma foi, grandement raison. Les vraies fleurs d'une table, ce sont ses bouteilles. Et surtout qu'aucun échanson (si ce n'est le maître de maison, qui s'y connaît) ne vienne me servir parcimonieusement à boire. J'entends emplir mon verre, moi-même et tout seul, comme disent les enfants.

Le vin, pris en quantité convenable, et j'y insiste, PUR, confère le discernement des bobards. Un homme qui a l'usage et les lumières du vin ne croit pas à la Société des Nations.

LÉON DAUDET.

J. DE GIGORD, Éditeur, 15, rue Cassette, PARIS (VIe)

R. C. 66.262 Seine

Mgr M. CLÉMENT, ÉVÊQUE DE MONACO

VIE DU CARDINAL RICHARD

Archevêque de Paris

In-8° écu, portrait hors texte (*Couronné par l'Académie Française*). 15 fr.

Abbé L. MAHIEU, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE LILLE

VIE DE MGR BAUNARD

Recteur de l'Université catholique de Lille

In-8° écu, avec portrait hors texte. . . . . 15 fr.

Dom GUTHBERT BUTLER, MOINE BÉNÉDICTIN DE L'ABBAYE DE DOWNSIDE

LE MONACHISME BÉNÉDICTIN

Études sur la vie et la règle bénédictines

Traduit de l'Anglais par Ch. GROLLEAU avec l'autorisation de l'auteur

Beau volume in-8° carré de XIV-430 pages. . . . . 20 fr.

St FRANÇOIS DE SALES

ÉLÉVATIONS, PRIÈRES ET PENSÉES

Extraites des ŒUVRES, par M. l'abbé Cl. PEYROUX

In-18 raisin. . . . . 7 fr. 50

Abbé M. TUAL, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, LICENCIÉ ÈS LETTRES

JÉSUS-CHRIST SON PROPRE APOLOGISTE

(*Prix Hugues, Institut catholique de Paris, 1919*)

In-12. . . . . 4 fr. 50

Pierre LHANDE, S. J.

UN MAITRE HUMANISTE LE PÈRE LONGHAYE S. J.

Les disciplines intellectuelles, les disciplines religieuses, les disciplines littéraires

In-12, portrait hors texte (*Couronné par l'Académie Française*). . 6 fr. 75

Albert BESSIÈRES

Pour l'unité des forces catholiques

L'UNION CATHOLIQUE

In-12. . . . . 6 fr.

FRANÇOIS LEMINEUR

GENS DE CHEZ NOUS

Histoire de la formation de l'âme française

In-12. . . . . 6 fr.

CONTRE LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE

Catholiques français, sachez résister !

Cl. Boissonas.

BERNARD DE VESINS

PUISQUE le gouvernement radical veut recommencer la guerre à la religion, que doivent faire les catholiques français ?

Ils doivent résister. Comment ? c'est ce que nous allons dire.

D'abord, les catholiques ne doivent pas espérer que le gouvernement cédera parce qu'ils ont le droit pour eux. Cela, le gouvernement le nie et il a raison. Pour lui, le droit, c'est la loi. Or il y a des lois qui ont été votées avant la guerre : loi des associations, loi de séparation, etc. Ces lois sont injustes, mais elles existent et le gouvernement veut les appliquer. En cela, il fait sa besogne : une loi qui est dans le code doit être appliquée. Si elle ne l'est pas, c'est l'anarchie. Si elle est mauvaise, il faut l'abroger ; mais tant qu'elle existe, elle doit être appliquée.

C'est pour cela que les députés libéraux qui ont accepté les lois laïques au lieu de demander toujours leur abrogation sont absurdes aujourd'hui de protester contre leur application sous prétexte qu'elles sont injustes. Si elles sont injustes, vous ne deviez pas les proclamer intangibles.

Les catholiques seraient donc assurés d'avance d'être battus s'ils se contentaient de protestations verbales et de pétitions auprès des pouvoirs publics. Il ne leur reste donc qu'une voie ouverte : celle de la résistance à l'application des lois injustes.

Les congrégations religieuses dispersées en 1900-1902 se sont réinstallées en France pendant et depuis la guerre : les unes parce qu'elles ont été chassées de la Belgique par l'invasion boche ; les autres parce que leurs religieux en âge de combattre étaient spontanément venus reprendre leur place dans l'armée française, que des centaines d'entre eux y avaient été tués ou blessés, et que ce sacrifice volontaire, reconnu par des croix, des médailles ou des citations innombrables, leur avait créé un droit nouveau à demeurer sur la terre qu'ils avaient défendue et arrosée de leur sang.

Or ce retour est contraire aux lois que les imbéciles libéraux ont continué après la guerre à déclarer intangibles. Le gouvernement actuel, profitant de ce que le Bloc national n'a pas abrogé ces lois, veut les appliquer et, pour cela, il veut chasser de France et disperser de nouveau les congrégations rentrées.

Il faut donc que les catholiques empêchent ces expulsions et cette dispersion.

Le seul moyen pour eux est d'imposer la modification des lois, non pas par des votes spontanés du Parlement, mais par des *faits de force* qui imposent au Parlement la nécessité de modifier ces lois afin de rétablir la paix publique.

C'est ce qui s'est passé en 1906 pour la loi de séparation au moment des inventaires. On en trouvera plus loin un résumé détaillé. La situation n'est pas très différente de celle d'alors.

* * *

Voici donc ce que le bon sens conseille aux catholiques qui ont un peu de courage et de décision :

Partout où il y a un couvent menacé, se mettre en rapports avec le supérieur ou la supérieure, lui demander de vouloir bien laisser défendre son établissement et, pour cela, d'informer l'organi-

sation de défense de toutes les menaces, enquêtes, sommations ou communications envoyées par l'autorité administrative (préfet, commissaires de police, gendarmes, etc.). Cela, c'est le moyen le plus sûr pour que les défenseurs ne soient pas surpris par une mesure rapidement ordonnée.

Cela fait, recruter des adhérents : quelques hommes *décidés et jeunes* d'abord. Puis chacun d'eux devient le chef d'un petit groupe qu'il a recruté. Pas de réunions bruyantes, mais un contact fréquent entre les chefs, afin que l'on sache à tout moment qui peut être absent, indisponible, etc., et que les « mobilisables » soient à tout instant désignés.

Voir quelles sont les mesures à prendre, les portes à garder ou à barricader, les postes à surveiller pour que la résistance soit la plus sérieuse possible.

Quand l'alerte est donnée, les défenseurs vont à leur poste *largement à l'avance.* Puis, dans la ville ou le village, des amis désignés pour ce rôle (femmes, enfants, etc.) répandent la nouvelle et amènent du monde à l'extérieur. Après cela, à la grâce de Dieu !

La résistance doit être acharnée en ce sens que chacun des défenseurs doit se faire traîner dehors et non se rendre. Elle doit être active avec les poings, les cannes, etc. ; mais il faut laisser aux révolutionnaires ou aux matamores les évocations de mitrailleuses, canons, grenades, bombes et autres engins de guerre qui n'ont d'autre effet que de risquer la mort d'innocents spectateurs ou d'agents d'exécution tout à fait subalternes et souvent dignes de pitié.

Telles sont les dispositions à réaliser pour faire une résistance solide. C'est la seule qui ait jamais réussi aux catholiques, c'est donc celle à laquelle ils devront encore recourir. S'ils l'avaient adoptée dès 1880, ils auraient eu moins de désastres à déplorer. A cette époque déjà Constans, ministre franc-maçon et grand mangeur de curés, mais qui ne manquait ni d'esprit ni de bon sens, disait au cardinal Bourret, évêque de Rodez, qui se plaignait des expulsions : « Mais défendez-vous, Eminence ! Sans cela, quelle raison aurons-nous pour nous arrêter ? »

Le seul moyen d'arrêter l'ennemi, c'est de se défendre avec vigueur. Catholiques, défendez-vous.

* * *

Chacun, dans cette défense, a sa responsabilité propre. Mais aussi bien, les couards, les faibles ou les indolents, pour esquiver la leur, n'ont pas manqué de se donner de belles raisons et ils ont cherché des excuses dans mille allégations qui peuvent se résumer toutes en ceci : Ce n'est pas ma faute, c'est celle des autres ! Ainsi, on ose dire : C'est la faute du Pape, ou bien : C'est la faute des évêques ! pourquoi ne donnent-ils pas d'ordres ? Alors, nous marcherions en toute tranquillité de conscience et avec quelle force d'âme !

Raisonnement de Tartarins hypocrites et froussards !

Le Pape et les évêques ont fait leur devoir de pasteurs lorsqu'ils ont condamné les lois iniques dont le gouvernement poursuit l'exécution. En les déclarant iniques, incompatibles avec les libertés de l'Eglise, ils ont, par là même, tracé aux Français catholiques leur ligne de conduite en tant que citoyens et Français. Une loi contraire aux libertés de l'Eglise n'oblige pas en conscience. Tout citoyen peut donc en toute tranquillité : 1° s'opposer à son exécution, sous réserve que les moyens employés ont chance de réussir ; 2° poursuivre son abrogation. C'est ce devoir que chacun, selon ses forces, son énergie ou son courage, doit remplir ; c'est là sa responsabilité propre, en dehors de toute intervention du Pape et des évêques.

Mais on poursuit : C'est aussi la faute des congrégations ; elles sont attaquées, qu'elles se défendent ! Pourquoi s'en vont-elles ?

Là encore, on change la question. Les congrégations ne sont pas tenues de rester dans un pays qui a fait des lois pour les chasser. Elles ont été fondées pour opérer un certain bien, mais nullement pour l'opérer en un lieu déterminé et immuable. Il ne faut jamais oublier les paroles de Notre-Seigneur lui-même à ses apôtres : « Si l'on refuse de vous recevoir et d'écouter votre « parole, sortez de cette maison ou de cette ville, en secouant « la poussière de vos pieds. Je vous le dis en vérité, il y aura « moins de rigueur au jour du jugement pour la terre de Sodome « et de Gomorrhe que pour cette ville. » Les congrégations auxquelles un Etat rend impossible l'exercice du bien pour lequel elles ont été établies, usent donc d'un droit strict en

allant exercer ailleurs leur influence bienfaisante. Mais les citoyens qui veulent conserver à leur patrie le bénéfice de cette action bienfaisante sont qualifiés, eux, pour empêcher qu'on les chasse et pour s'y opposer par tous les moyens en leur pouvoir. Leur responsabilité est là et ils ne doivent pas chercher à l'esquiver.

Que, par ailleurs, les membres des congrégations qui, eux aussi, ont le même souci patriotique, le même amour de leur pays (et ils l'ont bien montré à la guerre) résistent également de tout leur pouvoir pour continuer à faire le bien sur leur terre natale, c'est à coup sûr extrêmement probable et nous connaissons des couvents où des moines décorés de la Légion d'honneur, ayant des citations admirables, sont décidés à défendre leur demeure comme jadis leurs tranchées. Ça, c'est tant pis pour la République : elle n'avait qu'à ne pas mettre aux curés le sac sur le dos et le fusil dans les mains !

Mais si des congrégations s'en vont devant la force, aucun citoyen du pays qui les chasse n'est en droit de le leur reprocher. La responsabilité de l'expulsion pèse tout entière sur le pays qui l'a tolérée.

Il faut donc que les catholiques français, pénétrés de leur devoir en tant que citoyens et catholiques, perdent leur attitude de perpétuels battus qui ne savent que se plaindre en disant : Ça n'est pas ma faute. Dans l'entreprise actuelle du gouvernement, s'ils ne résistent pas, il n'y aura pas guerre religieuse, il y aura purement et simplement une débandade et un asservissement. Ils n'auront aucun droit à être plaints ; ils auront le sort qu'ils méritent.

* * *

UN EXEMPLE DE FAIT :

LES INVENTAIRES.

L'histoire des inventaires, que nous allons brièvement rappeler, fournit un exemple très démonstratif de ce que peut être une résistance efficace des catholiques à la persécution. Il est bon d'en rappeler les principaux traits qui, depuis 18 ans, ont pu s'effacer de la mémoire de nos lecteurs.

L'inventaire des biens d'église était, dans l'idée de M. Ribot qui l'avait proposé, une mesure « conservatoire » pour permettre aux associations cultuelles prévues par la loi de séparation d'entrer en possession de la totalité des biens que l'on arrachait à l'Eglise catholique. D'une façon générale, les évêques avaient ordonné au clergé de ne collaborer en rien à l'inventaire, de protester contre la violation des droits de l'Eglise et de rester les témoins passifs du triomphe de la force.

Les fidèles qui voyaient avec indignation cette violation de leurs églises manifestaient partout une grande émotion. Cependant, lorsque, dans la deuxième quinzaine de janvier 1906, les inventaires commencèrent en province, les premières revendications des catholiques semblèrent se cantonner sur le simple terrain de la réclamation juridique d'objets qu'ils avaient donnés et dont ils voulaient reprendre la propriété ; mais leur présence en nombre dans l'église rendit matériellement l'inventaire plus difficile, gêné qu'il était par les cantiques, les invocations, etc.

Les incidents s'aggravèrent, du reste, assez vite et le 23 janvier, aux Sables-d'Olonne, l'inventaire une fois terminé, le sous-inspecteur Pascal se retirait, dit le *Temps* du 25, « lorsqu'un « groupe de femmes qui le suivaient se sont jetées sur lui, l'ont « renversé et piétiné avec un acharnement inouï ». Le *Temps* ajoutait, après plusieurs détails horrifiques :

« Rien ne justifiait cet acte de violence. Tous les marguilliers « présents à l'inventaire sont unanimes à reconnaître que M. Pas- « cal a accompli cette mission avec le plus grand tact. »

C'est, à notre connaissance, la première violence qui fut rapportée à Paris. Les inventaires continuèrent, troublés sur différents points du territoire, notamment à Pouzauges (Vendée) et à Montauban. Ils devaient commencer à Paris le mercredi 31 janvier. Là, les incidents se multiplièrent. A la Madeleine, après la protestation du curé, un paroissien monta sur sa chaise et s'écria : « Monsieur le curé a dit ce qu'il devait dire ; quant à « nous, voici notre conclusion : Mettons ce monsieur à la porte. » Et le receveur de l'enregistrement fut expulsé assez doucement.

A Saint-Augustin, à Saint-François-Xavier, à Notre-Dame-de-Plaisance, les receveurs se retirèrent d'eux-mêmes. A Saint-Roch, il y eut de très violentes manifestations. Les policiers et

le receveur furent frappés et mis dehors avant même que la protestation du curé eût lieu. Le 1er février à Sainte-Clotilde, le 2 à Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, les incidents reprirent avec une volonté de résistance telle que la police, désireuse d'y mettre fin par la terreur, eut recours aux moyens les plus brutaux, comme s'il se fût agi de dompter une émeute à main armée.

Le résultat fut tout l'opposé de ce qu'attendait le gouvernement.

Le branle était donné. Dans toutes les provinces, la population chrétienne se dressa contre les inventaires. Des condamnations étaient prononcées partout contre les manifestants, mais cela n'arrêtait pas le mouvement et, devant les difficultés de l'exécution, devant l'agitation générale, M. Clemenceau, devenu ministre de l'Intérieur le 20 mars, dans le cabinet Sarrien, interrompit, dès le 21, l'exécution des inventaires qui ne furent repris, en cachette et sans bruit, qu'au mois d'octobre, où la plupart d'entre eux ne furent, du reste, exécutés que pour la forme.

La résistance des catholiques avait été spontanée. Elle avait pris une forme qu'aucun ordre de l'autorité religieuse n'avait ni commandée, ni conseillée, ni même indiquée. Bien plus, certains curés tentèrent en vain de s'y opposer. L'un d'eux même donna sa démission pour protester contre ce qu'il appelait la désobéissance de ses paroissiens. On lui fit comprendre qu'il valait mieux la reprendre, ce qu'il fit.

Ainsi donc la résistance aux inventaires a été locale, ne relevant d'aucune organisation générale. Elle a été spontanée, c'est-à-dire que les fidèles se sont opposés au scandale indépendamment de l'autorité religieuse et parfois contre l'avis de son représentant.

A quoi a-t-elle servi ? C'est ce qu'il importe maintenant de dire.

Le but de M. Ribot était d'assurer la transmission totale aux associations cultuelles des biens volés à l'Eglise. En fait, cette précaution a été doublement inutile : 1° parce que beaucoup d'inventaires ont été dressés sans aucune exactitude ; 2° parce qu'aucune association cultuelle n'a été formée, le pape Pie X ayant condamné la loi. Ajoutons que, depuis dix-huit ans, ces

Deux des Périodiques les plus Populaires de France .

Le

Propagateur des Trois "Ave Maria"

à **BLOIS** (*Loir-et-Cher*) France

REVUE MARIALE, mise à la portée de tous

Organe mensuel de l'Archiconfrérie des Trois AVE MARIA

Dans ses 32 PAGES, on trouve : 1° Un article doctrinal ; 2° Une poésie ; 3° Une Croisade pour le Salut de l'Église et de la France ; 4° Le Courrier des Abonnés ; 5° Une page destinée aux jeunes filles ; 6° Des notes d'actualité ; 7° Un écho des missions ; 8° Un article bibliographique.

Cette variété de sujets intéresse vivement les lecteurs et les met en communication incessante avec le Centre de l'Œuvre, à la gloire de la Puissance, de la Sagesse, et de la Miséricorde du Cœur Immaculé de Marie.

Environ 200.000 lecteurs en France et à l'Étranger

Abonnement : 3 francs par an

ou **4** fr. avec participation à l'Œuvre de propagande des Trois "*Ave Maria*"

Prix pour l'Étranger : **5** et **6** francs

Le Petit Propagateur des Trois "Ave Maria"

à **BLOIS** (*Loir-et-Cher*)

70.000 lecteurs

REVUE MARIALE pour enfants de 7 à 14 ans

Les articles sont courts, intéressants, variés et illustrés Chaque numéro contient un article doctrinal sur la Sainte Vierge, une poésie, des extraits suggestifs de lettres, une croisade, une biographie d'enfant modèle, le petit courrier des abonnés, etc.

A beaucoup de succès dans les écoles libres. « *Il est plein de vie et de sentiment, plein d'actualité, et vraiment fait pour plaire aux enfants et leur faire du bien.* »

Mgr Tasso.

Abonnement : 1 fr. 50 par an

Étranger : **3 fr. 50.** — Autres abonnements a la même adresse : **2 fr. 50**

Envoi de spécimens gratuits sur demande.

LE LIVRE DE PIÉTÉ DE L'ENFANCE

Par FIDELIS

Broché. . . . 1 fr. — Relié tranches dorées. . . . **4** fr.

Même adresse que ci-dessus

inventaires incomplets et non tenus à hauteur, ne correspondent plus à rien.

Mais leur providentielle utilité fut ceci : Cette formalité qui a si bien manqué son but en a atteint un autre bien plus important. Elle a soulevé les catholiques de France. Elle leur a donné conscience de leur force. Elle a créé une agitation dont le gouvernement républicain a senti le danger et a pris peur. Elle l'a donc engagé dans la voie des concessions, et c'est à la résistance des catholiques que nous avons dû les lois d'accommodement que Briand fit voter dans les deux années qui suivirent pour sauver en apparence sa loi de séparation. C'est donc à la résistance aux inventaires que l'on doit faire remonter l'origine du *modus vivendi* qui s'est établi et qui a permis à l'Eglise de France de vivre depuis dix-huit ans dans une situation qui, en soi, reste inadmissible, mais grâce à laquelle le culte a continué dans notre pays.

La résistance aux inventaires a eu un autre résultat. Elle a montré au clergé français combien la foi restait ancrée dans l'âme de la nation. Elle a permis la résistance ultérieure des prêtres lorsqu'a été créé le fameux délit de messes pour réunions publiques tenues sans déclaration et, sur ce point encore, le gouvernement a cédé.

Enfin, résultat plus important encore, elle a donné au pape Pie X la certitude que la France catholique rejetait spontanément la loi de Séparation avant même que Sa Sainteté l'ait condamnée.

Or, qu'avait coûté cette résistance ? A ma connaissance, trois morts : Régis et Ghyzel qui furent tués l'un dans la Haute-Loire, l'autre en Flandre, et Charles de Bosker du Hamel, mort au printemps de 1907 des suites d'une grave affection de poitrine que la prison a rendue mortelle. Aucun des gens du gouvernement n'avait reçu de blessure grave. Aucune arme pouvant donner la mort n'avait été employée par les catholiques. — Ceci dit pour marquer la différence qu'il y avait entre cette résistance et les émeutes révolutionnaires. — Beaucoup de condamnations, dont les plus fortes furent les deux condamnations prononcées à Versailles par le juif Worms à 2 ans de prison. On peut dire que les résultats que nous venons d'exposer n'ont pas été payés bien cher.

Tel est l'exemple que donnèrent, voici dix-huit ans, les catholiques français. Nous demandons aux Français catholiques de s'en souvenir.

Les vétérans des Inventaires, le général Récamier et le baron de Fonscolombe, ont été recevoir Là-Haut leur récompense. Beaucoup de leurs compagnons de prison restent encore qui pourront montrer de nouveau aux jeunes gens comment on s'y prend pour faire reculer la persécution.

Les anticléricaux rêvent de jouer le rôle du loup dans la fable du Loup et de l'Agneau. Que les catholiques y introduisent un nouveau personnage : le chien de berger qui, dès qu'il voit arriver le péril, livre bataille au ravisseur sans même attendre l'ordre de son maître. Lorsqu'ils auront ainsi sauvé le troupeau, ils auront mérité les remerciements des pasteurs et les applaudissements du pays tout entier.

BERNARD DE VESINS.

Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation ! Il n'est point de siècle de lumière pour la populace ; elle n'est ni française, ni anglaise, ni espagnole. La populace est toujours et en tous pays la même : toujours cannibale, toujours anthropophage ; et quand elle se venge de ses magistrats, elle punit des crimes qui ne sont pas toujours avérés par des crimes certains.

La philosophie, étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie entière, ne peut et ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie.

Il faut plutôt, pour opérer une révolution, une certaine masse de bêtise d'une part qu'une certaine dose de lumière de l'autre.

RIVAROL

ÉDOUARD AU PAYS DES MERVEILLES

par MAURICE PUJO

(*31 août 1924*).

MAURICE PUJO

DANS un livre de ma jeunesse, que j'avais intitulé ambitieusement *la Crise morale*, recueil de grands articles publiés, il y a près de trente ans, j'ai retrouvé avec mélancolie les lignes suivantes :

« *J'ai eu, pendant une course en Hollande, un joyeux compagnon de voyage. Un soir, sur la rive septentrionale de l'Amstel, là où commencent les écluses du canal du Nord descendant à travers cette région basse qui donne une impression si profonde de fin de la terre, je le vis absorbé et triste, à la pensée de ne pouvoir retenir dans sa mémoire toutes les impressions multiples recueillies sur notre passage. Je regardais devant nous Amsterdam profilant en noir sur le couchant ses architectures étranges qui m'évoquaient à cet instant, à une autre extrémité de la terre, quelque Corne d'Or orientale, — et je ne partageais pas ses regrets. Je sentais au contraire avec joie la puissance accrue de l'esprit devenu capable d'établir un rapport plus étendu, à l'heure même où les sensations nouvelles commençaient à s'en aller dans le passé avec les anciennes, et j'échangeais volontiers la diversité des choses vues pour le pouvoir qui m'était donné de faire une synthèse plus large du monde.* »

Je revois cela comme si c'était hier. Or c'était aux vacances

de Pâques de 1894 et j'avais vingt-deux ans. J'avais profité d'un train de plaisir qui offrait le voyage en troisième de Paris à Bruxelles aller et retour, moyennant le prix pharamineux de onze francs, pour aller assister à la première de *Tristan et Yseult* à la Monnaie. Au train de la gare du Nord, le soir du départ, j'avais rencontré un de mes camarades, étudiant en lettres comme moi, mais il était à l'Ecole normale tandis que j'étais à la Sorbonne. Il allait à Bruxelles, lui, pour voir le vaste monde. Comme il avait pris des secondes qui coûtaient seize francs, je fis supplémenter mon billet et je fis le voyage avec lui. Il s'appelait Edouard Herriot.

Ce voyage fut charmant. Quand *Tristan* — qui ne l'intéressait pas particulièrement; c'étaitmoi le germanophile à ce moment — et les merveilles de Bruxelles furent épuisés, nous eûmes l'ambition de connaître Anvers et nous fîmes la folie de pousser jusqu'en Hollande. La Sorbonne et la rue d'Ulm faillirent ne plus nous revoir. De notre vagon nous respirâmes le parfum des champs de jacinthes qui fleurissaient sous l'avril et nous débarquâmes un jour à Amsterdam sur le coup de onze heures du matin.

Toute la journée nous promenâmes notre curiosité à travers la ville, passant de la visite au musée à la *Ronde de nuit* et des *Syndics* à celle du marché juif, grouillant et glapissant, observant les naturels avec la raillerie supérieure et ingénue de jeunes Français à l'étranger qui, ne connaissant pas un mot de la langue, et ne se faisant pas comprendre, trouvent que ce sont leurs interlocuteurs qui sont ridicules. Nous avons bien ri.

C'est au crépuscule, alors qu'il fallait déjà songer au train du retour, que nous nous trouvâmes tous deux assis, les jambes ballantes au-dessus de l'eau, au bord de l'Amstel, et que je vis cet Herriot si gai, silencieux et en proie au vague à l'âme. Evidemment, dans notre recherche de spectacles, nous avions vu trop de choses ; nous avions mis les bouchées doubles et elles lui restaient sur l'estomac. Moi j'avais digéré et je n'y pensais plus. Lui faisait l'inventaire de ses impressions et n'en retrouvait plus le compte. Il les regardait mélancoliquement s'en aller l'une après l'autre et retomber goutte à goutte dans l'Amstel. « Ainsi, dit Maurice de Guérin des sensations du Centaure au

soir de sa journée, après l'ondée, les débris de la pluie font leur chute et rejoignent les eaux... »

***

C'est sans déplaisir que j'évoque ces vieux souvenirs. Quoi qu'ait fait et fasse Herriot, homme mûr et homme public, je ferai toujours une différence entre lui et un Léon Blum qui fut aussi de nos camarades et dont un Téry même ne pouvait rappeler les histoires de jeunesse sans dégoût.

Je n'ai guère revu Herriot depuis notre randonnée hollandaise et je ne l'ai plus connu qu'à travers la politique. Cependant l'observation que j'avais faite ce soir-là et qui avait été si vive que je la retrouve consignée dans mon vieux livre, m'aide encore à expliquer le président du Conseil d'aujourd'hui.

Le chapitre d'où j'ai extrait les lignes citées plus haut est intitulé *Retour en France.* Au sortir d'une période d'idéalisme cosmopolite que je devais à la philosophie allemande, je venais de découvrir que « le grand avantage des voyages n'est pas de nous faire sortir de nous-mêmes mais de nous y faire rentrer ». L'étranger me faisait apprécier mon propre pays. Je commençais ce retour moral à la France, à sa pensée, à sa tradition, qui devait me conduire à la Monarchie.

Herriot, lui, suivait sans doute le chemin inverse. Il continuait à voir des Hollandes ou des Allemagnes et à ne pas les digérer. A la veille de la guerre, si j'ai bonne mémoire, il allait à Leipzig mettre l'exposition lyonnaise au service des industriels allemands. La section des Arts décoratifs de cette exposition était organisée selon l'esthétique de l'Ecole de Munich. Il confiait à la maison berlinoise Schiemens-Shuker l'éclairage du Grand-Théâtre. C'est M. Henri Béraud, homme de gauche, qu'Herriot vient de décorer, qui écrivait alors, dans sa revue l'*Ours*, sous le titre « Lyon, faubourg de Berlin » : « Pauvre M. Herriot ! Il n'attend pas toujours qu'un imbécile entonne l'éloge des Allemands. Il donne lui-même le ton dans ce fâcheux concert... »

Que, par ailleurs, ce garçon vigoureux et travailleur, porté par son mariage et les circonstances à une carrière municipale à

laquelle il n'avait guère dû songer, ait pu faire un maire utile, même pour une grande ville, c'est fort possible quoique je n'en sache rien. Le scrupule avec lequel il contrôlait, devant l'Amstel, sur son registre mental, le compte des impressions de notre journée, est assurément une des qualités de l'administrateur. Il en faut une autre, toute différente, à l'homme politique : la liberté de l'esprit qui se dégage, pour porter son jugement, de tout ce qu'il a reçu. Mais l'engrenage des circonstances, le développement normal, passivement suivi lui aussi, d'une carrière sous la République, devait faire du maire de Lyon le chef du gouvernement français

Herriot a accepté cette charge, s'imaginant qu'elle était de celles pour lesquelles, comme pour un sac de charbon, il suffit d'avoir les épaules larges. Il part pour Londres, emmenant dans ses vagons un énorme bagage de ministres, de secrétaires, de fonctionnaires des Affaires étrangères, de la Guerre, des Finances, de toutes les administrations. Il y a adjoint des journalistes, hommes et femmes, des parlementaires, des banquiers, et le vétérinaire Renaudel. Tout ce monde est chargé de lui fournir des renseignements et des avis. Ainsi encombré, il passe l'Hellespont — je veux dire le Pas-de-Calais — et se présente devant Mac Donald comme Xerxès devant Thémistocle.

Le train de Londres n'est pas, lui, un train de plaisir. Mac Donald l'attend appuyé seulement sur le féroce Philippe Snowden et sur quelques versets de la Bible bien choisis. Il les utilise tour à tour et mène à son partenaire la vie dure. Vainement Herriot a étalé dès le premier moment, sur la table de la Conférence, son cœur et toutes les bonnes cartes de la France. Mac Donald a ramassé et en redemande. On voit alors Herriot, au dire des témoins, courir de l'un à l'autre au moindre incident, demander conseil aux ministres, aux fonctionnaires, aux journalistes, au policeman du coin et au boy qui cire les chaussures. Cela ne suffisant pas, il vient à Paris, auprès du reste des ministres, chercher des avis de renfort. Il a peur d'en avoir oublié et sans doute, comme à Amsterdam, l'angoisse lui vient que sa contenance, pourtant vaste, en laisse échapper quelques-uns. Finalement, Mac Donald et Stresemann le sou-

lagent de tout ce fatras en lui faisant accepter leurs solutions à eux, beaucoup plus simples, n'est-ce pas ? Herriot dit merci et s'éponge le front-tandis qu'autour de lui la Sûreté générale crie : « Vive la paix ! »

Il n'est certes pas un méchant homme, du moins tel que je l'ai connu. Mais peut-être vaudrait-il mieux un méchant qui saurait ce qu'il pense et ce qu'il veut, car sa méchanceté aurait des limites, celles de son intérêt. Ne nous le dissimulons pas. Chez ce « brave homme » d'Herriot, la nocivité sera sans bornes parce que ce sera celle des autres, celle de tout le monde, du passant irresponsable et, finalement, celle de l'ennemi lui-même, car c'est celui qui sait le mieux ce qu'il veut et qui insistera le plus.

Voilà de nouveau Herriot en route. Comme il a laissé à Londres la souveraineté de la C. D. R., nos réparations et la Ruhr, va-t-il revenir de Genève après avoir abandonné le Rhin et obtenu le désarmement... de la France ? Tout est possible. Quand on a fait cette mirifique découverte que nos difficultés dans les contestations internationales s'aplanissent en adoptant les vues de nos adversaires, que la confiance remplace les précautions, les chiffons de papier les bons remparts, et que notre vraie sécurité est dans les bras de l'ennemi, on peut évidemment aller très loin. Les espaces sont ouverts à cette grande politique. Et Gribouille, qui n'a pas assez de la rivière, a devant lui l'Océan.

MAURICE PUJO.

UNE GRANDE VICTIME DU RÉGIME : LA MARINE FRANÇAISE

PAR L'AMIRAL SCHWERER

Cl. Boissonas.

AMIRAL SCHWERER

CERTAINS hommes ont parfois, au cours de leur existence, de véritables crises de démence pendant lesquelles ils semblent perdrel'instinct de conservation. Tout ce qui peut être nuisible à leur santé physique et morale les séduit et les attire. Ils repoussent les conseils de leurs vrais amis et s'abandonnent aux mains de ceux qui ont intérêt à leur nuire.

Les nations subissent, elles aussi, de pareilles crises ; et la France en traverse une d'une particulière gravité. Les leçons de l'histoire, celles d'un passé bien proche cependant, semblent perdues pour elle. Elle a confié son sort à des pantins dont les ficelles sont tirées par ses pires ennemis. Fermant les yeux à la lumière des faits, sourde aux avertissements du simple bon sens, elle suit, en les applaudissant, les mauvais guides qui la conduisent à sa perte.

A vrai dire, d'autres nations subissent actuellement le même sort et la Conférence de Londres nous a fourni des preuves de cet obscurcissement de la raison.

Pendant que M. Herriot sacrifiait les intérêts vitaux de la France au désir de prouver à l'Angleterre notre esprit pacifique,

son ami, M. Mac Donald, dangereux ennemi de la France et germanophile impénitent, conviait les chefs des gouvernements étrangers à la revue de Spithead. Cet homme d'État qui n'a cessé de proclamer ses sentiments antimilitaristes, pacifistes et internationalistes, offrait aux délégations étrangères un spectacle militaire fort imposant et leur présentait un des plus beaux instruments de domination qu'une nation ait jamais possédé : la flotte britannique.

Je ne sais quelles réflexions ce spectacle a inspirées au chef de notre Gouvernement, mais je me refuse à croire que ce soient celles qu'il a communiquées à la Presse ; car, à tout homme ayant une âme française, l'étalage de cette puissance navale devait rappeler notre effondrement maritime et donner par suite de tristes pensées. Quant à M. Mac Donald, il a dû ressentir une légitime fierté. On comprend que maintenant la question sécurité lui paraisse sans importance et que le mot agression lui semble ou trop difficile à définir ou sans aucune signification. La Grande-Bretagne se sent bien à l'abri derrière ses cuirassés ; et sa flotte, maîtresse des voies de communications maritimes dont le libre usage est nécessaire à la vie des nations européennes, lui permet d'imposer ses volontés. Impérialisme et travaillisme ne sont pas deux termes contradictoires.

La France est profondément pacifique. Elle a prouvé maintes fois qu'elle n'avait aucune visée impérialiste et elle peut repousser du pied les calomnies que ses ennemis de l'extérieur ou de l'intérieur ne cessent de répandre. Mais elle a le droit de poursuivre librement ses destinées et le devoir de ne confier à personne le soin de veiller à ses intérêts. Comme l'âge d'or où tous les peuples frères verront cesser leurs rivalités et feront passer leurs intérêts particuliers après ceux du voisin n'est pas encore venu, comme cet âge paraît même s'éloigner de plus en plus, la France, pour ne pas devenir nation esclave ou assistée, doit entretenir des forces militaires et navales suffisantes. Or ses forces militaires diminuent chaque jour et ses forces navales sont réduites à peu près à néant. Si l'on avait réuni tous nos navires possédant quelque valeur militaire pour les faire figurer à la revue de Spithead, leur groupement eût passé à peu près inaperçu au milieu de la flotte anglaise. Cette situation est

d'autant plus humiliante que l'époque où nous étions la deuxième puissance navale du monde n'est pas très éloignée de nous.

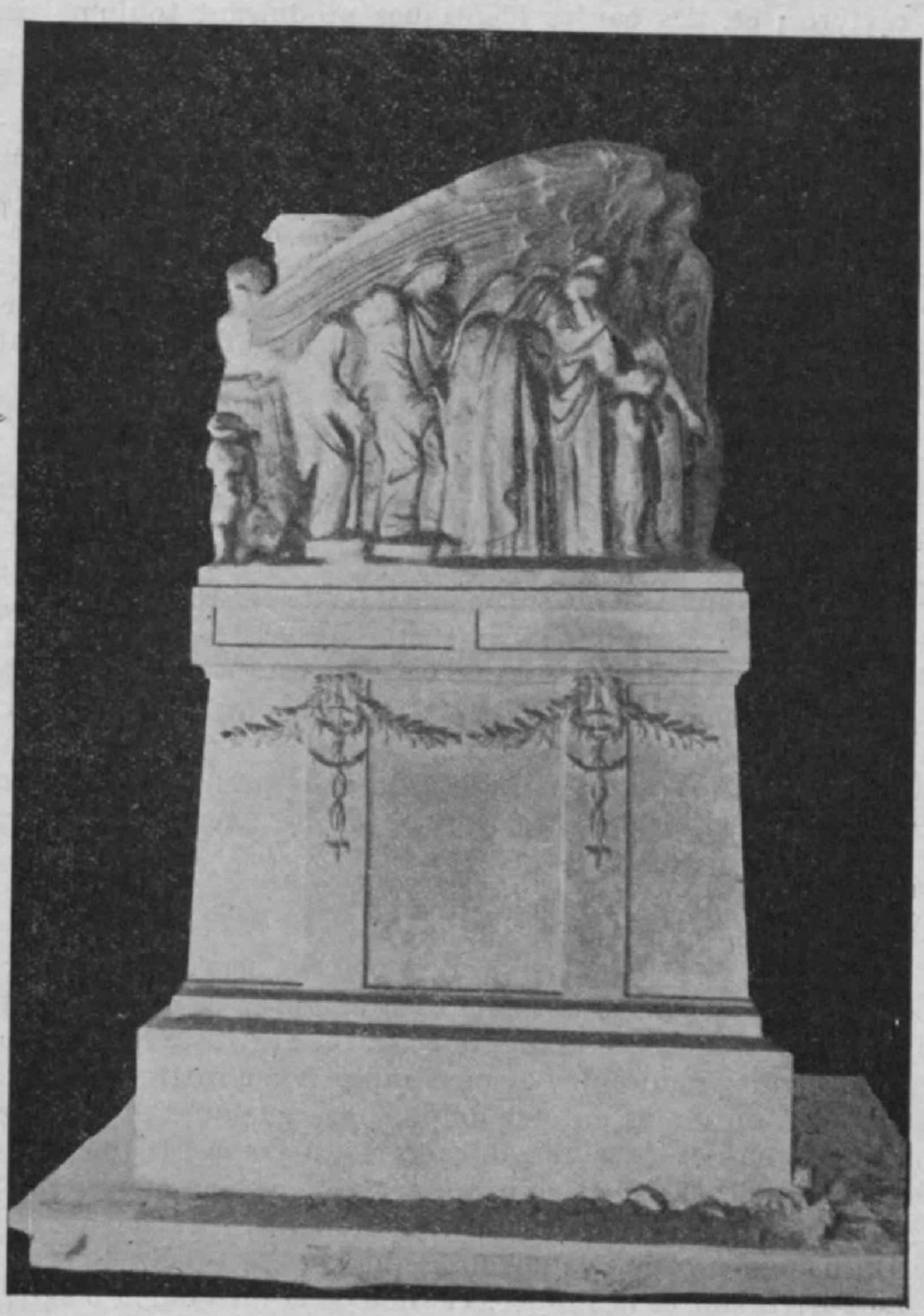
* * *

Quand je suis entré dans la Marine, peu d'années s'étaient écoulées depuis nos désastres de 1870 ; et cependant la France avait réussi à panser ses plaies.

La Marine, dont le budget avait été d'abord complètement sacrifié à la nécessité de rétablir nos forces militaires, commençait à renaître ; et elle allait bientôt donner, d'abord sur les côtes de Tunisie puis dans les mers de Chine, une preuve éclatante de sa vitalité et du superbe entraînement de ses officiers et de ses équipages.

Toutefois ses progrès étaient souvent interrompus ou compromis par les erreurs et les vices de notre régime parlementaire et démocratique, erreurs et vices que l'indifférence de l'opinion publique pour les questions maritimes laissait se développer librement. Nos gouvernants ne paraissaient pas comprendre que notre expansion coloniale allait susciter bien des jalousies et que notre politique ne pouvait réussir si nous n'étions pas capables de l'appuyer sur des forces navales suffisantes et sur une sérieuse défense de nos côtes. Ils s'endormaient dans une trompeuse sécurité, et il fallut le coup de tonnerre de Fachoda pour les réveiller. Ils s'aperçurent alors que notre flotte était encore bien faible et que nos côtes n'étaient pas défendues. Au prix de dépenses énormes, on essaya de remédier à notre faiblesse; mais la défense maritime d'un pays ne s'improvise pas et nous dûmes subir une douloureuse humiliation.

Nous avons à peine franchi ce mauvais pas qu'une crise des plus graves vint s'abattre sur notre Marine. L'arrivée au pouvoir d'un ministre destructeur ne devait pas seulement arrêter net notre renaissance navale en suspendant les constructions et en diminuant par suite notre puissance matérielle. Elle allait aussi atteindre profondément nos forces morales en ruinant l'esprit de discipline des équipages, en encourageant la délation et en affaiblissant chez les officiers, par favoritisme éhonté, cette qualité primordiale, le caractère. De cette triste



Cliché Photo Ari.

MONUMENT AUX MORTS DE LA MARINE.

période il convient de se souvenir aujourd'hui, car nous allons la revivre ; et, des causes identiques produisant toujours les mêmes effets, nous verrons le régime du bloc des gauches accentuer encore notre effondrement maritime.

Si la destruction d'un organisme est aisée et rapide, la reconstruction est toujours lente et ardue. On put le constater après le départ de Pelletan : Le mal était d'autant plus difficile à guérir que ses causes premières, les vices du régime, subsistaient toujours. Aussi, pendant que la marine allemande progressait avec une surprenante rapidité, les louables efforts individuels faits pour le développement de notre flotte restaient stériles.

Les parlementaires, mis en face de leurs responsabilités, s'indignent bruyamment. « Nous n'avons jamais refusé ou mar-« chandé les crédits pour la défense nationale ! » Tous les hommes de bonne foi savent aujourd'hui ce que vaut ce mensonge. Ajoutons qu'une faible partie seulement des crédits accordés à la marine servait au développement de notre force navale. La plus grande part allait aux arsenaux, végétation parasitaire, d'ordre purement électoral. Aux yeux de certains, les arsenaux n'étaient pas faits pour construire et entretenir la flotte, mais la flotte pour faire vivre les arsenaux. Cette singulière conception n'a pas disparu aujourd'hui, comme le prouve le maintien scandaleux de quelques arsenaux et établissements maritimes inutiles.

* * *

Malgré toutes ces traverses, notre Marine, servie par un personnel animé du plus pur esprit de discipline et de dévouement, faisait encore assez bonne figure en 1914. Si nous avions laissé les Allemands prendre une avance impossible à rattraper, notre flotte était du moins en état de défendre quelques-uns de nos intérêts vitaux et d'assurer, dans la Méditerranée, la liberté de nos communications. De plus, le programme de constructions neuves, qui était en cours, nous promettait à brève échéance une sérieuse augmentation de nos forces navales.

La guerre vint et la France, victime de la plus odieuse agression, n'eut plus qu'un désir, qu'une pensée : vaincre. Confiante

dans la justice de sa cause et aussi dans l'esprit d'équité de ses alliés, elle repoussa loin d'elle les pensées égoïstes qu'aurait pu lui inspirer le souci de l'avenir. Pendant que toutes nos unités navales se rangeaient à côté des navires britanniques et leur prêtaient le plus complet appui, nous arrêtions la construction de nos bâtiments en chantier afin de consacrer aux besoins du front terrestre allié toutes nos ressources en matières et en main-d'œuvre. Nous dégarnissions nos batteries de côtes de tous les canons en position afin de constituer, le plus rapidement possible, l'artillerie lourde dont une fatale imprévoyance avait privé nos armées.

Ces sacrifices, comme celui bien plus cruel encore de toute une génération fauchée, ne peuvent s'évaluer en livres ou en dollars ; ils ne figurent pas sur le registre des dettes interalliées. Mais nous étions en droit de penser qu'on nous en tiendrait compte.

La Conférence de Washington nous a montré combien grandes étaient nos illusions. A la fin des hostilités, les unités dont nous avions arrêté la construction depuis le début de la guerre n'étaient plus bonnes qu'à être jetées à la ferraille ; car elles eussent été complètement démodées à côté des navires que nos alliés avaient continué à mettre sur cale. Notre flotte se trouvait donc très diminuée, par suite des sacrifices consentis à la cause commune. Les flottes alliées au contraire n'avaient cessé de progresser. Cependant, à Washington, le tonnage maximum imposé aux diverses nations représentées fut basé sur celui que chacune d'elles possédait à ce moment. Et il s'est trouvé un homme d'État français, un Aristide Briand, pour consentir à cette duperie ! Il s'est trouvé un parlement français capable de ratifier un tel pacte, et ce parlement est celui du bloc dit national !

La France victorieuse n'a plus qu'une flotte squelettique incapable d'assurer la liberté de ses communications avec l'Afrique du Nord. Ses côtes, actuellement sans défense, sont entièrement ouvertes aux entreprises ennemies. Baignée par trois mers et obligée en cas de conflit de garnir plusieurs fronts maritimes, possédant un important domaine colonial, elle a été mise par le pacte de Washington sur le même pied que l'Italie qui ne se trouve pas en face des mêmes nécessités.

La conférence sur le désarmement maritime n'a désarmé qu'un seul pays : la France. L'Histoire impartiale jugera sévèrement un jour les hommes qui ont consenti cette monstrueuse iniquité et cette abdication de nos droits.

* * *

Pendant la lamentable discussion du traité de Washington devant le Parlement français, quelques hommes de bon sens ont essayé d'éclairer leurs collègues sur la décision qu'ils allaient prendre. On leur a répondu à peu près ceci : « Notre acceptation « du tonnage maximum ne vise absolument que les cuirassés. « En ce qui concerne les navires des autres types, en particulier « les bâtiments légers et les sous-marins, nous avons les mains « absolument libres. Ces bâtiments sont des navires défensifs « et nous pouvons en construire autant qu'il nous en faudra « pour les besoins de la défense nationale. » Cela a suffi pour convaincre la majorité. Le cuirassé est, chacun le sait, un type réactionnaire. Le sous-marin seul est bon républicain. N'est-ce pas là une raison suffisante pour déterminer certains votes ?

Une telle réponse montre, si elle est sincère, une singulière ignorance et une incroyable naïveté.

Ignorance. Parce que le classement des bâtiments de guerre en navires offensifs et défensifs est tout à fait illusoire. La liaison des armes est aussi indispensable sur mer que sur terre, et une marine qui comprendrait seulement des sous-marins et des avions serait sans aucune valeur. C'est une vérité primordiale admise par tous les marins, à l'exception de quelques esprits faux ou paradoxaux.

Naïveté. Parce que, pour tout homme de bon sens, le pacte de Washington n'était qu'un premier pas fait dans la voie du désarmement maritime de la France. Nous allons voir, dans quelques jours, la société « *anglaise* » des nations, — c'est, me semble-t-il, la véritable appellation de l'assemblée de Genève, — nous demander de faire un second pas et exiger pour nos flottilles la même réduction de tonnage que pour nos cuirassés. M. Herriot, la main sur le cœur, les yeux mouillés de douces larmes provoquées par les applaudissements de

l'assistance, offrira ce nouveau sacrifice sur l'autel de la paix, décor en carton peint derrière lequel se dissimulent mal les ambitions et jalousies de certaines nations et les préparatifs d'une nouvelle et prochaine invasion de notre pays.

Mais nous ne devons pas désespérer de l'avenir de la Patrie. La crise que nous traversons aujourd'hui ne peut durer. Le clair bon sens de la France ne saurait être longtemps obscurci par les mensonges d'une Presse asservie ou vendue, ni sa raison troublée par des discours aussi trompeurs qu'éloquents ; son cœur ne sera pas desséché par de bas appétits, et la lâcheté et la veulerie des libéraux modérés n'affaibliront pas son énergie. Les Français se ressaisiront. Un jour viendra où, dans un sursaut de colère, ils chasseront les criminels et les fous qui les mènent au gouffre. Ils redonneront à la France pacifique mais fière et libre la grande place qu'elle mérite au milieu des nations et ils feront renaître une Marine digne d'elle et de l'admirable personnel au milieu duquel j'ai eu l'honneur de passer plus de 45 années de ma vie et auquel je pense toujours avec une profonde émotion.

Amiral SCHWERER.

UN BON TAILLEUR
CIVIL ET MILITAIRE
CÉRÉMONIE - VILLE — SPORT - VOYAGE

RAMLOT, TAILLEUR - CHEMISIER
76, rue de Rennes, **PARIS** (VI^e^)

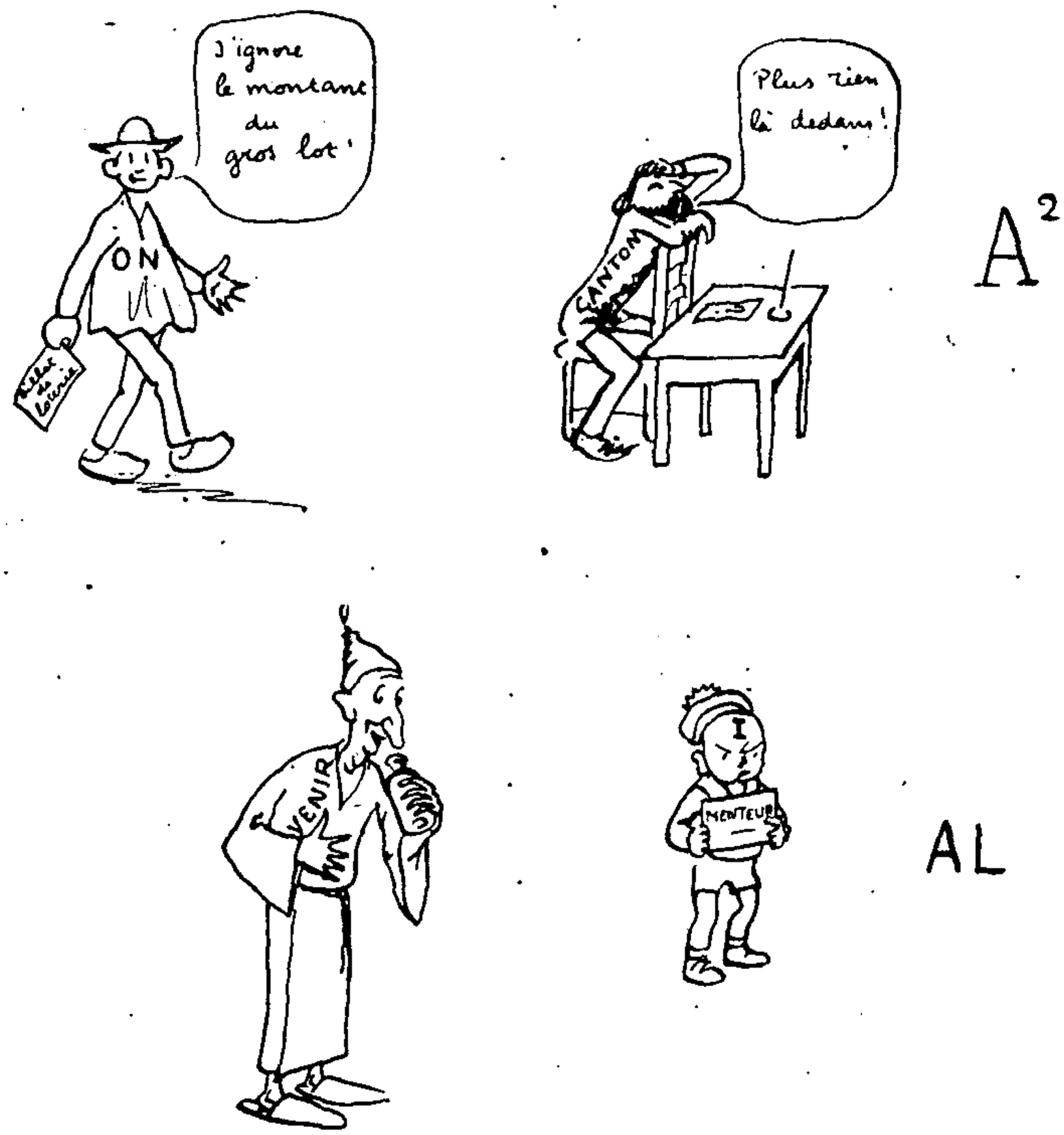
Les meilleurs tissus. Les meilleures coupes. Le meilleur marché
R. C. : 78.254. MAISON RECOMMANDÉE

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

publie cet automne :

J. MARITAIN. — RÉFLEXIONS SUR L'INTELLIGENCE.	**16 50**
H. DUTRAIT-CROZON. — LA JUSTICE RÉPUBLICAINE.	**5 »**
J. BAINVILLE. — HEUR ET MALHEUR DES FRANÇAIS.	**25 »**
G. VALOIS. — LA RÉVOLUTION NATIONALE,.....	**7 50**
MEMINI. — CONTRE L'EFFET DES LOIS LAÏQUES....	**5 »**
E. NUSBAUMER. — L'ORGANISATION SCIENTIFIQUE DES USINES.....	**40 »**
G. VALOIS. — D'UN SIECLE A L'AUTRE, Edition illustrée.	**12 50**

Concours des Cent Citations. — Question n° 96



DU PLESSIS DE GRÉNÉDAN ET LE DIXMUDE

Le 18 décembre 1923, à 6 heures du matin, le grand rigide *Dixmude*, ancien *Zeppelin L-72*, quittait Cuers-Pierrefeu. Le soir de son départ, le *Dixmude* survolait Bizerte. Poursuivant sa route vers le sud, il passait au-dessus de Kairouan ; puis il obliquait légèrement et survolait Gafsa, Tozeur, Touggourt, Ouargla, Inifel; le 19, à 18 heures, il était à In-Salah. Remontant alors vers le nord, il suivait le même chemin jusqu'à Ouargla, laissait Touggourt à l'est et décrivait une courbe entre Biskra, Ouled-Djellal et Bou-Saada ; puis l'immense ballon se dirigea ou... dériva vers l'est, passant sur Medenine et s'engageant bientôt sur le golfe de Gabès.

On ne devait plus revoir le *Dixmude*. A l'heure actuelle, les causes de la fin du grand vaisseau aérien sont encore imprécises. Le ballon fut-il foudroyé ? ou bien sa structure particulièrement fragile, comme du Plessis de Grénédan lui-même l'avait fait remarquer, céda-t-elle sous les coups furieux de la tempête ? Cette fragilité provenait avant tout du fait *qu'en cours de construction* on avait allongé la carcasse du dirigeable d'un cylindre médian, ce qui avait affaibli l'ensemble calculé pour d'autres dimensions.

Deux faits seuls sont certains. Le 17 décembre, l'Office National Météorologique annonça la violente tempête qui devait sévir du 18 au 23 décembre avec une impétuosité extraordinaire.

Comment l'ordre de départ n'a-t-il pas été ajourné ? Le *Dixmude* en effet s'envola le 18 à 6 heures. Deuxième fait : en dehors de Cuers, le *Dixmude* ne pouvait faire escale nulle part. L'Allemagne nous a bien livré des hangars, mais le Parlement, qui jugeait bon de faire voler le dirigeable, n'avait pas estimé utile de lui faire construire des abris.

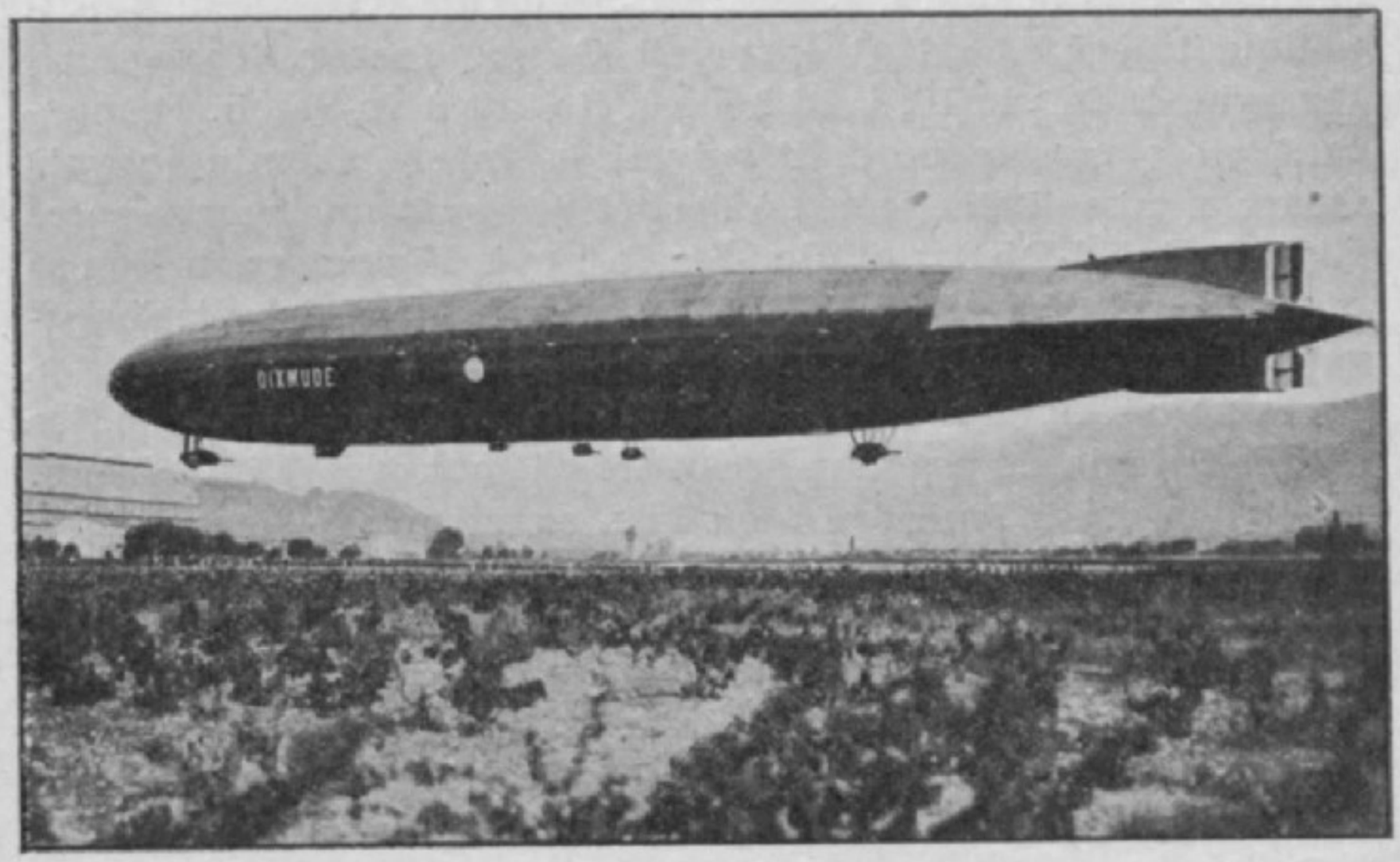
« Je suis comme la chèvre au piquet, disait un jour du Plessis à un camarade, et je n'ai qu'un piquet, Cuers-Pierrefeu. »

Que pour une raison ou une autre, le ballon ne puisse rejoindre Cuers et c'était la destruction certaine.

Tant d'imprévoyance devait normalement conduire à une catastrophe.

Cette catastrophe, nous savons ce qu'elle a coûté au pays : la mort d'un équipage d'élite, la perte d'un officier incomparable.

Le 27 décembre, des pêcheurs italiens ramenaient dans leurs filets, au large de Sciacca, sud-ouest de la Sicile, le corps d'un officier en tenue d'ascension, sans parachute ni ceinture de sauvetage, les membres brisés, mais ne portant aucune trace



Le Dixmude.

de brûlures, ce qui n'infirme pas l'hypothèse de la foudre incendiant le *Dixmude*.

Ce corps, c'était celui de l'officier admirable qui avait la responsabilité de l'immense navire aérien et des précieuses vies humaines qu'il emportait dans ses flancs : c'était le lieutenant de vaisseau du Plessis de Grénédan.

Nul mieux que Charles Maurras n'a évoqué la belle figure, énergique et grave, du commandant du *Dixmude*. Voici ce que l'auteur des *Nuits d'Épreuves* écrivait au lendemain de la catastrophe.

Le héros du Dixmude *appartenait non pas à nos organisations,*

mais à notre communion intellectuelle et morale et nous avons le droit de mêler aux cris douloureux de la France le plus pénible des regrets particuliers, celui qui met un crêpe de deuil au fanion fleurdelysé, sous les trois couleurs du drapeau national en berne. Au très juste gémissement des représentants de l'Etat et de l'armée déplorant la vertu intrépide, la haute science, la précoce expérience du jeune chef, de l'instructeur modèle, on peut dire de l'inventeur d'une doctrine aussi générale que pénétrante, nous mêlons la plainte non moins juste de ce groupe de patriotes qui, ne subordonnant plus le patriotisme aux vaines Nuées républicaines, ont cherché et trouvé dans la monarchie le moyen lumineux et fort de rendre à la politique française une direction nationale.

Fils de l'éminent professeur à la faculté catholique d'Angers, à qui nous adressons l'hommage de nos plus vives condoléances, le lieutenant de vaisseau du Plessis de Grénédan avait bien voulu nous assurer de la sympathie ardente, de l'attention émue avec laquelle il suivait notre entreprise de Restauration générale. Il avait là-dessus des idées personnelles. Un de ses désirs était d'obtenir une propagande de nos doctrines plus intense et plus étendue dans le monde catholique français, dont il estimait que nous étions trop méconnus. Les idées qu'il avait bien voulu nous communiquer faisaient honneur à la hardiesse, à l'ingéniosité et aux qualités pratiques de son esprit. Nous l'avions assuré de notre adhésion complète à ses vues. Il faut nous efforcer de les réaliser: le plus bel hommage que nous puissions apporter à nos morts est de prolonger le meilleur de leur pensée. Je ne crois pas trahir celle-ci en estimant que sa vive prédilection pour notre œuvre tenait en très grande partie à ce qu'il jugeait que, seul, notre succès définitif permettrait à son effort de marin et d'aéronaute, qui était le cœur de son cœur, d'être conduit dans des conditions politiques véritablement propices et favorables. Il sentait jusqu'à l'âme le cruel gaspillage inhérent à l'état démocratique et à la loi démocratique. Dans une belle étude publiée par la Revue universelle *en février-mars* 1921, *sur* la Marine française après la guerre, *le commandant de Grénédan témoignait d'un sens de la tradition égal au sens de l'innovation, qu'il avait très développé. Son réalisme était parfait. Nul esprit de parti, nul esprit de secte et d'école. Né à l'Ecole de Droit, il écrivait tranquillement : « Faut-il compter sur les con-*

ventions internationales pour prémunir le commerce maritime ? Autant vaudrait prendre un chiffon de papier comme plaque de blindage. »

L'Humanité est dure, c'est une guerrière, elle se déchire implacablement. Mais la Nature n'est pas douce, et les éléments furieux n'ont pas été plus cléments au capitaine du Dixmude *que les bêtes féroces de l'anarchie germanisante au combattant de Port-Fontenoy. Ils reposent tous deux pliés dans la même oriflamme, héros, témoins, martyrs du même effort sacré de la sagesse et de la vertu contre ce qui n'a point de conscience ni de pensée, pour l'amour des meilleurs destins de la patrie et du genre humain. La beauté de leur sacrifice émeut aux larmes, mais comment ne pas s'écrier que c'est beaucoup et que c'est trop ? Jamais, tel gaspillage des élites du monde ! Jamais sang innocent et têtes précieuses plus brutalement prodigués !*

Je ne refais pas sans frémir le compte de cet équipage si exposé ! Un capitaine de vaisseau, un capitaine de frégate, un capitaine de corvette, huit lieutenants de vaisseau, sept maîtres, huit quartiers-maîtres, sept mécaniciens, douze arrimeurs et matelots qualifiés ! Je ne sais pas si notre marine a le moyen de se payer facilement un tel luxe de perte, je crains de ne pouvoir le croire.

On me répond, il est vrai, qu'après les dernières traversées méditerranéennes difficiles, merveilleuses et magnifiques du même dirigeable, il y avait beaucoup de candidats pour la nouvelle expédition. Il y en avait trop. La vieille prudence paysanne qui fait le fond du bon sens français devrait interdire d'accumuler sur un seul pont aussi fragile tant de trésors vivants, et de haut prix ! Je n'accuse personne. Je supplie tout le monde de ménager les forces tout en les exerçant. On ne me fera pas croire que le problème soit insoluble. On ne m'ôtera pas de l'esprit que l'excès flagrant soit l'excès !

« Je suis comme la chèvre au piquet, disait du Plessis, et je n'ai qu'un piquet... » L'excès n'était-il pas flagrant là aussi ?

J. L. B.

Une sûreté entière, une propriété toujours sacrée de ses biens et de sa personne, voilà la vraie liberté sociale.

RIVAROL.

LES LETTRES

Fondées en 1913

REVUE MENSUELLE

Religion - Philosophie - Histoire - Littérature - Art

La plus recommandable de toutes les revues de la jeune génération française.
Georges Sorel, *Il Resto del Carlino.*
(23 janvier 1921.)

Directeur : Gaëtan Bernoville.

Principaux collaborateurs : Jean-Pierre Altermann, Charles Anciaux, Serge Barrault, Marie Barrère-Affre, Gaston Baty, Elie Baussart, Albert Bessières, Maurice Bourgeois, Henri Bremond, de l'Académie française, Maurice Brillant, J. Calvet, Paul Cazin, Henriette Charasson, Jacques Chevalier, Jean des Cognets, Jacques de Coussanges, François Fosca, Stanislas Fumet, André George, Henri Ghéon, Georges Goyau, de l'Académie française, René des Granges, O. Habert, Paul Harel, René Johannet, Maurice Legendre, Antoine Malvy, Jacques Maritain, Alexandre Masseron, Jean Maxe, Alphonse Métérié, Louis Martin-Chauffier, Jean Monval, Pierre de Nolhac, de l'Académie française, L. Pastoubel, René Roux, Etienne Royer, Roger, Paul des Rousiers, Maurice Vaussard, André Véra, André Vincent, José Vincent, Pierre Waline, Jacques Zeiller, etc ..

Le Programme des Lettres

Les Lettres, fondées en 1913, interrompues par la guerre, reprises le 1er mars 1919, n'ont pas tardé à se placer au premier rang des publications périodiques françaises.

Oser penser : aller au fond des problèmes et des idées pour remédier au grand mal de notre époque : la peur de penser. — Poursuivre hardiment la réforme intellectuelle et morale de la France par le *christianisme ;* maintenir leur indépendance absolue à l'égard de tout parti, de tout groupement, de toute chapelle, partir en toutes choses du point de vue de l'Intelligence, éclairée par la Foi ; tel est le programme essentiel des *Lettres*.

Ce souci du sérieux et de la force de la pensée dans les articles de fond ne diminue nullement la part faite aux œuvres d'imagination. *Les Lettres* publient un grand nombre de romans, de nouvelles, de poèmes des meilleurs conteurs et poètes catholiques.

Leurs chroniques, revues, livres, théâtre, musique signalent à leurs lecteurs et apprécient les productions les plus intéressantes de la pensée et de l'art contemporains.

Leur action

L'activité intellectuelle des *Lettres* s'est en outre signalée par des manifestations qui ont profondément marqué sur la vie catholique en France.

Elles ont en effet fondé, en mai 1921, la *Semaine des Ecrivains Catholiques*. Sa deuxième session s'est tenue, comme la première, à Paris, en juin 1922, et sa troisième session en mai-juin 1923 avec un brillant succès. Benoît XV et Pie XI ont successivement béni et encouragé chaleureusement la *Semaine des Ecrivains Catholiques* présidée par Son Eminence le Cardinal Dubois, qui n'a cessé de lui prodiguer les marques de son haut et bienveillant appui.

Spécimens gratuits sur demande

Conditions d'abonnement :	Un an :	6 mois :	3 mois :
France, Colonies, Belgique.	25 fr.	15 fr.	8 fr.
Etranger.	33 fr.	19 fr.	10 fr.

Le Numéro : 3 francs. — Service d'essai.

Rédaction et Administration : 14, rue de l'Abbaye, PARIS (VI°)

Cl. Boissonas.

MARCEL AZAIS.

MARCEL AZAIS

Il était né à Pignan, Bas-Languedoc, le 7 mai 1888, d'une vieille famille de vignerons. Dès sa sortie du collège, à 16 ans, il se consacra à l'Action Française, fondant des sections, donnant des réunions de propagande. Parti le 2 août 1914 avec sa classe, il fit la guerre en Artois, à Verdun, en Champagne et sur le front d'Orient. En 1920, il fondait les *Essais Critiques*, dont il était le seul rédacteur. Il fut aussi, à partir de 1922, le critique musical de l'*Action française*.

Orateur, Azaïs a porté dans toutes nos provinces les doctrines de l'Action Française. En 1924, aux côtés de Marie de Roux, il mena dans le 2e secteur de Paris une admirable campagne.

Voici sans doute les dernières pages qu'il aura écrites. Vous vous rappelez la nouvelle brutale : une brève dépêche entre deux traits noirs : *Un Grand malheur*. Je vis cela à la gare de l'Est ; je partais pour l'Alsace en tournée de propagande et je venais de penser à lui, que je croyais à Rodez avec Marie de Roux et Valois. En rentrant à Paris, je trouvai le manuscrit de cet article. Il l'avait expédié de Pignan, le 11 septembre à midi ; le 12, il mourait, électrocuté.

Fabre, Dubech, ont dit la perte irréparable de la Critique ; un ami savant a loué ses chroniques musicales ; le docteur Boyer a témoigné de l'amitié que lui vouèrent ses compagnons de lutte au dernier printemps. Et Charles Maurras a élevé à la gloire de ses dons universels un nouveau Tombeau le long de cette Voie sacrée où tant de disciples, hélas ! reçurent déjà de lui l'oraison d'amitié et le salut suprême du maître de leur pensée, du chef du leur action. Azaïs, à ce faisceau d'hommages, nous joignons l'adieu de tes camarades, les commis-voyageurs.

Comme il va manquer à notre équipe ! n'est-ce pas, Paul Robain, n'est-ce pas, infatigable Delest ? Qui enverra-t-on maintenant, quand un auditoire difficile exigera force et gaîté, science et bonne humeur ? Lui, il était toujours prêt, toujours libre, toujours dispos. Il aimait cette volupté de la parole pu lique ; il avait toutes les audaces. Voyez, dans ces ultimes pages, comme il savait provoquer la foule rétive. Je l'entends encore, narguant un préau d'école houleux : « Depuis que je fais devant vous ce triste métier de candidat... » Ah oui, triste métier que nous faisions là, mais comme il devient beau, dès qu'il ne s'agit plus que d'imposer la vérité et de susciter l'enthousiasme ! Maurras a raconté comment Azaïs alla un jour jusqu'à chanter, de sa belle voix de ténor, pour réchauffer l'ardeur de son auditoire. Une autre fois, dans un local officiel où présidait le buste de Marianne, il précipita d'abord le plâtre par la fenêtre, afin de purifier l'atmosphère. Au moment de la contradiction, il était beau : nul comme lui ne savait faire rebondir la vérité des interruptions les plus saugrenues, des balbutiements les plus informes. Et il meurt à trente-six ans, laissant un vide immense dans notre génération déjà décimée !

Mais il n'aimait pas les larmes stériles. Travaillons. Jeunes gens, Azaïs avait seize ans quand il commença, en Languedoc, son apostolat politique. Qui d'entre vous se lève pour venir grossir nos rangs et prendre de ses mains le flambeau ?

JEAN GAZAVE.

NOTES D'UN COMMIS-VOYAGEUR

Il arrive souvent que nos amis des provinces, voyant nos orateurs parcourir la France pour exposer nos théories à des auditoires parfois hostiles, leur expriment de l'admiration. Au risque de refroidir ces amis et de dégrader mes camarades, je vais faire une confidence aux lecteurs de cet almanach : les conférenciers de l'*Action Française* n'ont aucun mérite.

Pour des hommes de caractère, il est impossible de connaître la vérité sans la servir, et la propagande n'est-elle pas le premier devoir de ce service ? Un Français qui retrouve sa tradition, grâce aux arguments de l'A. F., se sent aussitôt joyeux et raffermi. Comme Jules Lemaitre, il s'écrie : j'ai trouvé le port. Désormais, il possède un abri sûr, sa pensée devient à la fois dure et souple, il peut contempler le tourbillon des idées fausses, jouer avec elles et les rejeter. Naguère, un tel état d'esprit eût enfanté le dilettantisme. C'eût été le mépris, la tour d'ivoire, les dédaigneuses apostrophes à la démocratie : « Ne me touche pas. » La conscience se fût figée dans ses conclusions, appelant des catastrophes pour en nourrir sa certitude. Après les enseignements de Maurras, rien de tel. Le goût de la construction a remplacé delui des ruines. Au lieu de contempler en ricanant les tempêtes, on s'est jeté à l'eau pour sauver ce qui menace de périr. Pour ceux qui ont reçu dès leur jeunesse l'exemple des Daudet, des Vesins, des Vaugeois, l'héroïsme serait de rester tranquille en rongeant son frein. En se jetant dans la bataille, ils ne font que suivre l'entraînement de leur raison.

Mais je ne veux pas me livrer à un sermon laïque qui risquerait de côtoyer la morale sans obligation ni sanction. La situation de conférencier d'A. F. a des avantages qui ne sont pas tous tirés de considérations métaphysiques. On peut dire que, pour ces commis-voyageurs de la vérité politique, les satisfactions élevées leur sont données par surcroît. Ils en trouvent d'immédiates, pittoresques et savoureuses, et c'est de celles-ci que je voudrais vous entretenir.

Le premier avantage qu'ils retirent, c'est de connaître la France dans sa plus secrète physionomie. Les amis de l'A. F.

sont répandus partout, ils exercent toutes les professions, sont placés à tous les paliers des positions sociales. Ici c'est un grand seigneur qui nous reçoit, là un commerçant, ici un paysan, là un ouvrier. On saisit chez eux toutes les réactions du tempérament national devant les problèmes politiques. Ces réactions sont toujours « sympathiques ». En face de telle décision ministérielle, de tel projet de loi, de telle campagne du journal, nos amis du Nord ou du Midi, de l'Est ou de l'Ouest ont les mêmes réflexes. Quelle joie pour nos directeurs de savoir que tel et tel ligueur visité et questionné par nous fait d'instinct les mêmes gestes, prend la même défense ou lance la même attaque ! La communion d'A. F. n'est pas un mot vide. Ceux qui ont assisté à nos congrès ont pu s'en convaincre. Mais le congrès pourrait risquer de fausser les individus en les rassemblant ; en les voyant chez eux on vérifie cette unité merveilleuse. Auprès de nos amis, nous touchons l'extrême richesse du peuple français. Nous voyons combien il est ouvert aux idées, combien il est sensible au sort de la race et quel bon sens guide les actes les plus simples. Sans doute, il s'agit ici d'une élite ; nous le savons et nous ne souhaitons pas davantage. Nos maîtres n'ont jamais compté sur la foule, ils ont visé les cadres. La foule, nous l'aurons toujours assez nombreuse, au lendemain de notre succès ; ce qu'il nous faut, ce sont les chefs de file, ceux qui entraînent, ceux qui montrent le point de direction. Par les voyages à travers les provinces, nous savons que ce personnel existe à peu près partout.

Là où il existe, nos réunions sont calmes et sérieuses. Chaque section est capable de maintenir l'ordre : les orateurs sont écoutés, la contradiction se déroule dans le calme. Ailleurs, quand nos amis sont trop peu nombreux pour s'imposer à une salle, l'assemblée dégénère assez rapidement. C'est alors que nous sommes payés de toutes nos fatigues. Rien n'est plus amusant qu'une réunion tumultueuse. Le malheur veut qu'elles soient assez rares. En dehors des périodes électorales, je n'en ai connu que trois.

***

A Arcachon, l'A. F. se produisait pour la première fois. Sur la convocation de nos amis, la foule emplissait le théâtre de la ville. Je parlai le premier. La partie critique de ma conférence

fut écoutée dans le plus grand calme. Quand je passai au positif, des exclamations commencèrent à jaillir. C'est un moment exquis que celui qui révèle la première cabrade de l'auditoire. Immédiatement, l'esprit se bande, il semble acquérir une souplesse et une force décuples ; un déclic s'opère, qui fait une lumière plus grande. Le plus mol devient une machine à lancer des traits ; ceux dont on veut le couvrir retournent contre les agresseurs, comme la pierre lancée sur la Vénus d'Ille. Si la joute pouvait s'opérer dans un silence relatif, ce serait un délice. Malheureusement le tumulte croît bientôt, couvre la voix de l'orateur et empêche que celui-ci ne saisisse ce qu'on lui crie. Contrairement à ce qu'on peut croire, le bruit n'est pas toujours dû à la malveillance. Quand la salle n'est pas tenue par des commissaires assez nombreux et, surtout, assez disciplinés (car, dans ce cas, le nombre est secondaire) les amis ou les bienveillants font plus de tumulte que les autres. Ainsi au théâtre, quand entre un retardataire, il cause peu de bruit par lui-même, mais les protestations, les chut ! les demandes de silence amplifient le frottement initial jusqu'au chahut. Dans une réunion, que quelqu'un lance une interruption, aussitôt cent voix s'écrient qu'il faut laisser parler l'orateur, qu'il faut aller à la tribune ; quelques-uns chapitrent l'interrupteur, essayent de le convaincre. Une minute après ce traitement, la salle n'est plus qu'une cuve sonore. Comment ramener le calme ? On prétend qu'un orateur apprécié du boulangisme faisait mine alors de parler très bas pour forcer la curiosité à désarmer les courroux. D'autres essayent de crier plus fort. L'un et l'autre système se vaut. Parler bas est inefficace pour des gens qui, à ces moments-là, ne regardent guère la tribune. Crier plus fort est illusoire. La voix de notre ami Marcel Moreau, que Daudet a comparée à celle d'un volcan, serait elle-même impuissante. J'estime qu'il faut laisser le bruit s'user tout seul. Au bout de quelques minutes (employées par l'orateur à contempler la salle, à sourire, à causer avec ses voisins, à faire des signes d'amitié à tel ou tel auditeur, car la bonne humeur décourage les offensives), le tumulte se tasse, rase le sol. A ce moment, l'homme de la tribune, bien reposé, armé d'une voix rafraîchie, n'a qu'à pousser quelque proposition inattendue. Pour la période électorale, je

recommande des apophtegmes comme : « Le suffrage universel est une bourde, la liberté une vieille balançoire, personne parmi vous ne réclame la liberté. » L'auditoire abasourdi reçoit sur le crâne des coups de massue auxquels il n'est pas habitué. Il voit trente-six chandelles, et tandis qu'il les dénombre, un bout de discours se déroule. Quelques instants après, le chahut recommence, recesse... et ainsi jusqu'à la fin. Je ne dis pas qu'une conférence prononcée dans ces conditions soit un modèle de logique. Du moins, l'orateur a parlé ; et, s'il a pris quelques précautions, il peut faire croire que sa pensée s'est exprimée sans à-coup. Il arrive, dans certains beaux jours, qu'on peut empêcher l'auditoire même le plus hostile de se cabrer ; parfois même, il se laisse successivement prendre à la cravache et aux caresses ; c'est un jeu alors de le rendre furieux ou ronronnant comme un fauve tout à tour flamboyant et béat. J'avoue que ces prouesses sont bien difficiles. Pour ma part, je n'y ai réussi qu'une fois, en période électorale où la matière est admirablement plastique. Le reste du temps, j'ai raté ces exercices de virtuosité. J'ai vu en revanche un de nos amis réaliser le miracle d'apaiser les flots en furie. C'était, justement, à Arcachon. J'avais fini tant bien que mal mon petit laïus et je me délectais égoïstement de voir l'ami Riquoir, de Pau, aux prises avec l'orage. Quand celui-ci voulut évoquer, incidemment, Mgr le duc d'Orléans, ce fut un ouragan de protestations et de huées. Je lorgnai alors du coin de l'œil Fernand Brégeon, avocat à Saintes, annoncé comme troisième orateur, qui devait justement faire tout son discours sur le Prince : « Qu'est-ce qu'il va déguster ? » pensais-je, et je me promettais quelques bons moments. Quand Riquoir eut terminé sa lutte inégale, Brégeon se lève très calme, très doux et prélude par quelques paroles paisibles. Immédiatement, il me sembla qu'Orphée surgissait, sa lyre haute, devant les tigres furieux. Une magie s'épand, s'insinue dans chaque muscle, Brégeon prépare son public et soudain lui plante comme un dard l'annonce du sujet : « Je vais vous parler du duc d'Orléans ». Cet auditoire qui, tout à l'heure, hurlait de tous ses poumons, se tient coi, le talent de Brégeon le chatouille et le paralyse. Par ses appels à la dignité, à la loyauté : « vous ne pouvez pas condamner un homme sans le juger », par

sa douceur inflexible il couche le monstre, lui arrache des râles de plaisir. A la fin (je n'invente rien), un cri monte de la salle au sujet du Prince : « C'est vrai, nous ne le connaissions pas. » Je garde de ce jour le souvenir d'un chef-d'œuvre oratoire.

***

J'allai à Caen au lendemain de l'affaire des purges. A peine les portes étaient-elles ouvertes qu'un plan d'obstruction fut perçu. Ces choses-là se sentent facilement, ne fût-ce qu'aux marques d'impatience d'un auditoire qui brûle de s'amuser. En effet, nous n'étions pas plutôt installés à la tribune, Marie de Roux, le commandant de Maistre et moi, qu'un citoyen demanda à poser une question préalable. C'était un professeur de la Faculté, parlant une langue bizarre où le verbe « agresser » détonnait à chaque phrase comme un barbare pétard. Il voulait savoir si nous nous déclarions solidaires des énergumènes qui, la veille, avaient « agressé » MM. Sangnier, Moutet et Violette.

Si oui, ses amis (il en montrait de deux à trois cents) étaient prêts à .... il laissait suspendue au-dessus de nous cette réticence terrible. Je louchai vers mon bâton, décidé à faire quelque manière avant de me laisser expulser. Heureusement, la fin fut bénigne ... étaient prêts à se retirer, car il devenait impossible de discuter avec nous. Ce tolstoïsme nous réjouit fort. Comme bien on pense, la solidarité ne nous causa aucun embarras. Nul ne quitta la salle, pas même le professeur néologue, mais jusqu'à la fin, la coalition sillono-communiste ne cessa de nous houspiller. Il fut facile d'ailleurs de les diviser en rappelant que Sangnier avait eu pour disciple l'assassin de Jaurès. Je garde un excellent souvenir de cette réunion, car il y était possible de répondre aux interrupteurs. Je vois encore un loustic assez spirituel, campé sur ma gauche, avec qui je jouais au volant. A la fin, ces Messieurs proposèrent un ordre du jour flétrissant les violences. « Très bien ! dis-je, mais qu'on y ajoute : telles que le meurtre de Calmette et l'assassinat plus récent de Marius Plateau. »

***

Jamais, même en temps d'élections, je n'ai rien vu de réjouissant comme les réunions d'Ajaccio. La belle île corse n'avait pas encore entendu la parole d'A. F. Un beau matin, je quittai

le continent, sur une mer agile, pour rompre ce silence. Nos amis ajacciens sont peu nombreux, car la jolie ville reste encore la capitale napoléonienne. Le culte de l'Empereur réunit toutes les portions de l'opinion publique. Ce culte est émouvant dans les troupes bonapartistes qui croient à l'existence d'un parti fort et nombreux, — j'ai vu de braves gens persuadés que l'appel au peuple relèverait l'Empire. — Il est d'autant plus émouvant que les chefs qui savent de quoi il retourne n'ont pas la foi. Quelques-uns m'ont avoué que leur bonapartisme n'était que le culte d'un souvenir, qu'ils restaient les seuls survivants d'une tradition morte, mais que le sentiment de leur histoire les tenait tant aux moelles qu'il leur était impossible de mettre leur cœur sur le même plan que leur raison. Pour ces motifs, nous ne disposons là-bas que de quelques personnalités très distinguées mais peu nombreuses.

La salle de cinéma qui devait nous accueillir ne contenait que des adversaires, les uns sympathiques, les autres hostiles, mais tous décidés à écouter et à déléguer ensuite des contradicteurs. Pourtant quelques communistes étaient accourus dans le dessein avoué de faire de l'obstruction. Dès le début, ils réclamèrent la composition d'un bureau. En leur répondant que la réunion privée se passait de cet organe, je m'aperçus avec navrement que les dispositions acoustiques étaient affreuses. Les parois et le plafond de bois renvoyaient mes paroles dans ma gorge. Un orateur, pour être gaillard, a besoin d'entendre sa voix s'épandre et retentir ; là je me sentais lourd comme dans un rêve où l'on ne peut courir ni crier. Au bout de quelques minutes de ce jeu de boumerang, la gorge s'éraille, s'étrangle ; on ne possède plus l'instrument. Je commençai toutefois ma harangue, tandis que le petit groupe des interrupteurs continuait à bramer. Ce fut immédiatement le tumulte. La salle adjurait les chahuteurs. Comme ils se trouvaient au fond, dans une galerie, je ne vis bientôt plus que des nuques dont l'envers réclamait le silence. Des auditeurs jaillissaient soudain pour remettre de l'ordre. Au milieu de gestes, on percevait quelques paroles dont l'hospitalité corse était le thème. Naturellement, il se produisait des accalmies, au cours desquelles je pouvais tenir des propos assez décousus. C'est alors que j'entendis lancé le nom de Jaurès. Où

que j'aille, je trouve celui qui croit Villain camelot du Roi et nous accuse d'avoir tué le tribun. Cette accusation est toujours accueillie avec reconnaissance; depuis l'affaire des purges où le dernier croquant a vu que M. Sangnier est notre ennemi, c'est une aubaine. Les Ajacciens, pour qui l'imputation d'assassinat a gardé toute sa jeunesse, me crurent fort embarrassé, et tous se turent pour jouir de mon trouble. Je pus rétablir la vérité dans le plus grand silence. La bonace dura peu; sur une interruption quelconque, le tumulte repartit.

Un homme maître de soi et doué d'ironie jouit alors d'un spectacle comique. Des yeux exorbités, des bouches tordues, des poings se tendent vers lui. Il devine que chacun des citoyens ainsi bouleversés fournit du vacarme; pourtant, le bruit de chaque bouche fondu dans l'ensemble semble gelé dans sa course. Un jour où je franchissais le passage de la Babouna à la poursuite des Bulgares, un général qui paraissait courroucé contre moi me fournit un régal semblable : sa colère hurlante et muette au milieu de la tempête des moteurs et des canons ne pouvait montrer qu'une bouche ouverte, figée comme celle des statues. A chaque réunion semblable à celle d'Ajaccio, je revois mon général de la Babouna qui se donne bien du mal pour des adjurations ou des insultes que je ne puis percevoir.

Cette salle de cinéma ne put, toutefois, rien m'offrir d'inédit. Quelques jours plus tard, je me rattrapais. En effet, pour me permettre d'exposer nos théories, quelques Ajacciens décidèrent de donner une nouvelle réunion dans un appartement privé. Deux cent cinquante personnes environ s'y pressèrent, convoquées de tous les points de l'horizon politique. Ma conférence se déroula au milieu du plus profond silence, malgré une certaine houle qui marqua le milieu de mon argumentation. Quand on fit appel aux contradicteurs, dix mains se levèrent, puis tout le monde voulut parler à la fois. Je n'ai jamais vu pareille fureur de parole, pareil carnaval d'arguments. L'un venait réciter emphatiquement du Rostand et soutenir que la République était héréditaire puisque ses chefs sont élus; l'autre, à grand renfort de citations, se tuait à prouver que l'A. F. n'est pas bonapartiste ; un libertaire, au mépris de toute doctrine, fut applaudi par les communistes qui criaient innocemment : « Vivent les Soviets ! » Une douzaine,

au moins, d'aspirants-orateurs vint se faire entendre. Chaque intervention était le prétexte d'un énorme tapage: amis et adversaires des contradicteurs se chamaillaient, réveillaient les colères locales. J'écoutais tranquillement ce duel, qui se passait au-dessus de ma tête, dont j'étais le prétexte illusoire.

Mes réponses rétablissaient à peu près le silence, mais de moins en moins. A la fin, il y eut une apothéose. La femme d'un juif roumain grimpa sur une table et reprocha aux rois de se marier avec des étrangères. Des bonapartistes accueillirent avec joie ce grief qui tombait à pic sur les Napoléon. Dans ce respectable salon de médecin, ouvert aimablement à une discussion courtoise, ce fut une chienlit. La dame se trémoussait sur sa table, poussait des cris inintelligibles. Certains la renvoyaient à son ménage, d'autres feignaient de l'applaudir pour l'exciter encore plus. Les honnêtes gens gagnaient la porte, s'excusaient auprès de notre hôte. A la fin quelques communistes entonnèrent l'*Internationale* à laquelle les bonapartistes ripostèrent par l'*Ajaccienne*. Moi, pourtant, appuyé contre une fenêtre ouverte sur le golfe merveilleux, je regardais tantôt la belle nuit qui jouait sur la mer, tantôt cet amas hurlant, couvert d'odeur et de buée. Décidé à ne plus intervenir, je savourais ce que Gœthe appelle «la bestialité dans toute sa candeur ». Volupté aiguë qui permet de prendre la nature sur le fait suivant la méthode de Leibniz, et de juger ce que vaut la démocratie.

RADE D'AJACCIO

J'en ai assez dit pour prouver avec ces petits souvenirs ma proposition du début : qu'il n'y a aucun mérite à colporter les idées de l'A. F. Elles portent en soi leur récompense. Je n'ai voulu examiner ici que les petits profits savoureux. J'omets les satisfactions intellectuelles et l'ivresse qu'il y a à manier un public, à voir bien tendue entre lui et vous une chaîne magique, et surtout à savoir ensuite qu'on a réussi à satisfaire certaines intelligences. MARCEL AZAIS.

RENÉ DE MARANS

René de Marans

Notre ami René de Marans est mort à Dax le 14 juin dernier.

C'est une grande perte, une diminution grave pour nous.

Marans était entré en ligne en 1904. Nous le connaissions depuis plusieurs années, nous n'avions pas mesuré sa valeur. Au moment de nos premiers débats avec le Sillon il nous apporta une lettre rectifiant avec force et clarté les prétentions de ces démocrates chrétiens à toute parenté avec l'école des chrétiens sociaux de l'Association catholique. On trouvera ces lignes décisives dans mon *Dilemme de Marc Sangnier* (au vol. de la *Démocratie religieuse*). Ainsi fut fondée une longue amitié d'esprit.

Plus encore que la question sociale, l'histoire nationale passionnait Marans. Il en avait l'instinct, le goût, le sens. Il méditait depuis longtemps une Histoire de France qui eût été complémentaire du chef-d'œuvre de Jacques Bainville. A l'histoire de l'Etat écrite par notre grand ami, il eût ajouté une histoire de la nation. Je considère comme un malheur public le degré d'inachèvement où est laissé ce travail. Peut-être sera-t-il possible d'en sauver quelque chose. Il y manquera toujours cette touche suprême que le goût difficile et la critique intraitable de Marans pouvaient seuls lui donner.

Quel malheur ! Je relisais, il y a peu, son rapport sur un concours d'histoire où sa plume marquait avec tant de justice et de force la tare commune de nos historiens ! Ils ont adoré, loué, salué tous les « schismes » français, mais tous ont été insensibles et comme indifférents à la réussite de l'effort national : Gaulois au temps de César, Albigeois au XIIe siècle, Anglais au XIVe, protestants au XVIe, frondeurs et camisards au XVIIe, c'est rarement qu'ils s'avisent de se ranger au parti de la nation, de l'unité, du roi. La Révolution seule les rallie. Est-ce parce qu'elle

marque le commencement des revers nationaux ?... Ainsi jugeait Marans, et avec quel luxe de preuves ! Il n'est plus là pour les rassembler et les exposer. Il n'est plus là pour nous assister de ses conseils et de ses critiques à tous les instants de l'effort et de la pensée. Nous n'aurons plus ses lettres rares et lentes, mais substantielles, où l'essentiel était pesé, compris et défini !

A notre dernière rencontre, j'eus le plaisir de le voir attentif au problème complexe du contrôle parlementaire. Atténue-t-on les prérogatives parlementaires en les réduisant à une œuvre de contrôle? Qui dit contrôleur dit supérieur. Si l'on ne veut pas que le souverain soit le parlement, il faut lui retirer le contrôle, et, pour qualifier la fonction parlementaire, il faut chercher dans la direction des *doléances* et des *remontrances* dont se contentaient nos Anciens qui étaient, soit dit en passant, moins bêtes que nous.

Ainsi devisions-nous avec une sorte de gaîté, interrompus de temps en temps par l'évidence de la tristesse et du délabrement physique où René de Marans s'enfonçait de plus en plus. Sa tête seule résistait. Je suis persuadé qu'elle n'a cédé qu'à la mort. Elle était de tout premier ordre. De très longtemps, nous n'en reverrons de si claires et de si puissantes.

CHARLES MAURRAS.

Dans le corps politique, le gouvernement est le moyen et la félicité publique le but. Mais en démocratie, le moyen et le but étant dans les mêmes mains, le peuple ne s'occupe que du premier : c'est l'état de la France ; il lui faut un maître.

Quand un gouvernement a été assez mauvais pour exciter l'insurrection, assez faible pour ne pas l'arrêter, l'insurrection est alors de droit, comme la maladie, car la maladie est aussi la dernière ressource de la nature ; mais on n'a jamais dit que la maladie fût du devoir de l'honneur.

RIVAROL.

Démos, vieillard imbécile, tu ne seras vraiment sur le pavois que du jour où quelque mille culs-de-jatte persuaderont le reste des hommes de se couper les jambes. Car c'est au profit d'un petit nombre que tu t'efforces, d'un petit nombre de vilains, et de leur vilainie.

P.-J. TOULET.

Auguste PICARD, ÉDITEUR, 82, rue Bonaparte, PARIS

Reg. Com. Seine 106 427

JÉQUIER

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE

LES ÉLÉMENTS DE L'ARCHITECTURE

Un volume in-8° (250 gravures). . . . . 30 fr.

Ce volume est le dernier paru de notre collection :

Manuels d'Archéologie et d'histoire de l'Art (*demander prospectus spécial*).

M. POËTE

AU JARDIN DES TUILERIES

L'art du jardin. La promenade publique

Un volume in-8° écu avec 22 gravures en 11 pl. h. t. . . . . 15 fr.

Cent exemplaires numérotés sur papier de luxe. . . . . . 50 fr.

UNE VIE DE CITÉ

PARIS, DE SA NAISSANCE A NOS JOURS

Tome I : La Jeunesse. (*Des origines aux temps modernes XVe siècle*)

Un beau volume grand in-8° avec Plan de Paris au XVe siècle. . . . 35 fr.

Sous presse : **Album** de 600 illustrations groupées suivant le plan de l'ouvrage avec légendes et texte, *environ*. . . . . 50 fr.

A. LONGNON

LA FORMATION DE L'UNITÉ FRANÇAISE

Publiée avec un Index alphabétique très détaillé, par Fr. DELABORDE

Un volume in-8°. . . . . 20 fr.

M. MARION

DICTIONNAIRE DES INSTITUTIONS DE LA FRANCE

Aux XVIIe et XVIIIe siècles

Un volume in-8° à deux colonnes. . . . . 35 fr.

Fr. VILLON

ŒUVRES

Edit. critique, par L. Thuasne, avec Commentaire, notices et Glossaires.

3 volumes in-8° . . . . . 50 fr.

Achat et vente de livres d'occasion. La Librairie A. PICARD possède un stock très important de livres d'occasion. (*Histoire, Littérature, Philosophie, Philologie, Bibliographie*, etc.)

SERVICE GRATUIT DE NOS CATALOGUES SUR DEMANDE

Demander notre Répertoire R.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DE

JACQUES BAINVILLE

Par HENRI RAMBAUD

Cl. Boissonas
JACQUES BAINVILLE

N'EST-CE pas Charles Maurras qui disait un jour que M. Jacques Bainville pourrait faire un journal à lui tout seul, de l'éditorial politique à la chronique de lettres et du théâtre ? On chercherait en vain aujourd'hui un esprit plus apte à s'acquitter exactement et profondément des tâches plus diverses. Ses deux articles quotidiens de politique étrangère ne suffisent pas à son activité. Il y a quatre ans, il assumait la direction d'une grande revue. Qu'avec cela, il sache se ménager assez de loisirs pour écrire des livres, et quels livres ! de ceux qui supposent une information vaste et précise, d'immenses lectures, c'est une sorte de miracle. Il faut avoir l'habitude du travail intellectuel et de ses servitudes pour l'apprécier à son prix.

Personne ne sait mieux travailler que M. Jacques Bainville. De très grands écrivains ont ignoré cet art et gaspillé leurs efforts. Lui, on ne le voit jamais pressé. On ne le voit jamais en retard non plus. Ses articles, ses livres arrivent à l'heure dite sans jamais porter marque de hâte ou de négligence. Il sait administrer ses journées comme doit l'être une fortune. Chaque minute est si justement employée qu'il lui reste encore du temps pour se reposer.

Tous les esprits libres ont salué son *Histoire de France* comme une œuvre magistrale. Livre attendu, appelé par le profond mouvement de renaissance française que Charles Maurras a

suscité. Il était temps qu'une synthèse fût enfin tentée de notre histoire dans un esprit uniquement, purement français.

Non pas qu'il s'agisse de dissimuler les fautes des gouvernements. Il est dans la nature des hommes d'être faillibles. Mais M. Bainville a osé considérer comme la matière propre de son histoire la constitution progressive du patrimoine français. Point de vue simple, élémentaire: il est moins commun qu'on ne le penserait.

On ne trouverait pas beaucoup d'histoires aussi intelligentes. L'objet propre de l'intelligence, c'est la recherche des causes et des principes. L'homme intelligent se reconnaît à ceci, qu'il se demande toujours *pourquoi* et *comment*. L'*Histoire* de M. Jacques Bainville est une histoire où l'explication des faits tient la première place. Comment la France s'est-elle faite ? Comment l'Etat français a-t-il été conservé ? Par quelles méthodes ? Au prix de quels efforts ? Il semble qu'il n'y ait pas de questions qu'il soit plus naturel à un historien de se poser, et cependant cette *Histoire de France* est la première qui se propose comme son objet principal d'y répondre d'une façon claire et suivie.

Cela comporte plusieurs enseignements.

Le premier, c'est que ce qui est arrivé n'avait pas le caractère de nécessité que la consécration du succès nous invite à y mettre. La Révolution n'est pas la seule crise que la Monarchie française ait subie. La Guerre de Cent ans aurait pu la renverser quatre siècles plus tôt. Les Guerres de Religion, la Fronde furent plus redoutables en réalité que nous ne sommes tentés de le croire aujourd'hui que nous savons qu'elles ont échoué. La sagesse et l'énergie d'un Henri IV, d'un Mazarin triomphèrent du danger ; de moins habiles y eussent succombé. Il n'a jamais été facile de gouverner un grand Etat. Inversement, telle entreprise qui semble surhumaine avant d'être réalisée peut réussir : une illusion instinctive fera alors juger qu'elle était facile, quand au contraire rien ne la favorisait. L'histoire comporte plus de possibilités que ne l'imaginent les mystiques d'un Progrès fatal.

Mais les méthodes qui sauvent sont au fond toujours les mêmes. « Pourquoi juger la vie d'un pays d'après d'autres règles que la vie d'une famille ? » demande M. Jacques Bainville. Et il dit ailleurs : « On reconstruit toujours avec du bon sens, par

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 3, Place du Panthéon, Paris 5e

LES ÉCRIVAINS DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE

Ont déjà paru dans la collection :

L'ŒUVRE DE CHARLES MAURRAS

I. — KIEL ET TANGER. — Un volume in-8° carré de 401 pages avec une préface nouvelle et un index des noms cités. . . . . 15 fr. (franco : 16 fr. 50).
Relié 38 fr. — 40 fr.

II. — LA DÉMOCRATIE RELIGIEUSE contenant en un volume in-8° carré de 550 pages, le texte corrigé de " Le Dilemme de Marc Sangnier ", " La Politique Religieuse ", " L'Action Française et la Religion Catholique ", avec une préface nouvelle et un index des noms cités. . . . . 18 fr. (franco : 20 fr.)
Relié. 41 fr. — 43 fr. 50

III. — ROMANTISME ET RÉVOLUTION, contenant en un vol. in-8° carré de 312 p. le texte intégral de " l'Avenir de l'Intelligence ", " Trois Idées politiques ", avec une préface nouvelle et un index des noms cités. . . 12 fr. 50 (franco : 14 fr.).
Relié 35 fr. 50 — 37 fr. 50

IV. — TOMBEAUX. — Un vol. in 8° carré de 320 p., avec une couverture de Maurice Denis et deux dessins de Félix Roy (avec un index). 12 fr. 50 (franco : 14 fr.).
Relié 35 fr. 50 — 37 fr. 50

V — L'ENQUÊTE SUR LA MONARCHIE, suivi de " Une Campagne Royaliste au Figaro " et de " Si le coup de force est possible ", avec un discours préliminaire daté de 1924 et un index des noms cités. Un vol. in-8° carré de 776 p., 16 fr. 50 (franco : 19 fr.).
Relié. 39 fr. 50 — 42 fr.

L'ŒUVRE DE LÉON DAUDET

SOUVENIRS des Milieux Politiques, Littéraires, Artistiques et Médicaux. — Contenant en un seul vol. in-8° carré de 664 p., le texte intégral de " Fantômes et Vivants ", " Devant la Douleur ", " L'Entre-Deux-Guerres ", " Salons et Journaux " avec un index des noms cités . . . . . 25 fr. (franco : 27 fr.).
Relié. 48 fr. — 50 fr. 50

L'ŒUVRE DE GEORGES VALOIS

I. — L'HOMME QUI VIENT. — Un vol. in-8° écu de 300 p. avec une préface nouvelle : " Les Commentaires de Clovis " . . . . . 10 fr. (franco : 11 fr. 25.
Relié. 30 fr. — 31 fr. 50.)

II. — LE PÈRE. — Un vol. in-8° écu de 320 p. avec une préface nouvelle : " Sur la nécessité d'une Révolution ". . . . . 10 fr. (franco : 11 fr 25.).
Relié. 30 fr. — 31 fr. 50

III. — HISTOIRE ET PHILOSOPHIE SOCIALES — Contenant en un seul vol. in-8° écu de 600 pages, le texte intégral de : " La Religion du Progrès ", " L'Affaire Ferrer en France ", " La Monarchie et la Classe Ouvrière ", " Les Salons, les Châteaux et le Peuple Français ". " La Bourgeoisie Capitaliste ", " Le Cheval de Troie ". Avec une introduction générale : " L'Être et le Devenir " et un index des noms cités. . . . . 16 fr. 50 (franco : 18 fr. 50).
Relié. 36 fr. 50 — 39 fr.

HENRI DUTRAIT-CROZON

PRÉCIS DE L'AFFAIRE DREYFUS. — Un vol. in-8° écu de 675 p., avec un index analytique et un index des noms cités . . . . . 25 fr. (franco : 27 fr.).
Relié 45 fr. — 47 fr. 50

ROBERT D'HARCOURT

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ ET D'ÉVASIONS. — Un vol. in-8° écu de 300 pages.
10 fr. (franco : 11 fr. 25).
Relié. 30 fr. — 31 fr. 50

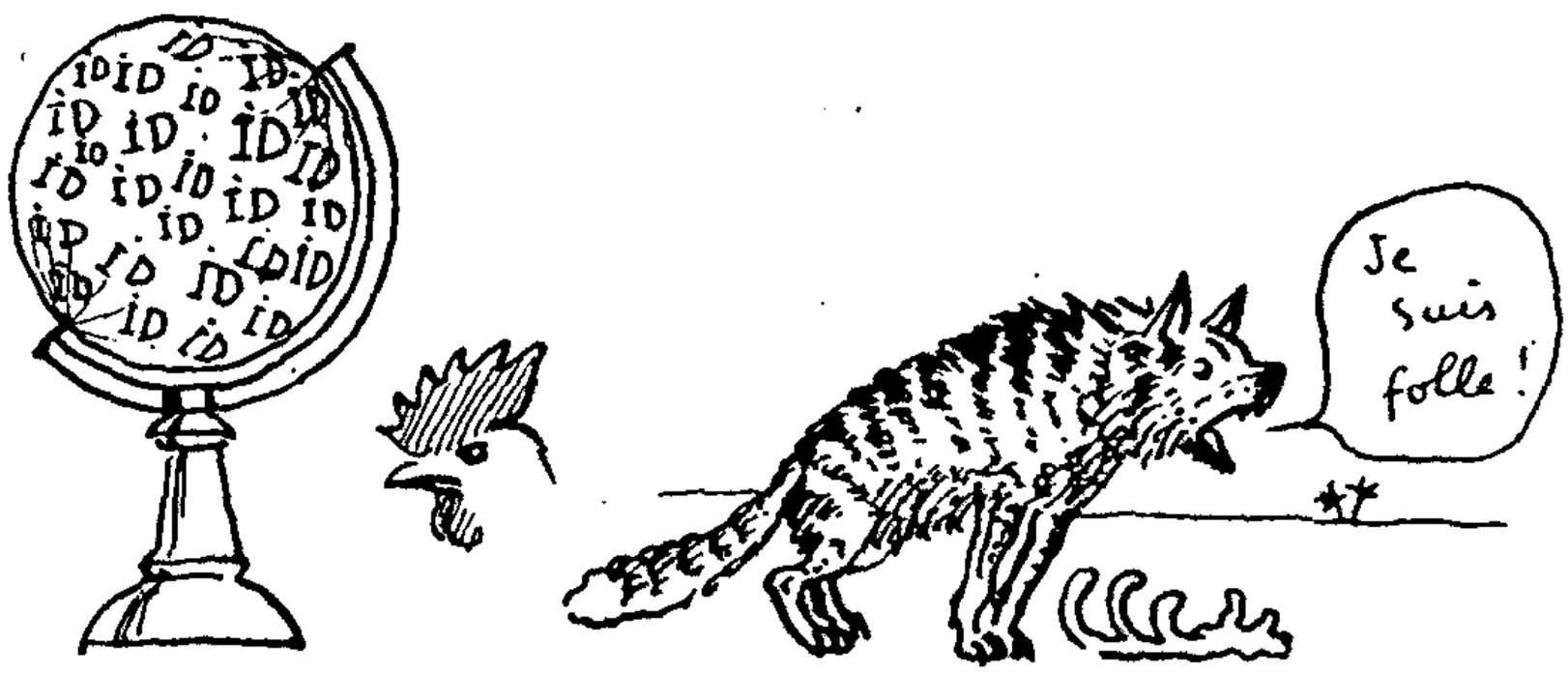
Les volumes de cette collection sont vendus reliés sur un type uniforme : demi-chagrin havane avec pièce rouge et fers spéciaux, plat papier, tranche dorée.

le travail et l'épargne, avec des principes paysans et bourgeois ». Qu'on lise, ou qu'on relise, les pages qu'il a consacrées à ceux de nos rois qui, après une période d'anarchie, durent remettre la maison en ordre : Charles V, Louis XI, Henri IV, Louis XIV. Elles sont d'un enseignement admirable. « Nous qui voulons toujours raison garder », la maxime est de Philippe le Hardi. Modération, sagesse, prudence, ce sont vertus capétiennes.

Leur éloge est inscrit à chaque page de ce livre. Un grand livre, livre profond, mais non pas ardu, car les idées y sont perpétuellement confrontées aux faits, les faits éclairés par les idées. Telle est la marque des vrais historiens. Qui se borne à raconter n'est qu'un chroniqueur ; celui-là qui n'a que des idées est bien plutôt philosophe qu'historien. Mais M. Jacques Bainville unit le concret et l'abstrait avec tant de bonheur que la narration et l'explication se fortifient l'une l'autre. Et voici son secret le plus rare : il met une telle clarté à nous introduire dans les conseils des rois et dans les secrets des politiques que sa science paraît aisée. Cet art savant, c'est un chef-d'œuvre de naturel.

HENRI RAMBAUD.

CONCOURS DES CENT CITATIONS. — Question n° 97.



FAGUS

Portrait par Tristan Klingsor.
Collection H. Martineau.

AU SOIR DE BOUVINES

(FRAGMENT DRAMATIQUE)

. . . . . .

Devant l'église de Bouvines.
Carillons de toutes parts.

LE CURÉ, *à son enfant de chœur.* — Arrive, arrive, galopin, te faire allonger les oreilles ! Pourquoi bringuebales-tu les cloches quand vêpres sont achevées ?

L'ENFANT DE CHŒUR. — Monsieur le curé, je ne touche pas aux cloches : voyez, je ne pourrais, le clocher est clos.

LE CURÉ. — Alors, quoi ? comment ? nos cloches sonnent donc toutes seules ?

UN PAYSAN *accourt.* — Monsieur le curé, monsieur le curé, toutes les cloches alentour, et jusques à Lille en Flandre !

UN AUTRE PAYSAN. — Monsieur le curé, entendez-vous, d'ici, les cinq clochers de Tournai ?

UN AUTRE. — Toutes les cloches, partout !

LE CURÉ. — O mes bons amis, mes bons amis ! c'est certes qu'en cette heure sonnent toutes seules toutes les cloches de France !

L'ENFANT DE CHŒUR. — Rien ne sonne plus !

LE CURÉ. — C'est donc que tout est accompli, de par le maître des cloches !

L'ENFANT. — Oh, voici donc ses envoyés !

Entre Philippe-Auguste, l'armure toute bossuée et couverte de boue et de sang.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Quel est ce lieu saint ?

L'ENFANT DE CHŒUR. — Notre-Dame-de-Bouvines, ô Monseigneur, qui resplendissez ainsi que saint Michel.

PHILIPPE-AUGUSTE. — O Notre-Dame de Bouvines, ô saint Michel, remerciez le Seigneur pour nous !

LE CURÉ. — Sainte Vierge, le roi ! O Monseigneur !

Arrivent l'oriflamme, la bannière de France, les évêques, les barons.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Monsieur le curé, veuillez : que ce soit cette voix innocente qui fasse monter vers le seul Seigneur la louange due à lui seul.

L'ENFANT DE CHŒUR. — O seigneur roi, je n'oserai jamais !

LE CURÉ. — Va, petit ange, va ! Redis de toute ta petite âme le cantique que je te faisais chanter ce matin, pendant que nos frères combattaient pour le Seigneur et pour nous tous.

FRÈRE GUÉRIN, *évêque de Senlis.* — Va, petit ange ! et nous tous à genoux !

L'ENFANT (*Le curé bat la mesure. — Les cloches résonnent*).

Chantons victoire !
Louons le Seigneur du ciel,
Et que d'ici toute gloire
Remonte vers l'Eternel.

Tous reprennent, puis l'armée au loin. — Philippe-Auguste défaille.

TOUS. — Grand Dieu ! ah ! sire roi, qu'avez-vous ?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Rien, rien, mes bons amis, rien ! Seulement, j'ai reçu tant de coups que j'en demeure tout faiblot. Ah, ces Brabançons cognent dur !

FRÈRE GUÉRIN. — Et vous donc, mon roi !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Oui, nous avons bien besogné. C'est égal, dure journée. Je me sens à moitié mort.

FRÈRE GUÉRIN. — L'Allemand et le Flamand ont souffert davantage, eh !

PHILIPPE DE DREUX, *évêque de Beauvais, filleul de Philippe-Auguste.* — Ah, l'Allemand, comme il trottait ! Le Flamand du moins s'est bellement défendu. Mais il avait mauvais droit, cette fois-ci.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Je me sens épuisé. (*A l'enfant.*) Vá, petit ange, va me tremper une joyeuse soupe au vin, oui : un « migé », tel que la cuiller s'y tienne toute droite.

L'ENFANT. — Hélas, je n'ai où la mettre : les Allemands nous ont tout pris.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Rien ? Tiens, garçon (*riant*), dans mon casque !

L'ENFANT. — Ah ! mais il est tout d'or !

PHILIPPE-AUGUSTE. — En effet. Aussi, compère curé, voudrez-vous après, bien qu'assez bosselé, le conserver pour votre sainte église ? Et trotte, jeune ami ! C'est égal, que je voudrais connaître le sort de mon fils, qui bataille là-bas en Anjou ! Oui, quels tape-dur, ces Brabançons ! N'eût été l'excellence de mon armure, je n'en fusse sorti vivant.

UN BARON. — Il n'est ouvriers que de Paris !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Certes. Mais, que vous accourûtes vite, mes amis ! Aux trois quarts assommé, j'entendais le bon Grallon crier : Au roi ! au roi ! au roi !

PHILIPPE DE DREUX. — Oh ! que vaillamment il trémoussait votre bannière !

FRÈRE GUÉRIN. — Mais, où est-il, Grallon ?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Oui, et tous ces braves amis ? De Barres, Scropha, Mauvoisin ? Nul malheur sur eux, au moins ?

LE BARON. — Nul, sire roi : tous vont rallier. Seulement, il nous tombe tant de prisonniers qu'ils ne trouvent plus de cordes pour les lier.

PHILIPPE-AUGUSTE, *avec bonhomie.* — Eh ! mon Dieu, noyez le surplus ! (*L'enfant apporte la soupe au vin.*)

.....

PHILIPPE-AUGUSTE. — Cependant, si ma faim et ma soif s'apaisent, l'inquiétude altère toujours mon cœur, mes amis : que n'offrirais-je au Seigneur, à qui déjà je dois tant, pour connaître le sort de mon fils ! Peut-être ce jour même rencontre-t-il l'Anglais dans le fangeux Anjou ! Mais, voici déjà notre Girard Scropha ! Ah, et, avec lui son inséparable Mauvoisin ! Mais, vous aussi ne pouvez vous tenir debout ! Et quelle mine déconfite ! Hé, d'abord, achevez ma soupe, elle est fameuse.

SCROPHA. — Vraiment merci !

MAUVOISIN. — Ah, seigneur, c'est qu'il nous a fallu laisser échapper le sire des Allemagnes !

SCROPHA. — Il galopait si vite !

MAUVOISIN. — Nos pauvres chevaux en sont crevés.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Allez, allez : nous ne reverrons plus aujourd'hui ni jamais sa figure de devant. Vous avez richement travaillé, votre roi le jure. Et tout le monde !

Huées. Poussée de soldats traînant un trophée resplendissant.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Oh ! quoi encore ? Oh, oh, sainte Vierge, que nous veut toute cette batterie de cuisine ?

GRALLON. — Sire, c'est le dragon d'or avec l'aigle d'or du ci-devant Saint Empire Germanique.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Bon, bon ! Du Saint Empire Germanique ! Ah, ah, cela nous fera de la belle vaisselle ! Tenez, compère curé, voici déjà une plume de l'aigle avec une patte du dragon, qui est aussi un oiseau rare. Vous attacherez tout cela à mon casque que j'offre à votre église, et ce sera très beau ! Pour la vaisselle...

FRÈRE GUÉRIN. — Oh ! que non, mon roi ! L'empereur Otton n'existe plus : décernons tout ce joyeux attirail à son concurrent, le Hohenstauffen (oh, ces noms !) en façon d'investiture.

PHILIPPE-AUGUSTE. — O sagesse ! *Roma locuta est.* Et où, en effet, découvririons-nous empereur si docile et soumis ? C'est égal, il me tarde...

L'ENFANT DE CHŒUR. — Oh, Monseigneur, Monseigneur ! avisez ce cavalier qui dévale à toutes brides !

FRÈRE GUÉRIN. — Dieu ! sa monture ne se soutient plus !

MAUVOISIN. — Il chancelle !

PHILIPPE DE DREUX. — Il tombe ! le cheval est mort !

GRALLON. — L'homme se dégage ! Mais c'est un enfant !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Il s'est relevé aussitôt, le brave ! Oh, que lui-même est recrû ! Courez à lui, amis ! (*Tombant à genoux.*) O sainte Vierge de Bouvines, pardonnez-nous nos péchés, prenez en pitié votre beau royaume de France !

LE CAVALIER *paraît, soutenu par des soldats.* — Où est le roi ? Où est mon roi ?... Je n'y vois plus...

PHILIPPE-AUGUSTE. — Entends sa voix, enfant ! C'est lui, c'est Philippe, c'est ton roi qui t'appelle. Oh ! mais je pense te reconnaître ! Qui donc es-tu, mon enfant ?

LE SOLDAT. — Je suis le fils de votre feu serviteur, Edgar Malfère.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Alors... tu viens de là-bas ?

LE SOLDAT. — De là-bas, oui... O mon roi, vous êtes donc vivant !... et... la bataille ?

PHILIPPE-AUGUSTE. — La plus belle des victoires, enfant, avec l'aide du Seigneur !... Et là-bas ?

LE SOLDAT. — Louons le Seigneur !... Là-bas, la plus belle des victoires, à la Roche-aux-Moines... en Anjou... votre noble fils vient de mettre en déroute l'Anglais.

TOUS. — Alleluia !

PHILIPPE-AUGUSTE *le presse dans ses bras.*

LE SOLDAT. — Je n'y vois plus... quoi donc flotte au-dessus de vous ?

FRÈRE GUÉRIN. — L'oriflamme, mon enfant, l'oriflamme avec la bannière de France.

LE SOLDAT. — Veuillez, que je les touche... Je me suis bien battu... Vainqueurs partout... Dans la paix du Seigneur... je puis m'en aller... Bonnes gens, priez pour moi !

(*Il chancelle, il se retient aux bannières, il tombe mort, enseveli sous leurs plis.*)

LES ÉVÊQUES ET TOUS. — *Dona ei requiem, Domine ! Et lux aeterna luceat perpetua ei !*

PHILIPPE-AUGUSTE. — Oh ! belle fin de soldat, ô Seigneur des armées ! Va, mon fils, je te promets aussi de belles funérailles de soldat. Amis, je venais de commettre le péché de douter du Seigneur et des saints...

FRÈRE GUÉRIN. — Et voici qu'un nouveau saint et martyr les implore déjà pour nous !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Mais, que nous veulent ces clameurs ?

GRALLON. — Sire, ce sont vos routiers brabançons qu'on mène pendre.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Ah, oui ! Branchez-les moi tous au même arbre, s'il y a place, et au pied nous enterrerons mon soldat.

Apparaissent les routiers : déguenillés, dépenaillés, couverts de sang, et qui chantent, d'un ton de défi :

On nous mène être pendus,
— Gottferdoume de gottferdoume ! —
On nous mène être pendus,
Mais nous l'aurons bien voulu !

Nous avons été vaincus
— Gottferdoume de gottferdoume ! —
Nous avons été vaincus
Mais nous n'nous sommes pas rendus !

Le roi d'ici nous a eus,
— Gottferdoume de gottferdoume ! —
Le roi d'ici nous a eus
Car notre duc est un sot !

Huées. On se jette sur les routiers.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Halte-là ! respect aux braves. (*A l'un des routiers.*)

Le roi finit ta chanson :
Lys de France, lys de France,
— Le roi finit ta chanson —
Soit la fleur aux Brabançons !

LE ROUTIER. — Chacun chez soi, sire roi ! Le lion de Brabant a trop amère la gueule pour sucer tes fleurs ! (*Murmures.*)

PHILIPPE-AUGUSTE. — Oh mais, je te reconnais, camarade ! Tu as dû naître à Dinan, et ton père était chaudronnier, car c'est toi qui me sonnais la tête comme une vieille marmite ! Ta franchise me réjouit aussi fort que ta vigueur de bras. (*Aux barons.*) Amis, le brave que voici là gisant gagne leur procès à tous ces braves. Et plus tard, durs cailloux de la Meuse, vous connaîtrez que nous sommes tous cousins !

LES ROUTIERS. — Ah, roi des lys, c'est à présent que vous êtes vainqueur !

Nouvelles huées. Des paysans amènent, enchaîné, le comte de Flandre.

Ferry, Ferrand, tu es ferré,
Ferry, Ferrand, tu es ferré.
Tu es ferré des quatre pieds,
Et ru, et ru dondaine ;
Le roi t'a pris en son moulin,
Et rin, tin, tin !

FERRAND. — Pitié, sire, pitié !

PHILIPPE-AUGUSTE. — O comte Ferrand ! considère combien l'ambition est conseillère malsaine, laquelle nous induit au noir péché de trahison ! Je t'avais élevé grand entre les grands, et tu vois qu'à cette heure les plus humbles te raillent à juste

droit. Je viens de faire grâce à ces honnêtes routiers qui m'avaient bien failli occire ; eux du moins avaient rempli leur devoir de vassaux. Toi, mon ami, attends d'aller moisir jusqu'à ta mort dans ma bonne grosse tour du Louvre. Tu la connais, ma tour du Louvre ?

FERNAND. — Oh, pitié, mon bon roi !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Assez : tu m'écœures. Ceux-ci qu'on menait pendre n'imploraient nulle pitié. Aussi l'ont-ils trouvée, et de plus mon amitié royale. Emmenez-le ! — Autre chose. A Senlis, où nous descendons de ce pas, nous entendons fonder une sainte abbaye, où l'on prïera pour nos morts.

FRÈRE GUÉRIN. — Et pour tous les morts ?

PHILIPPE-AUGUSTE. — Bien dit : et pour tous les morts. Et laquelle sera dite et dénommée : Abbaye de la Victoire. Tout d'abord nous y inhumerons mon soldat (*aux routiers*), que vous-mêmes, autres braves, y conduirez sur vos loyales épaules. Sur quoi nous nous séparerons bons amis, et vous retournerez chez vous manger des couques au bac bien arrosées de lambic.

LES ROUTIERS. — Et à votre santé, roi !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Cela s'entend. J'y aurais bien joint quelques doublons, seulement je n'ai jamais eu le sou !

PHILIPPE DE DREUX. — Sire, un messager encore !

.....

LE MESSAGER. — Sire, j'arrive de Poissy, passant par Paris, déjà tout fleuri, tout tendu, tout illuminé.

TOUS. — Déjà ?

LE MESSAGER. — Ah, sire roi, de telles nouvelles ont des ailes !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Aussi vous voyait-on comme des ailes, à ton coursier et toi. Et alors ?

LE MESSAGER. — Sire roi, la noble princesse Blanche de Castille, l'épouse de votre glorieux fils, vient de lui donner, à lui et à vous, un admirable héritier !

TOUS. — Vive le roi ! Noël aux lys !

FRÈRE GUÉRIN. — *Te Deum laudamus.* (*Il tombe à genoux.*)

PHILIPPE DE DREUX. — Oui, *Te Deum* ! En un si grand jour, c'est de toutes façons que le Seigneur nous a bénis !

.....

PHILIPPE-AUGUSTE. — Grand-père à cinquante ans : je puis mourir à présent ! C'est-à-dire, je pourrais mourir si ne me restait tant à faire. Oui, il faut m'en retourner, la moisson n'est pas en grange. Voyons, mes amis, découvrez-moi une litière, pour jusqu'à Senlis, car je ne tiens plus. Ou une charrette ?

UN PAYSAN. — Les Allemands nous ont tout volé.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Un cheval, un âne, un bœuf !

UN AUTRE. — Tout a été requis au passage, ou bien s'est sauvé dans les bois.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Je ne puis demeurer davantage. Et je ne saurais me remuer.

LE PAYSAN. — O mon roi, nous vous porterons tous, chacun son tour, et ainsi aurons-nous besogné aussi pour la terre des lys.

PHILIPPE-AUGUSTE. — Oh, que voici qui est bien dit !

FRÈRE GUÉRIN. — Et, voyez donc, cher seigneur : de toutes parts, vos paysans, chargés en votre honneur et victoire, de gerbes de blé, de bluets, marguerites et coquelicots ! Regardez, ô mon roi !

PHILIPPE DE DREUX. — O spectacle sublime !

PHILIPPE-AUGUSTE. — O moisson des moissons !

LES BARONS. — Sainte Vierge, que c'est beau !

PHILIPPE-AUGUSTE. — Oui, mes bons amis, menez votre roi, car il se sent tout près de tomber, moins de fatigue que de bonheur !

Un couple de paysans élèvent, sur leurs mains enlacées, le roi, qui leur passe la main autour du cou. D'autres s'apprêtent à les relayer. Et tous chantent, dressant gerbes d'épis et de fleurs :

C'est la chaise du roi, du roi !
C'est la chaise du roi !

Et tous les assistants : Chantons victoire ! (etc...)

Au loin, on entend la Chanson de Roland, et les carillons.

.....

FAGUS.

MENUISERIE

PARQUETS

TRAVAUX D'ART

Maison

LUCIEN LACOUR

Ancienne Maison A. LACOUR & BOUQUET

FONDÉE EN 1871

3, rue Vésale, PARIS (5e) et 28, rue Dussoubs, PARIS (2e)

INSTALLATIONS ET MOBILIERS

Banques

Bureaux

Magasins

TÉLÉPHONE : GOBELINS 28-87

LIQUEUR CHINA

BRUN-PEROD

LA DAUPHINOISE

CHERRY-BRANDY

CRÈME DE CACAO

CURAÇAO

LES DEUX CRIMES DE LA " TCHÉKA "

MARIUS PLATEAU (*20 janvier 1923*) — PHILIPPE DAUDET (*24 novembre 1923*)

Par ABEL MANOUVRIEZ

L'« ACTION française » et les patriotes qui la suivent soulignent d'un signe rouge, le signe du sang, deux dates de l'année 1923 : le 20 janvier, Marius Plateau, secrétaire général de la Ligue, héros de la guerre, était tué à coups de revolver dans son bureau de la rue de Rome par une fille perdue au service de la Révolution et de l'Allemagne. Le 24 novembre, Philippe Daudet, fils aîné de notre ami Léon Daudet, un enfant de quatorze ans et demi, était, à la suite d'un complot entre les anarchistes du *Libertaire* et certains policiers de la Sûreté générale, attiré dans la boutique du sieur Le Flaoutter, libraire, boulevard Beaumarchais, abattu à coups de revolver et placé dans un taxi avec une mise en scène destinée à faire croire à un suicide.

A l'heure où nous écrivons, il n'a été encore fait justice d'aucun de ces deux crimes. Après une instruction volontairement faussée par les agissements de la Sûreté générale, qui n'a permis de connaître qu'une partie de la vérité, la fille Germaine Berton a été acquittée le 24 décembre 1923 par un jury inepte et lâche. Quant à l'assassinat de Philippe Daudet, il fait toujours l'objet d'une instruction confiée au juge Barnaud. Le mystère qui enveloppait primitivement la fin tragique du malheureux enfant s'est peu à peu dissipé. L'énergie indomptable de Léon Daudet, surmontant héroïquement sa douleur, a réussi à faire peu à peu la lumière et à reconstituer la scène du guet-apens. Il n'est aujourd'hui personne de bonne foi pour mettre en doute la conviction qu'il a acquise et, dernièrement, un journaliste républicain, mais honnête homme, M. Jean Bernard, pouvait

écrire dans la *Liberté* ces lignes qui résument la conclusion de tout esprit impartial :

A qui fera-t-on croire que le jeune Philippe Daudet s'est suicidé ? et que ce n'est pas la police qui l'a assassiné ?

Si les assassins, tous nommés et désignés, ne sont pas encore sous les verrous, la faute en est à M. Millerand, président de la République, et à M. Poincaré, président du Conseil, qui ont couvert de leur autorité toute une série de manœuvres de la haute police, — de ce qu'il faut bien appeler par son nom, la « Tchéka » parisienne, — destinées à masquer le crime. Le chef de la Sûreté Marlier avait été formellement accusé par Daudet d'avoir organisé le crime du 24 novembre, de complicité avec Lannès, contrôleur général, beau-frère de Poincaré, et Delange, contrôleur des recherches. Acculé par les révélations de Daudet, Marlier avait essayé de salir la mémoire de sa victime d'après des racontars oraux et anonymes, forgés par lui-même. L'odieux de ce procédé avait soulevé partout une tempête de protestations. M. Ferdinand Buisson lui-même, à la Chambre, avait demandé à interpeller. Convaincu d'infamie, Marlier n'a pas été révoqué. Il est demeuré en place, libre par conséquent de continuer à faire fausser et dévier l'instruction, libre de terroriser la police judiciaire chargée de l'enquête, libre de prendre toutes les mesures propres à couvrir le crime de ses subordonnés, son propre crime à lui.

L'arrivée au pouvoir d'Herriot n'a rien changé au cours de l'affaire. Marlier n'a pas été davantage révoqué. Il a été seulement nommé préfet de la Corse, et, peu après sa nomination, la préfecture du département auquel on faisait ce grand honneur était élevée d'une classe dans la hiérarchie administrative !

Au même moment où nous assistons à ce scandale, une affaire passionne l'Italie : la Révolution internationale et la Maçonnerie essayent d'exploiter contre le fascisme le meurtre du député socialiste italien Matteotti. Comme aux temps de l'affaire Dreyfus et de l'affaire Ferrer, on devine, dirigeant ce concert hypocrite, la baguette du chef d'orchestre invisible dont parlait jadis Liebknecht.

Profitons-en pour rappeler une différence qui caractérise

deux conceptions de la Justice et deux régimes : Dès que le meurtre de Matteotti a été connu, le président Mussolini a ordonné l'arrestation immédiate de tous les coupables, quels qu'ils fussent, et si près de lui qu'ils fussent placés. Le chef du fascisme italien a pris toutes les mesures possibles pour faire toute la lumière. Les dirigeants responsables de la République française, eux, n'ont pris, en fait de mesures, que celles qui pouvaient servir à couvrir les assassins et à les dérober au châtiment qui, malgré tout, nous en sommes persuadés, les attend, un jour prochain.

Résumons maintenant, brièvement, d'une part, les débats ignominieux de l'affaire Berton, et, de l'autre, les points qui peuvent être considérés comme définitivement acquis dans l'instruction de l'affaire Philippe Daudet.

L'ACQUITTEMENT DE LA FILLE BERTON

Le procès de Germaine Berton a duré du 18 au 24 décembre 1923. Six audiences de la Cour d'assises de la Seine ont été ainsi consacrées à cette comédie judiciaire, où l'on ne sait trop qui l'a emporté, de l'infâme, du risible ou de l'abject.

Les débats étaient présidés par le conseiller Pressard, honnête homme, mais faible, sans énergie, qui s'est laissé tout de suite déborder et démonter par les coups de gueule tonitruants de l'avocat Torrès. Dès la seconde audience, en dépit des protestations éloquentes de Mes Marie de Roux et Campinchi, avocats de la mère de Marius Plateau, partie civile, c'est Me Torrès qui commande, dirige et transforme le prétoire en une salle de réunion publique.

Quant à l'avocat général Sens-Olive, il ne cessera, durant tout le procès, d'observer une attitude oblique et louche, de s'opposer de tout son pouvoir à l'audition des témoins qui auraient projeté une lumière redoutable sur les dessous mystérieux de l'affaire. Grâce à ses efforts et à l'inertie du président, les jurés ne connaîtront qu'une partie de la vérité.

LE HÉROS DU SACRIFICE
L'HÉROINE DE LA BOUE

Cl. Boissonas

MARIUS PLATEAU.

La première audience, consacrée à l'interrogatoire de Germaine Berton, peut être résumée en deux parties, à la façon des deux tablettes d'un diptyque : La victime et l'accusée en regard l'un de l'autre.

Marius Plateau était un héros de la guerre. Voici sa citation à l'ordre de l'armée :

« Vaillant sous-officier, le 20 septembre 1914, à l'attaque de la position de Port-Fontenoy, tous les officiers de la compagnie étant tombés, a fait irruption sur un glacis battu par des feux de mitrailleuses d'une extrême violence, pour faire diversion et attirer sur lui l'attention de l'ennemi. A enlevé ses hommes par son commandement énergique et entraînant, les enthousiasmant par son ardeur. A été grièvement blessé, après avoir donné à tous le plus bel exemple d'héroïsme et d'abnégation (28 janvier 1918). »

Au Livre d'ordre de son régiment, le passage suivant lui était consacré :

« Le sergent Marius Plateau, 22e compagnie du 355e régiment, le 20 septembre 1914, à Vaux-sous-Fontenoy, le 6e bataillon du 355e (commandant Mermet) déjà très éprouvé (il lui reste 4 officiers et 500 hommes), est appelé à venir à l'aide d'unités voisines.

« Il faut offrir une cible aux mitrailleuses allemandes pour détourner leurs feux et permettre ainsi au bataillon de franchir une zone battue pour tourner la position ennemie.

« A la tête de ses hommes qu'il enlève par son commandement

énergique et entraînant, qu'il galvanise par l'exemple de son ardeur, le sergent Plateau quitte le fossé d'une lisière de bois, fait irruption sur un glacis, sa chaîne de tirailleurs, en plein champ, face à l'ennemi, et attire l'acharnement du feu.

« Frappé d'une balle à la tête, l'héroïque sergent est laissé pour mort sur le terrain. Trente de ses hommes sont tués ou blessés. *Grâce au sacrifice de ces braves, le bataillon passe.*

« Défilé aux vues de l'ennemi, il se masse pour l'assaut.

« Les Allemands, attaqués à revers, sur leur flanc droit, sont chassés, à la baïonnette, de l'éperon nord de Port-Fontenoy, position tactique de haute importance.

« L'ennemi laissait sur le terrain 50 morts. Le bataillon ramenait 20 prisonniers valides, deux mitrailleuses et un important butin. »

Où trouver une plus noble vie ? Où un plus beau dévouement ? Pour peindre Plateau, il faut évoquer l'ombre de Décius, celle du chevalier d'Assas.

Passons maintenant à celle qui a fait couler ce beau sang. Passons à Germaine Berton.

C'est, au physique, une grande jeune fille à la poitrine plate, dont les cheveux sont coupés à la Ninon. Du rouge aux lèvres, du kohl sous les yeux, qui brillent de férocité comme ceux d'une hyène. Tout le passé, toute l'existence de cette fille, tout son caractère, se lisent sur sa face, comme sur un livre ouvert. On entrevoit de ces figures-là, le soir, dans les rues écartées, à la lueur d'un réverbère. C'est un rebut d'humanité.

Germaine Berton est un repris de justice. Elle a été condamnée en 1921 à trois mois de prison pour outrages et violences aux

MARIUS PLATEAU
ET MAXIME RÉAL DEL SARTE.

agents ; en 1923 à quinze jours de prison pour port d'arme prohibée. Poursuivie cette fois-là en même temps pour cambriolage, elle est l'objet d'un non-lieu, la matérialité des faits n'ayant pu être établie.

Germaine Berton est une fainéante, une paresseuse, qui préfère, dit l'acte d'accusation, « au lieu de s'assurer par le travail des ressources honorables, subsister misérablement des libéralités incertaines de divers camarades libertaires, dont elle devenait la maîtresse passagère ».

C'est une tapeuse : entre un cambriolage et une manifestation anarchiste, elle va taper des religieuses à Nanterre :

« Je suis sûre, ma sœur, écrit-elle à l'une d'elles, que la sainte Vierge me viendra en aide, je l'ai priée de tout mon cœur. Ma sœur, je vous le demande au nom du Christ miséricordieux et charitable, avancez-moi 50 francs encore, cela fera donc au total 70 francs que je vous rendrai le 30 septembre. »

C'est une ribaude et une avorteuse. Dans ses lettres, lues à l'audience, adressées à la Bernain de Ravisi, elle se vante de ses coucheries à deux, parfois même à trois. Elle parle comme d'une chose toute naturelle de s'être fait avorter :

« Enceinte de deux mois, écrit-elle, j'avais réussi à me faire avorter, mais cela m'a complètement ébranlée, au moral comme au physique. »

L'acte d'accusation résume en ces termes l'impression qu'elle a laissée derrière elle :

« Presque partout où a passé l'accusée, elle a laissé le souvenir d'une fille violente, vaniteuse, paresseuse, malpropre, de mœurs dénaturées et malhonnête au point de vue de la simple probité. »

Voilà la « Vierge noire », la Charlotte Corday de l'anarchie. Nous ne chargeons pas le tableau, nous le donnons tel quel, tel qu'il résulte de l'interrogatoire. Chaque parti a les héros qu'il mérite...

UNE CABOTINE SANGLANTE.

Le récit qu'elle fait de son crime va encore permettre de préciser certains traits de son caractère. Il faut avoir entendu cette voix molle, sèche, fausse et froide, — une voix d'hystérique, — manier les grands mots derrière lesquels elle veut trouver son

excuse, anarchie, individualisme, etc., et qui ne sont que les oripeaux de ses instincts de vanité, de paresse, d'impudeur et de mensonge !

Son crime, elle l'a longuement préparé, longuement perpétué. Elle voulait tuer Daudet, c'était une idée fixe chez elle :

— « Je rendais l'*Action française* responsable de l'assassinat de Jaurès, de la condamnation de Caillaux et de Malvy, de la mort d'Almereyda. Je considérais Daudet et Maurras comme responsables de l'occupation de la Ruhr, de la guerre qui allait recommencer. J'avais déjà vu, troublée et émue jusqu'aux larmes, la mobilisation de 1914, le départ des soldats, le retour des blessés, des gazés et des mutilés. Je me suis rappelé que cependant des officiers bottés sablaient le champagne avec des femmes (*sic*). A la pensée que cela allait recommencer, j'ai décidé de tuer l'un des ennemis de la classe ouvrière, celui qui prônait la mobilisation et préparait la guerre (*sic*). » — Toute cette tirade est débitée par cœur, d'un ton uniforme, mais non sans cette science innée des effets et des trémolos qu'ont les hystériques.

La Berton essaye de voir Daudet, dès le 20 janvier, mais elle ne peut y parvenir. Le 22, elle se rend à Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle a vu, dans l'*Action française*, l'annonce d'une messe à la mémoire de Louis XVI. Mais Daudet n'y est pas et Maurras est trop entouré, dit-elle. Elle retourne à la rue de Rome, où elle est déjà venue et où elle a déjà téléphoné. Elle est reçue par Marius Plateau :

« — J'insistai une fois de plus pour voir le directeur de l'*Action française*. Je causai longtemps avec Plateau, et, à un moment, il parut ébranlé. Je ne puis rendre le ton de mépris avec lequel il me parla des anarchistes. Son cynisme était tel que la colère s'empara de moi. J'avais devant moi le chef des Camelots du Roi, le chef des « voyous de la Haute » (*sic*). J'étais affolée, les larmes me venaient aux yeux et la voix me tremblait dans la gorge.

« Toujours cynique, Plateau aborda carrément la question rétribution : « Pourquoi êtes-vous ici ? » me disait-il. « Combien voulez-vous ? » On eût dit qu'il sentait que cette heure devait être pour lui la dernière, il rangeait ses papiers, allait

et venait dans son bureau. La fureur m'étranglait. Devant l'insulte (*que de délicatesse chez cette tapeuse et cette voleuse* !) je perdis la tête. Je sortis mon arme, comme il me reconduisait, et je tirai. Il tomba tout d'une pièce...

« Alors je pensai que je ne devais pas survivre, parce que je ne pouvais comparaître devant une justice dont je méprise les lois. J'allais être prise. Dans la salle voisine et les couloirs, j'entendais des cris, une galopade, des portes qui claquaient. Je tournai mon arme contre moi. Je perdis aussitôt connaissance et ne me souviens plus de ce qui se passa ensuite. »

Cl. Excelsior

CHARLES MAURRAS
DÉPOSANT AU PROCÈS.

La misérable a fini sa tirade, tout d'une haleine, telle une cabotine qui récite un rôle.

Alors, elle s'assied, tire de son sac à main une houpette et, tranquillement, effrontément, se poudre le visage... Elle est contente d'elle, contente de l'approbation qu'elle devine parmi la lie massée dans un coin de la salle qui la soutient de sa sympathie, parfois même de ses applaudissements.

MAURRAS ET DAUDET A LA BARRE.

On passe à l'audition des témoins.

Charles Maurras et Léon Daudet sont entendus à l'audience du 19.

La voix de Maurras est frémissante, comme voilée de douleur pour parler du héros :

« — Je connaissais Plateau, dépose-t-il, depuis douze ans. C'était le modèle des collaborateurs, des lieutenants et des amis. Je parlerai ici du fond de mon cœur. Ce sera pour exprimer mon regret de ne pas avoir été frappé à sa place. (*Sensation.*) L'assa

sin a dit qu'il n'a pu me frapper à Saint-Germain-l'Auxerrois, parce que j'étais trop entouré. L'assassin a manqué de patience. S'il avait attendu un peu, s'il avait pris la peine de me suivre, il m'aurait rejoint, la cérémonie terminée, quai du Louvre. J'étais seul. Il m'aurait canardé tout à son aise. Ou peut-être... Les sourds ont beaucoup l'habitude de regarder autour d'eux, derrière eux. Peut-être me serais-je méfié, aurais-je pu deviner et désarmer l'assassin... En tout cas notre malheureux ami serait encore vivant. Il n'aurait pas payé une seconde fois pour la France. »

Maurras dessine ensuite rapidement les phases de l'étonnante instruction du crime : le « suicide » de Gohary, amant de Germaine Berton, trouvé mort, le 8 février, le jour même où un article de lui suggérait l'idée de chercher les complicités dans le monde de l'anarchie, l'audience prodigieuse que lui accorda à lui et à Léon Daudet le garde des sceaux, le 15 février, audience au cours de laquelle le ministre laissa tomber à plusieurs reprises ces paroles : « Il m'est impossible de rendre la justice, parce que je n'ai pas de police. »

Tandis que Maurras fait justice de l'allégation de l'assassin, qui le représente, ainsi que Daudet, comme l'ennemi du prolétariat, Me Torrès déclanche une offensive oratoire, appuyée de la voix de basse formidable dont la nature l'a doué. Une demi-heure durant, des coupures de journaux à la main, l'injure à la bouche, l'avocat émet la prétention de questionner Maurras sur ses écrits, de lui demander s'il prend la responsabilité de tel ou tel article signé de lui, ou d'un des nôtres, ou d'un étranger à notre maison. Cette mystification éhontée, ce battage de réunion publique n'ont d'autre but que de tenter de représenter Maurras comme un apologiste de l'assassinat dont les « vio-

TORRÈS.

lences » ont provoqué et légitimé des violences en retour. Mais Me Torrès s'est trompé d'adresse. A ses hurlements et beuglements, Maurras oppose, comme autant de crans d'arrêt, ses répliques implacables et froides qui clouent l'adversaire sur place et brisent son élan :

« *Me Torrès.* — Vous avez fait l'apologie de Grégori ?

Maurras. — Grégori était un patriote qui a cédé à son indignation, à un mouvement de passion explicable. Mais son acte était guidé par le patriotisme et il n'a tué personne ! Il n'y a pas de cadavre de notre côté !

Me Torrès. — Et vos articles sur Jaurès ?

Maurras. — D'autres ont été plus durs que moi sur son compte. M. Pichon l'a appelé « l'orateur de l'Allemagne au Parlement français ».

Me Torrès. — Vous mettez la violence au service de la raison.

Maurras. — Et de la Patrie ! Et de l'humanité tout entière ! Dites ce que vous voulez ! Il n'y a rien de comparable entre notre violence raisonnable et patriotique et la vôtre ! Nous n'avons pas de cadavre sur la conscience ! Ce n'est pas chez nous qu'a été écrite, au lendemain d'un assassinat, cette ligne d'éloge à une meurtrière : « *Vous en avez tué un ! Bravo !* »

L'avocat de l'assassin n'est pas plus heureux avec Daudet qui, écouté dans un silence impressionnant, reprend l'affaire à sa véritable origine, au 15 décembre, à la séance de la Chambre, où fut décidée l'occupation de la Ruhr. Ce jour-là, à l'issue de la séance, M. André Lefèvre, ancien ministre de la guerre, prit à part Daudet et lui dit qu'il avait été prévenu qu'à l'occasion des événements de la Ruhr, des troubles graves devaient être déchaînés en France par un triple assassinat, celui d'André Lefèvre lui-même, celui de M. Poincaré et celui de Daudet.

« Le 11 janvier, nos troupes entraient à Essen. Le 20, la presse révolutionnaire commençait en effet sa campagne, et, ce même jour, Germaine Berton se présentait pour la première fois à mon domicile. »

Cette démonstration de la connivence de la Révolution et de l'Allemagne produit une sensation énorme. Dans le but de l'atténuer, Me Torrès renouvelle ses provocations. Il reparle de Grégori, de Villain ; il exhume des articles de 1908 !

« — Je me demande, riposta froidement Daudet, quel rapport il y a entre tout cela et l'assassinat de Plateau.

Me Torrès. — Villain a assassiné Jaurès !

Daudet. — Villain n'était pas de l'Action française. Il était du Sillon.

Me Torrès. — M. Daudet a écrit un article pour regretter qu'il ne se soit pas trouvé à Moscou une Charlotte Corday pour abattre Trotzky, le « Marat juif ».

Daudet. — Marat était un assassin ! Plateau était un héros ! »

Apostrophes et répliques se succèdent sur ce rythme. Daudet, à la barre, tourne le dos avec mépris à l'assassin, et répond face au jury. Me Torrès n'insiste pas. Il a trouvé son maître.

Alors la Berton, dressée à son banc, croit devoir scander de son affreuse voix qui répond bien à l'ignoble expression de férocité de sa face : « En votre présence, Monsieur Daudet, je le répète, je regrette très douloureusement d'avoir tué M. Plateau à votre place. »

Daudet hausse les épaules.

LE « SUICIDE DE GOHARY ».

L'audience suivante, celle du 20, débute par l'importante déposition de Maurice Pujo sur les côtés bizarres et mystérieux de l'instruction de l'assassinat de Plateau. Les circonstances qui ont accompagné le décès de l'anarchiste Gohary, compagnon de Germaine Berton, dans la chambre d'hôtel de la rue Lécuyer, n'ont jamais été tirées au clair. Bien mieux, certains policiers ont fait tout ce qu'ils ont pu pour empêcher la vérité d'apparaître : c'est le 8 février que Gohary est trouvé mort, et c'est la première fois que le juge d'instruction, M. Devise, entend prononcer son nom. Pourtant, dès le 25 janvier, l'inspecteur Ballerat avait trouvé l'adresse de Gohary au service des garnis, et, le 27, il avait mis M. Ducrocq, directeur de la Police judiciaire, au courant de sa découverte, ainsi que M. Xavier Guichard, contrôleur général :

« *Le 12 février, le brigadier Ballerat rédigeait deux rapports, l'un pour M. Ducrocq, qui mentionnait l'enquête qu'il avait faite rue Lécuyer, l'autre pour le juge d'instruction, où cette enquête*

se trouvait omise. Le brigadier Ballerat avait agi sur l'ordre de MM. Xavier Guichard et Ducrocq. (*Mouvement.*) On devine notre étonnement et notre stupéfaction lorsque ces faits ont été peu à peu portés à notre connaissance. Déjà, le 12 février, Léon Daudet avait posé une question écrite au ministre de la Justice. Le 15 février, il renouvelait sa démarche, s'adressait à M. Colrat et lui demandait des explications.

« Nous n'étions pas au bout de nos surprises et de nos étonnements : le 3 mars, nous apprenions qu'on avait fait ajouter au brigadier Ballerat sur son rapport du 12 février à M. Ducrocq qu'il avait averti le juge d'instruction de son enquête rue Lécuyer et que cette surcharge avait été ajoutée, à la suite de conciliabules qui avaient eu lieu, à la préfecture de police, entre MM. Xavier Guichard et Ducrocq, pour faire tomber sur M. Devise la responsabilité de la négligence. Le 6 mars, M. Ducrocq faisait rédiger un nouveau rapport à Ballerat.

Cl. Boissonas.
MARIE DE ROUX.

« Le 8 mars, nous déposâmes une plainte entre les mains de M. Maunoury, ministre de l'Intérieur, qui fut extrêmement embarrassé. L'embarras fut si grand, au sein du gouvernement, que M. Poincaré prit la décision d'évoquer l'affaire. On nous a dit que l'enquête avait pris la voie hiérarchique, qu'elle avait suivi son cours. Nous n'en avons plus entendu parler. Toutefois, à la fin d'avril, M. Dumas, mis en cause comme MM. Xaxier Guichard et Ducrocq, mourait subitement de congestion, et, en avril, M. Ducrocq était appelé à d'autres fonctions. (*Bruit.*) »

DUCROCQ ET GUICHARD DÉMASQUÉS.

Les révélations de Maurice Pujo, écoutées avec embarras par le président et l'avocat général, et auxquelles Me Torrès

n'oppose que des diversions bruyantes, sont aussitôt confirmées par un des témoins suivants :

M. Elysée Chassigneux, ancien inspecteur au Service téléphonique de la préfecture de police, est un petit homme énergique, qui dépose avec calme sur des faits singulièrement graves.

Me CAMPINCHI.

Le 3 mars 1923, il a entendu une communication téléphonique par le standard privé entre M. Ducrocq et M. Xavier Guichard, dont la teneur portait sur l'affaire Plateau, le brigadier Ballerat, le juge Devise, le préfet Naudin et M. Dumas, chef de la Sûreté.

— « Voici la conversation, telle qu'elle fut échangée :

M. Guichard. — Je voudrais savoir si tu as bien le même sentiment sur l'affaire que Dumas et moi, et si nous sommes bien d'accord.

Il n'y a aucune faute de notre part. C'est au juge qu'il appartenait de donner des instructions et à lui la faute.

M. Ducrocq. — Parfaitement, c'est aussi mon avis ; d'ailleurs, Ballerat sort de mon cabinet et je lui ai fait ajouter, de sa main, sur le rapport « que M. Devise avait été mis au courant de cette affaire ».

M. Guichard. — Ah ! bien.

M. Ducrocq. — Oui, oui, c'est fait, mais dois-je te le renvoyer, ce rapport ?

M. Guichard. — Non, mais mets-le sous clé et surtout, ne dis rien au préfet, ne lui en parle pas.

Je suis appelé au ministère de l'Intérieur où se trouvent déjà Dumas et le préfet, pour 18 heures, je te téléphonerai de là-bas, dès mon arrivée, au revoir. »

M. Chassigneux ajoute que, le 6 mars, une nouvelle conversation téléphonique eut lieu entre MM. Ducrocq et Guichard :

« M. Ducrocq a dit :

« Ballerat sort de mon bureau, on lui a fait établir un procès-verbal relatant que, dans son rapport du 12 février, une phrase dudit rapport ne figurait pas au dossier du juge. Ballerat a signé le P.-V.

« M. Ducrocq a ajouté :

« Il faut absolument que cette affaire paraisse normale et qu'en aucun cas, on ne puisse se douter qu'il y a eu une autre enquête à côté de l'enquête officielle.

« M. Xavier Guichard a répondu :

« Tu as tout à fait raison, c'est en effet indispensable.

« Et ce Monsieur a conclu :

« Enfin, heureusement, voilà les inondations, cela va l'occuper et il (M. le préfet) nous laissera tranquilles. »

Renonçons à dépeindre l'agitation que cause cette déposition. Hurlements de Me Torrès, huées des bolchevistes, applaudissements de la majeure partie de la salle.

Débordé, le président se couvre et prend la fuite, après avoir fait évacuer le public, mesure qui permet d'éviter des confrontations redoutables réclamées par Pujo. Durant la suspension d'audience, les chefs de la police mis en cause auront également le temps de se concerter.

Directement et formellement accusé, M. Xavier Guichard ne demandera pas à être confronté avec M. Chassigneux. Il se contentera d'opposer un démenti par voie de la presse. C'est l'aveu !

LE DÉFILÉ DE LA HAINE.

Tout le reste de l'audience du 20, toute celle du 21, c'est l'interminable défilé des témoins de la défense, de tous les ennemis de l'*Action française*, qu'on a pu racoler et amener à la barre, dans le but de faire notre procès...

MM. Noël Garnier, Rappoport, Pioch, Moutet, Sarrail, Berthon, Paul-Boncour, Cachin, Lafont, Sangnier, Guernut, Ernest Judet, Paul-Poncet, etc., profitent de la faiblesse du président, qui a décidément abandonné à Me Torrès la direc-

tion des débats, pour venir faire de longues conférences diffamatoires sans rapport avec l'assassinat de Plateau. Scandale plus grave, M. Urbain Gohier peut impunément provoquer au meurtre. Le président laisse faire et le ministère public demeure silencieux !

A l'audience du 22, le bâtonnier Marie de Roux prononcé, au nom de la famille de Marius Plateau, une des plus belles plaidories qui aient été entendues dans un prétoire parisien. Dénuée de toute emphase, mais animée de la plus noble émotion, d'une logique implacable, elle dépouille le crime odieux et crapuleux des masques sous lesquels on avait voulu le transfigurer et elle fait justice des diffamations imbéciles apportées contre nous le jour précédent.

MARC SANGNIER.

Le lundi 24, Me Campinchi, second avocat de la partie civile, reprend d'un point de vue différent la démonstration de Me de Roux. Il oppose magnifiquement le soldat héroïque qu'était Plateau à la fille perdue qui l'a frappé.

C'est en vain. Le véritable débat a été étranglé et le siège du jury est déjà fait. Après réquisitoire de l'avocat général Sens-Olive et plaidoirie de Me Torrès, le jury acquitte l'assassin (par six voix contre six, assure-t-on).

Les « amis » de la Berton embrassent Me Torrès, acclament leur héroïne, grimaçante entre le rire et les larmes. Et M. Pierre Hamp, fonctionnaire, tire la morale de cette triste et répugnante comédie en poussant le cri de « Vive la République ».

La République, c'est donc la fille Berton ! Nous ne voyons, pour notre part, aucune objection à cette assimilation. Au contraire...

.·.

L'ASSASSINAT DE PHILIPPE DAUDET

Philippe Daudet.

Le dimanche 25 novembre 1923, on lisait, à la rubrique des « faits divers » des journaux, quelques lignes annonçant que la veille, un jeune homme inconnu venait de se tirer une balle dans la tête, dans un taxi, boulevard Magenta, et que, transporté aussitôt à l'hôpital Lariboisière, il y était décédé sans avoir repris connaissance.

Ces lignes tombèrent sous les yeux de Mme Léon Daudet. Depuis le 20 novembre, son fils Philippe, coutumier de fugues relevant d'une affection nerveuse, avait disparu, et elle vivait dans l'angoisse, ainsi que son mari. Saisie d'un pressentiment affreux, elle supplie qu'on aille à Lariboisière.

La malheureuse mère ne se trompait pas. Le cadavre inconnu qui portait à la tempe deux blessures horribles, était bien celui de Philippe Daudet.

LE SUICIDE IMPOSSIBLE.

Dans la soirée, mis en présence du corps de son fils, encore déprimé par l'épouvantable drame, Léon Daudet contresigna la version du suicide présentée par la Préfecture de police.

Il ne devait pas tarder à se ressaisir, devant les grossières in-

vraisemblances qu'elle présentait, invraisemblances qui, tout de suite, sautèrent aux yeux de tous.

1° La tête du « suicidé » était percée de deux trous, l'un par lequel la balle était entrée, l'autre par lequel elle était sortie. La capote de la voiture ne présentant aucune trace de déchirure, la balle était donc tombée à l'intérieur. Or, elle n'y fut pas retrouvée.

2° Les vitres de la voiture étant levées, le chauffeur qui la conduisait et l'agent qui fit les premières constatations auraient dû noter la présence de la fumée et sentir l'odeur de la poudre brûlée. Ni l'un ni l'autre ne firent cette remarque.

3° La voiture ne fut pas saisie et mise sous scellés, comme cela se pratique d'ordinaire en pareil cas. Le chauffeur Bajot regagna son garage et y procéda seul au nettoyage du taxi, où il ne remarqua rien de particulier. Le lendemain seulement, un individu demeuré inconnu s'étant présenté au garage et ayant examiné minutieusement le taxi, on regarda de nouveau dans tous les coins et on finit par découvrir une douille de cartouche.

4° Le revolver avec lequel le jeune homme s'était « suicidé » aurait dû porter, à sa crosse, ses empreintes digitales, étant donné que Philippe avait dû serrer fortement l'arme pour la maintenir contre sa tempe. Il n'en était rien !

5° Le jeune homme avait son pardessus et Bajot, quand on lui avait demandé le signalement de son client, avait insisté sur ce fait qu'il était en veston. Or, on était à la fin de novembre, par un temps humide et froid.

6° L'étiquette du pardessus portant le nom de Philippe Daudet avait été arrachée.

7° Le suicide paraissait impossible quand on songeait qu'il s'agissait d'un enfant de quatorze ans et demi, dont les sentiments religieux étaient profonds, qui n'avait aucune raison de se donner la mort, qui savait très bien que sa fugue maladive lui était pardonnée d'avance par ses parents.

LA CAVERNE DU « LIBERTAIRE ».

Les soupçons de Daudet allèrent grandissants, et ils devinrent une certitude, lorsque, le 1er décembre, le *Libertaire* publia

une édition spéciale sur l'affaire, prétendant donner une explication du « suicide » par la conversion de Philippe Daudet à l'anarchie ; et lorsque, le même jour, Mme Léon Daudet eut reçu de Georges Vidal, administrateur de cette feuille, avec un billet joint, de la main de Philippe, une horrible lettre, en réalité auto-accusatrice, qui ne laissait plus de place à aucun doute : Philippe avait, de l'aveu même des anarchistes du *Libertaire*, passé parmi eux les journées qui avaient précédé immédiatement sa mort. Sachant que Daudet et ses amis commençaient des recherches, Vidal et les siens avaient sans doute pris peur et compris la nécessité de prendre les devants en avouant le séjour de l'enfant parmi eux, qu'ils n'allaient plus pouvoir dissimuler.

A partir de ce moment, les découvertes se succédèrent avec rapidité, et, le 4 décembre, Léon Daudet déposait officiellement au Parquet sa plainte en assassinat. Un juge d'instruction, M. Barnaud, fut désigné pour la suivre.

Dès cet instant, il eût pu être facile de savoir tout de suite ce qui s'était passé. Les gens du *Libertaire*, Georges Vidal, André Colomer et sa femme, Louis Lecoin, Henri Faure, Georges Menier, Jean Gruffy, le chansonnier Davray avaient certainement à révéler des choses intéressantes sur les derniers jours de l'enfant, demeuré avec eux du 22 au 24 novembre. C'était chez Gruffy, 8, rue de Chartres, que Philippe avait passé la nuit du 22 au 23, et c'était chez lui qu'on devait trouver le sac de la petite victime, qui avait été certainement dépouillée, puisqu'à Lariboisière on avait trouvé son portefeuille presque vide, ne contenant qu'une somme de 83 francs et une note où étaient inscrits cinq noms avec des adresses, Germaine Berton, Maxime Real del Sarte, Havard de la Montagne, Henry Torrès, Suzanne Lévy (1).

Les autres papiers de Philippe devaient être retrouvés sur Mme Colomer, débarquant de Marseille où elle était allée les chercher chez la mère de Georges Vidal.

En s'assurant sans délai de la personne de chacun de ces indi-

(1) Fait surprenant, lui aussi, le papier aux cinq adresses trouvé sur le mort inconnu n'avait pas été utilisé par la police. Il était resté dans la poche de Philippe !

vidus, en les interrogeant séparément de manière à les empêcher de concerter leurs réponses, la justice avait d'une façon à peu près certaine la possibilité de tirer au clair tant de circonstances suspectes, rendues encore plus troublantes par les mensonges et les contradictions des intéressés. La police ne le voulut pas. On laissa en liberté tout ce joli monde, tous les habitués de ce « Grenier de Gringoire », où défilaient tant de figures sinistres, où la fille Berton, — encore un singulier hasard ! — trouvait l'hospitalité dans les heures qui précédèrent l'assassinat de Plateau.

Pourquoi cette circonspection ? On n'allait pas tarder à avoir le mot de l'énigme.

LA BOUTIQUE LE FLAOUTER

Le 12 décembre, l'*Action française* posait la question : « Que savait la Sûreté générale ? Est-il vrai qu'elle avait été avisée par les anarchistes eux-mêmes de la présence de Philippe parmi eux et de l'intention qu'il aurait eue de commettre un attentat ? »

Le même jour, un sieur Le Flaouter, libraire, 46, boulevard Beaumarchais, se présentait à la police judiciaire, et venait faire une déposition incroyable.

Ce Le Flaouter n'était pas pour nous un inconnu. C'était un militant révolutionnaire, secrétaire général du « Comité pour l'amnistie », dont le nom avait été prononcé dans l'affaire des chèques Zalewski, et aussi dans l'affaire Plateau. Gohary, l'amant de Germaine Berton, semble avoir travaillé un moment chez lui, au lendemain de l'assassinat de Plateau. Ce qui est certain, c'est que, durant sa détention à Saint-Lazare, la Berton s'en servait comme intermédiaire pour sa correspondance avec ses amis.

Le 24 novembre, au matin, Le Flaouter recevait — c'est lui qui dépose — la visite d'un jeune homme qui se donna comme un frère en anarchie, et, après s'être fait montrer des éditions des *Fleurs du Mal*, lui dit qu'il venait à Paris pour perpétrer un attentat sur un homme politique. Le libraire — c'est toujours lui qui parle — essaya de le calmer et l'engagea à revenir, dans l'après-midi, lui affirmant que, d'ici là, il lui procurerait l'édition

cherchée, puis il courut chez M. Lannes, contrôleur général des services de police, et le mit au courant de la confidence qu'il venait de recevoir.

Ce révolutionnaire indicateur de la police est déjà un personnage assez réussi. Mais on allait voir mieux encore.

Ici, la disposition de Le Flaouter est complétée par les rapports des fonctionnaires de la Sûreté adressés au juge d'instruction avec une lettre d'envoi de M. Maunoury, ministre de l'intérieur, en date du 5 décembre :

M. Lannes, prévenu par Le Flaouter, qu'il prétend ne pas connaître, confère avec M. Delange, contrôleur général du service des Recherches, et avec M. Marlier, directeur de la Sûreté. Après avoir appelé au téléphone le Préfet de police, qui ne peut être touché, M. Marlier invite M. Delange à se rendre boulevard Beaumarchais et à y exercer une surveillance.

M. Delange — il est alors environ deux heures un quart de l'après-midi — convoque dix policiers, dont quatre commissaires divisionnaires, MM. Blondel, Colombo, Peudepièce et Garanger (quelle mobilisation à propos de menaces proférées par un gamin !) et va faire le guet avec eux près de la boutique de Le Flaouter pour arrêter le dangereux anarchiste qui lui a été signalé. Cependant, M. Lannes se rend chez lui, déclare-t-il, pour travailler à un travail urgent. « Chez lui », c'est, comme par hasard, 38, boulevard Richard-Lenoir, à deux pas de l'endroit où la surveillance va avoir lieu !

De plus en plus fort : Le jeune homme vient boulevard Beaumarchais, comme il l'a annoncé. Mais M. Delange et ses dix policiers — soit vingt-deux yeux exercés — le perdent ensuite de vue. Leur surveillance, entre 3 heures et 4 heures, aboutit à un fiasco complet. Chargés de filer le jeune anarchiste, ils ne le remarquent même pas, lorsqu'il sort de chez Le Flaouter pour aller vers la Bastille !

A quatre heures un quart, M. Delange commence la relève des agents et renvoie le taxi du chauffeur Renonce qui devait conduire au commissariat le plus voisin le dangereux conspirateur. (C'est justement l'heure où Philippe aurait hélé le taxi du chauffeur Bajot, à la Bastille. C'est un quart d'heure juste avant l'arrivée de son corps pantelant à Lariboisière.)

Vers sept heures, un inspecteur de police demeuré inconnu vient demander à la concierge de l'immeuble du boulevard Beaumarchais « *si elle n'a rien vu* » ! Telle est la version officielle.

LES MENSONGES DE LA SURETÉ GÉNÉRALE.

La Sûreté générale prétendit que c'est seulement le mardi 27 novembre — jour où l'*Action française* annonça la mort de Philippe Daudet — qu'elle a commencé à se douter que Philippe Daudet était l'inconnu si prompt à se défiler du boulevard Beaumarchais.

La Sûreté générale mentait : le lundi 26, à la première heure, M. Marlier alertait de nouveau ses chefs de service. Il envoyait M. Lannes chez Le Flaouter, MM. Delange et Blondel à Lariboisière, et leur faisait établir deux rapports destinés à couvrir la Sûreté générale, datés du lendemain 27, de façon à faire croire que c'est la nouvelle donnée par l'*Action française* le même jour qui avait mis la Sûreté sur la voie. Par malheur pour lui, M. Lannes s'est coupé. Il écrit dans son rapport : « *Ce matin*, j'apprenais dans votre cabinet que l'inconnu signalé n'avait pas été vu sortant de la librairie. » Or, c'est le lundi, tout le monde est d'accord là-dessus, lui-même le reconnaît, qu'il a été censé apprendre, dans le cabinet de M. Marlier, le résultat de la surveillance infructueuse du samedi. Tout en datant son rapport du mardi 27, M. Lannes l'avait écrit le lundi 26 !

Quant à M. Delange (1), il se rend, avons-nous dit, à Lariboisière avec M. Blondel. En chemin — encore une singulière coïncidence ! — il apprend à celui-ci la mort de Philippe Daudet.

A Lariboisière, le directeur lui répond que la Préfecture de police s'occupe de l'affaire et qu'il ne peut fournir aucun renseignement. M. Delange se contente d'une semblable réponse. Et il ajoute dans sa déposition :

« Ne pouvant supposer un moment qu'il y avait une relation quelconque entre mon inconnu de l'avant-veille et celui dont la

(1) M. Delange avoue cette première visite à Lariboisière qu'il ne peut pas nier. Mais il cache au juge d'instruction une seconde visite faite ensuite au même hôpital, et qui avait pour but de s'enquérir *si Philippe n'avait pas parlé avant de mourir*.

Préfecture de police s'occupait (!!!), je priai le Directeur de vouloir bien vérifier si un suicidé n'avait pas été conduit dans son hôpital le samedi jusqu'à minuit. Il fit venir toutes les feuilles d'admission, les compulsa en ma présence et me répondit négativement. »

Tout cela puait le mensonge ! Tout cela flairait l'affaire suspecte et louche ! Qu'on y ajoute la visite de Le Flaouter à Lariboisière. Car, si les policiers ont manqué de flair, Le Flaouter, lui, paraît être doué d'une perspicacité merveilleuse : le dimanche 25, il s'est précipité sur l'*Action française*, et, en troisième page, il a découvert la nouvelle en trois lignes annonçant le suicide du jeune inconnu, et il en a déduit sur-le-champ que ce jeune inconnu devait être le jeune homme du samedi ! Il a couru chez M. Lannes, puis à Lariboisière où il a reconnu formellement le cadavre, tout en déclarant qu'il ne le reconnaissait pas !

LA SOURICIÈRE DE L'ANARCHIE ET DE LA POLICE.

Quel mystère redoutable s'abritait donc derrière ce tissu de contradictions et de mensonges ?

Déterminé à faire la lumière et à venger la mémoire de son enfant, Léon Daudet s'est patiemment attelé à la tâche de dépouiller le dossier pièce par pièce et de reconstituer dans son ensemble la scène du 24 novembre.

Philippe Daudet, dit-il, a été assassiné, et, dans la boutique de Le Flaouter, anarchiste et policier, nous saisissons la main dans la main tous ceux, anarchistes et policiers, qui ont collaboré à l'assassinat.

En plus des mensonges et des contradictions que nous avons déjà signalées, Daudet insiste sur un certain nombre de points que voici :

1° Le 15 novembre, alors qu'elle est encore détenue à Saint-Lazare, la Berton envoie une lettre à Le Flaouter, par l'intermédiaire d'une sœur de la prison dont elle avait réussi à capter les bonnes grâces. Qu'y avait-il dans cette lettre, qui précède de cinq jours la disparition de l'enfant, et de huit jours sa mort ?

2° Le 22, Philippe revient du Havre. Il va au *Libertaire*.

Vraisemblablement, il veut se faire pardonner sa fugue, en se procurant, — idée d'un enfant généreux et romanesque, — à la veille du procès de la Berton, des renseignements intéressants sur les anarchistes. Mais ceux-ci ne tardent pas à percer à jour la supercherie du pauvre petit : ils le fouillent, ils le dévalisent, ils découvrent qu'il est le fils de Léon Daudet.

M. Galmot, député de la Guyane, a déposé en effet que, *dans la soirée du 22 novembre,* il a dîné dans un restaurant de la rue Montorgueil avec Me Torrès, avocat habituel des révolutionnaires, avocat de la Berton, et une autre personne, et qu'au cours du dîner Me Torrès lui a dit :

« Figurez-vous une chose extraordinaire, inouïe :

Léon Daudet a un fils anarchiste.

— Allons donc ! dirent les autres.

— Il a un fils anarchiste et nous le tenons. C'est shakespearien ! »

Donc, le 22 au soir; au plus tard, on savait, dans les milieux révolutionnaires, qu'on « tenait » le fils de Daudet.

3° Les anarchistes du *Libertaire,* qui sont en même temps des indicateurs de police, téléphonent à la Sûreté générale qu'ils « tiennent » le fils de Léon Daudet et que celui-ci veut commettre un attentat anarchiste.

4° M. Marlier, chef de la Sûreté, organise avec MM. Lannes et Delange, dans la boutique de Le Flaouter, — boutique à six issues, sur le boulevard Beaumarchais, les rues Amelot et du Chemin-Vert, — le guet-apens qui mettra le « gosse » à Daudet à leur discrétion et, dans le procès Berton qui va s'ouvrir, fermera la bouche du père.

5° M. Marlier téléphone à ses services la note suivante :

« *Le 24 novembre* 1923.

« *Personnalité prévenue qu'un anarchiste doit faire un coup aujourd'hui à Paris.*

« *Passera, entre* 3 *et* 4, *à la librairie,* 2e *maison après la rue du Chemin-Vert, boulevard Beaumarchais.*

« *Sûreté générale a envoyé provisoirement inspecteurs.*

« *Corpulence moyenne,* 18 *à* 20 *ans, ayant pardessus beige, grands pieds ;* EST ARMÉ. »

Ces deux mots : « *est armé* », c'était l'arrêt de mort de l'en-

fant, qu'on avait eu soin en effet d'armer, de son côté, soit par Le Flaouter, soit par Gruffy. Depuis plusieurs années, les inspecteurs de police sont autorisés à se servir de leurs armes contre les malfaiteurs jugés dangereux.

6° MM. Marlier et Delange lâchent dans la souricière Le Flaouter dix policiers, les commissaires Blondel, Colombo, Garanger et Peudepièce, les inspecteurs Roch, Gagneux, Braise, Fournon, Revel et Meslay, persuadés qu'ils ont affaire à un redoutable bandit armé.

Les gens de police entrent dans la boutique pendant que Philippe y est encore, en criant : « Haut les mains ! » L'enfant n'obéit pas tout de suite, ou bien esquisse peut-être un geste de défense contre ces agresseurs qu'il ne connaît pas. Un des policiers l'abat à bout portant.

7° On découvre qu'il s'agit du fils de Daudet. On prévient aussitôt Lannes, qui habite à deux pas de là, 38, boulevard Richard-Lenoir. De là, les allées et venues affolées, les galopades des policiers dans le vestibule de cet immeuble que remarque un témoin, l'abbé H..., à l'heure précise où les choses se passaient, *à quatre heures vingt.*

8° Philippe, moribond, titubant, soutenu sous les bras, est sorti par la porte donnant sur la rue Amelot, déserte, et embarqué dans le taxi du chauffeur Bajot qu'on hèle en toute hâte. Quand le corps arrive à Lariboisière, son nom n'est plus cousu dans la poche de son pardessus, ses papiers ont disparu de son portefeuille. Il n'a plus qu'une somme de 80 francs environ et le papier contenant les cinq adresses. Les policiers avaient cherché à mettre en scène le mort anonyme. Ils espéraient que Philippe serait porté à la Morgue, puis aux pavillons de dissection, et qu'on n'entendrait plus jamais parler de lui.

9° Le calcul ayant échoué, grâce à la divination de Mme Daudet, on se rabat sur la fable de Philippe anarchiste, que le *Libertaire* se charge d'accréditer en lançant son numéro du 1er décembre. Là encore apparaît la collusion de l'anarchie et de la police, lorsque celle-ci passe au *Libertaire* (devenu quotidien grâce à quels fonds ?) le portrait le plus récent de Philippe, tiré à un nombre restreint et fixe d'exemplaires, d'après un cliché unique appartenant à Mme Léon Daudet.

On voit comment, rapprochés, tous ces faits et tous ces témoignages s'éclairent mutuellement.

L'unique témoin du « suicide », le chauffeur Bajot, a si bien senti l'invraisemblance de la version qu'il était chargé d'étayer, qu'il a esquissé, quelques semaines après l'ouverture de l'instruction, un commencement de repli prudent, destiné à tirer son épingle du jeu lorsque les choses commenceront à se gâter. Il écrit, par exemple, dans sa requête au juge pour demander à être admis comme partie civile : « *S'il y a eu meurtre*... » Plus loin, il parle de sa *conviction*, et non plus de sa *certitude*, comme dans ses premières dépositions. Autant d'indices de flottement...

Léon Daudet a encore fait faire un pas de plus à l'instruction en déposant une nouvelle plainte, contre Jean Gruffy, spécialement nommé cette fois, en complicité d'homicide volontaire, en détournement de mineur, vol et abus de confiance.

Cette plainte se base sur une lettre reçue par Léon Daudet, dans laquelle un certain Jacques Gérondond ou Gérondaud s'accuse d'avoir tué Philippe, et sur une expertise ordonnée par le juge d'instruction qui a abouti à cette conclusion unanime des trois experts commis que la lettre était, selon toutes apparences, écrite par Gruffy.

Dans quel but ? C'est ce qu'il appartiendra à l'instruction de déterminer.

L'instruction suit donc son cours. Sans doute, elle s'est trouvée à chaque pas, comme l'avait été celle de l'affaire Plateau, entravée par les agissements de la Sûreté générale et la criminelle inertie des hauts pouvoirs publics. Mais, au point où elle en est, et avec les données qu'elle possède, elle ne peut pas ne pas aboutir. Ou bien alors, tant pis pour le régime sous lequel aura pu demeurer impuni un crime aussi odieux et aussi lâche ! Le sang innocent n'a jamais porté bonheur à personne. M. Poincaré en sait peut-être quelque chose, et la République l'apprendra certainement à ses dépens. Un jour viendra où l'on pourra rééditer, à propos d'elle, le mot fameux : « Les pieds lui ont glissé dans le sang. »

A. MANOUVRIEZ.

L'Organisation Professionnelle
et
la Prospérité de l'Agriculture française

Par AMBROISE RENDU

Cl. Boissonas.

AMBROISE RENDU

Tous les Français ont un intérêt majeur à la prospérité de l'agriculture qui engendre la santé du corps social entier et la prospérité de toutes les professions qui forment la communauté française.

La valeur vénale de la terre de la France métropolitaine est estimée à plus de 100 milliards, mais ce chiffre ne représente pas le travail et la richesse incorporés au sol : défrichements, créations de prairies et de vignobles, plantations, constructions de bâtiments, engrais et matières fertilisantes assimilés qui décuplent ce chiffre et qui permettent d'affirmer que la terre métropolitaine représente plus de 1.000 milliards. Les richesses annuelles créées par ce capital, fécondé lui-même par le travail intelligent du paysan, dépassent 50 milliards. Quarante millions d'hommes vivent largement sur le sol national et une politique agricole intelligente et habile pourrait en quelques années augmenter de plus de 30 % la production française, laissant disponible pour l'exportation un excédent considérable de pro-

duits variés que je n'hésite pas à chiffrer à plusieurs milliards.

Quel gage dans le monde vaut cette richesse, non seulement inépuisable, mais toujours en voie d'accroissement ? L'actif de la France, basé seulement sur sa richesse agricole, est très supérieur à la totalité du passif de sa dette intérieure et extérieure.

A côté de ce capital, comment estimer la richesse morale formée par 5 millions de propriétaires ruraux groupés en familles fortement imprégnées de traditions séculaires toutes de labeur, de bon sens et de probité ? Quelle plus solide armature sociale pour un pays? Quel meilleur appui pour l'ordre ? Quelle certitude de durée pour une race représentant ces foyers paysans, si nous savons ressusciter leur fécondité et conserver leurs vertus !

La France a su conserver, jusqu'à ce jour, ses forces rurales. Elle n'a pas, au cours du XIX^e^ siècle, commis les funestes erreurs d'autres grandes nations, Angleterre, Allemagne, Etats-Unis, qui ont laissé rompre en faveur de l'industrie et du commerce l'équilibre économique nécessaire à la prospérité durable d'un peuple.

La guerre de 1914 est née du développement excessif de l'industrie allemande, les difficultés de la paix qui a suivi viennent surtout de la position économique du peuple anglais obligé d'importer 80 % de son alimentation et de trouver dans une vie commerciale et industrielle hypertrophiée les ressources financières capables de balancer d'énormes exportations de capitaux. Les Etats-Unis, le Japon ont à craindre pour demain les mêmes dangers et la paix du monde restera très précaire aussi longtemps que l'industrie agricole n'aura pas repris sa place.

PÉRILS QUI MENACENT L'AGRICULTURE FRANÇAISE.

Cette rapide vision du rôle joué par l'agriculture française ne doit pas nous dissimuler les périls qui la menacent ni les graves symptômes de décadence qui apparaissent aux yeux de l'observateur attentif.

I. — Dépopulation et désertion des campagnes. En cinquante ans, la population agricole de la France a perdu 25 % de son effectif et plusieurs régions 45 % de leurs habitants. La dénatalité de nos familles françaises a pris des proportions effrayantes :

plus de 30 % de nos familles paysannes ont au plus un ou deux enfants.

Le problème de la main-d'œuvre se pose d'une façon aiguë dans la plupart de nos provinces.

II. — L'agriculture souffre gravement des erreurs profondes de l'enseignement public donné aux enfants de nos campagnes. Le nombre des jeunes agriculteurs qui reçoivent un enseignement technique approprié est dérisoire et l'enseignement primaire, tel qu'il est donné par la plupart des instituteurs, détourne des traditions et du métier paternels les plus intelligents et les plus énergiques des enfants de nos villages.

L'enseignement supérieur reste lui-même parcimonieusement donné à quelques jeunes gens qui n'embrassent pas tous la profession agricole.

III. — Même absence de politique méthodique pour la production et la répartition des matières prémières nécessaires à l'agriculture.

La capacité de production de toutes les usines françaises en engrais azotés ne dépasse pas 34.000 tonnes, alors que nos besoins immédiats sont d'au moins 150.000 tonnes. Nous importons 85 % de nos besoins, ce qui exige une exportation de 400 millions de francs.

Une politique prévoyante nous aurait depuis longtemps assuré les 300.000 à 400.000 tonnes d'engrais azotés qui augmenteraient, dans un délai très court, de plus de 30 % la production nationale. Cinq ans après le Traîté de Versailles, qui avait réalisé l'achat des brevets allemands, le Parlement n'a pas pu faire aboutir un programme de production de l'azote pas plus qu'il n'a voté le régime définitif des mines de potasse d'Alsace.

Pendant la même période, l'Allemagne, vaincue et amputée, a fait passer sa production d'azote de 80.000 tonnes à 500.000 et, sur un territoire de même superficie que le nôtre, elle emploie à l'hectare trois fois plus d'azote et quatre fois plus de potasse.

IV. — Constatations aussi pénibles pour notre matériel agricole, importé en grande partie de l'étranger à des conditions de prix écrasantes. L'Amérique nous fournit plus de 90 % de notre matériel de récolte et nous fait payer la tonne de pièces de rechange à des prix fabuleux.

L'industrie de la motoculture, indispensable à nos campagnes dépeuplées comme à la défense nationale, se débat dans d'inextricables difficultés, faute d'une politique et d'une organisation mise au point par les professions intéressées, agriculture, industrie et guerre.

V. — L'agriculture française subit encore de plus grands dommages du fait de l'absence totale d'organisation professionnelle et de directives générales données aux producteurs, aux intermédiaires et aux consommateurs.

L'individualisme et le libéralisme économique, ces deux vices du XIXe siècle, règnent encore en maître dans la profession. Qu'il s'agisse de la production et de la vente du blé, du vin, du bétail, du sucre, de l'alcool, les agriculteurs produisent et vendent au hasard des circonstances, sans certitude du lendemain, sans programme d'avenir, souvent victimes de spéculateurs qui ont partie liée avec des organisations internationales.

Le blé passe en trois mois de 105 francs le quintal métrique à 75 francs, le vin de 140 francs l'hectolitre à 40 francs, le sucre de 200 francs la tonne à 300 francs pour le plus grand dommage du consommateur qui supporte immédiatement toute la hausse d'une denrée et qui ressent tardivement et dans une faible mesure une baisse quelquefois considérable.

Le commerce honnête, déconcerté par ces brusques variations des cours, découragé par l'immixtion d'éléments étrangers à la profession, retire ses capitaux et abandonne la direction du marché aux mains de spéculateurs et de mercantis sans vergogne.

Découragé par l'instabilité des cours des céréales, l'agriculteur accroît la surface de ses prairies et engage dans l'élevage des capitaux considérables qu'une baisse inopinée lui arrachera sans retour.

Le producteur de vin immobilise dans les frais de plantation et de production des sommes importantes que la mévente peut lui faire perdre sans compensation. Partout l'incertitude et le désordre économique qui entraînent une diminution de la production ou une mauvaise répartition des richesses créées.

Nos syndicats agricoles, fondés sous l'empire de la loi de 1884,

premier et timide essai de réaction contre l'anarchie libérale, ont fait un gros effort pour corriger quelques-uns de ces maux, mais leur action s'est principalement exercée sur le terrain social, faute de ressources et de pouvoirs légaux. Ils ont rendu l'immense service de former pour l'organisation de la profession des cadres d'une haute compétence et d'une valeur morale exceptionnelle.

Le Ministère de l'agriculture, rouage purement administratif, centralisé à Paris, ne peut exercer aucune influence, avec son organisation actuelle, sur les destinées agricoles du pays. D'honnêtes fonctionnaires, écartés par leurs devoirs mêmes des réalités de la vie rurale, contraints d'ignorer les profondes différences qui existent entre les régions de la France, perdent le meilleur de leur temps dans une paperasserie inutile. De nombreux ministres, dont quelques-uns excellents, ont pu se succéder au Ministère de l'agriculture sans pouvoir élaborer et encore moins réaliser un programme d'ensemble qui aurait pu peser de quelque poids dans la vie agricole du pays. Le conseil supérieur de l'Agriculture n'existe que de nom et ne possède aucun pouvoir efficace.

Quant au Parlement, ses préoccupations politiques et électorales, l'absence de toute discipline et de tout esprit de suite dans ses méthodes de travail le rendent incapable de travailler utilement à un programme de quelque ampleur et de quelque continuité.

ESQUISSE D'UNE ORGANISATION PROFESSIONNELLE.

Or tous ces maux pourraient disparaître si nous possédions un Etat dans lequel pourrait se développer l'organisation corporative et économique de la France.

L'organisation corporative de l'agriculture a pour cellule initiale le Syndicat communal, fondement de l'autorité professionnelle qui groupe les familles paysannes et qui sert de base à toutes les institutions mutualistes utiles à la vie de la profession.

L'assurance sous toutes ses formes, l'assistance en cas de maladie, les retraites, les groupements chargés de mettre en œuvre les forces techniques comme les battages, le labour par

Cliché Photo-Art.

MONUMENT AUX MORTS DE COMPIÈGNE.

l'électricité ou la motoculture, le triage des semences, la production de force et la lumière, les caisses de crédit et de dépôts trouvent dans le syndicat communal tous les éléments d'une vie active.

Groupés par cantons, puis par arrondissements, les syndicats communaux acquièrent la puissance nécessaire au fonctionnement d'institutions d'ordre plus général chargées de la répartition étendue des risques professionnels.

Le conseil régional groupe à son tour les fédérations d'arrondissements. Il est assez puissant pour donner à toute l'agriculture régionale les directives d'ensemble et pour créer avec les autres corporations des rapports permanents, des accords réciproques qui assureront l'union et la concorde entre toutes les professions. Le conseil régional dirige les institutions techniques demandées par la profession : ferme-école modèle où sont entretenus les meilleurs reproducteurs des races régionales et tenus à jour les livres généalogiques, station d'essais de semence, champs d'expérience pour engrais chimiques, etc. Un corps de professeurs et de techniciens dirige les travaux et en vulgarise les résultats par des revues et des conférences.

Le conseil régional désigne enfin quelques-uns de ses membres pour former le conseil national de l'agriculture chargé d'établir l'accord, sur le plan national, de la profession avec les représentants des corporations industrielles et commerciales et de donner à l'Etat conseils et avis sur tous les grands intérêts de l'agriculture.

LA PROFESSION ORGANISÉE APPORTE DES REMÈDES AUX DIFFICULTÉS TRAVERSÉES PAR L'AGRICULTURE.

Contre la dépopulation, la profession fait appel à toutes les forces morales du pays, l'Eglise, l'Ecole, la Presse. Elle demande de profondes modifications au Code civil, l'exonération des charges qui écrasent les familles nombreuses, la réforme des droits successoraux.

La main-d'œuvre fait défaut : la profession organisée aborde le grave problème de l'introduction de la main-d'œuvre étrangère, de sa répartition et fixe les mesures à prendre pour assurer en tout état de cause la prééminence de l'élément national.

L'enseignement de l'école publique est défectueux : la profession exerce, au même titre que l'Etat, un contrôle efficace sur le recrutement et la formation des instituteurs, a droit de regard sur les programmes, organise l'apprentissage et rémunère les techniciens spécialisés.

Pour la production abondante des engrais chimiques, la profession dresse un programme d'ensemble, apporte le concours de ses capitaux, collabore à l'établissement de prix de revient et assure au commerce une répartition et un écoulement réguliers de la production. Nous avons fait triompher cette thèse dans le régime proposé pour les mines de potasse d'Alsace et la quasi-unanimité obtenue dans le vote du projet nous permet d'espérer qu'il serait très facile à la profession d'obtenir une organisation similaire pour tous les engrais chimiques.

Qu'il s'agisse de motoculture et de machines agricoles, l'agriculture expose ses besoins aux industriels, leur réserve l'intégralité des débouchés et élabore avec eux pour l'avenir des programmes de longue haleine.

Le problème de l'électrification des campagnes vient d'être posé par une récente loi. Qui va donc, dans l'application de cette loi, donner les directives nécessaires ? Allons-nous transporter dans nos villages certaines industries qui enlèveront encore à la terre nombre de bras en provoquant la ruine d'usines déjà existantes, ou allons-nous au contraire discipliner les forces électriques pour aider les vrais terriens ? Chaque région aura ses

SI VOUS VOULEZ

Des FLEURS toute l'année

Demandez le Catalogue spécial illustré de Plantes vivaces de pleine terre et de rocailles de la Maison

A. LOCHARD, 8, avenue Victoria, **Paris (4e)**

52 PAGES, 100 GRAVURES. — *Franco contre* **1 franc**

exigences et ses possibilités économiques : qui peut, en dehors des représentants de la profession, tracer un programme agricole, assurer la continuité de l'effort et trouver, parallèlement à l'augmentation de la production, de nouveaux débouchés ?

Ces méthodes prouveront leur pleine efficacité dans l'organisation de la production et de la vente des principales denrées fournies par l'agriculture nationale.

La France a besoin annuellement de 90 millions de quintaux de blé. Elle peut les produire aisément si le cultivateur est assuré de vendre son blé pendant une longue période à un prix convenable. De leur côté l'industriel et le consommateur ont un intérêt évident à trouver un pain de bonne qualité à un prix fixe et raisonnable. Sur ces données l'accord entre les parties est facile. La profession expose aux consommateurs les conditions économiques de la production et de la transformation du blé et fixe avec eux le prix du pain. Possédant le contrôle des importations, la profession régularise les cours du marché national et crée une caisse de compensation pour les achats à l'extérieur. Elle organise d'accord avec la Banque de France le crédit à l'agriculture qui livre en gages son blé à des silos de conservation. Ainsi une politique ordonnée, attentive à respecter les intérêts légitimes des parties en cause, succède à l'anarchie de l'heure présente qui décourage les producteurs sans donner au consommateur du pain à bon marché. Depuis cinq ans nous aurions aisément assuré au producteur 80 francs par quintal de blé et fourni au consommateur le pain à 1 franc le kilo.

La production viticole souffre des mêmes maux. Il est reconnu que la production moyenne des vins en dix années ne dépasse pas les besoins de la consommation. Abandonnés à la liberté économique, c'est-à-dire au désordre, les cours du vin montent à des prix prohibitifs les années déficitaires ou s'écroulent à des taux ruineux pour les producteurs les années d'abondance. La culture de la vigne devient ainsi une dangereuse spéculation qui enrichit précipitamment ou ruine en quelques mois les producteurs pour le plus grand danger de l'ordre social et de la stabilité économique.

La profession organisée aurait pour mission de créer des caves

coopératives, d'élargir les bases du crédit pour conserver les excédents des bonnes années, d'imposer une discipline à la production en exigeant un minimum de qualités marchandes, d'augmenter les débouchés par une propagande méthodique. L'habitude de boire du vin progresserait vite en France si les cours étaient plus stables.

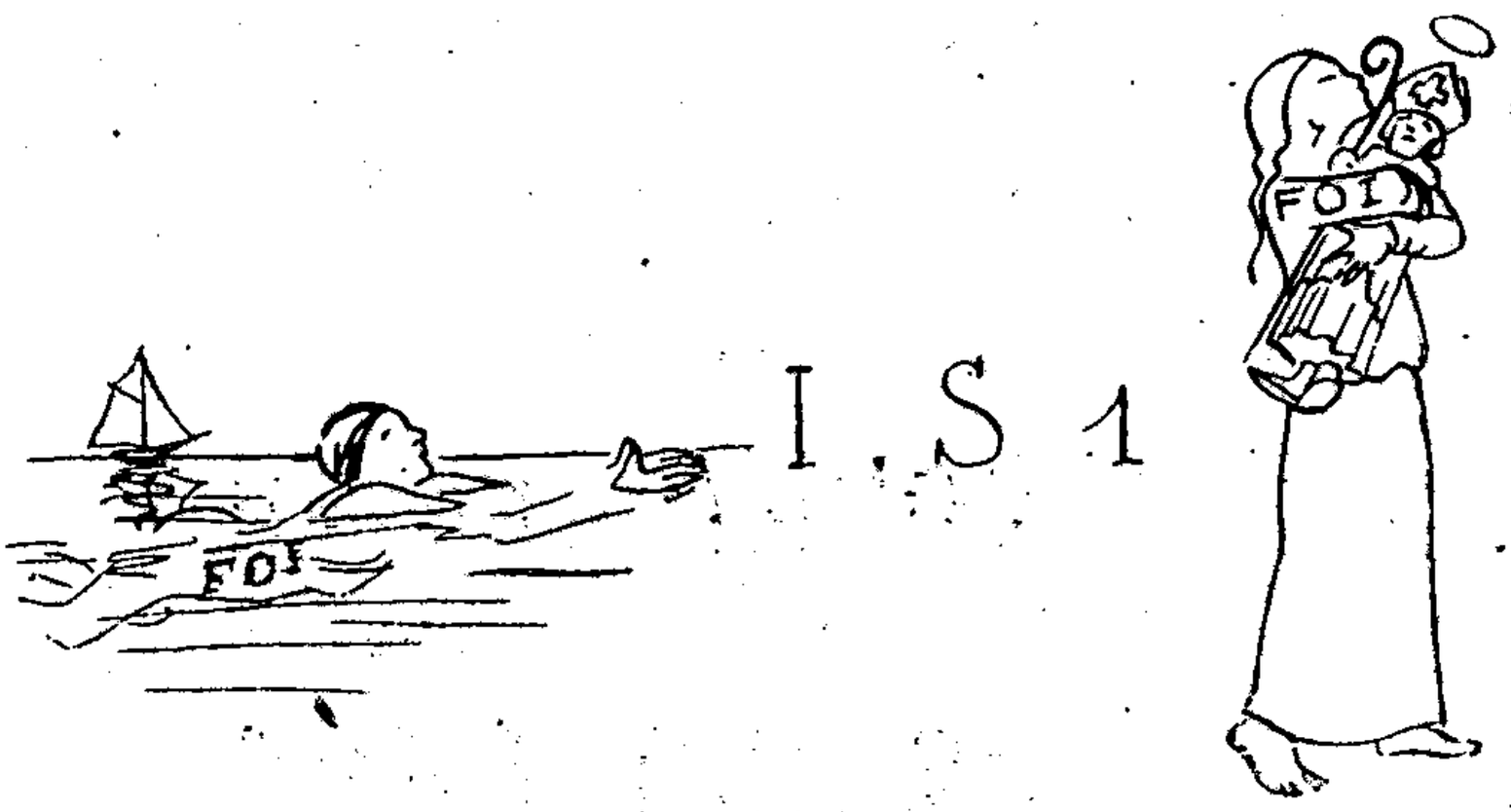
S'agit-il encore du sucre ? Est-il déraisonnable d'estimer que les producteurs de betteraves et les industriels qui fabriquent du sucre peuvent s'entendre pour établir d'équitables bases de répartition des bénéfices tout en livrant à la consommation le sucre à des prix abordables ?

Je pourrais poursuivre cette démonstration à propos de la viande, du lait, du beurre et des fruits. Les doléances du consommateur se joignent à celles des producteurs pour réclamer l'ordre et la stabilité des cours. Le nombre excessif des intermédiaires autant que le manque d'organisation générale pèse lourdement sur le coût de la vie.

Les agriculteurs français appellent de tous leurs vœux l'heure où la profession organisée et représentée pourra, dans le cadre régional d'abord, dans le cadre national ensuite, mettre en pleine valeur le magnifique domaine que nos aïeux nous ont légué.

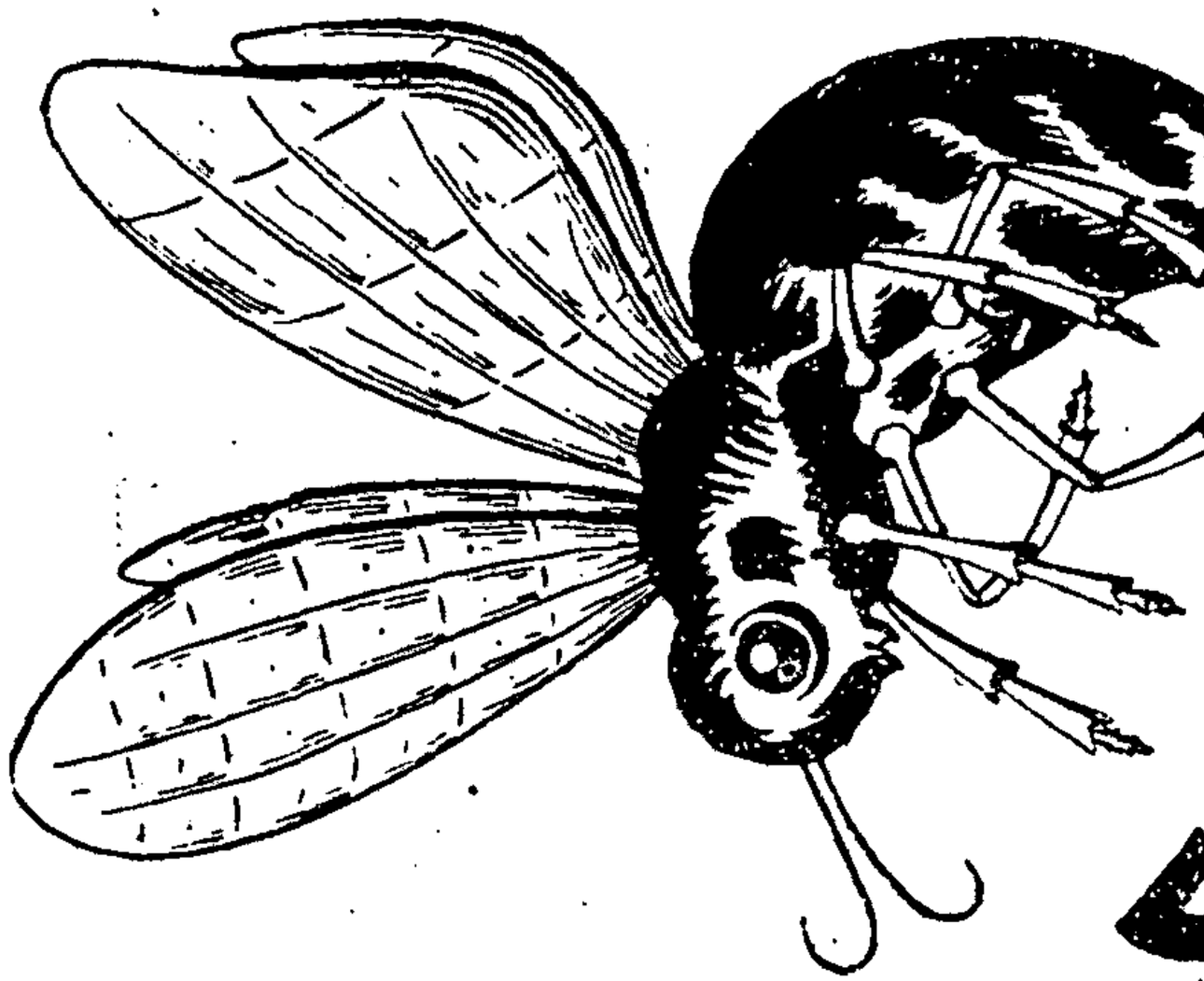
AMBROISE RENDU.

CONCOURS DES CENT CITATIONS. — Question n° 98.



Hie & Sie Hré COURT de PAYEN, *10, Boulevard de la Corderie, MARSEILLE*

Le savon " **ABEILLE** " vert mousseux, **72 % d'huile**, est recommandé pour le lavage du linge fin et de couleur, des flanelles, du linge de soie, et tout particulièrement à toute personne qui a la peau fine et délicate.



SAVON L'ABEILLE

BLANC ou VERT

72 % d'Huile

Hré COURT DE PAYEN

La Première La Plus Vieille Marque de Marseille

HORS CONCOURS

Exposition Nationale Coloniale 1922

Hie & Sie Hré COURT de PAYEN, *10, boulevard de la Corderie, MARSEILLE.*

Le savon " **ABEILLE** " vert mousseux, **72 % d'huile**, contenant une grande quantité d'huile d'olive, est plus gras que les savons blancs, aussi il met plus longtemps à sécher, il est bon de ne l'employer que sec ; mousSant très rapidement, il suffit de ne le passer que légèrement sur le linge.

LA NATALITÉ FRANÇAISE

PAR

le Docteur JEAN LANOS

La France de Louis XIV était le plus peuplé des grands pays d'Europe.

La France de 1924 n'est pas beaucoup plus peuplée que l'Italie.

Elle représentait au XVIIe siècle 40 pour 100 de la population des grandes puissances : elle n'en représente plus, de nos jours, que 7 pour 100.

Voilà un fait. Le danger est assez pressant, assez évident pour que les « pouvoirs publics » eux-mêmes l'aient aperçu. Et ce grave danger menace l'existence même de la France. Ne croirait-on pas qu'un vaste complot a été longuement, sournoisement, diaboliquement ourdi contre la nation catholique qui fut et qui demeure, malgré tout, le rempart de la civilisation occidentale, de la civilisation chrétienne.

Non, l'ère des guerres de religion n'est pas close.

Prenons, à l'aide de quelques chiffres, une notion de ce danger particulier. La mortalité (28 décès pour 1.000 habitants en 1801 — 20 décès pour 1.000 habitants en 1911) décroît lentement, mais progressivement. Néanmoins des années comme 1890, 1891, 1892, 1895, 1900, 1906 donnent en France plus de décès que de naissances.

Pour les années moins mauvaises, où le nombre des naissances l'emporte, cette supériorité diminue de plus en plus. (Elle tombe de 16 à 7 pour 10.000 habitants.) Les années 1919 et 1920 marquèrent une reprise nette, mais en 1921 on enregistrait une diminution de 21.000 naissances sur 1920, en 1922 de 53.000 sur 1921.

Pour cette année 1921, voici les chiffres des naissances en différents pays :

Japon	1.800.000
Allemagne	1.540.000
Italie	1.250.000
Iles Britanniques	1.063.000
France	813 000

Et voici, sous une autre forme, la désespérante statistique :

On comptait pour un mariage, en France :

En 1830, 4 naissances; en 1890 3 naissances ; en 1923, on ne compte même plus deux naissances en moyenne: le chiffre exact est 1,66.

Ajoutez à cela que, dans les années qui viendront, se fera sentir le contre-coup de la diminution des naissances en 1890-1895 et durant les années de guerre.

A côté de ces chiffres effrayants, je cite les conclusions d'un article paru dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1924 sous la signature de Jean Bourdon :

« 1° La France a déjà moins d'habitants que les autres grandes puissances, excepté l'Italie qui l'égale presque.

« 2° Proportionnellement à sa population elle a subi les plus lourdes pertes de guerre et doit compter le moins de jeunes ménages.

« 3° *Sa fécondité légitime est de beaucoup la plus basse.* L'écart de la population va en s'aggravant au détriment de notre pays: »

On prévoit facilement les conséquences d'une telle infériorité ; et on frémit en lisant que, d'après un calcul d'André Lefèvre, les classes 1919 à 1932 donneront à cette date de 1932 :

3.332.000 combattants à la France ;

8.010.000 à l'Allemagne.

En regard de ces chiffres, en voici d'autres :

En 1883, 2.806 séparations de corps avaient été prononcées en France.

Vient la loi autorisant le divorce.

En 1913, 15.261 ménages ont été rompus par le divorce.

On estime — et je ne crois pas le chiffre très exagéré — que le crime d'avortement prive la France de 500.000 naissances par an.

Enfin, malgré le Progrès, le fameux Progrès, la mortalité infantile reste énorme. Sur 1.000 morts, on compte 160 à 170 enfants de moins d'un an.

Or, parmi les enfants mort-nés *il y a* 50 % *de plus d'illégitimes que de légitimes* ; et, pendant toute la première enfance, c'est-à-dire jusqu'à cinq ans, la *mortalité des enfants naturels est deux fois plus élevée que celle des enfants légitimes.*

Dans quelque sens qu'on les étudie, les statistiques restent aussi alarmantes. Le danger est évident. Cependant ceux qui sont chargés de gouverner la France n'ont rien fait, rien que quelques discours qui seraient d'un haut comique si le sujet n'était si triste.

« Le traité de Versailles ne porte pas que la France s'engage à avoir beaucoup d'enfants, mais c'est la première chose qu'il aurait fallu y inscrire. » (G. Clemenceau, Discours au Sénat le 11 octobre 1919.)

Un autre vieillard, à qui son âge valut le triste honneur de présider la première séance de la Chambre de 1924, écrit :

« Notre abominable état social ne procure pas à toutes les mères les moyens matériels leur permettant d'allaiter leurs enfants. D'aucuns diront peut-être que je suis un vieux révolutionnaire en qualifiant si durement et si justement le régime social sous lequel nous vivons. Eh bien, je vais le leur dire tout net : ils ne se trompent pas. A ce point de vue-là, oui, je suis un révolutionnaire intransigeant ; car, de tout mon cœur, j'appelle la révolution que je voudrais très prochaine et qui nous fournirait enfin le moyen d'atténuer et même de faire disparaître complètement cette effroyable lèpre sociale : les mères qui souffrent, et les enfants qui meurent ».

Je m'excuse. Cette prose est de

Dessin de Sennep

PROFESSEUR PINARD.

M. le Professeur Pinard, député de Paris. Mais je me permets de remarquer qu'il y eut déjà une révolution : la grande, d'où sortit la

République qui institua le divorce, qui centralisa, qui centralise à outrance ; or, « l'effroyable lèpre sociale » sévit surtout dans les villes. Ce n'est pas le désordre, c'est l'ordre qu'il faut souhaiter de tout votre cœur, Monsieur Pinard.

L'esprit révolutionnaire ne peut rien contre le mal qui tue la France. Il ne peut rien pour la bonne raison qu'il est la cause première de ce mal.

Individualisme. Dogme du Progrès indéfini et nécessaire. (Quel orgueil et quelle bêtise !) « Libre de leur corps, après tout », comme disait ce pauvre Gustave Hervé. Morale laïque avec le plus catégorique de ses impératifs. — Eugénisme. Génération consciente. — Néo-malthusianisme propagé par les loges maçonniques et les feuilles révolutionnaires. Voilà, sous plusieurs de ses formes, la vraie cause de la dépopulation de la France.

C'est à cela qu'il faut d'abord réfléchir, car tout vient de là ; et il est inutile de revenir sur les causes secondaires, d'ailleurs connues. Elles ne sont, les unes et les autres, que les formes diverses de l'esprit révolutionnaire appliqué à la vie des personnes, des familles et des nations. Le problème de l'habitation, comme celui de l'organisation du travail, ne seront résolus que par l'abandon des principes de l'économie libérale ou socialiste et le retour aux notions de justice de l'économie sociale chrétienne. Quant au Code civil et à son partage forcé, que sont-ils, sinon la forme juridique de l'individualisme de 1789 ? Il est inutile de combattre les effets, si l'on refuse de s'attaquer à la cause.

***

Personne, même ce pauvre fol de Gustave Hervé, converti de son malthusianisme de naguère, ne conteste plus l'heureux-effet de la morale catholique en matière de natalité. La religion seule est capable de faire accepter les devoirs et les charges de la paternité et de la maternité, d'imposer les règles de conduite indispensables à cette fin.

Saint Ambroise a dit : « Là où le zèle de la virginité est le plus grand, plus grand aussi est le nombre des hommes. »

Et Bossuet, dans le catéchisme du diocèse de Meaux : « Dites-nous quel mal il faut éviter dans l'usage du mariage ? C'est de refuser injustement le devoir conjugal, c'est d'éviter d'avoir des enfants, ce qui est un crime abominable. »

La conception révolutionnaire et individualiste tarit aussi la natalité en affaiblissant la famille, que la morale catholique renforce. Le cardinal Charost, archevêque de Rennes, écrivait récemment :

« Sa faute capitale (de la Révolution) fut, par son esprit et ses lois, de faire de la France si fortement familiale de jadis, une France individualiste...

« J'ai cherché dans notre Code civil, tel qu'il fut élaboré à l'issue de la Révolution, le mot de famille. Je ne l'ai pas trouvé, je n'ai trouvé que le mot de divorce. »

« La religion, stimulatrice et sauvegarde nécessaire des vertus et des qualités familiales, trouve dans les familles où celles-ci s'acclimatent un second sanctuaire. »

Des preuves ? Voyez ce qui se passe dans les provinces françaises restées attachées à la pratique de la religion catholique. Voyez les Flandres belges. Voyez le Canada.

L'abandon de la conception révolutionnaire ne doit pas se limi-

L'ŒUVRE DE MAXIME RÉAL DEL SARTE.

Ch. Photo-Art.

LA VIERGE A L'OLIVIER.

ter aux personnes et aux familles. Un remède individuel ou familial ne suffit pas à la guérison d'un mal social. La famille ne sera rétablie dans sa dignité, sa prospérité et sa fécondité que si elle redevient la cellule essentielle d'une cité et d'une nation régies elles aussi par des règles conformes à celles du catholicisme.

Il faut donc réformer l'Etat, son principe et ses lois ; sinon la France, dépeuplée, périra et notre civilisation s'éteindra.

***

Pour tout esprit capable de quelque vigueur intellectuelle, la dépopulation de la France tient à a conception révolutionnaire de la société :

Faire une religion de la Science et du Progrès et nier Dieu. Exalter l'individu naturellement bon, et nier le péché originel.

Refuser toute contrainte, tout sacrifice individuel au profit du bien commun.

Telle est cette conception. Elle est anticatholique.

La conception panthéiste du Progrès universel. «Dieu devient», comme le dit Georges Valois dans un article de la *Revue universelle* du 15 septembre 1924 dont je ne saurais trop recommander la lecture attentive, cette conception révolutionnaire est la cause première du mal. Dans la mesure où cette conception triomphe *officiellement* de la saine théologie, nous sommes menacés de retour à la barbarie.

Donc luttons, comme dit Maritain, « luttons pour sauvegarder les éléments de justice et de vérité, les restes du patrimoine humain, les réserves divines qui subsistent sur la terre ; et pour préparer et réaliser l'ordre nouveau qui doit remplacer le présent désordre ».

JEAN LANOS.

L'Œuvre de Maxime Réal del Sarte

Cl. Boissonas.

MAXIME RÉAL DEL SARTE

Maxime Réal del Sarte a 36 ans. La guerre le prit, encore élève à l'Ecole des Beaux-Arts. Aux Eparges il eut la main gauche broyée : tout espoir semblait perdu pour lui de réaliser les rêves dont son cœur et son cerveau étaient pleins. Mais l'art et la foi enfantent des miracles : il se remit au travail, et voici l'œuvre qu'après son sang, il a donnée à la France.

Le sentiment qui domine devant l'admirable ensemble de ses monuments, c'est l'émotion. La pierre, le marbre, le bronze sont avant tout l'expression sincère et passionnée des plus grands, des plus beaux, des plus nobles élans de l'âme humaine. Le sculpteur traduit ce qui l'anime, et avec une ardeur de prosélyte. Chaque œuvre est d'un seul jet fougueux : la recherche théâtrale n'intervient jamais pour atteindre le but cherché, mais la discipline classique vient tempérer, canaliser la magnifique source naturelle.

Nulle inspiration n'est plus variée : force souveraine, puissance réfléchie dans *Résistance* (page 165), le *Premier Toit* (p. 149) où l'on sent que des maîtres comme Rodin et Bourdelle ont exercé sur l'esprit attentif et vigoureux l'influence de leur art généralisateur ; plénitude, calme de l'âme sûre de sa foi et de son but : la divine *Jeanne d'Arc de Rouen* (p. 140) et la radieuse vic-

Cl. Photo-Art.

L'Aube.

toire du même monument (p. 157) où l'on retrouve la ligne si simple et si noble de Bouchard ; pureté, grâce, douceur, plis suaves et harmonieux des draperies, sourires innocents, fraîcheur : la *Vierge à l'Olivier* (p. 136), dont le délicieux visage fait penser à celui de ses sœurs du XVe siècle et de la Renaissance, l'*Oise victorieuse* (p. 171), *les Enfants au renard* et cette *Aube*, adorable et frissonnante ; immortelle espérance, énergie créatrice : *le Monument aux Morts de Compiègne* (p. 127), celui aux *Morts du Tréport* (p. 30), celui d'*Edouard VII* (p. 266); enfin la grande pensée du sacrifice consenti, de l'holocauste voulu et nécessaire à la plus juste des causes, celle de la Patrie : le *Monument aux Morts de la Marine* (p. 59), et celui aux *Morts de Champagne*.

Nous l'avons dit, Maxime a 36 ans, et déjà il a produit une œuvre immense. Son « art puissant », comme l'écrivait Clemenceau, est servi par un travail et une étude infinis. Ses compositions si variées, si originales, jaillissent de son héroïque main, marquées par une ardente personnalité. La renommée déjà, le succès, récompensent son effort exaltant ; à lui l'avenir, la gloire.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, rue Cassette, PARIS (6e)

Les divertissements et la Conscience chrétienne

Par le R. P. **VUILLERMET**

In-8° couronne de 324 pages (5e édition). . . . **7** fr. » ; *franco* **7** fr. **75**

Pourquoi parler des divertissements. — Nécessité des divertissements. — La sobriété dans les divertissements. — Le veto de la conscience. — Les circonstances de temps, de personnes, de faits, de lieux. — L'impossible alliance. — Les anathèmes du Christ. — L'attitude du chrétien dans le monde. — Deux écueils : la curiosité et la frivolité — Les maximes du Monde et les maximes de l'Evangile. — Les responsabilités sociales des mondains. — Les mains vides. — Les joies mondaines et les joies chrétiennes.

Du même auteur :

Les Divertissements permis et les Divertissements défendus

In-12 de 356 pages. . . . . **7** fr. **50** ; *franco* **8** fr. **25**

I. Les conversations mondaines. — II. Les conversations perverses. — III Les conversations méchantes. — IV. Les lectures mauvaises. — V. Les lectures dangereuses. — VI. Les lectures frivoles. — VII. Art et divertissement. — VIII. Que faut-il penser du théâtre ? — IX. L'influence du théâtre. — X. Les méfaits du cinéma. — XI. Les catholiques et le cinéma. — XII. L'Eglise et la musique. — XIII. La musique profane. — XIV. Les relations mondaines, le flirt. — XV. Le jeu et ses abus.

L'Art de Mourir

par l'Abbé **BRUGERETTE**

In-8° couronne de XII-330 pages. . . . . **7** fr. **50** ; *franco* **8** fr. **10**

Quel sujet macabre et quel thème inopportun ! diront certains esprits superficiels. Et cependant il faut savoir se résigner à l'inévitable moment qui fixera pour toujours notre destinée.

Dès lors, apprendre à mourir, c'est-à-dire à se détacher de soi-même et du monde, pour se rapprocher de Dieu, restera toujours le plus grave des devoirs et la plus sage des conduites.

Pour nous apprendre à mourir, M. l'abbé Brugerette nous conduit à l'école des grands penseurs de l'humanité, des maîtres de la vie spirituelle et de ces âmes d'élite qui, au cours de la grande guerre, donnèrent, en les illustrant par leur propre sacrifice, les plus sublimes leçons de vie meilleure et de chrétienne résignation.

L'ouvrage est divisé en trois parties : I. Les leçons de la mort. — II. La préparation à la mort. — III Nos modèles.

Ajoutons qu'une centaine d'auteurs ont été mis à contribution et que les morceaux reproduits sont vraiment choisis. C'est dire qu'indépendamment du bien qu'il fera à tout le monde, ce livre pourra rendre un réel service au conférencier en quête de documentation. *Bulletin Bibliographique* (Bruxelles), 1924.

Cl. Eugène Fontaine.

JEANNE D'ARC (BASE DE LA COLONNE DE LA VICTOIRE)
Projet de monument pour la Ville de Rouen.

FLEURS A JEANNE D'ARC
POUR SA FÊTE EN MAI

Du jardin où la fermière
Pleure en songeant à l'absent,
Voici la rose première !
On dirait de la lumière,
Hélas ! on dirait du sang.

Et puis voici des pensées :
De mon amie, en sa fleur,
Les prunelles nuancées,
Que l'amour fait plus foncées,
Avaient la même couleur.

Convient-il mieux à les larmes
Le lys de candeur vêtu
Dont la France orna ses armes ?
Ah ! le deuil même a ses charmes
Que couronne la vertu.

P.-J. TOULET.

(*Vers inédits.*)

APHORISMES ET SENTENCES [1]

de CHARLES MAURRAS

ORDRE. RAISON. BEAUTÉ.

Les Grecs qui ont été l'absurdité et l'anarchie faites peuple dans leur politique réelle, ont vu à peu près tout ce qu'il fallait voir en matière de philosophie politique. S'ils n'ont pas su mettre de l'ordre dans leurs cités, ils l'ont fait régner dans leur pensée et leur langage, c'est déjà bien joli.

***

Qu'est-ce que la libre pensée ?

Une pensée digne de ce nom, de quoi est-elle libre ? Pas des lois de l'esprit, pas des lois du monde toujours ! On ne pense pas, quand on dit que deux et deux font cinq, que les graves ne tombent pas ou qu'il n'y a pas d'oxygène dans l'air ; je ne pense bien que si je pense d'accord avec le monde et avec la raison et je ne pense même que quand je pense bien, je pense d'autant mieux que je me montre plus fièrement fidèle à ma loi.

***

La libre pensée est la pensée vague.

***

Les logiques, toutes les logiques, celles du réel comme celles du vrai, limitent un peu « la liberté de l'individu ». Eh ! la question est de savoir si ces limitations ne le servent pas et si sans elles, sans les définitions par exemple, on peut seulement y voir clair ! La question est encore de juger si l'ordre de Capharnaüm est la liberté.

***

Qu'elle soit étrangère ou civile, la guerre nous a toujours paru un rude fléau. Mais il est des moments où certaines causes sacrées seraient décidément trop faibles contre la gangrène

1. Ces aphorismes et sentences recueillis par Pierre Chardon ont été empruntés pour la plus grande partie aux articles de l'*Action française quotidienne* d'avant-guerre (années 1912, 1913, 1914).

intellectuelle et morale du sophisme ou de la corruption, si la force du fer ou celle du bâton ne se déterminait à l'intervention généreuse.

***

Ah ! je crois au génie humain. Ce que je ne puis croire, c'est la possibilité d'abolir les deux passions qui l'échauffent et qui l'inspirent, ces beaux feux alternés de haine et d'amour sans lesquels il se coucherait et mourrait sans avoir vécu. Ce qu'il est impossible de ne pas prévoir, c'est l'égale durée, l'égale persistance des passions humaines et du genre humain. Plus celui-ci exalte, ennoblit, enrichit les ressources de notre race et de notre terre, plus il ajoute au nombre et à la qualité des objets, de l'amour, du désir, de la haine et de l'aversion : possibilités de combats. L'enjeu des guerres en devient plus précieux comme leur matériel plus savant, comme leur esprit plus sublime. N'est-ce pas un enfantillage que de former, dès lors, même le simple rêve de les abolir !

***

Tous les hommes cultivés savent pourtant que les droits personnels varient d'homme à homme, de situation à situation, de fonction à fonction, le roi et le berger, le chef de famille et le célibataire, le magistrat et le simple citoyen ayant des droits fort inégaux, et cette inégalité ayant précisément pour mesure la différence des obligations, des responsabilités, des devoirs !

***

Pour bien penser, il faut s'exprimer avec exactitude et la parole exacte exige un vocabulaire juste, arrêté de près et soigneusement revisé.

***

La grande règle cartésienne et scolastique est de savoir ce dont on parle avant que de parler et de définir les notions avant de les utiliser.

***

Avant de les qualifier, afin de les qualifier avec exactitude, commençons à donner aux idées et aux choses le nom qu'elles tiennent de leur nature ou de leur histoire, de la saine nomenclature scientifique ou du bon langage usuel. C'est à ce

prix que l'on peut se comprendre les uns les autres et qu'on reste fidèle à ses propres pensées.

***

La communauté du langage est un lien suprême, dernier élément de concorde et d'unité à l'intérieur du plus divisé des Etats. Ne fût-on plus d'accord sur la nécessité de conserver l'indépendance de la Patrie, on resterait uni sur le sens des mots qui servent à constater cette division, peut-être même sur les principes du vrai et du faux, du juste et de l'injuste qui président à l'usage de ces mots. Une langue commune, c'est encore le vestige d'une cité.

***

Les choses sont périssables. Ce qui ne périt pas, c'est le rapport des choses, leur rapport éternel et qui, en tout cas, semble se vérifier de tout temps.

***

Ni Descartes, ni Bacon, ni Aristote n'écrivirent sur les méthodes grecques, anglaises ou françaises ; ils ont traité de la méthode générale de l'esprit humain ; la science n'est pas seulement internationale, elle vaut pour le genre humain, même sauvage ; elle doit être, elle est interplanétaire.

***

Il suffit d'un rien pour détruire. Il faut des années d'efforts, de labeur, de patience pour créer. Le sale souffle d'un rhéteur suffit à ruiner. La croissance des sociétés est plus lente que celle de l'embryon, du nourrisson et de l'enfant ; leur chute est relativement plus rapide encore que celle de l'être vivant que supprime une balle ou un coup de couteau.

***

Quand on voit poindre les mots d'« individualité » ou d'« individualisme » employés au sens favorable, on peut être assuré que l'auteur va radoter.

***

La politique est un art de l'action commune. Elle diffère, par sa nature et par son objet, de l'intelligence vérificatrice et

critique. Si le pas est donné aux hésitantes lenteurs de la méfiance, aux balancements du débat, l'œuvre propre du politique avorte, ou elle impliquera d'effroyables déperditions.

***

Sans crédit ni foi, rien n'avance.

***

La garantie de la liberté de chacun comportera une servitude de tous. Vraiment de tous, jusqu'au dernier.

***

Le vrai vaut par lui-même, mais il y a des vérités amères et des vérités douces. Il y en a d'utiles, il y en a de dangereuses. Il y en a qu'il faut réserver pour les sages et d'autres qui conviennent à la nourriture de tous.

***

Nos populations sont trop sensibles à la parole des tribuns qui les agitent et les bouleversent ; les institutions d'un peuple ne doivent pas correspondre uniquement à ses défauts, mais les équilibrer par la discipline de ses vertus.

***

« Le monde en s'épurant s'élève à l'unité », a chanté le grand Lamartine. Quand nous verrons reluire l'étoile de la pureté, il sera temps de calculer l'avènement de l'unité. Ce ne sera pas pour demain.

***

Pour songer sérieusement à fondre les nations les unes dans les autres sans égard à leurs différences caractéristiques, il faut commencer par les ignorer vigoureusement.

***

L'avenir est aux peuples qui, au lieu de mettre stupidement aux prises l'élément temporel et le spirituel, s'arrangent pour assurer leur accord hiérarchique et leur coopération constante.

***

Celui qui fait mal sa besogne ou qui ne la fait pas, celui qui ne sait que saboter ou flâner est aussi le premier à faire la cri-

tique de quiconque s'élance au fort de l'action : ses chefs sont des idiots, des traîtres, des capons, pis encore. Regardez-le en face, et vous verrez si la capacité de son esprit peut aller au delà de ces négations sans portée utile, non sans effets pernicieux. Un moyen de le faire taire est de lui demander ses états de service.

***

Auguste Comte a raison, il n'y a pas de Religion de la discussion, ni de Morale de la discussion, car dès qu'on agit moralement et religieusement, on ne discute plus, on se décide, on risque.

***

Les idées les plus générales, à l'état diffus, ne font que détruire. Elles ne conservent, elles ne construisent que fortement organisées et incarnées en des hommes vivants.

***

Ce qui naît d'un ordre presque purement physique et personnel, des liens du sang et de l'association des destins, s'achève dans l'ordre moral et rejoint, pour le renforcer, tout ce que la civilisation et la religion conseillèrent de généreux, de pur, d'affiné, de désintéressé, souvent d'héroïque.

C'est le bienfait du Temps, mais du Temps asservi aux intérêts supérieurs de la société humaine ; du Temps surmonté et vaincu par le courage et la persévérance de quelques-uns ; du temps utilisé, capté, domestiqué à la façon de l'eau, de l'électricité et de l'air, de manière à réaliser, dans la fuite et la décadence des choses, quelque chose qui dure et s'accroît en persévérant dans la vie.

***

Une situation claire peut donner l'alarme et aussi porter ses remèdes. Le mal qu'on plâtre et qu'on néglige est celui qui tuera.

***

La sincérité n'est pas la vérité. L'intention la plus droite et la plus ferme volonté ne peuvent faire que ce qui est ne soit pas.

***

L'opinion est une masse souvent lourde. Elle a besoin d'émotions épaisses et d'excitants grossiers pour s'intéresser à prévoir. Elle vit du présent, ou l'avenir immédiat la préoccupe seul.

***

Quand le salut public cesse de s'imposer comme loi suprême, les démocraties songent à leurs commodités, qu'elles appellent la justice, ou l'égalité ou la liberté.

***

Si les conséquences sont folles, il faut que les principes eux-mêmes soient fous. Mais si les principes sont raisonnables, on doit les suivre jusqu'au bout.

***

L'état d'esprit étiqueté n'importequiste ou solutionniste demeure ouvert, béant à toutes les illusions et aux plus funestes.

***

Une brouille absolue avec la raison précipite dans la chimérique et oblige à sacrifier le réel dont on vit.

***

Le mouvement de la vraie civilisation se compose de réciprocité de services, de réciprocités d'action et de réaction s'exerçant de haut en bas et de bas en haut. Il y a toujours péril à retarder des réactions si nécessaires par des différenciations sociales trop profondes.

L'élite a besoin de la masse comme la masse de l'élite, celle-ci doit donc tendre à attirer à elle les classes inférieures, mais non pas à s'isoler d'elles, ni à se couper de communications avec elles.

***

On reconnaît les sots à leur mépris affiché du syllogisme et les pauvres d'esprit à leur mésestime de la raison.

***

Je me demande par quel bizarre jeu d'imagination l'on a pu établir une contradiction entre l'esprit d'autorité, même impé-

rieuse, et la bonté. C'est le libéralisme qui, tout au contraire, doit logiquement déterminer une certaine méchanceté dans l'esprit qu'il découvre et qu'il livre aux atteintes extérieures sans autre défense qu'un optimisme universel : le libéral qui rencontre un obstacle ou se croit menacé devient jacobin.

***

L'autorité dépendra et le pouvoir sera esclave tant que l'un et l'autre seront engendrés d'un parti, tant qu'ils représenteront le choix du supérieur par l'inférieur hautement qualifié anarchiste et absurde, par Auguste Comte.

***

Nous ne méprisons nullement les mots, quand ils sont beaux, ni les idées, quand elles sont justes, mais enfin, la libre expression des plus hautes vérités ne peut suffire à définir le gouvernement d'un pays.

***

Le héros véritable est un sage. Neuf fois sur dix, le capon est un imbécile.

***

Il n'y a rien de plus difficile qu'une réforme. Il n'y a rien qui suppose plus d'assiette, de fermeté, d'énergie, de stabilité dans un gouvernement.

***

L'action est une grande maîtresse. L'action de tout le corps et de toute l'âme est une puissante institutrice de vérité et de salut.

***

Il n'y a pas à diviniser la force; il n'y a pas à l'avilir non plus, la force est bonne en soi.

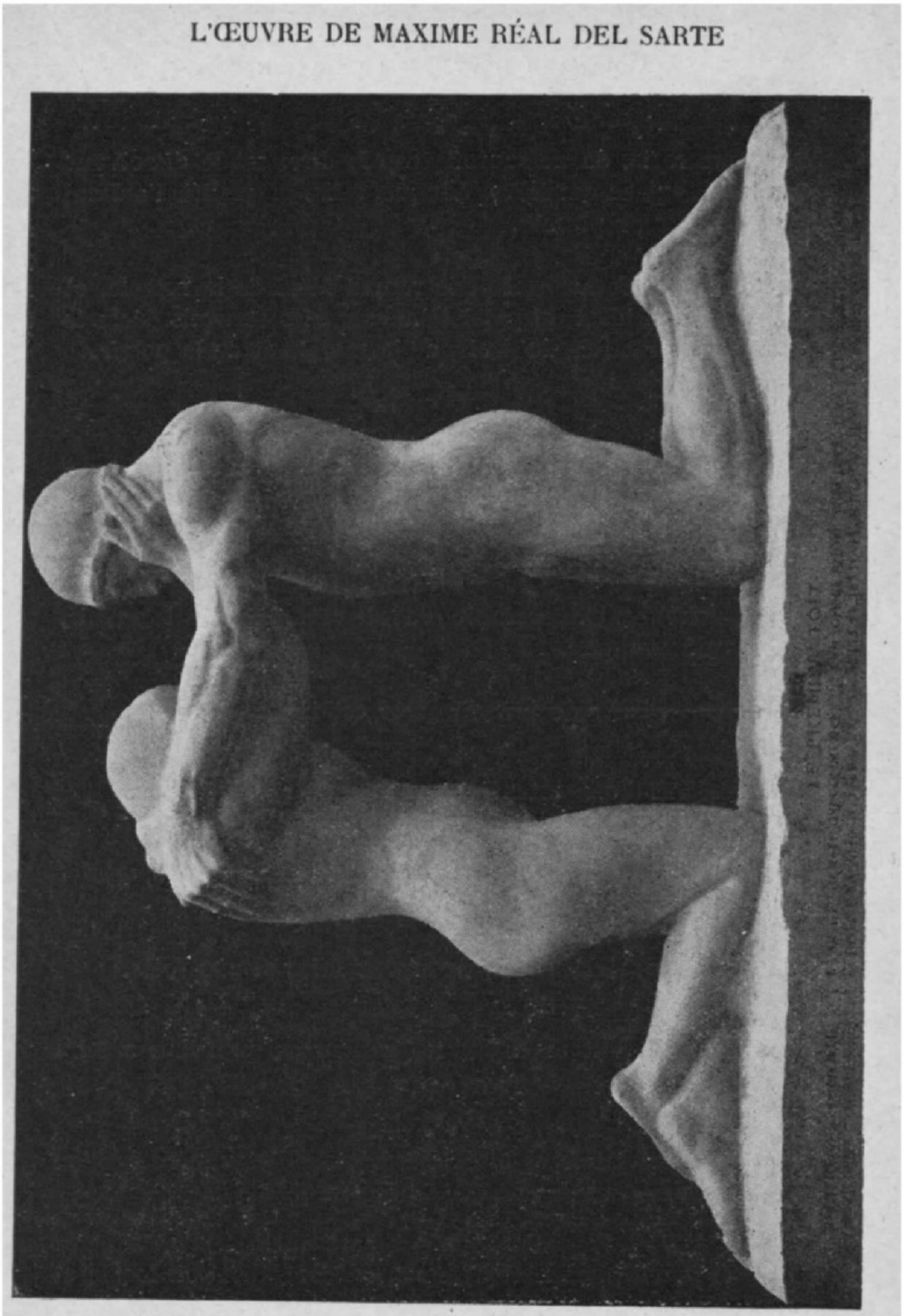
***

Les hautes énergies sont souples. L'homme vraiment fait pour savourer les joies de la vie est celui qui sait s'en passer avec une égale allégresse.

***

Le pacifisme porte le germe de guerres infiniment plus cruelles que celles qui naissent sans lui.

L'ŒUVRE DE MAXIME RÉAL DEL SARTE



Cliché Photo-Art.

LE PREMIER TOIT

***

La démocratie, on ne saurait trop le dire, est le dissolvant naturel de tout ce qui élève, éduque, affine et qualifie l'animal à deux pieds sans plumes.

***

Le roman idéal du droit et le roman idéal de la morale, et même le roman idéal du patriotisme sont les ennemis déclarés des véritables réalités du droit, de la morale et de la patrie.

***

Le réalisme véritable ne consiste pas à subir toutes les idées de réforme ou de conservation qui flottent ou voguent dans l'air. Le réalisme suppose une étude attentive de la nature des choses, et d'abord dans leurs grandes lignes et dans leur direction générale.

***

Il est extrêmement agréable d'avoir raison, et de le savoir, et de savoir pourquoi.

***

Ce délicat plaisir de prévoir juste est incomparable.

***

La sincérité d'une intention repentante ne suffit pas.

***

Il faut être fou à lier pour se croire à l'abri des préjugés et des passions.

***

On prête aux riches, mais aussi aux sains et aux forts.

***

Les Français ont eu toutes les ressources qu'il leur a fallu pendant la guerre parce qu'ils se sont bien battus .

***

Une autorité faible et molle ne créera point une délégation forte, elle aura peur de rien lâcher du peu qu'elle a.

***

Pas de renaissance nationale sans décentralisation locale et professionnelle.

***

La vérité est intraitable. Ce sont les intérêts humains qui ont le devoir de composer et de concilier. Au-dessus d'eux, la vérité se garde pure. Elle ne varie pas au fond de son ciel. Ce qui est, est. Ce qui n'est pas, n'est pas. Nous n'y pouvons rien.

***

La carence du pouvoir ressemble à la vacance d'un champ. Le prend qui veut, le tient qui peut.

***

Le droit au commandement existe avant d'être reconnu ; il n'est reconnu que parce qu'il existe, et il n'existe qu'en raison du pouvoir réel, bienfaisant, déjà exercé, accepté, obéi en fait.

***

La propriété du pouvoir ressemble aux autres propriétés, elle résulte du travail, du travail fait, « bien fait ». La force toute nue peut s'appliquer au bien et au mal, à la construction et à la destruction. Quand elle a fait le bien, quand elle a construit, elle a le mérite, elle en a le prestige et la gloire, elle en a aussi le produit qui s'appelle l'autorité.

***

Ce que dit Rodin de la statuaire hellénique convient parfaitement à tout vrai chef-d'œuvre de l'art classique. La beauté rayonne la vie. L'unité d'expression est chez elle le signe d'une mise en ordre excellente, et non d'une nature ratissée ou ratatinée.

***

Aucun lettré ne peut s'y tromper ; ceux qui savent Molière, ceux qui savent Voltaire, ceux qui savent Rabelais et maître Villon, ne s'y trompent jamais que par hypocrisie ou par lâcheté : le gros mot, le mot gras est « en sa place » quand il sert à démasquer quelque fraude ou que l'explosif fait sauter une ruse de l'ennemi.

***

Le bon écrivain français sait toujours ce qu'il fait quand il s'encanaille.

***

C'est aux choses moyennes et secondaires que se décèlent la fermeté et le sérieux d'un état d'esprit.

***

Comme toutes les plus belles inventions de l'homme sont nées de sa tristesse et de son mécontentement, les beaux éclats de l'histoire des peuples ont été presque tous préparés, mûris et enfantés dans quelque douleur.

***

L'art humain, c'est de faire accorder et converger ce qui semblait voué à l'opposition éternelle.

***

Le ridicule de la langue allemande où la pensée ne va jamais sans lourdes images, oblige à concevoir ce peuple sauvage véritablement comme il est : race enfant et d'esprit grossier, force rudimentaire qui n'excelle qu'à tout casser.

***

L'atticisme conseille de ne jamais qualifier à la légère, de ne pas abuser des qualifications, mais seul un atticisme faux proscrit le juste jugement qui suit et qui couronne l'enquête et l'examen. Il faut conclure quand on a commencé à penser, comme il faut agir quand on a conclu. L'épithète arrive après le nom, comme l'acte éclôt au terme de la pensée. Autant nous devons rassembler avec diligence les raisons d'une conclusion, pour qu'elle soit ferme et robuste, autant il est beau, il est bon, il est hygiénique, salubre et délicieux d'ajouter à la vue claire et nette du bien ou du mal, l'appréciation qui les nomme, qui engage notre personne, qui entraîne et décide les personnes autour de nous.

***

Le mot portant quelque juste et utile image rend des services comparables à ceux de la pure pensée.

***

Telle est l'unité de l'esprit humain : une intelligence profonde,

fût-elle saturée de passions et de préjugés, ne regarde en vain nulle part.

***

La pudeur est une parure, la nudité en est une autre. Une ligne élégante se suffit, comme une taille belle et svelte, élancée d'un jet pur.

PATRIOTISME ET CATHOLICISME

Commencer par affiner l'idée de la France.

***

Autant il est utile, nécessaire et prudent de maintenir et de cultiver avec soin chacune des idées morales, sociales, philosophiques et religieuses en accord avec l'idée de patrie, autant il la faut expurger de ce qui pourrait ralentir son vol ou diminuer sa clarté.

***

Nous servons la patrie non pour le plaisir et l'effort ou par acquit de conscience, mais afin de sauvegarder de rares beautés en péril, d'inestimables biens menacés.

***

Certes, il faut que la patrie se conduise justement. Mais ce n'est pas le problème de sa conduite, de son mouvement, de son action qui se pose, quand il s'agit d'envisager ou de pratiquer le patriotisme, c'est la question de son être même, c'est le problème de sa vie ou de sa mort. Pour être juste (ou injuste) il faut d'abord qu'elle soit. Il est sophistique d'introduire le cas de la justice, de l'injustice ou de tout autre opération de la patrie en un chapitre qui traite seulement de son être et de sa structure.

***

Le patriotisme est une matière excellente qui, nécessaire à tout, ne peut suffire à rien : il y faut l'organisation. Jeanne d'Arc, elle-même, eut besoin des troupes aguerries qui existaient de son temps et du chef politique et militaire sans lequel elles n'eussent été que des bandes tueuses et pillardes sans direction ni utilité.

Même exemple aux Croisades : notez la différence de Gauthier-sans-Avoir et de Godefroy de Bouillon.

***

Il faudrait plaindre un peuple qui ne peut porter la mémoire de ses bienfaiteurs.

***

Nous n'avons pas le droit de sacrifier la clairvoyance à la bravoure, ni la bravoure à la clairvoyance. La patrie veut être servie le mieux possible. L'enthousiasme seul ne suffit pas à constituer un état d'esprit digne d'elle.

***

Tous ceux dont le patriotisme est autre chose qu'une excitation nerveuse ou un jeu de muscles vocaux sentent comme nous : devant l'Etranger menaçant, il n'y a plus de partis, il y a la Patrie, et la Patrie veut pour défenseurs des êtres clairvoyants et non des aveugles, des hommes et non des bêtes, des citoyens capables de rapporter les effets aux causes, de voir le péril où il est, la trahison où elle est, non de pauvres sauvages impulsifs et désordonnés.

***

La pauvreté est une force pour un peuple comme le nôtre, incapable de désespoir.

***

Dante, repris par Machiavel, nous prévient que tous les peuples ont aimé tour à tour crier : « Vive ma mort et meure ma vie ».

***

Les Français n'ont pas plus le droit d'épuiser la France, que les pêcheurs n'ont le droit d'épuiser la pêche, ni les chasseurs la chasse. Nous ne sommes que les usufruitiers du présent, les Français morts nous ont comblés d'assez de biens forgés et amassés dans la suite des âges pour que l'on soit autorisé à prendre la défense de l'avenir en leur nom.

***

Avant la volonté du peuple, il y a le salut de ce peuple, les conditions de ce salut. Quand même la nation dirait « Vive ma

mort », les patriotes auraient toujours le devoir de répondre qu'une majorité de vivants dénaturés n'a pas le droit d'engager l'honneur des Français morts, ni la liberté des Français à naître.

***

Les prétentions de l'Allemagne à l'empire du monde ne sont pas justifiées par la supériorité de l'intelligence et de la civilisation : les grossières erreurs qu'elle a multipliées en font assez la preuve.

Le Germain est trop bête pour prétendre à l'empire romain.

***

La plus courte distance entre un gouvernement sérieux et un marchand d'or qui se moque, c'est la longueur d'une de ces chaînettes qu'on appelle, en argot de police, cabriolet. On ne discute pas avec le marchand d'or. On commence par s'assurer de sa personne. Ensuite, on voit.

***

On ne dira jamais assez le tort que nos guerres religieuses du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle ont fait à l'unité française. C'est de ce point de vue que l'on peut voir un peu nettement le passé et comprendre l'essence des querelles de notre temps.

***

Le prosélytisme religieux se comprend. Il est de droit naturel, il coule de source. Mais le prosélytisme irréligieux, d'où vient-il ? Et que signifie cette rage à vouloir, cette passion à désirer non que les hommes croient ou admettent une doctrine déterminée, mais que, d'abord et avant tout, et toute autre affaire cessante, ils la rejettent ou l'oublient.

***

On se contente de procéder envers le fait historique appelé l'Eglise catholique comme on procéderait envers Sainte-Beuve, ou Chateaubriand, ou Cicéron. On s'efforce de voir ce qui appartient à l'essence de l'œuvre et ce qui en est l'accident. Le *Tantum relligio* de Lucrèce ne s'adressait pas à l'Eglise catholique, et ce n'est pas le pape de Rome qui immola Iphigénie. Mais on se tromperait encore en supposant que les sacrifices humains

soient le propre des seules religions. Toutes les idées fortes, toutes les conceptions vivaces ont fait couler le sang, comme elles ont agi sur l'activité de l'or. Seulement l'histoire du monde témoigne que les idées ont été libres, puis ont cessé de l'être, toutes réduites en esclavage, peu à peu, et, seule, l'Eglise catholique professe et pratique le principe de son indépendance à l'égard des forces matérielles, en déclarant la dépendance de ces forces à son égard.

***

L'Eglise a sauvé la civilisation, les sciences, les arts et les lettres de la barbarie germanique, de la barbarie huguenote et de la barbarie révolutionnaire.

***

Le privilège catholique est une affaire de justice, dans un pays né et développé en religion catholique.

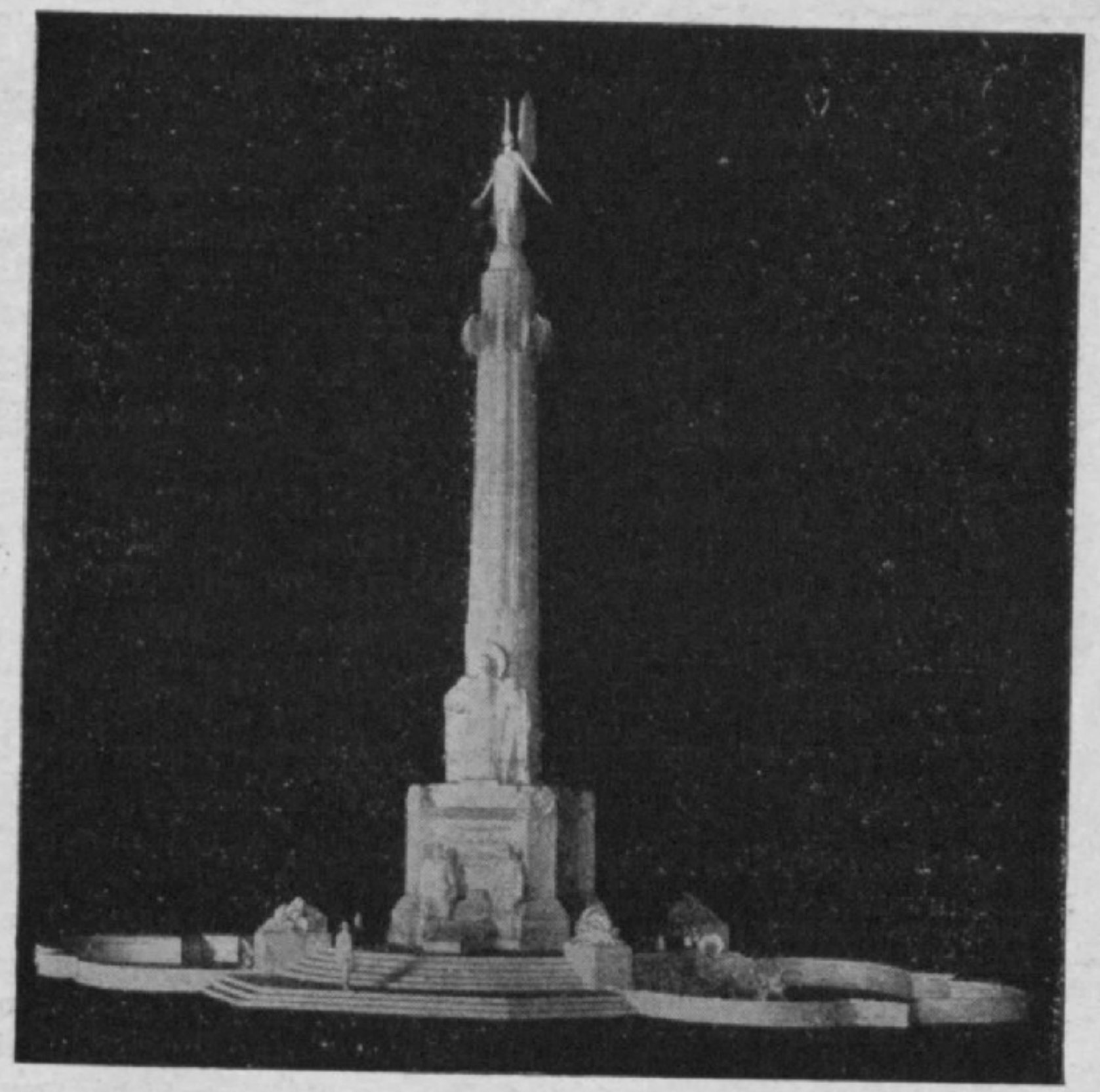
***

Indépendamment de la foi, rien ne peut faire que nous ne soyons pas nés catholiques. Nos habitudes spirituelles et morales ont été contractées entre le baptistère, la Sainte Table et l'autel catholique. Cela peut varier d'homme à homme, ou de village à village, mais à prendre la grande moyenne de nos populations, nous sommes faits ainsi et pas autrement, cela ne dépend de personne, pas même de nous.

***

L'homme de génie qui demanda et reçut à Reims le baptême catholique, au lieu du baptême arien propre aux autres barbares, décida de la civilisation en Occident.

CHARLES MAURRAS.



Cl. Eugène Fontaine.

LE MONUMENT A LA VICTOIRE POUR LA VILLE DE ROUEN.

LA RÉVOLUTION NATIONALE

Cl. Boissonas.

GEORGES VALOIS.

I

LA France est aujourd'hui dans une situation révolutionnaire, par suite de la défaillance de l'Etat qui s'est révélé totalement incapable d'imaginer et d'appliquer les solutions à tous les problèmes nés de la guerre.

Nous sommes, à vrai dire, dès maintenant entrés dans la révolution. Mais quelle révolution est en cours ? Et quelle position prendront les patriotes dans ce mouvement ? Notre réponse est que la révolution en cours est la révolution nationale, et ce sont les patriotes qui l'accomplissent et qui la mèneront jusqu'au bout.

La révolution nationale, c'est le mouvement par lequel, au 2 août 1914, toutes les institutions parlementaires, bourgeoises, libérales, démocratiques sont brusquement renversées et remplacées par ce que Maurras a nommé la monarchie de la guerre. Et c'est l'installation au pouvoir de l'esprit héroïque, de l'esprit du combattant, qui se subordonne l'esprit bourgeois, c'est-à-dire l'esprit mercantile et juridique.

C'est cet esprit héroïque, qui fait passer le marchand après le combattant, qui nous assure la victoire des armes. Mais, au 11 novembre, l'esprit héroïque perd le pouvoir. Et sous le nom national, c'est l'esprit bourgeois, mercantile et parlementaire,

qui reprend les affaires en mains, et qui perd la victoire gagnée par les combattants. Le combattant avait fait la victoire avec l'épée ; l'esprit mercantile veut faire la paix au nom d'un droit séparé de l'épée, et au nom des affaires et des intérêts dits économiques. C'est ainsi que la victoire, abandonnée, nous abandonne. L'esprit de la victoire n'anime plus la politique française. Cela est si net que l'on ne commémore la victoire que par des monuments aux morts, conçus comme des monuments de deuil et non comme des monuments de gloire. De 1919 à 1924, les gouvernements français ont eu honte de la victoire. Ils ont conçu la guerre comme un procès, et ils ont voulu faire payer l'Allemagne au nom du droit, et non pas au nom de la victoire. C'est l'esprit bourgeois qui s'exprimait par là.

A la fin de 1918, cet esprit a fait une contre-révolution masquée ; la contre-révolution s'est développée de 1918 à 1924 ; elle a abouti tout naturellement aux élections du 11 mai.

Les patriotes reprennent aujourd'hui la révolution du 2 août 1914, interrompue pendant cinq ans. Ils ont pris conscience du caractère révolutionnaire du mouvement qui est le leur ; ils se rendent compte qu'ils ont à accomplir une révolution totale, par laquelle ils détruiront l'Etat libéral et ses institutions politiques, économiques et sociales. Il ne s'agit pas de réformes, mais de révolution, dont l'objet est de fonder, au-dessus des partis et des classes, un Etat national dont l'âme sera l'esprit héroïque.

II

Le gouvernement du Bloc National, c était la contre-révolution masquée sous le langage du combattant. Le gouvernement du Bloc des Gauches, c'est la contre-révolution démasquée. Masquée ou démasquée, la contre-révolution échoue dans ses entreprises. Elle est incapable de tenir l'Etat et de gouverner le pays. Le Bloc National avait amené le pays aux bords de la faillite, évitée au dernier moment par un acte dictatorial ; le Bloc des Gauches prépare la banqueroute. Bilan des deux blocs : ruine financière de l'Etat ; aucun paiement de l'Allemagne ; les frais de la guerre, des réparations et des pensions à la charge de la France ; aucune réorganisation politique, économique et

sociale ; ruine des petits épargnants par la baisse du franc. En résumé, faillite générale.

Mais qui fait faillite ? Est-ce l'Etat français ? Non : c'est la bourgeoisie qui le tient, sous le nom conservateur, libéral ou radical. Il faut le dire nettement : la bourgeoisie s'est révélée impuissante, en France comme dans toute l'Europe, au gouvernement des Etats et des peuples. Ceci vaut quelques explications.

Il ne s'agit pas de nier les vertus bourgeoises. Ces vertus sont grandes ; elles sont indispensables à la vie d'une nation. Lorsqu'elles sont à leur place, c'est-à-dire dans la vie municipale et corporative, économique et sociale du pays, elles sont le grand moyen de l'épargne de toute la nation, et elles assurent la prospérité matérielle des maisons privées. Mais elles ne sont pas à leur place à la tête de l'Etat, ce qui s'explique historiquement.

Qu'est-ce que le bourgeois ? C'est, originairement, l'homme qui, au temps de la reconstruction française du x^e^ siècle, a reformé, dans les bourgs et les bastides, les marchés, les lieux de l'échange, sous la protection du combattant qui tenait les châteaux-forts et chassait les brigands sur les routes. Le bourgeois a vécu à l'intérieur de ses murs, où il faisait ses affaires, pendant que le combattant assurait la paix ; le bourgeois n'assurait guère que la défense de ses murs ; il n'a eu qu'un rôle militaire passif. Dans ses bourgs et ses bastides, s'est ainsi développé l'esprit mercantile et juridique, et l'idée de la passivité dans la vie militaire. Pour cet esprit, le droit, c'est un contrat, tandis que le droit, pour le combattant, naît dans le choc des épées. La loi bourgeoise a été celle de l'argent, tandis que la loi du combattant était celle de l'héroïsme.

Mais lorsque la paix royale fut faite, l'esprit bourgeois, constatant qu'il était le grand créateur des richesses, ce qui est vrai, a perdu de vue que la paix n'était pas son œuvre, et il a voulu organiser le royaume sur le plan de ses républiques bourgeoises qu'étaient ses bastides et ses bourgs. C'est ce qui a produit Etienne Marcel. Devant le désastre qui en est résulté, il s'est rejeté vers le Prince : alors il a consenti à servir, et il a produit Colbert. Ainsi lorsque l'esprit bourgeois veut commander dans l'Etat, c'est Etienne Marcel ; lorsqu'il sert, c'est Colbert. Toute

la difficulté actuelle vient de ce que l'esprit bourgeois commande dans l'Etat.

Au surplus, si l'esprit bourgeois règne, il ne peut gouverner ; il est obligé de laisser exercer le pouvoir par les politiciens et par une ploutocratie peu nombreuse mais forte. Ce qui aggrave le mal. La ploutocratie veut résoudre tous les problèmes, intérieurs et extérieurs, selon la loi des affaires. C'est précisément ce qui est impossible.

III

Car cela produit une fausse conception de la paix.

L'esprit bourgeois dit : Travaillons, faisons des affaires, devenons riches, enchevêtrons les intérêts des divers peuples et nous aurons la paix. La paix pour lui est un résultat de ce qu'il appelle la solidarité économique. Et c'est pourquoi il veut la première place.

Le combattant dit, selon la raison et l'expérience :

— Je fonde la paix par l'épée, et, la paix demeurant protégée par l'épée, les peuples pourront travailler. Pour que les peuples travaillent, il faut donc que l'esprit du combattant, l'esprit héroïque, soit à la tête de l'Etat.

C'est le combattant qui a raison. La prospérité est le résultat et non la cause de la paix. La paix est l'œuvre du combattant. C'est pourquoi l'Etat, qui est le mainteneur de la paix, doit reposer sur les vertus héroïques.

L'histoire confirme cette vue de l'esprit. Particulièrement en Europe. Le grand fait qui domine l'histoire européenne, c'est que, les terres européennes étant de fertilité extrêmement inégale, il y a un mouvement constant du Nord et de l'Est, où la vie est rude, vers le Midi où la vie est plus douce et exige un effort de travail moins grand. Les peuples du Nord et de l'Est ont toujours pressé les peuples du Midi pour prendre leur place, aux bords de la Méditerranée, qui peut être regardée comme le lac sacré de la civilisation. Si les peuples du Midi laissent tomber leurs armes, ils sont inéluctablement pillés et massacrés par les peuples du Nord, qui sont invinciblement attirés par les pays du soleil.

Ce sera la gloire éternelle de Rome que d'avoir compris cette grande loi historique de l'Europe. Rome a compris que, occupant un pays privilégié, il lui fallait le défendre, et le défendre activement, en reportant toujours plus au nord les limites de la civilisation. La lance du Barbare était tournée vers Rome. Rome la retourna vers le Barbare. Le guerrier barbare est dévastateur. Le soldat romain fut pacificateur et constructeur. Ainsi fut fondée la *Paix romaine,* qui demeure une des plus grandes œuvres que le monde ait connues. C'est sous la protection des légionnaires, des combattants, que les peuples connurent la paix, la prospérité, la solidarité. C'est la grande création des vertus de la Rome héroïque. L'œuvre s'écroula lorsque Rome fut corrompue par l'argent, et l'Europe fut saccagée pendant des siècles. Il a fallu plus de dix siècles pour rendre à l'Europe le sens romain de sa mission. L'esprit mercantile est incapable de le retrouver. Maître des Etats comme il l'est actuellement, il rouvrirait l'Europe à la Barbarie, qui est toujours prête à s'élancer au pillage du monde romain.

IV

Il faut donc rendre à l'esprit héroïque l'Etat et le gouvernement. C'est l'objet de la révolution nationale; qui sera celle du combattant. C'est par là que la France rentrera dans la grandeur et la prospérité. Le problème pratique est donc de retirer à la bourgeoisie un pouvoir politique qu'elle est d'ailleurs incapable d'exercer, par position, de la rendre à sa fonction d'organisatrice du travail, des échanges, de l'épargne et de l'administration corporative et locale : ce sera d'ailleurs le salut de la bourgeoisie, car c'est par là qu'elle retrouvera sa grandeur propre.

Il faut renverser l'Etat libéral, parlementaire et bourgeois, et dresser l'Etat national. L'Etat national, c'est un chef, chef d'une famille, qui devient le chef des chefs de famille. Auprès de lui, l'élite qu'il appelle au gouvernement du pays et qu'il recrute surtout parmi les combattants, et chez tous ceux qui ont le sens de la grandeur. Devant lui, pour représenter le pays l'Assemblée non politique des chefs de famille, des régions et des cor-

porations. A tous, le Chef, le Prince impose le respect de l'intérêt national ; il refait l'alliance du Prince et du Peuple pour maintenir les grands dans la loi nationale.

La révolution nationale accomplit ensuite son œuvre totale : elle fait de la Famille la cellule de la nation ; elle organise les corporations ; elle recrée une monnaie saine, l'instrument de mesure de toutes les valeurs ; elle fait cesser l'anarchie économique ; de concert avec les groupements ouvriers, elle donne à la vie ouvrière la sécurité et la stabilité qui lui manquent. Elle fait la chasse à la misère, à la laideur, à la médiocrité. Elle organise la prospérité, la beauté, l'ascension des meilleurs qu'elle va chercher aussi bien parmi les grands que parmi les gardiens de bestiaux. Elle coalise tous les efforts pour la grandeur.

V

Ce sont les combattants qui seront les grands artisans de la révolution nationale. Avec eux seront les patriotes. Et, vraisemblablement, d'autres hommes qui paraissent loin de la patrie aujourd'hui. Parmi les communistes, il y a beaucoup d'hommes qui ne sont communistes que parce qu'ils n'avaient pas trouvé de solution au problème bourgeois. La solution communiste, qui consiste à supprimer les bourgeois, est absurde, et inspirée d'ailleurs par un résidu d'idées bourgeoises. La solution, ce n'est pas la suppression, c'est l'utilisation du bourgeois. Il faut que l'Etat national, placé au-dessus des classes, oblige les bourgeois à travailler plus et mieux qu'ils ne le font, mais à leur place. Quand cette solution apparaît, le communiste est en état de changer ses conclusions, s'il n'a pas l'intelligence totalement fermée. Alors, il s'aperçoit qu'il n'est rien d'autre qu'un fasciste qui s'ignore.

Il y a une chose remarquable : fascisme et communisme viennent d'un même mouvement. C'est une même réaction contre la démocratie et la ploutocratie. Mais le communisme moscovite veut la révolution internationale parce qu'il veut ouvrir les portes de l'Europe à ses guerriers, qui sont le noyau des invasions toujours prêtes à partir pour les rivages de la Méditerranée.

Le fasciste latin veut la révolution nationale, parce qu'il est obligé de vivre sur le pays et, par conséquent, d'organiser le travail sous le commandement de sa loi nationale.

La révolution internationale rendrait l'Europe à la guerre et à la Barbarie. La révolution nationale sera la mère de la paix et de la prospérité. Lorsque l'esprit héroïque commandera de nouveau dans l'Etat, la France pourra accomplir la mission qu'elle tient de la victoire du combattant : elle sera la grande protectrice de la paix, c'est la charge que lui impose la victoire. Alors, sous son inspiration, les peuples formeront le faisceau romain, le faisceau de la chrétienté, qui refoulera la Barbarie en Asie ; il y aura de nouveau une grande fraternité européenne, une grande paix romaine et franque, et l'Europe pourra entrer dans le grand siècle européen qu'ont annoncé les combattants, et dont les premières paroles ont été celles que Maurras a prononcées au début de ce siècle, lorsque, par l'*Enquête sur la Monarchie*, il rendit à l'Esprit ses disciplines classiques.

GEORGES VALOIS.

L'Offensive Germano-Asiatique contre la Culture Occidentale

Par HENRI MASSIS

« Nous sommes un certain nombre en Europe à qui ne suffit plus la civilisation d'Europe... Nous sommes quelques-uns qui regardons vers l'Asie. » C'est en ces termes que Romain Rolland, fils insatisfait de l'esprit d'Occident, s'efforce de propager parmi nous ce retour à l'Asie qui est devenu en Allemagne une sorte de mot d'ordre, et qu'il cherche à acclimater sous notre ciel de singulières doctrines qui ont pour fin la dispersion définitive de l'héritage de notre culture au profit d'un ascétisme équivoque, où toutes les forces de l'homme se dissolvent dans un mysticisme de mauvais aloi. En fait, l'apologiste de Rabindranath Tagore, du Mahatma Ghandi, d'Ananda Coomaraswamy, sous le prétexte de faire entendre à la France le message de l'Inde et de travailler à « la plus grande civilisation », s'associe à l'œuvre destructive que les intellectuels d'outre-Rhin ont entreprise depuis la fin de la guerre pour nous *désoccidentaliser*.

Cl Manuel.

HENRI MASSIS.

Atteinte dans ses ambitions d'hégémonie spirituelle, l'Allemagne, dès 1918, a proclamé par la voix de Spengler « la décadence de l'Occident », et salué l'avènement d'une nouvelle foi religieuse en l'Orient. A Darmstadt, le comte Keyserling a ouvert une Ecole de la Sagesse, où ses disciples demandent aux *yoghi* de satisfaire aux besoins d'une spiritualité inquiète. On a vu, à Munich, des foules délirantes suivre dans les forêts le poète hindou Rabindranath Tagore dont les balbutiements de fakir surent

engourdir leur orgueil blessé. Fidèle à l'esprit schopenhauerien, l'Allemagne de la défaite reprend contact avec l'Orient natal.

Les ouvrages concernant la langue, la philosophie et l'art des peuples asiatiques se multiplient de toutes parts ; l'œuvre de Bouddha a été intégralement traduite par Karl Neumann; l'*Eternel Bouddha* de Léopold Ziegler a trouvé des milliers de lecteurs ; l'énorme *Histoire de la philosophie hindoue*, de Deussen, vient d'être réimprimée. Malgré la crise de la librairie et les frais que de telles publications engagent, Eugen Diederichs, d'Iéna, n'hésite pas à faire paraître une traduction en dix volumes des principaux traités de Confucius, de Mencius et de Laotsu. Presque toutes les monographies d'art sont consacrées à l'art de l'Inde et de la Chine anciennes. Et comme le note R. Zabloudorsky, à qui j'emprunte ces détails, l'intérêt que les Allemands trouvent à cette sorte d'études n'a « rien de commun avec celui que Gœthe et Herder avaient jadis manifesté pour la première traduction de Sakuntala, ni avec l'admiration de Humboldt pour la traduction latine que Schlegel avait faite du Bahavad-Ghita. Cet intérêt n'est point seulement « littéraire ». Il n'est pas davantage inspiré par l'attrait d'une culture exotique. Qu'est-il donc en son fond ? Nostalgie d'un autre idéal, stupeur engendrée par l'écroulement de sa propre culture, sentiment que l'éthique germano-latine a fait son temps, attente messianique d'une parole de vie qui mènera vers la nouvelle étape l'humanité nouvelle ? Ce sont là les prétextes dont s'enveloppent les théories que l'Allemagne a fiévreusement élaborées pour se masquer sa déchéance. Mais sous les pensées de ses poètes, de ses philosophes qui, comme Herman Hesse ou W. Bonsels, ont soudain subi le sortilège asiatique au point de « se muer en l'âme d'artistes-sages du Céleste Empire », une sorte de dépit, d'amer ressentiment se découvre, une aversion secrète pour la culture, pour l'esprit qui a vaincu.

Impuissante à nous abattre par la force de ses armes, c'est cet esprit même que l'Allemagne cherche désormais à atteindre, et toute son idéologie s'applique à gorger l'univers de son propre désenchantement, à proclamer la ruine de l'Occident dont la maîtrise lui échappe, à cultiver pour les répandre à travers les membres de l'Europe ravagée les germes d'un asiatisme corrupteur.

Une certaine conception du monde — et où s'incarnait en quelque sorte l'esprit occidental — voilà ce que nous étions, ce qu'elle voulait réduire et qui l'a vaincue en s'imposant. Voilà ce que l'Allemagne ne nous pardonne pas ; et c'est à brouiller cette claire évidence que ses intellectuels s'acharnent, à la faveur du désarroi causé par une paix qui a justement le défaut d'être rédigée dans une autre langue, dans un autre style, selon une autre logique que la victoire — c'est, dis-je, à discréditer l'esprit qui a vaincu, au risque de voir la civilisation même disparaître dans les écroulements que leur sombre philosophie prophétise. Cette obscure volonté de destruction qui passe à travers le fameux livre d'un Spengler, *Der Untergang des Abendlandes*, flatte l'Allemand dans ce goût instinctif qu'il a pour le trouble, l'inachevé, pour la chose qui n'est pas, le nouveau qui n'a pas de nom, le chaos d'où tout peut sortir, où l'imagination peut tout rêver, où rien ne possède ni forme, ni limite... Mais sous le couvert d'un romantisme qui proclame la ruine de la culture matérielle, répudie l'idôlatrie de l'organisation, exalte la contemplation intérieure, c'est sa propre revanche spirituelle que l'Allemagne prépare — et son premier soin est de renverser les valeurs qui assurent à la France une trop évidente suprématie.

Rien de plus significatif, à cet égard, que le dialogue qui, dès 1919, involontairement s'établit entre les écrivains de France et d'Allemagne les plus soucieux d'entente et de rapprochement ; et c'est à dessein que je cite le Français Jacques Rivière et l'Allemand Ernst Curtius qu'on ne saurait tenir pour suspects de « nationalisme intellectuel ». Que pensait alors le directeur de la *Nouvelle Revue Française* ?

« L'intelligence française, disait-il, est la seule qu'il y ait au monde. Nous seuls avons su conserver une tradition intellectuelle... Nous seuls avons continué de croire au principe d'identité. Il n'y a que nous dans le monde, je le dis froidement, qui sachions encore penser. Il n'y aura, en matière philosophique, littéraire, artistique, que ce que nous dirons qui comptera. » Et voici la réponse de Curtius qui parut, quelques mois plus tard, dans le *Neue Merkur* :

« L'esprit allemand, disait en substance le professeur de Mag-

debourg, a cessé de regarder avec intérêt du côté de la France ; il n'en attend plus rien. Pour qu'à nouveau, il se tournât vers elle, il faudrait que la France, par un rejaillissement imprévu de sa force vitale, vînt lui prouver qu'elle est encore capable d'apporter au monde quelque chose de neuf, qu'elle sait produire autre chose que des dissertations sur l'amour ou des subtilités de style, qu'elle possède toujours des germes de fécondité artistique et peut briser l'étroite tradition où de plus en plus elle s'enferme, bref qu'elle va jeter, dans la confusion du dialogue européen, une parole de vie... Par contre, ce même esprit allemand qui s'est toujours ouvert aux souffles fécondants du dehors demande désormais sa nourriture spirituelle à la Russie, à l'Inde, à la Chine. C'est vers l'Est que regarde passionnément notre jeunesse. Soucieuse de se libérer des entraves qui pèsent sur sa pensée, elle tend vers une conscience asiatique de la synthèse universelle. »

Sans la favoriser ni même l'approuver, Curtius signale cette évolution de la jeunesse allemande comme un fait : « C'est là un tournant décisif », dit-il, et il ajoute : « Les sympathies qu'une partie de cette jeunesse accorde au bolchevisme ne sont qu'une manifestation de ces influences spirituelles de l'Orient. Quelle que soit l'attitude politique qu'on prenne à l'endroit du bolchevisme, une telle curiosité est éminemment révélatrice en ce qu'elle découvre un changement essentiel dans les directions de l'esprit occidental. Depuis Descartes, Voltaire, les philosophes du XVIII^e^ siècle et la Révolution française, il semblait normal que toute émancipation spirituelle et toute réforme sociale vinssent de l'Ouest. La France se sentait le flambeau de l'Europe. Si aujourd'hui elle prétend encore à ce titre, *elle ne trouvera plus chez nous d'oreille prête à l'écouter.* » Une déclaration comme celle de Paquet, dans la *Neue Rundschau* (mars 1921), est bien significative d'un tel état d'esprit. « Les colonnes de la civilisation germano-latine, élevées sur des fondements romains, chancellent, dit-il : le travail de reconstruction slavo-germanique commence. »

Périsse l'Occident plutôt que l'Allemagne renonce à être le monde de la Loi : voilà le sens de tels propos, et elle préfère de miner les assises de la civilisation humaine que d'accepter l'or-

L'ŒUVRE DE MAXIME RÉAL DEL SARTE

Cl. Photo-Art.

L'OISE VICTORIEUSE

dre de l'esprit qui a vaincu, de l'esprit qui seul pourrait créer la paix dont notre planète souffrante a besoin. Ce *retour à l'Asie,* prêché par ses idéologues, ses savants, ses professeurs — et que soutient, au reste, *une politique réaliste de domination germano-slave,* — cache mal une « tenace volonté de puissance ». L'Allemagne entend rester occidentale dans la mesure où elle se flatte d'avoir le génie de l'organisation et où elle rêve de devenir la Rome qui disciplinera le néo-messianisme de l'Orient, la Capitale de cette vaste *Eurasie* qui doit unir l'Est de l'Europe aux steppes asiatiques, à l'exclusion de la latinité déchue.

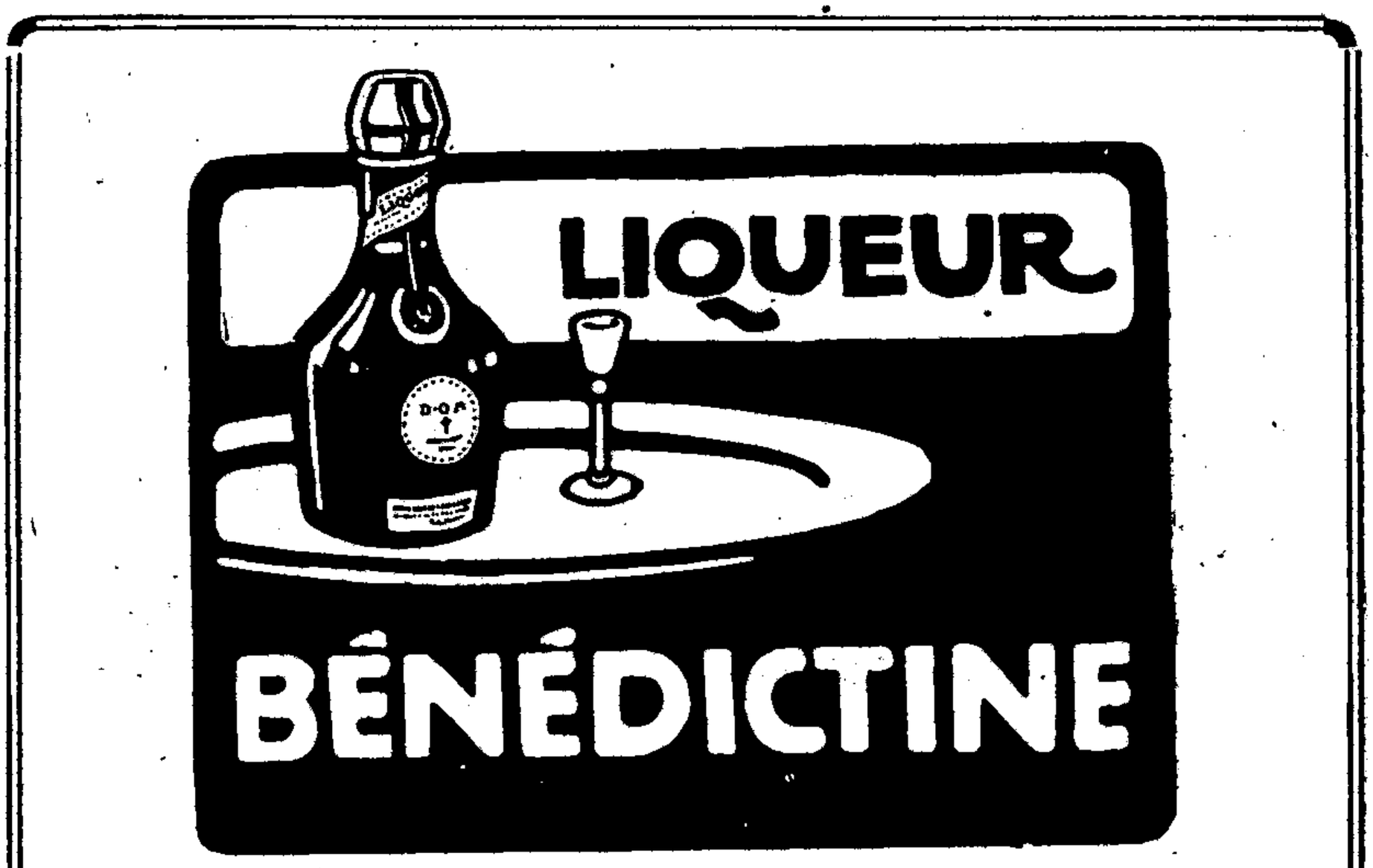
L'Allemagne a su mettre à profit l'angoisse de notre monde, cette lassitude de l'esprit qui se manifeste à la suite des grands bouleversements, pour l'atteindre, d'abord, dans son âme, dans ses principes spirituels. Son entreprise a trouvé des complicités dans toutes les doctrines qui ont énervé, affaibli, depuis plus d'un siècle, l'être même de l'Occident.

Et voici qu'un grand procès s'instaure où toutes les valeurs de notre tradition sont réellement mises èn cause. Que ce soit l'occasion de les revivifier, de les raffermir. Il n'y faudra rien de moins qu'une restauration intégrale des principes essentiels de la civilisation gréco-latine et du christianisme. Il ne s'agit pas, en effet, de sauver seulement le corps de cette Europe dissociée, mais de lui restituer la conscience de ses énergies, de sa foi, ce *sens de l'homme* qu'elle a laissé s'obscurcir par un exclusif souci de satisfaction matérielle. Car c'est comme un retour à la spiritualité perdue qu'on nous présente le message théosophique de l'Asie, c'est une conception de la sagesse qu'on oppose à l'Occident épuisé par la lutte pour l'existence et vidé de son âme. A cette fausse sagesse, ignorante du réel comme de la vraie vie de l'esprit et dont la spéculation égoïste s'égare dans le vertige du néant, l'Europe ne peut répondre qu'en opposant « la grande foi, la grande doctrine, la grande école d'énergie qui l'a formée et qui fait que nous ne sommes ni des Asiatiques, ni des Chinois, ni des Hindous » (1). Cette grande tradition de la sagesse antique et de la sagesse chrétienne, dont nous sommes les tenants, peut encore sauver tout ce qu'il y a de viable dans ce monde.

(1) Paul Claudel.

C'est à cette œuvre que les esprits constructeurs de la nouvelle génération sont conviés par l'histoire. Devant les menaces conjuguées du germanisme et de l'asiatisme, également inhumains, la mission spirituelle de la France apparaît toute claire. Pour venir à bout de ces doctrines destructives de notre être, il faut recommencer à civiliser notre Europe par l'enseignement d'Aristote et de saint Thomas. Comme l'écrivait Charles Maurras, dans son admirable hommage au cardinal Mercier : « L'esprit humain en sera le premier bénéficiaire. A la longue, le genre humain y regagnera les conditions naturelles du langage commun sans lesquelles il ne peut retrouver ni l'ordre ni la paix. »

HENRI MASSIS.



" La GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE "

ENTRETIENS

AVEC

Son Excellence BENITO MUSSOLINI, Président du Conseil, et avec M. GUISEPPE BULLO, mécanicien, chevalier de la Couronne d'Italie.

Par EUGÈNE MARSAN

Cl. Manuel.

EUGÈNE MARSAN

A Forli, quelques années avant la guerre, vivait un jeune instituteur, un écrivain socialiste que n'avait pas encore touché le rayon de la gloire.

Ce compagnon avait passé plusieurs années sur les routes de l'exil. Il faut prendre l'expression au pied de la lettre. Seul et perdu dans le vaste monde, contraint de gagner sa vie, maçon, peintre en bâtiment, porte-faix, terrassier, travailleur errant que l'on embauchait ou non, et dans les périodes de chômage, étudiant. Il avait gardé ses convictions subversives, mais il avait trop avancé dans la connaissance du cœur humain : il ne voulait plus se payer de mots.

Les ouvriers de Forli s'étaient mis en grève. Ils traînaient d'un mitingue à l'autre, en palabres sans conclusion, qui aga-

çaient beaucoup notre homme. Pour finir, celui-ci les aborde, et leur dit avec cet air froid qu'il eut toujours : « Ce que vous faites est bête. Il faut rentrer à l'usine ou essayer la révolution. » Les autres s'écrient : « Vive la révolution ! » Très bien, répond-il, et il convoque tout son monde aux Jardins Publics, à quatre heures, le même jour.

Le moment venu, les Jardins sont envahis. Il paraît, il prend la parole, il est acclamé, il lance son premier : « Tous au chemin de fer ! » Mais tout à coup un cri s'élève : « La cavalerie ! » Et la foule se disperse assez rapidement. Or, ce n'était pas la cavalerie. C'était une voiture, attelée d'un cheval, dont les fers avaient sonné sur le pavé.

Qu'a-t-il compris ce jour-là, Mussolini, en descendant de la borne ou du banc de sa harangue ? S'il n'a pas encore douté de l'idéologie collectiviste, il a dû sentir qu'il n'était pas d'action possible sans organisation, sans discipline, sans une âme.

En 1912, il prend part au Congrès Socialiste de Reggio Emilia. Trois chefs socialistes ont fleureté avec le régime libéral. Mussolini pense que l'on est socialiste ou qu'on ne l'est point, que c'est de deux choses l'une, et il demande l'exclusion des trois pèlerins.

En 1913, autre Congrès : Mussolini fait l'apologie de la violence. Et il est clair qu'il a raison sur la thèse. La violence n'est pas bonne ou mauvaise en soi. Elle vaut ce que vaut la cause.

Cette même année 1913, dans les comices, un socialiste modéré recommandait le calme aux électeurs. Mussolini intervient : « Pas de lâcheté ! Il ne s'agit pas de pérorer. Il faut s'emparer du cœur de la ville, même au prix de notre sang. » On le suit en chantant l'*Inno dei lavoratori* (le *chant des travailleurs*), et plus d'un militant donne sa vie. Mais le lendemain, la liste socialiste triomphe. C'était à Milan.

En 1914, à Ancône, nouveau Congrès. L'aversion de Mussolini pour la race politicienne n'a pas cessé de croître. Il demande que la maçonnerie soit exclue du parti socialiste.

Il avait trente ans, ce rebelle. Il était né le 29 juillet 1883, sous le signe du Lion, dans les Romagnes. Il était le fils d'un ouvrier forgeron, devenu petit patron, et fidèle à cette tradition rouge garibaldienne, qui a si curieusement mêlé l'internationalisme et

le principe des nationalités. Comme à presque tous les foyers italiens, sa mère, institutrice, était bonne chrétienne.

Il a été un enfant violent, studieux et précoce. Ses premiers écrits, ses premiers articles, datent de sa seizième année. Nommé instituteur dans l'Emilie, à raison de 56 lires par mois, il ne tarde pas à être expulsé du territoire du royaume pour sacrilège : il avait brisé les Saintes Urnes Electorales. Il était déjà anti-parlementaire. La fiction électorale ne le faisait pas bâiller de respect. Sa colère opposait la violence à la fraude.

Il serait beau d'expliquer le revirement de Mussolini au mois d'août 1914 ; tout le fascisme en a résulté. Quelle est l'idée qui meut ce jeune général de l'armée socialiste, lorsqu'il se déclare partisan passionné de l'intervention italienne ? Comme les anecdotes le montrent, il avait toujours été plus blanquiste de tempérament, ou plus mazzinien, que marxiste. La révolution était dès lors, à ses yeux, non pas un vaste phénomène à demi passif et en quelque sorte fatal, mais une entreprise délibérée, concertée, menée tambour battant par une minorité convaincue d'avoir raison. Cette disposition, d'une très bonne psychologie, pouvait aussi bien le jeter sur les barricades de l'émeute que sur les champs de bataille de la patrie italienne. Comment a-t-il opté pour le champ de bataille ?

Ce qui a d'abord rangé le jeune Mussolini au socialisme est une tradition. Il l'a reçue de son père et des républicains romagnols, avec son double fond humanitaire et nationaliste. Le socialisme paraissait le dernier mot de l'opinion républicaine ; il appartenait à chaque génération de dépasser la précédente. En 1914, dans l'âme profondément italique de Mussolini, le côté national ou nationaliste de cette tradition « avancée » a brusquement pris le dessus. La vieille Autriche des chansons populaires, la vieille ennemie des *carbonari* (et la rivale de l'Adriatique) a mis sur le pied de guerre ses soldats. Les enfants des fiers républicains refuseront-ils d'entendre l'appel des armes ?

Ce sentiment agit d'autant mieux qu'il est sollicité, favorisé, multiplié par une puissante idée, bien capable de séduire une intelligence politique, telle que la sienne : l'idée du rôle que l'occasion peut donner à l'Italie, l'idée du néant où l'Italie va tomber, si elle laisse passer cette occasion. Il s'agissait moins de

supputer la différence entre les promesses des Alliés et celles que Giolitti avait arrachées à l'Autriche, que de se représenter la fonction et la fortune de l'Italie dans l'inaction ou dans la guerre. Et dans l'état du monde, après la guerre : *primo,* en cas de victoire des empires centraux, — l'Italie toute seule en regard des deux monstres ; *secundo,* après la victoire des Alliés, l'Italie au moins libérée dans l'Adriatique...

Composons ces divers éléments : ingénu chauvinisme garibaldien, une indéniable amitié pour la France, l'ardent patriotisme italien, et une admirable sagacité politique : nous connaîtrons le secret de l'intervention italienne, nous lirons dans l'esprit du Mussolini de 1914.

Le reste alla de conséquence en conséquence.

De conséquence en conséquence jusqu'à la marche sur Rome. Sa patrie italienne une fois reconnue par Mussolini comme le premier des biens, il lui subordonna tout le reste avec une merveilleuse bonne foi, avec une imperturbable logique.

Rien ne l'effraya. Ni d'exposer sa vie, dans ces perpétuelles escarmouches où plus de trois mille patriotes italiens sont tombés. Ni de reviser peu à peu ses principes, pour que les idées fussent à l'unisson des sentiments, et les uns et les autres, romainement, au service du bien public.

La Russie exceptée, qui n'a pas résisté au délire, jamais une nation n'a été plus près de l'anarchie. Il faut savoir que le drapeau rouge flottait au balcon des hôtels de ville ; que les officiers et les soldats étaient raillés et insultés dans la rue; que les blessés étaient obligés de cacher les signes du courage et de l'honneur; qu'à Florence un communiste osa aborder un aveugle de guerre et lui cracher au visage ; qu'à Bologne un mutilé fut abattu d'un coup de revolver en plein conseil municipal ; que la révolution avait régné dans les usines, et le pouvoir libéral composé avec elle ; que partout les grévistes attaquaient les travailleurs à main armée ; que toute production languissait ; que toute vie économique et politique était pour ainsi dire en suspens au bord d'un gouffre; que l'Etat libéral n'était plus qu'abstention et démission : la tête de l'autruche dérobée sous l'aile.

Tels étaient les maux de l'Italie, lorsque Mussolini fonda le premier Faisceau de Combat. Quelques dizaines d'hommes,

au début, puis des centaines, puis des milliers, puis des centaines de milliers, entraînés par la vertu de l'exemple, par le prestige d'un héroïsme quotidien. Le Fascisme avait inventé un costume, des mots d'ordre, d'enivrantes chansons, un salut. Autant de révélations d'une âme nouvelle, qui était l'âme de la jeunesse italienne une seconde fois mobilisée, « acceptant de mourir et de tuer » pour le salut de la patrie.

II

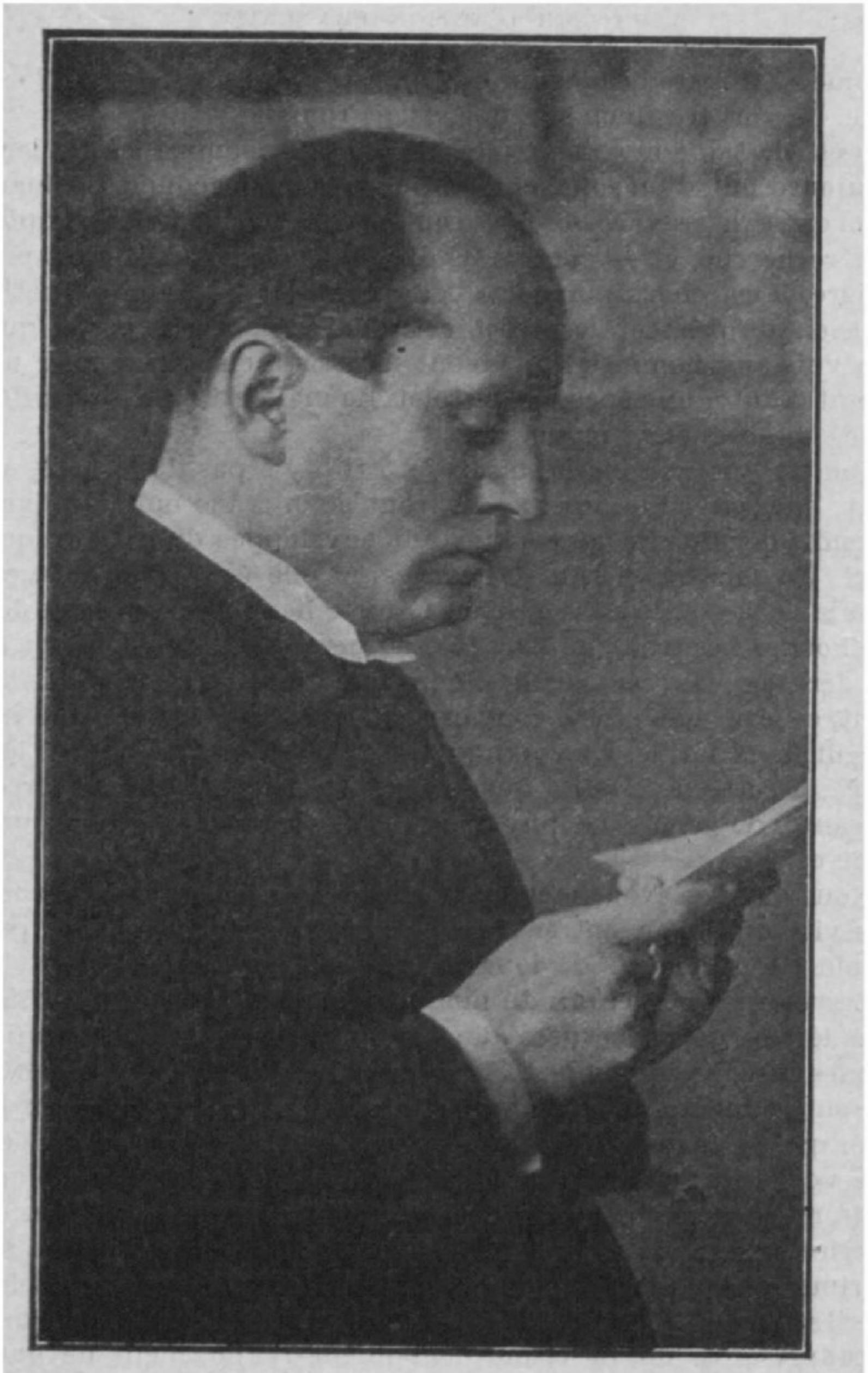
Dans l'antichambre de Mussolini, durant le quart d'heure que je dus attendre, étant en avance, je repassais mentalement sa biographie et l'histoire du Fascisme.

C'était un jour de la première semaine d'août, dans le moment le plus critique de l'affaire Matteoti. L'opposition se démenait, faisait rage, et le grand Congrès National Fasciste, qui devait exprimer quelques jours plus tard la fidélité et l'ardeur de toutes les provinces, ne s'était pas encore réuni. Le Chef du Fascisme était en droit de sentir le poids de cette solitude dont Vigny a parlé dans son *Moïse*, qui accable parfois les hommes chargés de la responsabilité d'un peuple. Non pas d'ailleurs de la manière assez inhumaine qu'imaginait le poète romantique, car le chef peut souffrir d'être isolé dans le commandement, il ne cesse pas d'éprouver la douceur des liens qui attachent sa propre destinée retentissante à tous ces destins obscurs.

Si j'avais aperçu sur le visage de Mussolini les marques de l'inquiétude et de la fatigue, j'aurais été ému, je n'aurais donc pas été surpris... Je n'ai vu « qu'une âme maîtresse d'elle-même » : le calme, la force, le juste sentiment et le vrai souci des difficultés, mais l'assurance du bon droit, la sérénité d'un homme qui a conscience d'avoir agi de son mieux et que les circonstances n'accablent pas parce qu'il les a pesées et qu'il possède les moyens d'y faire face.

J'étais entré dans la vaste pièce. La porte qui m'a livré passage est à gauche. Dans l'angle opposé un bureau en biais. Devant ce bureau de couleur sombre et modérément chargé de papiers, un fauteuil et une chaise. Mussolini debout fait quelques pas au-devant du visiteur. La main. La bienvenue. Un bon sourire.

C'est la fin du jour. Les lampes de Rome ne sont pas encore



Cl. Illustrazione italiana.

BENITO MUSSOLINI

allumées. Il reste beaucoup de lumière, et plus belle, dans l'espace. Je vois très bien son fier visage romain.

Il est de taille moyenne, très bien habillé, comme les Italiens d'aujourd'hui, d'un sobre complet de très bonne coupe. Le linge, le col cassé, la cravate obscure, tout est très bien, à la fois simple, sans recherche, et — comme ils disent — *signorile.* Il n'est pas maigre, il est charnu, avec ce bel aplomb de la personne, cette décision du pas, cet accord et cette liaison dans les gestes que l'on voit aux hommes qui savent monter à cheval, manier un volant d'auto, une épée, un pistolet. La main est belle sans affé-terie, elle est jeune et nette.

Son fier visage romain, disais-je... Il n'y a pas d'épithète, en effet, qui convienne mieux. Le front et le crâne ont une ligne arrondie que l'on imagine à l'instant enveloppée du petit casque serré. La face révélerait davantage, si elle était plus maigre, l'ovale de la structure interne et la forte ligne du menton et des mâchoires. Les traits de l'arcade, du nez et de la bouche ónt la pondération, la régularité, l'harmonie méditerranéennes. Le teint, ce léger hâle, cette couleur égale et un peu brunie qui est pareillement latine. La voix, qui est douce dans la conversation posée, a cette musicalité qui est sans doute un signe de force, de santé, de générosité physique. Et le regard est tour à tour riant et incisif.

Nous parlons. Nous mêlons les deux langues. Nous percevons très vite que, pour entrer dans les sujets, nous n'avons pas besoin de prononcer de longues phrases de style officiel.

Les journaux libéraux du monde feraient penser, à les croire à la lettre, qu'une espèce de terreur pèse sur toute l'Italie; que les mécontents baissent la voix pour se plaindre ; ou même en sont réduits à procéder par allusions, en levant les yeux au ciel ; que les gens se défient de leur ami, de leur ombre, de leur voisin de table, au café. Or, j'ai constaté que les mécontents ne se gênaient pas du tout, qu'ils avaient toute licence d'écrire comme ils voulaient. Le fameux édit sur la presse ne réprime guère que les injures aux souverains étrangers et les fausses nouvelles. Est-ce la liberté de mentir impunément que les adversaires du Fascisme demandent ? Pour délit de pure opinion, un seul périodique a été quelquefois saisi et c'est

Illustration italienne.

OCTOBRE 1922. — LE SALUT DE L'ARMÉE FASCISTE AU ROI D'ITALIE.

l'*Impero*, beau journal fasciste, tout brillant d'enthousiasme. Les mêmes mécontents ne se gênent pas non plus pour pérorer à leur guise en plein *Corso* ou devant leur café à la crème (*granita con panna*).

Mussolini sourit de mes remarques. Il a sur la bouche le *oui* de la bonhomie italienne, et parle avec chaleur de la liberté. Il voit bien que je le suis fidèlement. Il s'agit de la liberté des usages et des mœurs, de la liberté des bons voisins entre eux, des commodités quotidiennes, du *si* et du *non* familiers. Les parleurs ont l'usage de leur parole, ils n'ont pas à insulter le prochain dans son honneur, car alors... Quant à la presse, Mussolini lui permet même de l'incriminer personnellement, y mettant une sorte de coquetterie, qui est aussi du mépris.

Pause. Il réfléchit. Il a baissé la tête. J'aperçois ce blanc des yeux, cette expression que les photographes ont fixée de préférence et qui n'est pas habituellement la sienne. En pénétrant dans les traits du visage penché, l'ombre dessine le souvenir des veilles et des peines de la vie. Quand il relèvera son front, je reverrai sa figure détendue et sereine. *Mais*, prononce-t-il...

— *Ma la pressione c'è...*

En français : « Il est vrai qu'une pression existe. » Et nous parlons de l'admirable milice qui a couché dans la poussière des chemins, dans la boue de la pluie, sur la mauvaise paille des cantonnements improvisés, sans solde, nourrie au petit bonheur, animée par la *carità di pàtria* (l'amour, la passion, la charité de la patrie) ; — et ils étaient cinquante mille hommes en armes devant Rome, où ils n'ont pas pris un morceau de pain.

Mussolini pense que « les Italiens ont enfin le droit de vivre en paix ». Par conséquent, il ne tolérera pas le moindre trouble dans la rue.

Nous allons serrer les questions. J'ai dans l'esprit ce que j'ai vu ou pressenti ou deviné à Rome depuis mon arrivée.

Plusieurs des grands journaux, qui avaient soutenu Mussolini au lendemain de la marche sur Rome, se sont mis à l'attaquer après l'assassinat de Matteoti, et pour cette même affaire, habilement exploitée, les éléments philofascistes ont en partie lâché pied. Un philofasciste est quelqu'un qui n'est pas, qui n'a jamais été fasciste, qui s'est rangé au Fascisme par opportunité,

ou bon vouloir ou résignation, autant de nuances. Ces journaux et ces philofascistes mènent une campagne d'un accent libéral (ou *démoliberal*) inopinément zélé.

D'autre part, tous ceux qui ont été arrêtés, tenaient de près ou de loin au *Corriere italiano*, nouveau journal affichant le Fascisme, créé tout exprès en marge du grand courant nationaliste et fasciste, dans un tapage suspect, et si riche en vérité, tellement riche, qu'il a pu dépenser neuf millions de lires en quelques mois.

En résumé, *tout s'est passé comme si* le *Corriere italiano* avait été fondé pour corrompre, provoquer, prendre barre, susciter la fraude et le crime : lacis d'intrigues et d'entreprises, d'ambitions et de ressentiments, d'hommes de main et de profonds calculateurs, de scélérats et de dupes, qui allait à la honte et au scandale comme l'eau à la rivière. Et le scandale venu, *tout se passe comme si*, certains financiers ayant escompté même cette conséquence, la gent politicienne l'avait saisi comme une occasion unique d'abattre le Fascisme.

Pourquoi donc ? Quel intérêt politicien a besoin de la chute de Mussolini ? Celui-ci n'a-t-il pas composé avec le parlementarisme, jusqu'à décevoir les plus chauds et les plus lucides de ses partisans ? Nulle atteinte n'a été portée « aux institutions libérales ». La nouvelle loi électorale n'a eu que deux objets : premièrement, l'investiture de la majorité réelle, quelle qu'elle fût ; secondement, l'exacte représentation de toutes les minorités. Le nouveau ministère est pourvu d'une autorité naturelle plus grande que les précédents, il ne dispose pas de moyens officiels inédits. A l'expiration des pleins pouvoirs qui lui avaient été parlementairement accordés, il a lui-même renoncé à les renouveler.

C'est de quoi nous parlons. Si le chef du Fascisme ne compte pas détruire le parlement, il n'a jamais cessé de penser qu'il était nécessaire de fortifier le pouvoir exécutif. Il n'a pas cessé de connaître le danger permanent du parlementarisme, qui est de faire reposer tout l'Etat sur les opinions des partis, auxquelles les intérêts réels et positifs du pays viennent se mêler comme ils peuvent. Il y a donc lieu de compléter ou d'amender le parlementarisme, de manière à assurer la représentation des réali-

tés, — les métiers et les villes. Le chef a demandé aux premiers juristes d'Italie tout un ensemble de projets de lois, à l'effet de donner des pouvoirs et des responsabilités au blé et à la vigne, à l'oliveraie, à l'usine et aux champs, aux transports, aux médecins, aux professeurs, à tous les corps de métier. Les dossiers sont sur sa table. Il l'a déjà dit à un autre Français, il l'a dit à Georges Valois passant à Rome — bien avant l'affaire Matteoti — et me le répète. Il faut aussi amender le parlementarisme de telle sorte que le système demeure représentatif sans usurper. Ceux qui lui reprochent de porter atteinte à la constitution confondent ce qu'elle a d'immuable et ce qui fut le vœu et la nécessité d'une époque.

Ainsi tout s'éclaire à mes yeux. En acceptant le parlement Mussolini ne s'est jamais résigné au parlementarisme. Il ne composait pas avec lui, il temporisait. Avec une admirable prudence, il évitait seulement d'interrompre le jeu de la machine politique. Il comptait choisir son heure, et que l'ancien organisme sanctionnerait lui-même les nouvelles dispositions, par un passage, au besoin par des tâtonnements, que la ductilité, la constance, la pérennité de l'institution monarchique rendait possibles. L'affaire Matteoti a été « exploitée » de façon implacable pour empêcher cette profonde réforme, et son consentement universel.

Ceux qui me reprochent, dit-il encore, de porter atteinte à la constitution, oublient qu'ils ont voulu réduire les dernières prérogatives que l'empiétement législatif eût laissées à la Monarchie. Ils ont tenté de faire du Souverain le notaire ou le greffier du parlement. Et Mussolini se lève: « *Io farò la Dichiarazione dei Diritti dello Stato.* »

— Je ferai la Déclaration des Droits de l'Etat.

Il a parlé sans éclat de voix, avec une émotion contenue, qui me trouble moi-même profondément. Je suis livré à l'admiration, à la sympathie. Voilà donc le rôle qu'il a conçu et qu'il s'est donné ! Il est impossible, s'il réussit, que l'ordre du monde n'en profite pas. J'allais souffrir de la jalousie du patriotisme, quand je me suis souvenu que, dans le monde moderne, les premiers à rétablir dans les intelligences la notion de l'ordre ont été des écrivains français.

Il ne s'était pas levé pour marquer la fin de l'audience. Nous parlâmes encore, mais plus familièrement. Des poètes. De sa thèse sur Machiavel. Nous en étions aux anecdotes quand il fallut partir.

III

De Rome, je suis allé à Naples, de là à Bari. Je reviendrai par Milan. Je veux faire le tour de l'Italie et voir partout des

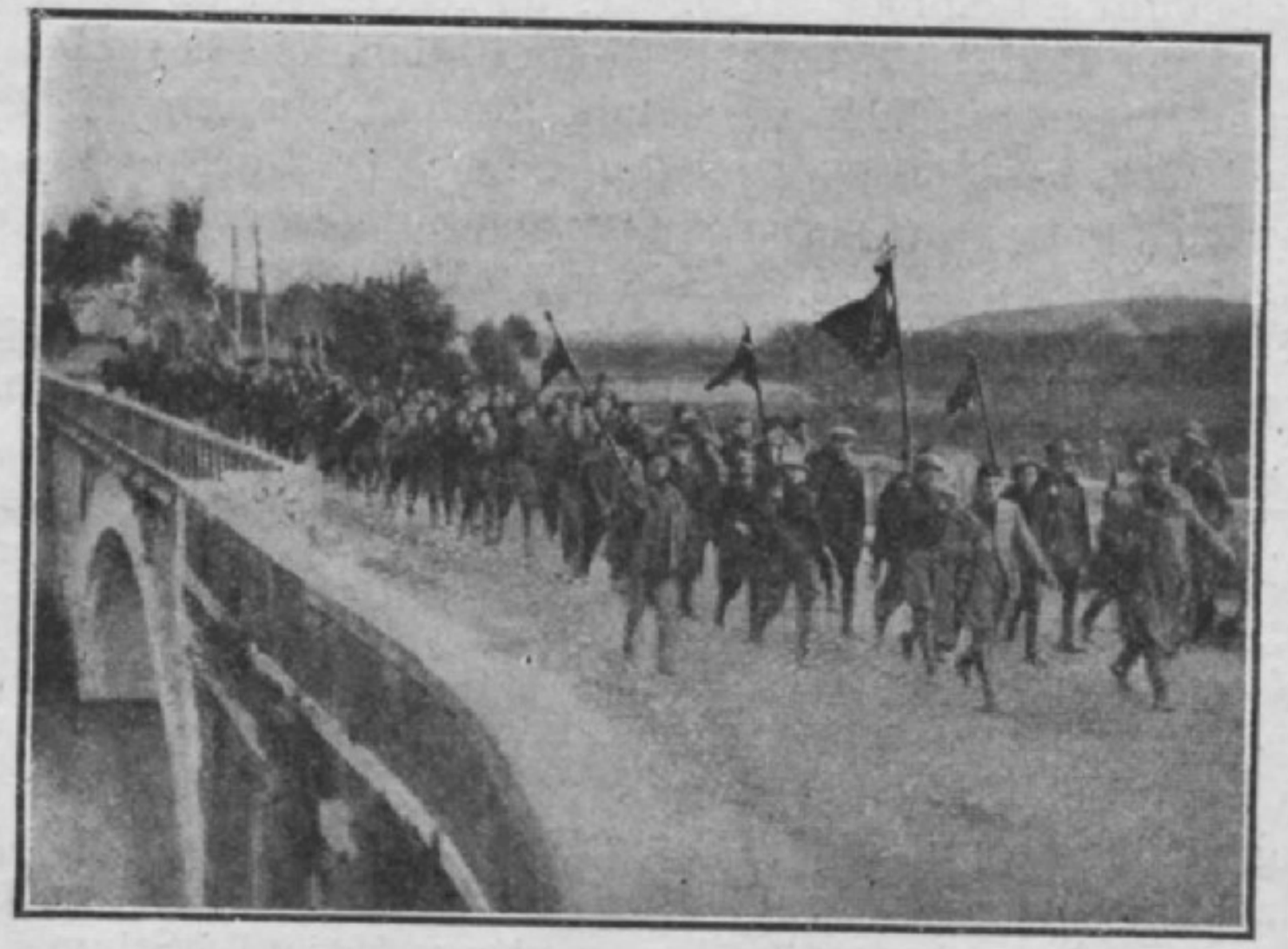


Illustration italienne

LA MARCHE SUR ROME : PASSAGE DU PONT SALARI

fascistes, connaître leurs pensées. Ils ont transformé cette nation. Plus exactement, ils en ont révélé des qualités profondes, qui étaient méconnues. Ce peuple qui a fait les travaux de terrassement des deux hémisphères passe pour être paresseux. On y aime et l'on y hait avec une constance inconnue ailleurs, et il passe pour versatile... Le fasciste est calme, sobre de paroles, décent et simple dans ses vêtements. Il y a un peu d'austérité dans sa mystique. Cette simplification que la vie militaire

apporte aux mœurs et aux costumes, cette commodité et cet allant, il rêve de les étendre à la vie civile. Il est exact et plein d'honneur. Au moindre soupçon d'improbité, les mauvais garçons crâneurs sont exclus. Et le soldat fasciste est poli, courtois, il cède sa chaise aux dames.

De Bari, je voulus pousser jusqu'à Lecce, qui est une exquise petite ville au fin fond de la péninsule, au delà de Brindisi, dans le talon de la botte. Dans cette incursion, je n'étais plus mené par la curiosité politique. Je voulais connaître celle qu'un pédant a nommée « l'Athènes du rococo», et un autre « la Florence des Pouilles ». On y parle un italien dont la perfection surprend, en cette région dialectale. Surtout, j'en croyais Paul Bourget dans ses *Sensations d'Italie*. Et c'est pourtant lorsque je revenais, pour ainsi parler, à mes fonctions de dilettante, que le plus profond du cœur fasciste m'a été révélé.

J'étais dans le train de Bari à Lecce. J'admirais par la portière un pays qui plaisait à Horace. J'admirais, plantés dans la terre rouge, les amandiers, les figuiers et les oliviers, plus fins encore sous la poussière d'argent. A chaque arrêt du train, je voyais descendre sur le quai un homme de trente-cinq à quarante ans qui paraissait attendu.

Il était de taille moyenne. Il était vêtu d'un complet noir, dont le veston restait ouvert, sans gilet, sur l'étroite ceinture de cuir et la chemise blanche. Point de cravate, un col flexible qui dégageait le cou puissant. Il avait les cheveux courts, un teint bronzé. Le nez un peu aquilin, le front un peu bombé, le menton un peu gros, tous les traits de son visage étaient italiques. On l'entourait, on le saluait. Quelqu'un lui présentait les autres, il tendait la main, il inclinait la tête, et on se mettait à lui parler avec un air de respect, de confiance, d'espoir. De temps en temps, il disait lui-même un mot que l'on paraissait précieusement recueillir. Ceux qui avaient ainsi affaire à lui étaient vêtus à peu près comme lui, simplement, sportivement, et avec distinction. Il y avait aussi des fascistes en uniforme.

Je vis notre homme s'arrêter à Lecce. Nous fîmes connaissance le lendemain, par un second hasard, dans le train qui nous ramenait tous les deux.

Il s'appelle Bullo. Il est mécanicien machiniste, attaché à la

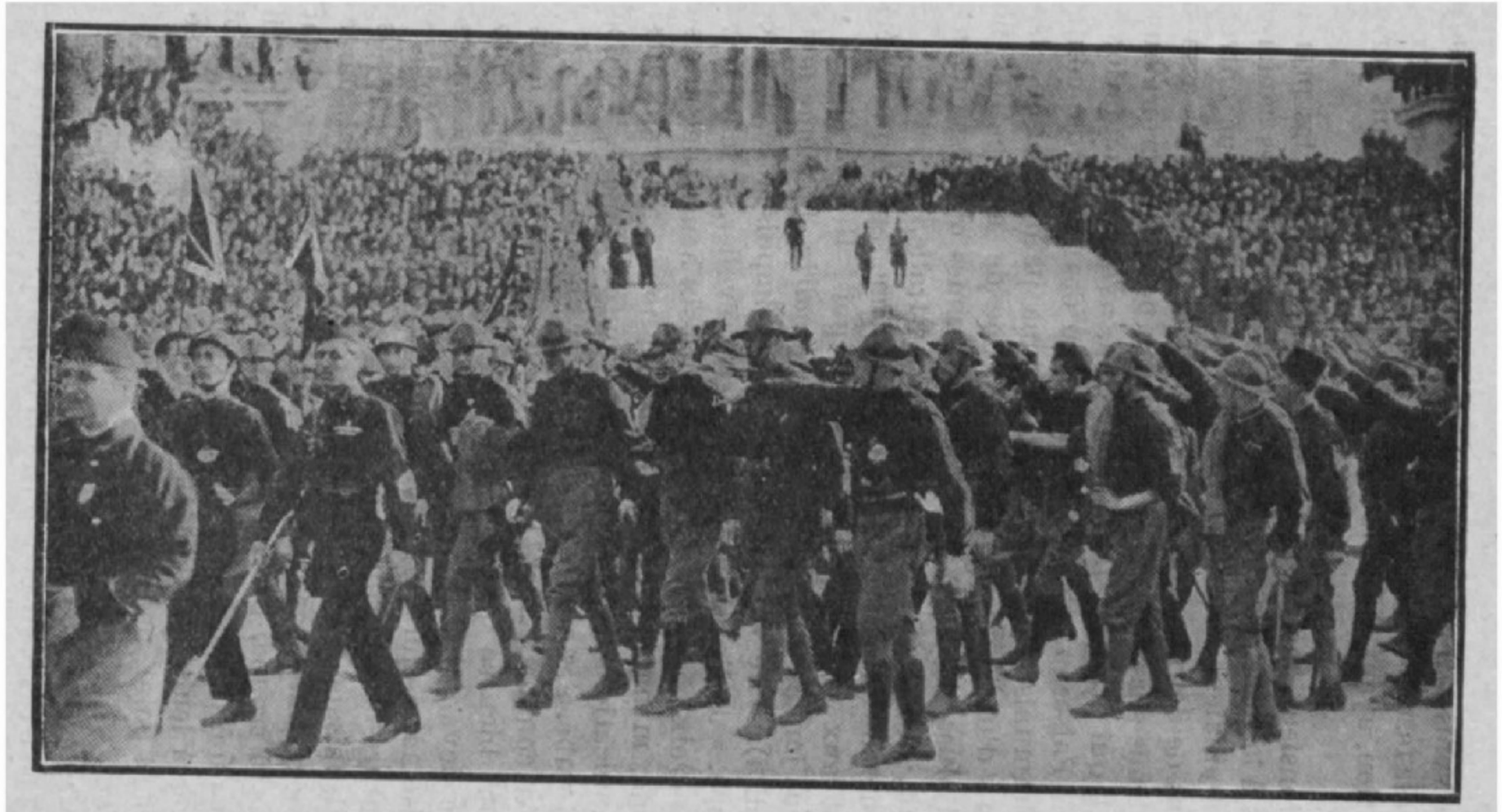


Illustration italienne

OCTOBRE 1913. — L'HOMMAGE DE L'ARMÉE FASCISTE AU SOLDAT INCONNU.

gare de Venise. Il représente les machinistes dans l'Association Nationale fasciste des ferroviaires. Il est des fondateurs de cette association, ayant toujours refusé de faire grève, depuis l'armistice.

— Monsieur, me dit-il, les communistes ont eu les premiers recours à la force. Ils employaient la force contre les camarades qui travaillaient. L'un de ces camarades a été tué entre les tampons de deux voitures. Un autre a été pendu ; les assassins avaient mis sur sa poitrine un écriteau pour faire croire au suicide, et qui était un faux. Tout cela, avant la fondation du premier Faisceau. J'ai moi-même reçu des coups de couteau. Les communistes ont mis le feu à ma petite maison, Is ont défiguré d'un coup de matraque l'une de mes petites filles. Quand Mussolini nous a appelés, ces crimes ont cessé de rester impunis, nous avons rendu la paix à l'Italie.

Je cherche à savoir quel était son sentiment politique antérieurement aux premiers troubles et depuis. Il me répond qu'il n'en eut jamais qu'un seul, *l'amor di patria* (le même mot que Mussolini). « Je voyais l'Italie ruinée, impuissante, la risée de l'Europe. » Je l'ai entendu nommer chevalier, et le lui dis. Il a reçu la croix pour être resté cinquante-six heures de suite sur sa machine, menant dix-sept trains par jour, assurant ainsi les communications de la Vénétie avec toute l'Italie. A la descente, il est tombé. Ses amis ont dû le porter chez lui.

— Au commencement, nous n'étions qu'une poignée, mais nous voulions bien ce que nous voulions. Nous arrivions douze ou quinze devant une foule communiste. Nous avions endossé la chemise noire, qui a été choisie pour sa commodité. Nous avions la ceinture bien garnie. C'était de grenades et de pétards. Ces pétards faisaient d'ailleurs plus de bruit que de mal, parce que nous ne sommes pas si méchants. Nous faisions des sommations comme la troupe, et véritablement nous faisions le travail qui aurait dû être fait par les carabiniers. Si les factieux, habitués à livrer à leur guise l'assaut des gares et des usines, ne se dispersaient point, paf ! la parole était aux bombes. Puis au *manganello*.

— Qu'est-ce que le *manganello* ?

Le fasciste rit et me montre sa trique qui reposait dans le filet.

— *Veniva sempre con noi una signorina...* Il venait toujours avec nous une jeune fille qui portait notre drapeau. Elle le fichait en terre. Nous l'entourions et nous proclamions nos ordres. Sous ses yeux, nul n'aurait flanché. D'ailleurs on apprit très vite à nous respecter. Il arrivait à trois fascistes d'entrer dans une foule hostile, les mains dans les poches, en sifflotant. On connaissait nos chansons et que l'une dit : « *Toucher à un fasciste, c'est un péril de mort...* » Tout le monde a fini par comprendre que nous sauvions l'Italie.

Dans chaque gare, fis-je à mon tour, j'ai remarqué depuis que je suis entré en Italie une porte sur laquelle était fixé l'écusson tricolore avec la hache et les faisceaux. Qu'est-ce que c'est ? Dans chaque train, j'ai vu monter une Chemise noire qui paraît être en service commandé.

— Il l'est. Et cette porte aux armes de la milice est en effet le poste fasciste. Les Faisceaux se sont emparés du pouvoir pour le bien de l'Italie et aux applaudissements de tous les bons Italiens. Ils ne sont pas disposés à se laisser renverser par une émeute... Les Chemins de fer sont la vie des nations modernes, leurs veines et leurs artères. Sans les chemins de fer, le Fascisme n'arrivait à rien. Nous, fascistes ferroviaires, nous avons joué un rôle de premier ordre dans la marche sur Rome. C'était au Congrès de Naples. J'étais assis dans la Galerie. On vint me dire qu'il fallait regagner à ma résidence, que le moment était venu... Le jour dit, à l'heure dite, je me suis emparé d'une machine de dépôt. J'avais préparé mon feu d'avance. A deux heures du matin, je suis revenu. Je sautais sur les voies, entre les monstres, en criant : *Servizio* ! *servizio* ! Et je sortis, je menai mon train de fascistes à bon port, sur une ligne à voie unique et sans signalation... Je n'avais plus les sens d'un homme.

Les Allemands d'autrefois ont laissé dans les Pouilles un château, Casteldelmonte, une petit château en forme de couronne impériale — comme la toiture de l'Astoria, à Paris — et qui domine toute la plaine, à perte de vue. Il était probablement couvert d'une mosaïque de marbres précieux que le temps ou les hommes ont arrachée jusqu'à la dernière miette ; mais ils n'ont rien pu contre la pierre d'un jaune rosé qui est dure et lisse au toucher comme un métal.

Je suis allé à Casteldelmonte, après avoir quitté ce chef ouvrier. Et c'est en consultant le registre des visiteurs qu'une dernière lumière m'est venue sur les volontés du Fascisme, qui sont novatrices et cependant orientées par les annales de la nation, par cette sagesse des hommes qui est consignée dans l'histoire. Sur ce registre de Casteldelmonte, l'un des principaux fascistes du Midi et du royaume, Sergio Panunzio, a écrit ceci, que je rapporte textuellement, — et s'il y a un peu d'emphase dans le ton, il faudrait que vous eussiez vu le site, le ciel, la gloire du soleil, pour comprendre qu'un Italien y puisse céder à un mouvement d'enthousiasme : — *Veggo lo Stato italiano piantato sui sindacati nazionali come veggo questo castello piantato incrollabilmente sulle sue otto torri.*

C'est-à-dire : « Je vois l'Etat italien fondé sur les syndicats nationaux, et pareil à cet invastructive château appuyé sur ses huit tours. »

Une monarchie syndicale, pourquoi non ? Le danger à éviter serait un malheureux amalgame du politicien et du corporatif, qui corromprait vite ce dernier et rendrait vaine toute la rénovation. Puissent y songer tous les pays que l'on aime. Un siècle de palabre démocratique nous a tous mis dans un chaos dont il faudra bien sortir.

EUGÈNE MARSAN.

SALONS DE COIFFURE
POUR DAMES & MESSIEURS
Système perfectionné pour ondulations permanentes
: : POSTICHES - TEINTURES - MANUCURE : :
: : : PÉDICURE - MASSAGE FACIAL, etc. : : :
11 bis, boul. Haussmann : : PARIS (9e) : : HELTEN : : Téléphone : : Central 48-12 :
LES MEILLEURS PRATICIENS

LOUIS XIV [1]

Je me souviendrai toute ma vie, écrit M. Louis Bertrand, de l'extraordinaire émotion que j'éprouvai au mois d'octobre de l'année 1900, lorsque pour la première fois je vis, à Montpellier, la statue de Louis XIV, sur la terrasse du Peyrou. A l'extrémité de l'ancienne rue Royale, à travers le cintre d'un arc de triomphe — une silhouette équestre — qui, avec un grand geste dominateur, semblait s'emparer de tout l'espace. En sa marche aérienne, le Cavalier de bronze s'enlevait d'un tel élan d'apothéose que tout s'abaissait autour de lui... Pas d'inscription, pas même un nom sur le socle, comme si la ville moderne était honteuse d'une telle gloire. Mais, en face du monument, au fronton de l'arc de triomphe, une inscription dédicatoire étalait ses grandes capitales :

LOUIS LE GRAND, ÉTANT ROI DEPUIS SOIXANTE-DOUZE ANS,
APRÈS AVOIR SÉPARÉ, VAINCU OU GAGNÉ LES PEUPLES CONJURÉS
EN UNE GUERRE DE QUATORZE ANNÉES, — LA PAIX
RÈGNE ENFIN SUR TERRE ET SUR MER.

A Versailles, plus tard, M. Bertrand ressentit le même émoi, la même admiration. Puis, dans des villes qu'il visitait, au hasard de ses courses à travers les provinces, il découvrit à nouveau la marque du Grand Roi. Et il la retrouvait encore dans notre art, dans notre littérature, dans nos façons de sentir, d'aimer, de comprendre. Au bout de tous les grands chemins de France, chemins de terre ou chemins de l'intelligence, surgissait la silhouette héroïque et triomphante du Peyrou.

Vinrent la guerre et l'invasion, rappelant aux politiques imprévoyants que la grande idée de Louis XIV avait été de bâtir du Rhin à Dunkerque une formidable frontière, hérissée d'obstacles et de forteresses, barrière inexpugnable qui sauva la Révolution, mais que 1815 et 1870 démantelèrent, M. Bertrand songea à nouveau à l'inscription de Montpellier : « *Louis le Grand, après avoir séparé, vaincu ou gagné les peuples conjurés...* ». et il se décida à écrire son livre.

(1) En cette année de retour offensif à la démocratie, d'excellents esprits remettent en honneur le plus grand de nos Rois. M. Louis Bertrand lui a consacré un ouvrage dont le succès fut considérable. D'autre part, Jean Longnon a réédité *les Mémoires de Louis XIV pour les années* 1661 *et* 1666 précédés d'une introduction excellente, pleine de sagesse et de sagacité.

Tout de suite, il se passionne pour son héros, cherchant à pénétrer son âme et s'appliquant à deviner et à suivre le développement intérieur de cet homme si séduisant et si complexe. Il voit dans son éducation, ses actes, ses amours, ses douleurs, un véritable drame, plus pathétique, plus grand, plus humain que n'importe quelle tragédie. Au lieu de faire son histoire du dehors, en étranger et en spectateur, il va essayer de le peindre par le dedans, en psychologue et en romancier.

Que ce dernier mot ne nous trompe point. M. Bertrand n'a pas écrit un roman et ce serait bien mal le connaître que de l'imaginer tout à coup emporté loin du réel et du vrai par le jeu imprévu de sa fantaisie.

Il a lu et annoté à peu près tous les mémoires du XVIIe siècle, quantité de livres et de pamphlets de l'époque, des correspondances, les rapports et instructions des ambassadeurs, les grandes collections de documents administratifs et politiques et, pour finir, tout ce qui a été écrit sur le roi depuis quarante ans. Joignez à cela des visites dans les musées de Paris, de Versailles, de Madrid, d'Aix ou de Blois, de longs séjours au Cabinet des Estampes et dans les collections particulières, et vous aurez une idée de l'immense documentation qui a servi d'appui aux inductions du psychologue.

C'est une erreur courante d'opposer l'imagination du romancier au travail patient de l'historien. A la vérité, il n'y a pas d'historien sans imagination. Elle seule permet de construire, de voir, d'animer.

Une autre erreur est de penser que le véritable historien est un être glacé, incapable d'émotion, narrant toutes choses d'un même ton uni, froid et détaché. C'est confondre indifférence et impartialité. L'historien doit respecter scrupuleusement la vérité, quelle qu'elle soit, mais l'enthousiasme et la colère ne lui sont pas interdits. Et comment M. Bertrand resterait-il impassible à la lecture de tant de livres étranges, dont les auteurs semblent avoir eu pour unique but de rabaisser notre plus grand roi, en ramassant tous les témoignages suspects, tous les libelles méprisables, sortis des officines hollandaises et allemandes. De temps à autre, M. Bertrand dit leur fait à ces pauvres gens et il a bien raison. Son livre prend alors un

accent de sincérité et de passion qui émeut profondément.

Et puis quoi ? disons-le tout net. Le *Louis XIV* est à coup sûr un des plus beaux et des plus grands livres d'histoire qui aient été écrits, je ne dis pas depuis dix ans, mais depuis un siècle.

* * *

A force d'énergie et de raison, Louis XIV donnera à sa vie un équilibre parfait, mais il était d'une nature complexe, ouverte à toutes les impressions, capable de tout sentir, de tout deviner, de tout comprendre.

Naturellement porté au grand, il devint fastueux et magnifique. Qu'on ne médise ni de ses constructions, ni de ses jardins, ni de ses dépenses. Nous leur devons notre art décoratif, ses grands ateliers, ses traditions, ses chefs-d'œuvre, sa renommée. Du vivant du roi même, Versailles était comme une exposition permanente où le monde entier venait admirer les créations de nos peintres ou de nos ébénistes.

Il serait assez artificiel de distinguer en Louis XIV l'homme et le roi, car nul homme ne fut plus roi que lui — et cela, de la manière la plus naturelle, la plus simple, la plus heureuse et la plus continue. Dans son enfance, il fit durement l'apprentissage de son métier, découvrant à la fois la grandeur de ses devoirs, l'immensité de ses droits, la fragilité de sa couronne et l'horreur des révolutions.

Sa formation fut toute pratique, toute proche de la vie, tournée vers le solide et le réel, une suite de leçons de choses et d'expériences, infiniment précieuses pour un futur chef d'Etat. A cela s'ajoutèrent les lectures historiques, l'étude passionnée du règne de Henri IV, la connaissance de deux ou trois langues étrangères, enfin et surtout les conversations, les conseils et les exemples du plus profond politique et du plus grand général de l'Europe : Mazarin et Turenne. On aurait trouvé difficilement de meilleurs professeurs et un disciple plus appliqué.

Louis XIV possédait au plus haut degré ces vertus royales : la réflexion et la maîtrise de soi. Son expression favorite était : « Je verrai. » Il ne se décidait jamais brusquement, par coup de tête, s'accordant toujours le loisir de résumer et confronter les

avis. Mais lorsque sa volonté était fixée, rien ne pouvait plus l'entamer. Dans les petites choses, il se rangeait régulièrement à l'avis des compétences, des experts, comme nous disons aujourd'hui. Pour les grandes, il avait une manière particulière de travailler. Pas du tout paperassier, ne voulant pas être submergé par les rapports et les dossiers, il travaillait *en conseil*, entouré de trois ou quatre ministres en qui il avait mis toute sa confiance. Chacun exposait l'affaire dont il était chargé, clairement et complètement, puis proposait une solution. Les autres membres donnaient leur opinion. S'il ne se présentait pas de difficultés, le roi dictait tout de suite ses ordres. S'il restait quelque obscurité, on ne prenait pas tout de suite parti. Le roi procédait seul à un nouvel examen, soit dans son parc, en se promenant, soit dans son cabinet, la plume à la main, soit encore dans sa chambre, le soir, derrière les courtines closes de son lit. D'une mémoire excellente, portant le bon sens à la hauteur du génie, il reprenait la question dans le détail et s'arrêtait à une solution qu'il communiquait aux secrétaires d'État le lendemain ou le surlendemain. Le mérite seul ouvrait l'accès au conseil. Monsieur, frère du roi, n'y entra jamais. Le Dauphin n'y fut admis que tardivement, après un long stage au conseil du dedans (intérieur). Pas de cardinal ; pas d'homme d'Église ; un seul grand seigneur. Les rangs, la naissance, les titres : tout cela comptait pour les réceptions, les fêtes, les parades. Quand il s'agissait des affaires du pays, la valeur et les états de service entraient seuls en ligne. Et ce gouvernement par un tout petit nombre de personnes avait un autre avantage : le secret.

M. Louis Bertrand passe en revue les actes de Louis XIV dans les différents domaines de sa politique. De ce résumé un caractère très net se dégage : la modération. En matière de diplomatie surtout, cela est frappant. Le roi a toujours refusé de se lancer dans de grandes et chimériques entreprises, auxquelles le génie et les aspirations de la nation ne répugnaient pourtant pas : candidature à l'empire, accroissement indéfini, hégémonie européenne, expéditions lointaines en Égypte ou ailleurs. Ses projets ont été beaucoup plus réalistes, beaucoup plus terre à terre. Il a voulu de bonnes frontières, sans plus, de bonnes frontières qui assureraient la sécurité du royaume et mettraient

sa capitale à l'abri d'un coup de main ou des conséquences d'une défaite. En 1661, notre première ligne de défense est la Somme ; la vallée de l'Oise est ouverte ; l'Alsace est séparée de la Champagne par l'incertaine Lorraine ; la Franche-Comté est espagnole ; Dunkerque, anglais. La gloire impérissable de Louis XIV est d'avoir fermé et verrouillé ses portes et couvert le cœur de la France du plus solide des boucliers. Ce n'était pas facile et, en dépit de nos 1.500.000 morts, de nos provinces ravagées et de notre victoire, nous n'avons pas, en 1919, recouvré les places que le Grand Roi avait conquises et que les deux Napoléons ont perdues.

Les auteurs de manuels se sont trop longtemps laissé abuser par les sottes récriminations de Saint-Simon ou les utopies angéliques de Fénelon. S'ils voulaient bien se donner la peine de recourir aux textes ou seulement aux grands ouvrages (ceux de Legrelle sur Strasbourg et la succession d'Espagne, par exemple). ils se rendraient compte que le gouvernement royal a eu constamment affaire à des ennemis d'une mauvaise foi inouïe. Qu'on lise le récit des efforts faits par l'empire pour ne pas exécuter les traités de Westphalie et nous expulser tout doucement d'Alsace; qu'on songe aux incidents de frontière perpétuellement créés par l'Espagne ; qu'on suive dans sa correspondance les basses intrigues de Guillaume d'Orange pour égarer et enflammer l'opinion anglaise par des procédés qui rappellent de bien près le coup de la dépêche d'Ems, et on sera étonné de la patience de Louis XIV, et l'on pourra dire que de tous les gouvernements de l'Europe au XVII^e^ siècle, le sien fut le plus loyal, le plus respectueux des traités et le plus ami de la paix.

On a dénié à Louis XIV toute espèce de talent, on ramène tout à ses ministres et à ses généraux, on ne lui laisse même pas la satisfaction de s'être bâti et meublé un palais à son goût. Le livre de M. Louis Bertrand établit d'une manière absolue et irréfutable le ridicule et l'injustice de ce parti pris. Et la meilleure conclusion à donner à son portrait du roi serait sans doute la phrase de Voltaire à milord Harvey : « Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. »

G.-A. PIERRE.

BILAN LITTÉRAIRE

Μηδέ σε θελγέθωσαν αἱ ἀνεμῶναι τῶν λόγων, ἀλλὰ κατὰ τὸν τῶν αθληθῶν νόμον ἡ στερρά σοι τροφὴ συνήθης ἔστω.

Ne te laisse pas charmer par les fleurs passagères du langage, mais à la manière des athlètes, fais usage d'une nourriture solide.

LUCIEN (*Lexiphane*).

1924, comme les autres années d'après-guerre, est caractérisée par la surabondance des romans. En gros : cent livres ou plaquettes de poèmes, deux cents volumes de critique ou d'essais, pour cinq cents romans. Le déchet est énorme. Que dans un temps où les matières premières sont si rares et si chères les conditions de la vie si dures, tant de gens, coûte que coûte, nourrissent de papier leurs sentiments et leurs sensations, — car il s'agit peu de méditation et de raisonnement — cela nous ramène aux époques damnées : au romantisme. Mais les œuvres romantiques se ressentaient encore de la culture du XVIIIe siècle parvenue à son point de perfection : la légion de plumitifs éduquée par le « Stupide » et sans réaction devant sa nocivité, nous inonde de galimatias.

De plus en plus déçu, le public lettré s'est rejeté, cette année comme les autres, dans les souvenirs glorieux. Il a cherché, pour s'éclairer durant tant de jours maléfiques, les signes lumineux du génie français.

Le quatrième centenaire de RONSARD fut célébré avec la piété nécessaire. On réédita soigneusement l'œuvre du poète. On prodigua les articles et les conférences (les plus remarquables furent celles de notre ami Henri Longnon à l'Institut d'*Action française*). Ceux qui connaissaient seulement les pièces citées dans les anthologies, découvrirent que Ronsard, appliquant déjà l'axiome maurrassien : « Politique d'abord ! » avait consacré ses vers les plus émouvants et les plus magnifiques à la défense de la patrie en danger, et de la religion romaine, rempart de l'humanisme, menacée par la Réforme barbare.

En 1898, à grand fracas, la République fêta le centenaire de la naissance de MICHELET. Le cinquantenaire de sa mort passa

cette année presque inaperçu. C'est évidemment le signe d'un progrès : la religion révolutionnaire dont Michelet était le grand-prêtre n'a plus de croyants ; cela, hélas ! ne veut pas dire qu'elle soit morte... JACQUES BAINVILLE dans l'avant-propos de son étonnante *Histoire de France* a reconnu, avec son habituelle équité, ce qui demeurait viable dans l'œuvre si touffue de cet écrivain tantôt perdu de préjugés et tantôt visionnaire comme un poète qu'il était : « Son Moyen-Age, dit-il, reste digne d'être lu et donne en général une impression juste. » Ainsi ne craint-on point, à l'*Action Française*, de louer suivant ses mérites, un adversaire. Les coreligionnaires d'ANATOLE FRANCE en firent la cruelle expérience, quand ils voulurent célébrer sur le mode agressif le 80e anniversaire de leur maître (1).

L'auteur des *Dieux ont soif* ne reçut pas de témoignages d'une admiration plus fervente, plus forte, plus juste, plus respectueuse que celle de CHARLES MAURRAS. Dans le miraculeux petit livre : *Anatole France poète et politique*, la démonstration est faite : le farouche communiste, le dreyfusard impénitent est avant tout un esprit de droite.

Une plaque commémorative fut apposée sur la maison où mourut en 1915 RÉMY DE GOURMONT. André Rouveyre, seul, subtil et souvent clairvoyant esprit, désigna de l'œuvre immense la partie qui s'en détachera pour rester vivante. Le symbolisme, où Gourmont s'était si étrangement fourvoyé, a déjà sombré malgré les efforts de quelques thuriféraires maladroits pour le tirer de l'abîme. Quand le fatras anarchique et individualiste qui déshonora cette belle intelligence — impuissante à dominer ses passions, comme jadis Sainte-Beuve — aura disparu de la mémoire des hommes, il restera un monument dont le patrimoine de la France se trouvera infiniment enrichi : le *Chemin de velours*, l'*Esthétique de la langue française*, *Une loi de constance intellectuelle*, et ce *Latin mystique* où, dans la préface, Gourmont, précurseur de notre Léon Daudet, parlait dès 1892 de « l'incuriosité de ce siècle, de sa *Stupidité*, de son incapacité spirituelle ».

S'il reste encore quelques âmes espérant la renaissance de

(1 Se reporter à la fin de l'article.

l'ordre et de l'esprit latins, comme elles ont dû se réjouir, quand elles ont vu que, cette année encore, les Français et les Italiens rappelaient si fraternellement le souvenir de STENDHAL. Depuis le 27 juillet dernier, — Marsan nous a dit quel soleil il faisait et quelle mer fleurie, — une inscription décore la maison où Arrigo Beyle fut consul de France à Civita-Vecchia. C'est afin qu'on n'oublie pas, sur la terre romaine, que là il avait prévu les destinées de l'Italie, et pensé, souffert, rêvé... Plus que jamais le public lettré dont nous parlions tout à l'heure recherche, comme s'il nous était contemporain, la compagnie de cet homme que son siècle ne comprit pas (1).

* * *

Cl. Boissonas.

MAURICE BARRÈS

Un immense malheur marqua 1924 d'un présage sinistre. BARRÈS mourait le 4 décembre 1923. C'était, suivant le mot de Maurras, une colonne qui s'écroulait. Pour ceux que son génie avait d'abord animés, qui, à sa suite, avaient parcouru les étapes du culte du moi au culte de l'énergie nationale, et, ayant dépassé leur guide, s'étaient rangés enfin sous l'étendard de l'Action Française, ce fut le grand deuil spirituel.

Comme un testament, il laissa son *Enquête aux Pays du Levant*, modeste titre du chef-d'œuvre de son intelligence, de sa lucidité, de son patriotisme, de son style merveilleux. Après le magique poème du *Jardin sur l'Oronte* si injustement attaqué, l'enquête ramène l'esprit èt le cœur des Français vers cet Orient

(1) Certains ont cru nécessaire de célébrer le centenaire d'A. Dumas fils. C'était exhumer une poussière bien désuète. Raoul Pouchon a dit ce qu'il convenait de dire à cette occasion dans une « gazette rimée » pleine de juste indignation poétique.

CHEZ PLON

Les derniers livres à succès

Henry **BORDEAUX**, de l'Académie Française
LA CHARTREUSE DU REPOSOIR 7 fr. 50

Paul **BOURGET**, de l'Académie Française
CŒUR PENSIF NE SAIT OU IL VA 7 fr. 50

J. et J. **THARAUD**
L'AN PROCHAIN A JÉRUSALEM 7 fr. 50

Gaston **CHÉRAU**
LA MAISON DE PATRICE PERRIER 7 fr. 50

Émile **HENRIOT**
ARICIE BRUN (Prix du roman de l'Acad. Française 1924) 7 fr. 50

Philippe **BARRÈS**
LA GUERRE A VINGT ANS 7 fr. 50

Paul **CAZIN**
L'ALOUETTE DE PAQUES 7 fr.

F. **OSSENDOWSKI**
BÊTES, HOMMES ET DIEUX
Avec une introduction de Lewis, S. Palen. Traduit de l'Anglais par Robert Renard.
Un volume in-8° écu, avec une carte. . . . . 10 fr.

Gilbert **GILE**
LE RAID MERVEILLEUX DE PELLETIER DOISY

Comte J. **DU PLESSIS**
VIE HÉROIQUE DE JEAN DU PLESSIS

Pierre **LOTI**, de l'Académie Française
LETTRES A Mme JULIETTE ADAM (1880-1922) 7 fr. 50

Jacques **BAINVILLE**

HISTOIRE DE FRANCE
Un volume broché in 4° carré, avec 34 illustrations hors texte. . . . 60 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

où tant de notre sang fut dépensé sans compter, pour établir la prééminence de la civilisation latine et catholique.

Les injures, suprême hommage, ne manquèrent pas à sa dépouille dont on redoutait encore la vertu. Les plus bas adversaires osèrent se réjouir de cette mort qui désespérait la Patrie. Barrès a rejoint les Ombres de ceux qui, nourris de sa flamme, avaient sacrifié leur « jeunesse en fleur » pour que soient restaurés, avec la victoire, la force, l'ordre, conditions nécessaires à l'épanouissement de l'Art qu'il avait tant aimé.

Une autre grande âme le suivit moins d'un mois après, le plus noble poète, MAURICE DU PLESSYS. Il avait, inconnu du public, vécu une vie misérable, mais réjouie par l'ardente admiration d'une élite. Prince de l'Ecole Romane créée par Moréas, il ne faillit pas à sa tâche. Mais son exemple enseignera que la Poésie demande un cœur fort, et que le *Feu sacré* (nom qu'il ne craignit pas de donner à son dernier recueil) ne brûle pas impunément ceux qui en reçurent la marque.

* * *

Que nous devons de plaisir à MAURRAS cette année ! Pour nous dédommager d'attendre cette *Musique intérieure* depuis si longtemps promise, il nous a donné : l'*Allée des Philosophes*, *Ironie et Poésie*, *Poètes*, *les Nuits d'Epreuve*, *Anatole France poète et politique*, sans compter la nouvelle édition de l'*Enquête sur la Monarchie* et son admirable préface de cent cinquante pages ! Il semble impossible que des esprits distingués puissent se dérober au puissant empire, au charme invincible de ces œuvres, égales aux plus grandes, aux plus pures, aux plus belles dont s'honore le génie humain. S'il nous est permis de marquer une préférence, nous avouerons qu'elle sera en faveur d'*Ironie et Poésie*. Les nobles phrases, mouvante théorie de beaux corps musclés, souples et harmonieux, se déroulent, cadencées, et s'enchaînent avec une grâce sans nonchalance, sûre de sa perfection. Et, chemin faisant, elles découvrent les principes éternels de l'art et la définition du classique : « Le plus pur de l'exquis et de l'excellent ».

M. L'ABBÉ BRÉMOND a cru devoir, au contraire, faire le panégyrique du romantisme : *Pour le Romantisme*. C'est un jeu d'une

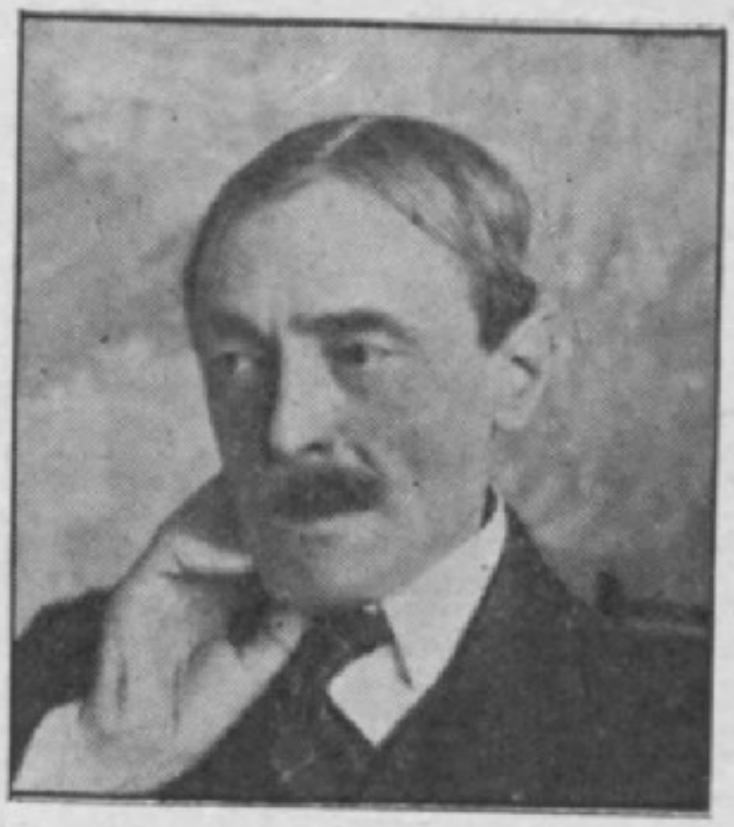
subtilité puérile. Un tel mépris de ce qu'il ose appeler « la douteuse joie de comprendre », un tel amour du désordre et de la déraison, voilà pour un prêtre de l'Église catholique une position intellectuelle au moins étrange.

Nous revenons avec HENRI MASSIS et PIERRE LASSERRE sur un terrain plus solide. Le premier, dans ses *Jugements*, t. II, juge en effet, mais avec quelle compréhension ! Soldat vigilant qui combat pour le triomphe de l'esprit, il poursuit d'un style net, tranchant, loyal comme une lame du meilleur acier, les curiosités impures (Gide) ou le règne du cœur (Duhamel).

Le second, dans *Mes routes*, nous promène par de bien intéressants chemins : littéraires, philosophiques, universitaires. Les démolisseurs de la culture classique apprendraient, — s'ils avaient jamais le désir d'apprendre quelque chose, — dans le magistral chapitre « Philosophie des humanités classiques », de quel crime ils chargeront leur mémoire. De si sages et si pressants conseils, qu'il importe de répandre, sont d'une efficacité et d'un intérêt autrement certains, immédiats, que les essais d'archaïsme et les ratiocinations sur la syntaxe du *Grammaire-Club* (anglicisme vraiment inattendu pour qualifier une pareille entreprise à laquelle la présidence de M. Abel Hermant ne peut donner une suffisante garantie d'utilité publique).

Poursuivant l'œuvre commencée dans le *Stupide XIX^e siècle*, LÉON DAUDET attaque dans *Moloch et Minerve* les idées homicides issues du « dogme luthérien, révolutionnaire et romantique du progrès », qui ramène notre monde à la barbarie offensive. Aux âmes honnêtes qu'épouvante l'avenir, la haute clairvoyance à qui nous devons tant d'œuvres prophétiques propose les remèdes essentiels : ceux enfantés par le génie gréco-latin et par le catholicisme.

Un plaisir rare : un livre de PAUL VALÉRY, *Variété*. Que dire en quel-



PAUL VALÉRY

ques lignes d'une œuvre dont chaque phrase tant de fois relue, éveille des méditations infinies ! Ce sont là des essais et quelques-unes de ces préfaces qui, au seuil des poèmes de La Fontaine, E. Poé et L. Fabre ouvrent les portes d'or de l'enchantement. S'il fallait encore une preuve à l'affirmation maurrassienne : *l'art parfait est classique,* nous en trouverions une nouvelle, décisive, dans « l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci ». Pure intelligence, raison, sagesse, goût, incomparable assemblage des mots et des idées : la perfection et le noble frémissement de la vie, mais ordonné, mais rythmé.

M. PIERRE LIÈVRE publia sur Valéry une intéressante étude. Ce critique de talent, dont nous sommes loin d'admettre tous les points de vue, s'efforce à juger la chose littéraire le plus honnêtement possible. Mais il est bien inégal. Ses *Esquisses critiques,* 1, II, mélangent l'excellent à l'exécrable. L'article sur Moréas est d'une injustice et d'une incompréhension inouïes ; par contre, celui sur M^me^ de Noailles est très bon.

PAUL CLAUDEL, grâce aux Japonais, nous a montré cette année qu'il pouvait être un de nos plus grands et de nos plus intelligents écrivains, d'une sensibilité profonde et mesurée, usant d'un style pur, sobre, aéré, émouvant et poétique. Ces deux plaquettes : *Coup d'œil sur l'âme japonaise* et *A travers les villes en flammes,* sont des chefs-d'œuvre. Quel déplorable génie l'anima donc en d'autres temps !

* * *

CHARLES DERENNES, pour fêter la *Fontaine Jouvence,* reçut l'inspiration de la muse même de Ronsard :

Garde-nous, jeune fille aux propos bienfaisants,
De peser notre vie au nombre de nos ans
Et de la croire usée à mesure qu'ancienne.

Revenu d'errements fâcheux, FRANCIS JAMMES, dans le *Deuxième livre des Quatrains* et la fraîche églogue en prose *Mariage basque,* a retrouvé la note virgilienne de ses premiers recueils.

De DANIEL THALY, *l'Ile et le voyage,*

Au pays des girofliers
Et des négresses.

nous rappelant Toulet et Gérard d'Houville, nous embaume et nous enchante.

Léon Vérane, au *Promenoir des Amis*, nous convie par des vers souvent très beaux à partager ses plaisirs, ses peines, ses fantaisies, en de sympathiques compagnies et en des lieux aussi divers qu'attachants. Citons ce quatrain où, provençal comme Maurras, il s'avoue comme lui attaché à la douce vallée de la Seine. Elle avait déjà ensorcelé le Grec Moréas:

Je veux du clair pays de France
Mieux sentir le charme et la loi,
Et sa gloire et son abondance
Devant le Louvre des Valois.

La muse grave de F.-P. Alibert entonne un *Canlique sur la Colline* où le grand et profond lyrisme s'ordonne en des vers magnifiques.

O substance de Pan résolue en pipeaux !

De même dans *Elégies romaines*, avec la maîtrise et la noblesse d'un art et d'une pensée fermes, il exprime l'angoisse éternelle de la mort :

La mort, la grande mort élincelante et sombre.

De Tristan Derème le tant aimable : *l'Enlèvement sans clair de lune*. Comment parler de ce livre ailleurs que dans la société des poètes ! Il est fait pour eux, avec eux, et la prose, — si l'on peut appeler prose celle de Tristan, — y est tellement enguirlandée de vers ! Chemin faisant, au travers du récit de ses aventures, le héros M. Decalandre, exprime avec toute la pudeur d'une âme vraiment sensible, les amères et indicibles douceurs de l'amour, de l'amitié, de l'inspiration, et la nostalgique tendresse du ciel natal.

Mme DE NOAILLES, dès le titre de son dernier recueil : *Poème de l'Amour*, marque un sérieux progrès. L'Amour y est appelé par son nom sans le secours des métaphores impossibles à dessiner dont elle usait d'habitude. Louons aussi son effort pour torturer moins les adjectifs et la langue française. Les grands cris s'apaisent, l'échevèlement lyrique se discipline. Tant d'anarchie fait place à un commencement d'ordre. Quelques-uns de ses derniers poèmes figureront honorablement dans les anthologies. Mais on s'apercevra bien, sans tarder, que d'admirables ou délicieux poètes sont morts ces dernières années sans avoir reçu le tribut d'admiration qui leur était dû : Lionel des Rieux, J.-M. Bernard, P. J. Toulet, Jean Pellerin, Maurice du Plessys... Nos contemporains risquent alors de réagir entre l'œuvre de Mme de Noailles comme ils l'ont fait pour celle d'Edmond Rostand. La gloire de ce dernier s'abîma d'un coup. Ce serait pour l'auteur des *Eblouissements* une injustice aussi imméritée que l'est actuellement la louange frénétique.

* * *

Par suite de l'inaptitude de nos contemporains à s'attacher aux œuvres dénuées d'amusement, la majorité des talents se dépense dans les inventions romanesques. Quelques auteurs réagissent cependant : les frères THARAUD, délaissant le conte, laissent à leur livre, *l'An prochain à Jérusalem*, tout le sérieux d'une enquête, lui donnant ainsi une valeur documentaire et historique. Les ouvrages de MONTHERLANT sont à peu près dénués d'intrigue : *le Paradis à l'Ombre des Epées*, *les Onze devant la Porte Dorée*. L'auteur, s'il voulait discipliner une phrase vigoureuse et un esprit ardent, pourrait devenir un remarquable écrivain. Mais il sait mal le français, pas du tout (quoi qu'il en dise) le grec et le latin, et n'entend pas grand'chose au sport dont il s'est fait une spécialité malheureuse. Chez EUGÈNE MARSAN : *Passantes* (édition augmentée d'une partie inédite), la fiction est une gaze élégante, ornée et colorée. L'intérêt réside surtout dans la vérité psychologique recherchée avec une science très sûre, exprimée avec un art exquis. De même RENÉ BENJAMIN ne s'embarrasse point d'intrigue et avec

Cl. Manuel.

RENÉ BENJAMIN

PIERRE BENOIT

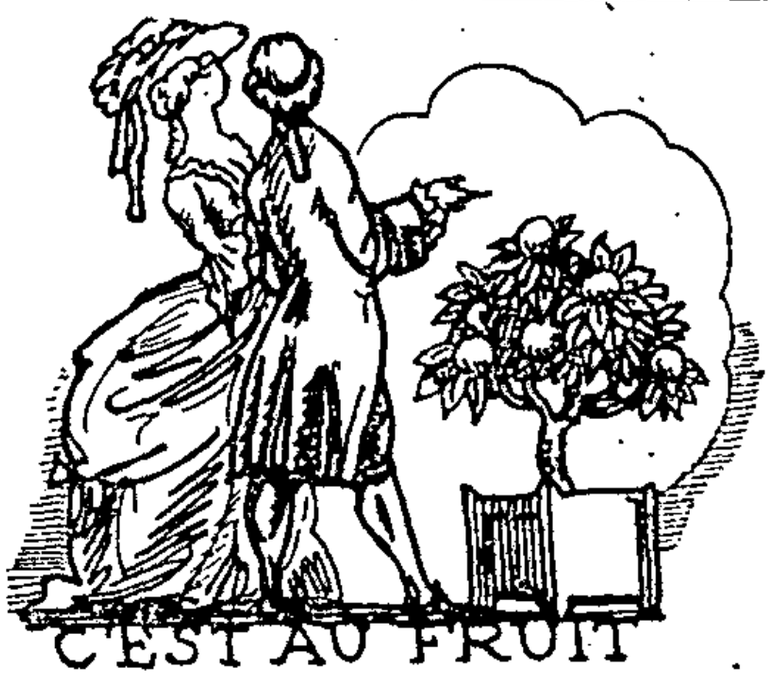
Dessin de O. Fabrès.

PIERRE DOMINIQUE.

LUCIEN FABRE

Cl. Manuel.

FRANÇOIS MAURIAC



C'EST AU FRUIT
QU'ON JUGE
L'ARBRE.

Chez Grasset

CHARLES MAURRAS.

La musique intérieure. . . . . 9 fr.

LOUIS HEMON.

Maria Chapdelaine. 7 50
Colin Maillard. 7 50

RAYMOND RADIGUET.

Le Bal du Comte d'Orgel. 7 50

ANDRÉ MAUROIS.

Les Silences du Colonel Bramble. . . 7 50
Les Discours du Docteur O'Grady. . . 7 50
Ariel, ou la Vie de Shelley. 7 50
Dialogues sur le commandement. . . 7 50

RENÉ JOHANNET.

Eloge du Bourgeois Français. 7 50

ROGER LAMBELIN.

L'Égypte et l'Angleterre. 7 50
Le Règne d Israël chez les Anglo-Saxons. 7 50
L'Impérialisme d'Israël. 7 50

ROBERT DE JOUVENEL.

La République des Camarades. . . . 7 50

---

*61, Rue des Saints-Pères — PARIS-VI^e^*

bien de l'esprit bâtit un « essai », comme il le dit lui-même : le *Soliloque de Maurice Barrès.*

Mais que de vrais romans ! *Rabevel* de LUCIEN FABRE est puissant, mais touffu ; parfois balzacien. *Génitrix* de MAURIAC ou l'amour tyrannique d'une mère pour son fils. Certains critiques ont nié la vraisemblance d'une si affreuse histoire. Sans doute regardent-ils vivre leurs semblables à la façon des autruches. L'hypertrophie du sentiment maternel est, en notre temps, d'une fréquence redoutable. Le cause en est encore et toujours le romantisme, dont la conséquence immédiate : l'individualisme, a gangrené la bourgeoisie.

Peau d'Ange de J.-L. VAUDOYER, mélancolique et mystérieuse aventure d'un beau jeune homme sympathique, racontée avec un art et un tact parfaits. VALÉRY LARBAUD, l'humaniste, a réuni sous un même titre : *Amants, heureux Amants,* trois récits où le monologue intérieur procède à la dissection sentimentale avec une précision aiguë. Quel rare et précieux talent !

Le premier roman de J. KESSEL a été salué par Léon Daudet comme une belle promesse. *L'Equipage* est parmi les livres de guerre les plus vrais et les plus empoignants. ROGER MARTIN DU GARD : *la Belle Saison.* C'est la 3e partie des Thibaut : une œuvre dont chaque volume est attendu avec impatience. Elle remplit de joie ceux qui, malgré la dureté des temps, croient à la renaissance française ; car nous racontant « l'histoire naturelle et sociale d'une famille », elle nous permet de mesurer le chemin parcouru depuis les Rougon-Macquart.

De PROUST, enfin, a paru *la Prisonnière.* Nous conseillons à ceux qui méprisent cet écrivain difficile, et qu'un style rebutant au premier abord a trop vite découragés, de tenter la lecture de son dernier ouvrage. La jalousie, transformation morbide de l'amour, y est étudiée comme le serait une maladie par un clinicien génial et minutieux. Mieux que dans les précédents volumes d' *A la Recherche du Temps perdu,* Proust s'est mesuré avec les grands problèmes de l'art et de la littérature, et ses détracteurs seront bien surpris de le voir se rencontrer avec Aristote (la *Politique*) notamment dans ses réflexions sur la musique.

Les fidèles de cet autre mort méconnu P.-J. TOULET rééditent le *Mariage de Don Quichotte,* titre qui pourrait être ainsi

P.-J. TOULET.

complété : « ou le libéralisme destructeur ». Ce livre renferme quelques-unes des plus belles pages politiques qui aient jamais été écrites, dans un style inimitable, poétique et vigoureux, issu de la plus forte et de la plus pure culture classique. De Toulet encore, inédits : *les Demoiselles la Morlagne*, court et amer roman ; *Notes d'Art* ; et ces mélancoliques *Lettres à Madame Bulteau*. A PAUL BOURGET nous devons encore un grand livre : *Cœur pensif ne sait où il va*. L'élite intellectuelle fêta l'hiver dernier son jubilé et la *Revue hebdomadaire* publia à cette occasion un magnifique numéro spécial où collaborèrent Charles Maurras et Eugène Marsan.

Un cas d'hérésie religieuse au XIXe siècle a tenté A. THÉRIVE : *le Plus grand Péché*. C'est une étude bien spéciale écrite avec un art recherché et glacé. PIERRE DOMINIQUE : *Notre-Dame de la Sagesse*, apporte sa contribution de médecin aliéniste à la divulgation de cette vérité : *l'esprit révolutionnaire est l'esprit des fous*, confirmée encore par LOUIS HÉMON dans *Colin-Maillard*. Malgré ses défauts de composition et ses longueurs, ce dernier livre est du plus pressant intérêt : analyse impitoyable de l'âme anglaise, de l'horrible prêche anglais, du dangereux mysticisme auquel, tout comme le misérable O'Brady, manœuvre irlandais, se laissèrent piper à Londres et à Genève nos représentants. Etre dupé est d'ailleurs dans la tradition républicaine : Gambetta est un illustre précédent. LÉON DAUDET : *le Drame des Jardies*, nous révèle les sanglantes amours, tout empoisonnées

de trahison, du tribun et de Mme Léon, Œuvre salubre, d'une âpre verve pourtant sans méchanceté, dans ce beau style si direct, aux épithètes synthétiques.

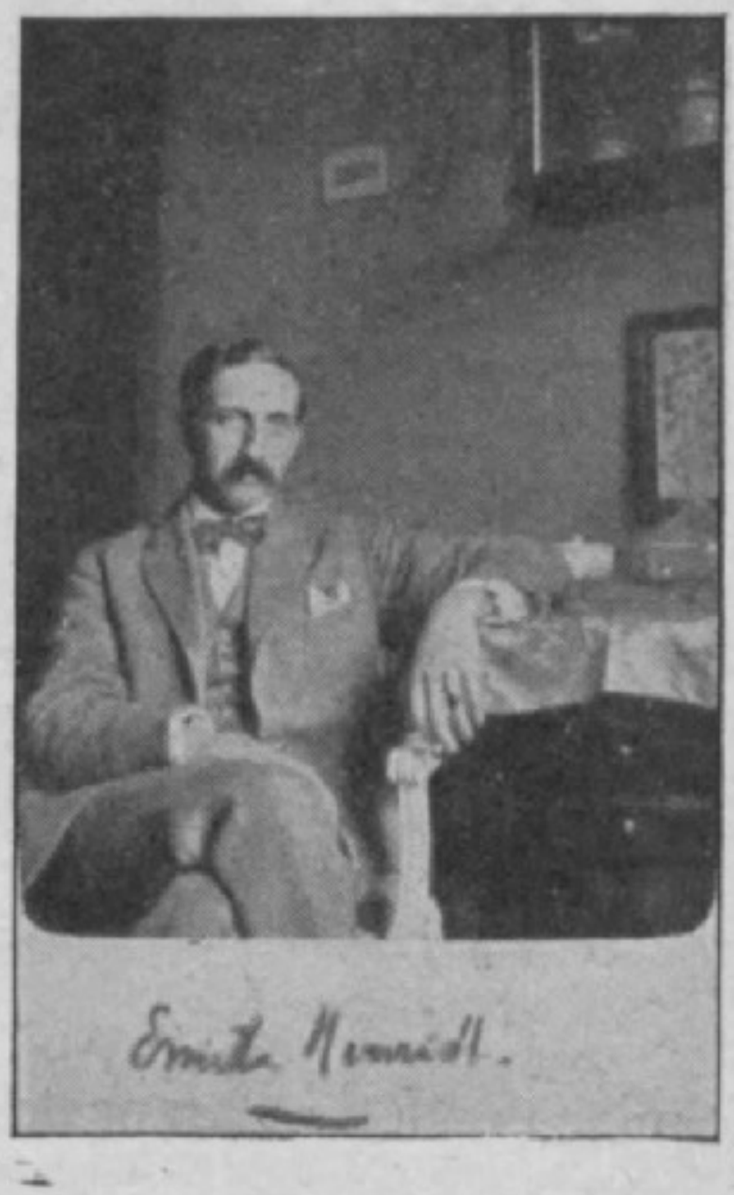
Pierre Benoit ne perd pas l'occasion, dans sa *Châtelaine du Liban*, d'arracher une nouvelle pierre au socle de la malfaisante idole. Son roman tout frémissant de patriotisme, dont la belle Syrie, chère à Barrès, est le pathétique décor, nous raconte, en même temps qu'une poignante aventure d'amour, la grande misère de nos services de renseignements militaires.

Colette ajoute (*la Femme cachée*) de précieux documents sur la psychologie amoureuse, et dans cette forme unique, qui fait d'elle un de nos plus grands écrivains.

De Jean Giraudoux, une éblouissante féerie, et spirituelle, subtile, morale, à peine agaçante — en grand progrès, à ce point de vue, sur les ouvrages précédents : *Juliette au pays des hommes*. De deux Roumains de grand talent, la princesse Bibesco et Panait Istrati, deux livres d'une rare originalité : *le Perroquet vert* et *Kyra Kyralina*.

Les trois meilleurs romans de cette année sont animés par les plus belles et les plus touchantes héroïnes, voilà qui nous émeut. Des œuvres comme *Aricie Brun* d'Emile Henriot, *Lewis et Irène* de Paul Morand et le *Bal du comte d'Orgel* de Raymond Radiguet, incitent le public étranger qui les lit à des réflexions salutaires.

Du premier de ces livres il ne faut pas craindre d'affirmer qu'il est un chef-d'œuvre. On ne sait ce qu'il importe d'y louer le plus, le style, la composition, les caractères ! ... Sans doute, Aricie elle-même qui, mieux que les « vertus bourgeoises », possède la vertu tout court. Et que dire encore de cette façon de nous raconter l'histoire de la France, tout comme Bainville, en même temps que l'histoire d'une famille du tiers état de 1817 à 1914.



Paul Morand, sans aucun doute, apporte du nouveau : ses héros d'abord, si vivants, si contemporains, et pourtant si liés dans le temps et dans l'espace aux héros éternels ; son intrigue où, dans de prodigieux raccourcis, il fait tenir avec le conflit amoureux le conflit européen ; son style étincelant, et ces images, presque toutes sans défauts, grâce auxquelles l'univers participe aux événements. Son premier roman nous remplit d'espoir.

RAYMOND RADIGUET.

Hélas ! on ne peut plus parler d'espoir après le *Bal du Comte d'Orgel*. C'est la seule fleur épanouie que le précoce enfant, Raymond Radiguet, nous aura donnée. L'influence heureuse de COCTEAU est sensible dans cette courte histoire : même élégante sécheresse, même précision, même pudeur discrète que dans *Thomas l'Imposteur*. Mais les caractères ont une autre force, une autre vie. Ce jeune homme allait droit à la perfection. Rappelons que, parlant de « niaise littérature », il ajouta : « invention du XIX^e^ siècle ».

* * *

D'aucuns nous reprocheront d'avoir, dans ces quelques pages, mêlé constamment la préoccupation politique au jugement littéraire. Qu'ils veuillent bien croire que nous le voulons ainsi. La littérature n'est pas une déesse isolée dans le ciel. Elle participe étroitement de la vie d'un pays, de ses mœurs, de son état d'esprit. Et si notre faible voix n'a pas le pouvoir d'imposer cette vérité, nous renvoyons les délicats et les dilettantes au livre irréfutable : *l'Avenir de l'Intelligence*.

PIERRE CHARDON.

Anatole France est mort quand cet article était déjà imprimé. Les lettres françaises ont perdu celui qui leur permit

de vaincre les plus néfastes poisons du romantisme. Dans un temps d'incroyable anarchie il avait retrouvé le rythme et la pensée classiques, il avait obligé l'intelligence à s'estimer de nouveau. Grâce à lui, Minerve vit refleurir le culte dont le peuple français l'avait honorée dans ses meilleurs jours.

Comme en son temps Voltaire, dont il était le fils spirituel, nul dans le nôtre, n'assembla avec plus de bonheur, d'ordre, de clarté, de grâce, d'esprit, avec une plus parfaite eurythmie, les mots dont tout le monde se sert communément. C'est là proprement son génie : ce style, miroir du goût national le plus pur, auquel il ajoute ce qui manquait à Voltaire, la plus fine et la plus émouvante sensibilité.

Hélas : pourquoi, au lieu de la foule désespérée des poètes et des écrivains, son glorieux cadavre fut-il accompagné par une odieuse mascarade, où seul figura le plus ignorant et le plus sectaire des partis, et, parmi ses représentants, les plus abjects parmi les hommes ?

P. C.

RELIURE
DE BIBLIOTHÈQUES DE LUXE ET DE FANTAISIE

Marcel BARAST

Fournisseur de l'ACTION FRANÇAISE

36, rue des Petits-Champs, PARIS — Tél. : Gut. 22-48 Métro Palais-Royal.
USINE A GENTILLY (Seine).

Les Jeux Olympiques

et l'Amélioration physique de la race

Par MICHEL ARENA

Πρὸς πάντα γάρ, ὅσα πράττουσιν ἄνθρωποι, χρήσιμον τὸ σῶμά ἐστιν· ἐν πάσαις δὲ ταῖς του σώματος χρείαις πολὺ διαφέρει ὡς βέλτιστα, τὸ σῶμα ἔχειν.

Notre corps nous est utile dans tous nos actes. Il est toujours de la plus grande importance qu'il soit bien constitué

XÉNOPHON : *Mémorables*, lib. III, 12.

Ce n'est pas assez de lui roidir l'âme ; il lui faut aussi roidir les muscles...

...Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse ; c'est un homme ! Il n'en fault pas faire à deux ; et, comme dist Platon, il ne fault pas dresser l'un sans l'aultre, mais les conduire également, comme une couple de chevaulx attelez à mesme timon... »

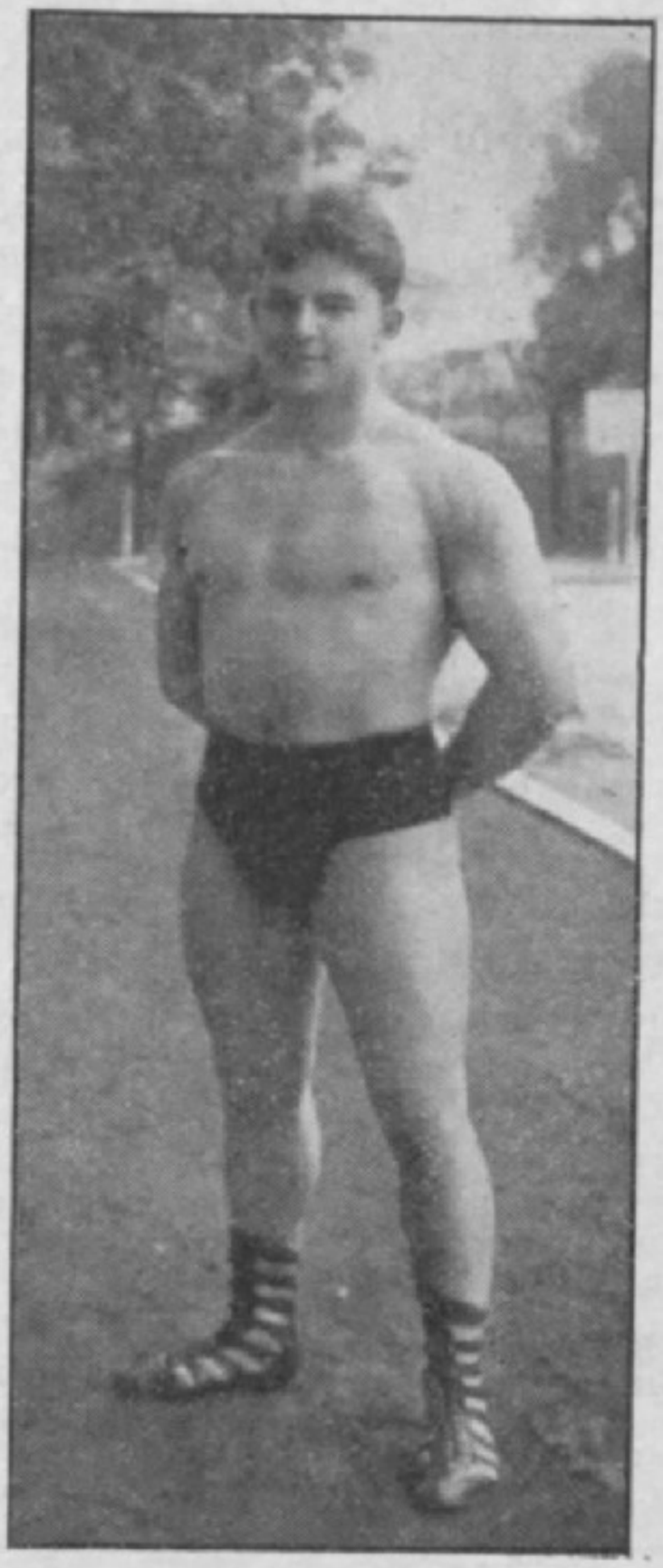
MONTAIGNE : *Essais*, livre I, chap. XXV.

L'ÉVÉNEMENT sportif de 1924 fut la célébration, à Colombes, des huitièmes jeux olympiques modernes. Dans ces jeux-là, nous ne brillâmes guère. Battus presque partout, surtout en athlétisme, nous eûmes de-ci de-là quelques légers succès auxquels la presse française mal stylée ne sut pas faire un suffisant écho. A peine a-t-on cité notre victoire au tir et celle, pour les poids et haltères, de Rigoulot et de Decottignies. Un peu plus de bruit pour le water-polo et le cyclisme. Mais silence complet pour la lutte gréco-romaine ; et l'Action Française elle-même (est-ce mépris pour ce beau sport cher à Homère ?) a omis de citer notre champion Deglane. Nous ne pleurerons pas sur notre défaite sportive, car nous avons d'autres sujets d'angoisse. Et la victoire, à Londres, de Macdonald sur Herriot nous préoccupe davantage que celle, sur nos coureurs, des anglais Lowe,

Abrahams ou Liddell. Les exploits merveilleux de Pelletier d'Oisy et de Gerbault ont eu d'ailleurs un tel retentissement que nul ne pourrait croire à la déchéance physique de notrerace.

La victoire olympique des Anglo-Saxons ne prouve pas du tout leur supériorité physique. Et d'abord, qu'est-ce que ces Anglo-Saxons qui se nomment Kealoha et Kahanamoku, la Barbara, Legendre, Desjardins ou qui sont noirs plus ou moins bon teint comme Gourdin ou Hart Hubbart, cependant que Middleton, El Ouafi, Taki-Dio et autres Gallo-Romains représentent la race française ?

Peut-on conclure, d'autre part, des performances de quelques champions à la valeur physique moyenne de leurs compatriotes ? Il faudrait, pour cela, un challenge du nombre analogue à celui disputé dans l'armée. Et, dans les championnats, ce sont les champions seuls que l'on peut comparer. Or le choix des champions ne se fait pas partout de la même manière. Les Etats-Unis ont près de 120 millions d'habitants. Leurs universités regorgent d'étudiants qui, travaillant fort peu, ont de nombreux loisirs. La prospection des athlètes est faite avec soin et méthode. Les plus qualifiés pour chaque sport suivent, pendant longtemps, un entraînement sévère. En France, nous n'avons pas 40 millions d'habitants. Nos étudiants s'occupent presque exclusivement de leurs études ; et c'est dans toutes les classes de la société



DEGLANE
Champion olympique de lutte gréco-romaine (poids lourds).

que nous recrutons les sportifs, sans les spécialiser toujours au mieux de leurs aptitudes (1). Travaillant pour gagner leur vie, nos hommes ne peuvent pas se soumettre à une préparation longue et rigoureuse incompatible avec l'exercice de leur métier et que nos fédérations peu fortunées ne pourraient d'ailleurs pas leur offrir. Ils n'ont, sauf exception, aucune préparation olympique. Ils travaillent, en somme, en amateurs, tandis que les Américains sont de véritables professionnels (2).

Réfléchissons ici, au lieu de nous scandaliser. Les performances réalisées, souvent des records du monde, et la très grande valeur de la plupart des athlètes rendent très difficiles les compétitions olympiques. Qui veut battre un record ou distancer ses concurrents doit pouvoir suivre une préparation très longue à peu près exclusive de l'exercice d'un métier. En France, le regretté Jean Bouin ne s'occupait guère que de la course. Guillemot, le vainqueur d'Anvers, s'était longuement préparé à l'école militaire de Joinville. Michart, notre champion cycliste, et Deglane, champion de lutte, viennent de se déclarer professionnels. A l'étranger c'est encore pire : les Paddock, les

(1) Nous possédons cependant, en la personne du Médecin principal Thooris, un maître de la morphologie sportive. Lire son récent ouvrage : *La vie par le stade*, librairie Amédée Legrand.

(2) Considérant, jusqu'à nouvel ordre, que le français est la langue officielle en France, nous donnons aux mots *amateur* et *professionnel* le sens qu'ils ont chez nous, défini par cette phrase de Littré au sujet des Beaux-Arts : « Est amateur celui qui cultive les Beaux-Arts sans en faire profession. » On trouvera, dans la note II ci-après, les développements nécessaires.

A JEANNE D'ARC

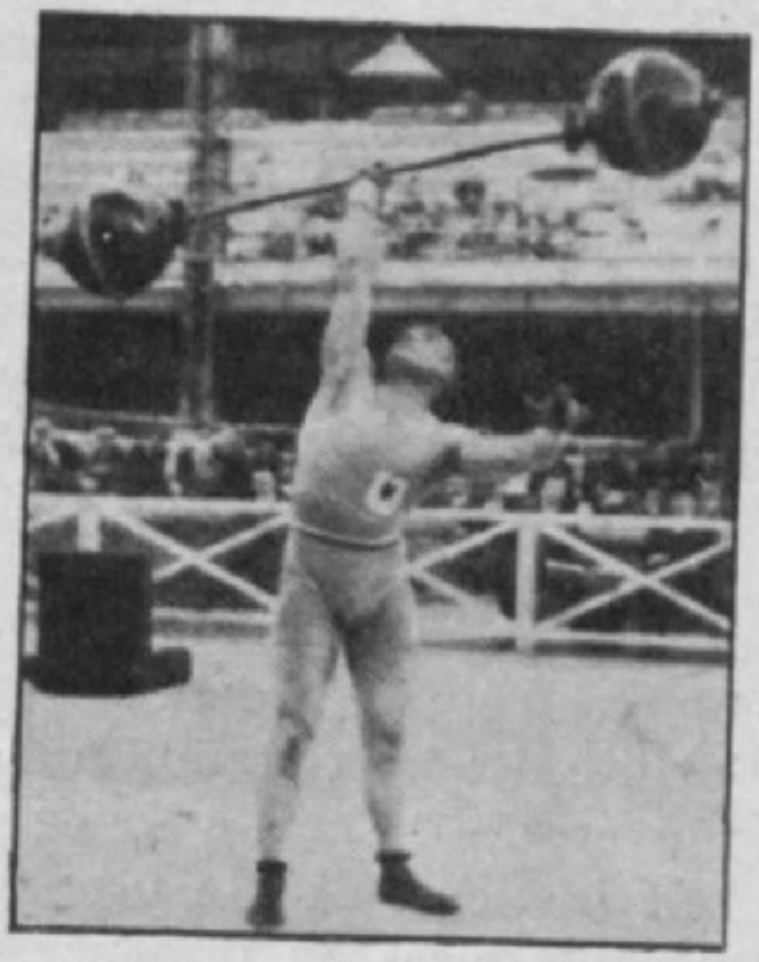
GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES — ESTAMPES SPORTIVES

Plaquettes et Médailles — Encadrements en tous genres

P. HÉNAUT

Téléphone :
LOUVRE 47-54

SALLE D'EXPOSITION
3, place de Rivoli, et 1, rue des Pyramides — PARIS



RIGOULOT,
Champion olympique,
Poids et haltères (mi-lourds).

MICHARD,
Champion olympique sur piste.

DUCRET,
Champion olympique de fleuret.

Weissmüller, les Karr peuvent entreprendre, hors de leurs pays, des promenades sportives qui durent plusieurs mois. Les Grecs, dans les jeux antiques, nous avaient déjà donné l'exemple. Leurs premières compétitions avaient pour but d'intéresser chacun à la préparation à la guerre. Elles eurent lieu entre amateurs ; et c'est ainsi, dit-on, qu'Euripide eut un prix. Mais, le niveau des concurrents s'élevant peu à peu et, avec lui, la difficulté des épreuves, une préparation spéciale devint bientôt nécessaire. Les honneurs extraordinaires accordés aux vainqueurs, avec des avantages matériels de toutes sortes, exercèrent également un attrait irrésistible et l'on en vint au professionalisme des athlètes (1). Rien de nouveau sous le soleil.

Quelle peut être, aujourd'hui, l'utilité des jeux olympiques ? Vont-ils nous amener la fraternité universelle ? Charles Maurras, dès les jeux d'Athènes (2), avait fait justice de cette utopie : « Quand plusieurs races distinctes sont mises en présence et contraintes de se fréquenter, elles se repoussent, s'éloignent dans l'instant même où elles pensent se mélanger (3). »

Les injures, giffles et coups de poings échangés à Colombes, ainsi que les violentes polémiques des journaux anglo-saxons ont dû ouvrir les yeux des plus naïfs. Si les peuples se rapprochent, c'est pour se donner des coups (4) .

L'unique intérêt des jeux nous semble d'ordre sportif. Grâce à eux on peut voir aux prises les meilleurs athlètes de tous les pays, comparer leur style, leurs méthodes d'entraînement. Et les quatre ans de chaque olympiade sont activement employés à mettre à profit les enseignements reçus. Les performances, de la sorte, s'améliorent petit à petit, marquant les diverses étapes de la passionnante lutte du corps humain contre la nature. C'est

(1) Galien (*Sur la médecine et la gymnastique*) fixe l'avènement du professionalisme un peu avant Platon. Ce dernier, et aussi Aristote, parlent souvent des athlètes de métier, pour lesquels ils professent une médiocre estime. Voir note I ci-jointe pour détails et citations.

(2) Les premiers jeux de l'ère moderne, en 1896.

(3) *Anthinea*, édition Champion, 1913, page 265.

(4) D'aucuns, cependant, dans les milieux politiques ou littéraires, espèrent toujours la fraternité universelle par le sport. Citons notamment Jean de Pierrefeu et le démocrate baron de Coubertin, le premier congratulant l'autre. En rénovant les jeux olympiques, dit-il, M. de Coubertin a « donné la maquette de la Société des Nations ». Répétons avec Héricourt : Jean de Pierrefeu est bien bon, Jean de Pierrefeu est bien bon.

ainsi qu'en 1924, pour l'athlétisme, la natation et les poids et haltères, 17 records du monde ont été battus, plus 10 records olympiques. On peut espérer que ces résultats frapperont l'imagination des jeunes gens et attireront au sport beaucoup d'adeptes.

* * *

Au point de vue national, le seul point de vue de l'A. F., les succès olympiques ne présentent pas grand intérêt ; et c'est bien autre chose qu'il nous faut demander aux exercices phy

L'Allemagne pacifique d'après guerre : Un bataillon scolaire.

siques. En face d'une Allemagne de 60 millions d'habitants, que nous avons eu la sottise de laisser unifiée, il y a seulement 38 millions de Français, soit une différence de 22 millions, qui ne pourra que s'accroître en raison de notre faible natalité. Pour que la France ne soit pas écrasée, il faut donc augmenter le rendement de tous ses habitants. Il faut que chaque Français vive longtemps, qu'il soit sain, vigoureux, énergique afin de

produire beaucoup dans tous les domaines. Et, jusqu'au moment où la division des Allemagnes nous aura permis de réduire notre armée à une armée de métier, il faut que les jeunes hommes puissent tous faire leur service militaire et qu'ils soient tous capables, en cas d'agression, de prendre les armes contre l'envahisseur.

Or la mortalité, en France, est assez forte ; l'état sanitaire n'a rien de brillant ; la moyenne de la vie n'y dépasse pas celle des nations voisines ; les conseils de révision refusent, chaque année, de trop nombreux jeunes gens, 30 pour cent en moyenne. Il est urgent de relever la valeur physique de notre race en nous adressant à tous, hommes, femmes et enfants, aux faibles et aux malades autant et plus qu'aux personnes robustes. Comme la Suède et la Finlande, nous n'y parviendrons que par l'hygiène et l'éducation physiqne.

Cette conception n'est pas nouvelle, ayant été déjà celle des Grecs qui voulaient, par la gymnastique : 1° assurer la santé et prolonger la vie ; 2° rendre les hommes aptes à la carrière militaire (1).

Ce fut, après Iéna, celle des rois de Prusse ; et c'est encore aujourd'hui celle du Reich. Désireux d'une rapide revanche,

(1) Voir à la note I, avec les références, quelques détails sur l'éducation physique en Grèce.

LE SEDLITZ CHANTEAUD
est depuis 50 ans le laxatif, purgatif, dépuratif idéal :
Bile, Constipation, Migraine, Congestion, Rougeurs Vertiges.
Essayez-le, faites-le connaître à vos amis à qui vous rendrez service.
Toutes Pharmacies France et Etranger.
DEMANDER BROCHURE GRATUITE
54, Rue des Francs-Bourgeois, PARIS

obligés d'autre part de réduire leur armée, les Boches préparent à la guerre, par l'exercice physique intensif (*Leibesubung*), les jeunes gens des écoles, des universités, des sociétés de sport et de gymnastique. Instituteurs, prêtres, professeurs d'université, militaires, rivalisent de zèle (1), considérant le sport et l'éducation physique comme un moyen de régénération de la race en vue de la guerre et un instrument de propagande nationale (2). Craignons de voir aux prises, en 1935 ou plus tôt, nos 3 millions de mobilisables avec 12 millions de Boches mobilisés, vigoureux et entraînés, connaissant parfaitement leur métier de soldats.

Pour le développement physique de la race, d'aucuns préconisent l'usage exclusif des sports, d'autres, exclusivement, les leçons régulières et les exercices ordonnés. Nous estimons que la première place doit revenir à ceux-ci, le sport ne venant que plus tard, comme complément, et s'il n'y a pas de contre-indication. Tout sport, en effet, est une synthèse de mouvements élémentaires qui demandent, pour être exécutés, le développement préalable des muscles et du système nerveux par une éducation physique raisonnée (3). Etant toujours une spécialisation, il développe telle ou telle partie du corps au détriment de l'ensemble et ne peut assurer un développement physique harmonieux et complet. Les effets, d'ailleurs, ne sont jamais exactement prévus, ni bien dosé l'effort qu'il va exiger. Ainsi l'on court le risque de demander à un organisme un effort trop grand pour lui ; et cette erreur peut avoir des conséquences très graves. Aristote (*Politique*, lib. V, chap. IV) avait déjà signalé l'arrêt de la croissance chez les enfants soumis à de trop durs travaux. Des ménagements pouvant aller jusqu'à l'interdiction s'imposent aussi pour les femmes, les vieillards, les faibles de toutes catégories. Et, pour tout le monde, il faut surveiller les

(1) Consulter la *Revue d'Infanterie* du 15 avril 1921 et la revue *l'Educalion physique* du 15 juillet 1923.

(2) Rappelons qu'en Haute Silésie, avant le plébiscite, des sociétés allemandes de foot-ball allaient, jusque dans les plus petits villages, jouer des matches pour faire, à l'abri du sport, de la propagande antipolonaise.

(3) Exemple : Le lancement du poids demande l'intervention des jambes, des muscles obliques, des extenseurs des bras et des doigts. Il exige un système nerveux apte aux promptes détentes, capable d'assurer la difficile coordination des mouvements.

ANDRÉ MOURLON
Recordman de France des 100 mètres.
(Cl. du Comité des Jeux).

cent une ou plusieurs morts par excès sportifs (2)... Et, à côté de ces morts, que de santés affaiblies pour toujours ou tout au moins pour longtemps ! Certains spectacles, aux derniers jeux, n'ont pas dû donner aux profanes le goût du sport. Stallard, qui était déjà tombé à la fin du 800 mètres, s'évanouit après le 1.500 et doit être emporté, inanimé, sur un brancard ; Montague

compétitions] qui, avec des Français impressionnables, peuvent conduire aux pires excès et léser gravement le cœur (1). On connaît l'histoire du soldat de Marathon qui mourut aussitôt après sa fameuse course. La *marche de l'armée* organisée pas le *Matin* en 1904, avec la complicité du ministre André, se solda par 70 entrées à l'hôpital et la mort d'un malheureux caporal. Chaque année les journaux annon-

DEGRELLE
Premier des Français aux 100 mètres.
(Jeux Olympiques.)

(1) Cf. *La Fatigue* du Dr Tissié et les discussions instituées à ce sujet autour d'une communication récente à l'académie de médecine (Boigey, Amar, Hœckel, Bellin du Coteau, Ruffier, etc.).

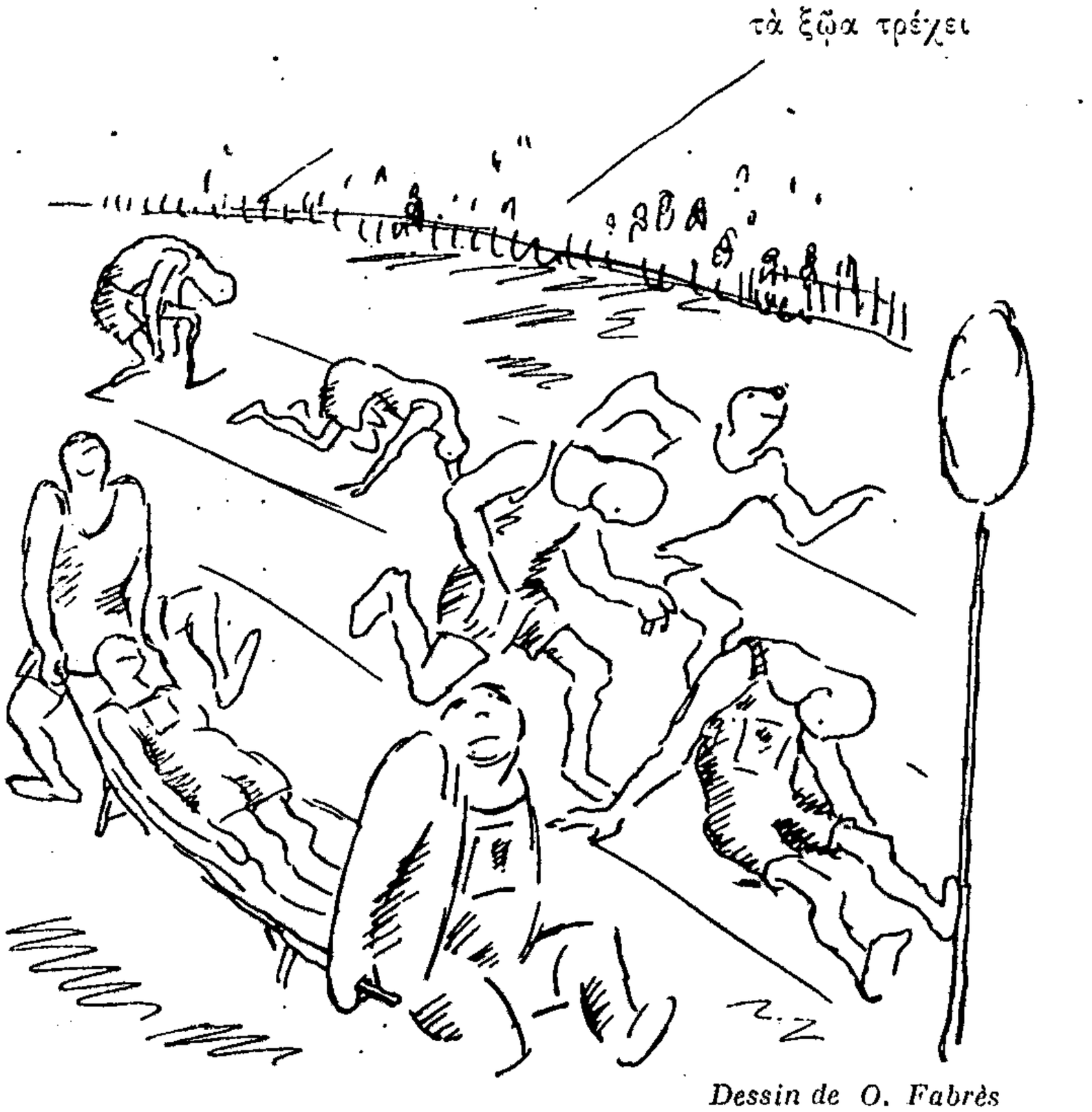
(2) Nous parlons ici des excès sportifs, qui sont vraiment à craindre, et non des quelques accidents autour desquels on fait beaucoup trop de bruit et qui sont moins fréquents sur les terrains de sport que dans la rue.

s'effondre après le 3.000. Pendant le cross, couru par une chaleur torride, les chutes et abandons sont nombreux. Notre compatriote Marchal, qui a voulu résister jusqu'au bout, tombe à 50 mètres de l'arrivée et est emporté à l'Hôpital.

En résumé, le sport est un luxe, qui n'est pas accessible à tous et qui présente des dangers. Ovide l'avait déjà dit :

Nihil prodest quod non loedere possit idem

Au lieu de se disputer la prééminence, comme feu Vidal et Pahé ou, comme Benazet, de vouloir brimer les sociétés sportives catholiques, nos gouvernants devraient créer un contrôle



Dessin de O. Fabrès

LES ANORMAUX MALADES DE LA PISTE.

sérieux du sport permettant d'en avoir tous les avantages et d'en éviter les abus.

Où et quand pratiquer le sport ? Si l'on en croit le poète, nos pères avaient à leur disposition l'espace et le temps nécessaires :

> Pour desporter
> Et pour leur corps réconforter.
> Es près jouaient à la balle.

Nous n'avons, hélas ! pas les prés, ni, tous les jours, le temps de nous y rendre. Nos terrains de sport peu nombreux, souvent éloignés des centres urbains, ne sont d'ailleurs pas organisés pour favoriser l'exercice. Comme ils coûtent cher, il leur faut des spectateurs payants. Tant pis pour les acteurs s'ils n'y peuvent trouver de place (1). Tel est, à la Porte Dorée, le terrain des Etudiants, gracieusement offert par la ville de Paris : une piste pour quelques coureurs, deux sautoirs, un emplacement de lancer et le sacro-saint terrain gazonné sur lequel, comme dans les mosquées, on ne pénètre pas avec des *godasses*. Et tout autour, des gradins et des gradins. Sommes-nous au Cirque d'Hiver ou sur un terrain d'exercice pour la jeunesse ?

* * *

Avant et pendant le sport, — et à défaut du sport pour les malades, — il faut à tous une gymnastique raisonnée, dosée, adaptée aux besoins et aux possibilités de chacun, destinée à assurer la santé et à rendre faciles les actes de la vie journalière. Cette gymnastique s'adresse à tous : hommes, femmes (2) et enfants. Elle exercera les grandes fonctions de l'organisme (circulation, respiration, etc.), en même temps qu'elle développera tous les muscles, éduquera le système nerveux et aguerrira contre les intempéries. Elle devra pouvoir être pratiquée partout pendant

(1) Faisons exception pour les terrains que les Patronages catholiques ont fort intelligemment aménagés à la Courneuve.

(2) Beaucoup de femmes répugnent encore à pratiquer l'éducation physique. Il faut, pour les convaincre, leur prouver que seul l'exercice peut entretenir et conserver la beauté. (Cf. Hebert, *Muscles et beauté plastique*, chez Vuibert.)
Ovide dit dans ses Amours (livre I, élégie VIII) :

> Forma, nisi admittas, nullo exercente, senescit.

Ce qui peut se traduire un peu librement : La beauté, si l'on n'y prend garde, se perd faute d'exercice.

un quart d'heure au moins tous les jours, dans une chambre de ville aussi bien qu'à la campagne, par un travailleur comme par un oisif (1).

Les méthodes proposées sont nombreuses. Nous retiendrons seulement la méthode analytique du Dr Tissié et la méthode naturelle du Lieutenant de vaisseau Hébert. La première s'adresse surtout aux enfants, aux femmes, aux vieillards, aux fatigués de tout ordre ; la deuxième convient davantage aux adultes et aux jeunes gens vigoureux. Nous croyons qu'il faut utiliser les deux, non pour les réunir émasculées en une fade combinaison comme dans le règlement militaro-civil de Joinville, mais pour les faire alterner dans des leçons séparées ou bien au cours de la même leçon.

Il est peu probable que nos dirigeants viennent prendre leur mot d'ordre dans l'almanach de l'A. F. Nous ne nous priverons pas toutefois de terminer cette étude par quelques propositions fermes:

1° Création d'un Institut national d'éducation physique chargé de choisir une méthode et de former des professeurs diplomés ayant seuls le droit d'exercer. Un tel institut existe en Suède, Belgique, Allemagne (*Hochschule für Leibesübungen*). Il faudra, d'autre part, introduire dans l'enseignement des facultés de médecine les notions indispensables d'éducation physique.

2° Education physique obligatoire à l'école primaire et dans tous les établissements d'instruction, à l'exemple de la Suède, de la Finlande, de la Tchéco-Slovaquie, de l'Allemagne (2).

3° Encouragement à l'éducation physique postscolaire jusqu'à l'arrivée au régiment (3). Le meilleure sanction, et elle a déjà

(1) Ceci, bien entendu, est un minimum qui sera complété, chaque fois que possible, par des exercices de plein air, jeux, exercices naturels, promenades, sports (cyclisme modéré, course à travers champ, athlétisme, natation, aviron, jeux nationaux et locaux, etc.). Ce minimum est réalisable par tous et en tout lieu. Il vaut mieux qu'un emploi du temps plus riche que l'on ne pourra ou voudra suivre que rarement.

(2) En Allemagne, le Comité national d'éducation physique (*Reichsauschuss für Leibesübungen*), présidé par Carl Diem, fait une propagande intense et agit auprès des pouvoirs publics. En 1920 une circulaire a prescrit d'intensifier, dans les écoles, l'éducation physique. Il y avait, en 1921, dans les sociétés de sport, 2.225.000 membres dont 600.000 faisaient, au minimum, 3 heures d'exercice par semaine. Carl Diem, qui donne ces chiffres, veut obtenir 15 millions de pratiquants.

(3) Suppression de la ridicule et inopérante préparation militaire élémentaire ou supérieure. Tout a été dit sur cette question ; et l'on ne peut que répéter la vieille formule du général Chanzy : « Faites-nous des hommes, nous en ferons des soldats. »

été proposée, serait la diminution de la durée du service pour les conscrits robustes ou l'augmentation de cette durée pour les malingres. Et l'égalité ? diront les républicains. « Politique d'abord », si nous voulons obtenir des résultats.

4° Organisation du contrôle effectif de l'hygiène pour lutter contre les fléaux principaux : alcoolisme, maladies vénériennes, tuberculose, etc., et pour faire respirer à tous l'air pur (1).

5° Contrôle des sociétés sportives en vue d'éviter les erreurs et les excès meurtriers. Surveillance médicale obligatoire. Etablissement obligatoire d'une fiche physiologique régulièrement tenue à jour. Aucun sport ne pourra être pratiqué sans l'avis du médecin de la société. Nul ne pourra prendre part à des championnats ou concours avant l'âge minimum de 18 ans (sauf dérogation tout à fait exceptionnelle autorisée par le médecin) (2).

6° Création de terrains de jeux et d'exercices. Chaque commune devra posséder un terrain à proximité immédiate de l'agglomération. Les terrains seront organisés simplement, sans grandes dépenses, pour permettre l'entraînement simultané du maximum de personnes et non en vue du sport spectaculaire à grosses recettes (3).

7° Création de piscines, aménagement de bains en rivière ou en mer.

Livres à consulter. — Nous recommandons spécialement ceux qui sont marqués d'un astérisque.

Etudes générales et manuels d'exercices :

Dr LAGRANGE : * *Physiologie des Exercices du Corps.* — *La fatigue et le repos*, chez Alcan. — Dr TISSIÉ : * *L'éducation physique et la race* (Flammarion). — *La fatigue et l'entraînement physique* (Alcan) ; * *Précis de gymnastique rationnelle* (Gaulon et fils). — HEBERT * : *Ma leçon type d'entraînement* ; *Muscle et beauté plastique* (femmes), chez Vuibert. — LEFÉBURE : *Méthode de*

(1) *Aer pabulum vitæ*, disaient les anciens.

(2) La commission médicale de la Fédération féminine de sports athlétiques a formulé d'utiles indications et établi une fiche physiologique. Consulter Diffre, *le Contrôle du sport*.

(3) Les plans de terrains sont nombreux. Consulter notamment ceux du lieutenant de vaisseau Hébert dans *Guide pratique d'éducation physique*. Un pré non aménagé peut suffire pour les courses, sauts, luttes, lancer et les leçons de culture physique. Il s'agit moins de favoriser les performances magnifiques que de faire profiter tout le monde des bienfaits de l'exercice et de l'air pur.

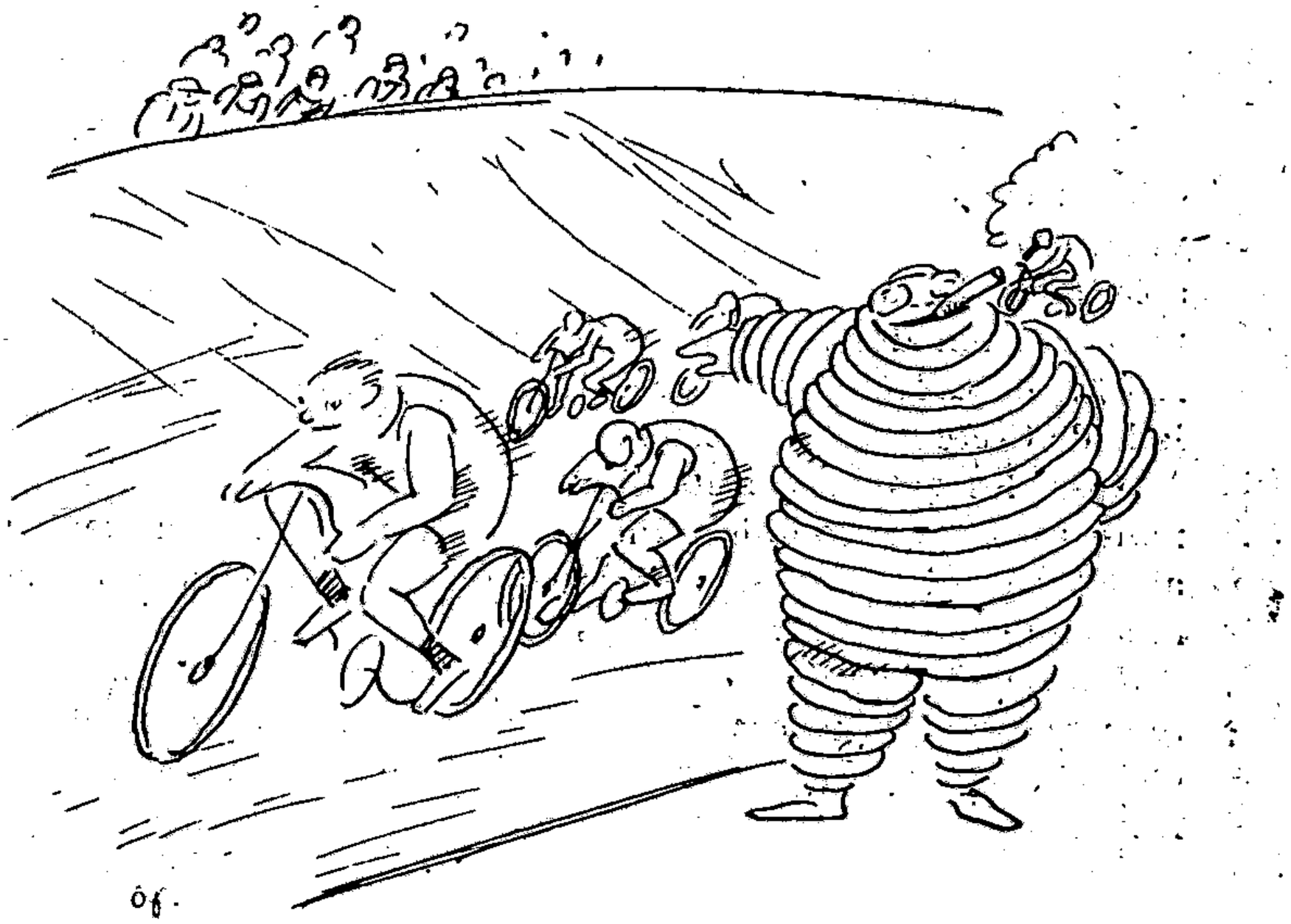
gymnastique éducative (Alcan). — DEMENY : *Bases scientifiques de l'éducation physique* (Alcan). — Dr DIFFRE * : *Le contrôle du sport* (Masson). — Dr RUFFIER : *Chroniques du Vendredi* dans l'Auto. — *Revue Physis* et les ouvrages édités par cette revue.

Ouvrages plus spéciaux :

Dr HECKEL : *Myothérapie* (Masson). — AMAR : *Le moteur humain. Le travail humain.* * *Lois scientifiques de l'éducation respiratoire* (Dunod). — LEDENT : *L'éducation physique basée sur la physiologie musculaire* (Doin). — Dr DESFOSSE : * *La gymnastique respiratoire chez les enfants* (Masson).

Technique sportive :

Dr THOORIS : *La vie par le Stade* (Amédée Legrand). — LIEUTENANT CASTE : *Vers l'Olympiade* (Vuibert). — Dr BELLIN DU COTEAU : *L'entraînement sportif* (Flammarion). *L'entraînement aux sports athlétiques* (Berger Levrault).



Nunc est bibendum : *Dessin de O. Fabrès*

VOICI QU'ARRIVE L'HEURE DU PNEU !

NOTE I

L'ÉDUCATION PHYSIQUE CHEZ LES GRECS.

Les exercices physiques furent toujours en honneur chez les Grecs. Homère, continuellement, nous décrit leurs luttes sportives et nous montre dans quel mépris étaient tenus les malingres et les chétifs. Toutes les fêtes publiques étaient accompagnées de jeux, danses et luttes gymnastiques. Tout le monde connaît les jeux olympiques, fondés dit-on en 776 avant J.-C. ; il y avait aussi des jeux Pythiques, Isthmiques et Neméens (1). Les vainqueurs dans ces jeux jouissaient d'avantages moraux et matériels très importants. Statufiés, portés en triomphe, chantés par les poètes, ils étaient, à Athènes, nourris, leur vie durant, au Prytanée (2), exempts de toute prestation et ils recevaient annuellement une allocation assez forte. (Solon, la trouvant exagérée, la réduisit à 500 drachmes pour les jeux olympiques, 100 pour les isthmiques, etc.) On conçoit qu'une grande concurrence s'établit bientôt, qui donna naissance, sans tarder, au professionalisme (3). On vit aussi — la nature humaine est immuable — tous les abus dont nous nous plaignons aujourd'hui : concurrents ou juges subornés, racolage, etc. Mais les villes d'alors, plus habiles que nos modernes sociétés sportives, achetaient les athlètes seulement après leur victoire, avant la proclamation des résultats. C'est ainsi qu'une fois vainqueur Astilus de Crotone se fit proclamer citoyen de Syracuse et Solade de Crète se dit Ephésien.

Aussi les grands esprits s'intéressèrent peu à ces jeux ; et nous avons vu combien Platon et Aristote méprisaient les athlètes professionnels. Ceux-ci rompaient, au profit du corps, l'harmonieux équilibre du corps et de l'âme.

J'ai remarqué, dit Platon, *que ceux qui s'exercent purement à la gymnastique y contractent trop de rudesse. République,* lib. III, ch. IV. Ailleurs (*Protagoras,* 326 c) il dit l'importance de l'équilibre entre l'âme et le corps : *Plus tard encore, on envoie l'enfant*

(1) Nous ne donnons pas de détails sur ces jeux, les revues et journaux en ayant longuement parlé cette année.
(2) Aristophane, *les Grenouilles.* Platon, *Apologie de Socrate.*
(3) On a vu plus haut les renseignements de Galien.

chez le pédotribe afin que son intelligence une fois formée ait à son service un corps également sain... Xénophon dit de même (1) : *Dans les fonctions mêmes auxquelles tu crois qu'il a le moins de part, je veux dire celles de l'intelligence, qui ne sait que la pensée pèche souvent parce que le corps est mal disposé ?*

Le but de l'éducation physique, chez les Grecs, était double.

1° Donner la santé et prolonger la vie.

La qualité principale du corps, c'est la santé (Aristote, *Rhétorique*, lib. I, ch. v).

L'homme bien constitué conserve sa santé, jouit de toute sa force... (1).

Cette manière de vivre leur conserve nécessairement la santé et

(1) *Mémorables*, lib. III, 12.

BAUME LIQUIDE DU R. PÈRE JEHAN

des

Révérends P. P. Jésuites Canadiens du XVIe Siècle

GUÉRIT TOUTES LES DOULEURS

Paralysie — Rhumatismes articulaires — Goutte — Lumbago — Arthritisme — Névralgies intercostales — Sciatique aiguë ou chronique — Efforts de Reins — Engorgement chronique des membres — Enflures des jambes, des genoux — Epanchement synovial — Entorses — Coups — Contusions — Foulures — Guérit radicalement l'oignon du pied et fait disparaître le germe — Atrophie musculaire.

LABORATOIRE DU BAUME DU PÈRE JEHAN

251, Boulevard de Saint-Denis, 251, COURBEVOIE (Seine)

Et dans toutes les bonnes Pharmacies

Le flacon 11.95, Impôt compris. Franco contre mandat de 11.95

les met en état de braver les plus longues fatigues..... Il n'est pas de maladie, il n'est pas de fatigue qui, s'attaquant à des corps ainsi exercés, puisse en trouver le point faible et en venir aisément à bout (1).

2° Rendre les hommes aptes à la carrière militaire :

Si l'État n'ordonne pas de faire publiquement les exercices militaires, ce n'est pas une raison, pour les particuliers, de les négliger et ils ne doivent pas s'y appliquer moins assidûment.

Mais notre principale attention est de veiller à ce que les citoyens aient une âme bien placée avec un corps plein de vigueur, convaincus que de pareils habitants feront fleurir la cité pendant la paix et la défendront pendant la guerre...

... Et nous croyons que les soldats formés par ces exercices servent plus utilement leur patrie lorsque, après avoir assoupli et rompu leur corps mis à nu, nous les avons rendus plus vigoureux et plus robustes, en même temps que légers, capables d'une forte tension musculaire et redoutables, par cela même, aux ennemis (1).

Les jeux et spectacles sont au 2e plan quand il s'agit de l'éducation de tous.

Solon dit à Anacharsis (1) que l'on a établi les exercices : «*non seulement en vue des jeux publics et des prix qu'ils y peuvent recevoir, puisqu'un très petit nombre y arrivent, mais afin de le faire voir le bien qui en résulte pour la cité tout entière et pour eux-mêmes.*

Le moyen employé est l'entraînement journalier pour tous : hommes de tout âge, femmes (2), enfants (à l'exclusion des esclaves qui, dans ces démocraties chères à M. Croiset, n'avaient aucun droit). L'exercice, loin d'affaiblir, fortifie : *mais il n'en est pas ainsi de la vigueur ; plus on l'épuise par des travaux, plus elle coule avec abondance* (3).

Solon, chez les Athéniens, avait rendu l'éducation physique

(1) Lucien, *Anacharsis ou les gymnases.*

(2) Platon (*Rép.*, lib. V, I, 4) dit : « Et nous reconnaissons qu'il n'est pas contre nature d'appliquer les femmes de nos guerriers à la musique et à la gymnastique. » A Sparte les femmes s'exerçaient nues dans les stades aux mêmes sports que les hommes. Aussi l'excessive Lampito (Aristophane : *Lysistrata*) se flatte-t-elle de « sauter assez haut pour se donner du talon dans le derrière ».

(3) Lucien, *Anacharsis ou les gymnases.* Ronsard dira plus tard :

Tout ainsi que le corps s'exerce en travaillant,

obligatoire. Les gymnases étaient ouverts du lever au coucher du soleil et fréquentés par tous les hommes deux fois par jour. Les enfants étaient exercés dès leur jeune âge, car Solon, contrairement à Rousseau, ne croyait pas qu'*il suffise à l'homme de demeurer soit pour le corps, soit pour l'âme, tel qu'il est sorti des mains de la nature ; mais, ajoutait-il, nous avons besoin des secours de l'éducation, qui peut seule améliorer les dispositions naturelles ou transformer en bonnes qualités les inclinations vicieuses* (1). Philostrate insistait sur le *besoin d'une saine direction dans les exercices et d'une application soutenue avec vigueur.*

On ne se préoccupait pas tant d'amuser que d'être utile : *On voit*, disait Aristote (*Politique*, livre V, chap. IV) *qu'il ne faut pas faire de l'instruction un simple amusement puisque s'instruire n'est pas s'amuser et que l'étude est toujours accompagnée de quelque peine.* Platon, de son côté, écrivait (Rép., lib. III, ch. IV) : *Que les exercices du corps soient forcés, le corps n'en a pas pour cela moins d'avantages.*

Toutefois les professeurs s'efforçaient d'intéresser leurs élèves, souscrivant par avance à la maxime d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

La méthode d'éducation ne nous est pas très bien indiquée. Galien (2) se borne à définir la gymnastique : *Tout mouvement assez violent pour produire un changement dans la respiration.* Il semble que cette méthode fut, en général, comparable à la méthode naturelle d'Hebert : elle utilisait la course, les sauts, l'escrime, le lancement du disque et du javelot, le pugilat, la lutte, l'équitation, la course en char, et se pratiquait le corps nu.

Nous les faisons mettre à nu lorsqu'ils cessent d'être faibles et sans consistance. Notre intention est de les accoutumer à l'air, de les familiariser avec toutes les saisons, de telle façon qu'ils ne soient pas incommodés par la chaleur ni sensibles aux atteintes du froid... L'intérieur est bien préparé et l'extérieur est fortement muni contre

(1) Lucien, *Anacharsis ou les gymnases.*
(2) Galien, *Sur la médecine et la gymnastique.*

de tels assauts. Il ne laisse pénétrer ni le soleil ni le froid qui nuisent au corps (Lucien, *loc. cit.*) (1).

Tout comme aujourd'hui il y avait des excentriques, car nous n'avons rien inventé. Signalons spécialement une méthode d'eugénétique que nos sportifs les plus fougueux n'oseraient pas nous proposer. Platon (2), qui a rêvé de si dangereuses utopies, préconisait la communauté absolue des femmes. Lycurgue, plus modéré, acceptait le mariage mais conseillait le prêt momentané pour l'amélioration de la race (3). Ces conceptions de vétérinaire, que les soviets ont, sans succès, voulu faire revivre, n'ont plus cours aujourd'hui qu'à l'Office National des Haras.

NOTE II

AMATEURISME ET PROFESSIONALISME.

Amateurisme, professionalisme, pureté, blanche hermine... On entend voltiger ces mots dans tous les milieux sportifs. A l'issue des derniers jeux, un congrès préparatoire au congrès olympique de Prague a décidé d'étudier en 1925 la définition de l'amateur et du professionnel. Un questionnaire a été établi et adressé à toutes les « compétences ». M. de Ballet Latour, vice-président du comité olympique international, a donné la définition suivante :

« Nous estimons que l'amateur est un athlète qui ne retire de la pratique du sport aucun bénéfice matériel appréciable.

« Le professionnel est celui qui retire, directement ou indirectement, un profit personnel de la pratique du sport. »

Peut-on rêver plus grande confusion dans l'esprit et dans les termes ! Il est, hélas ! bien visible que tout ce qui a trait au sport nous vient des Anglais. Nous avons simplement traduit leurs codes sportifs ; et notre traduction porte la marque de la confusion

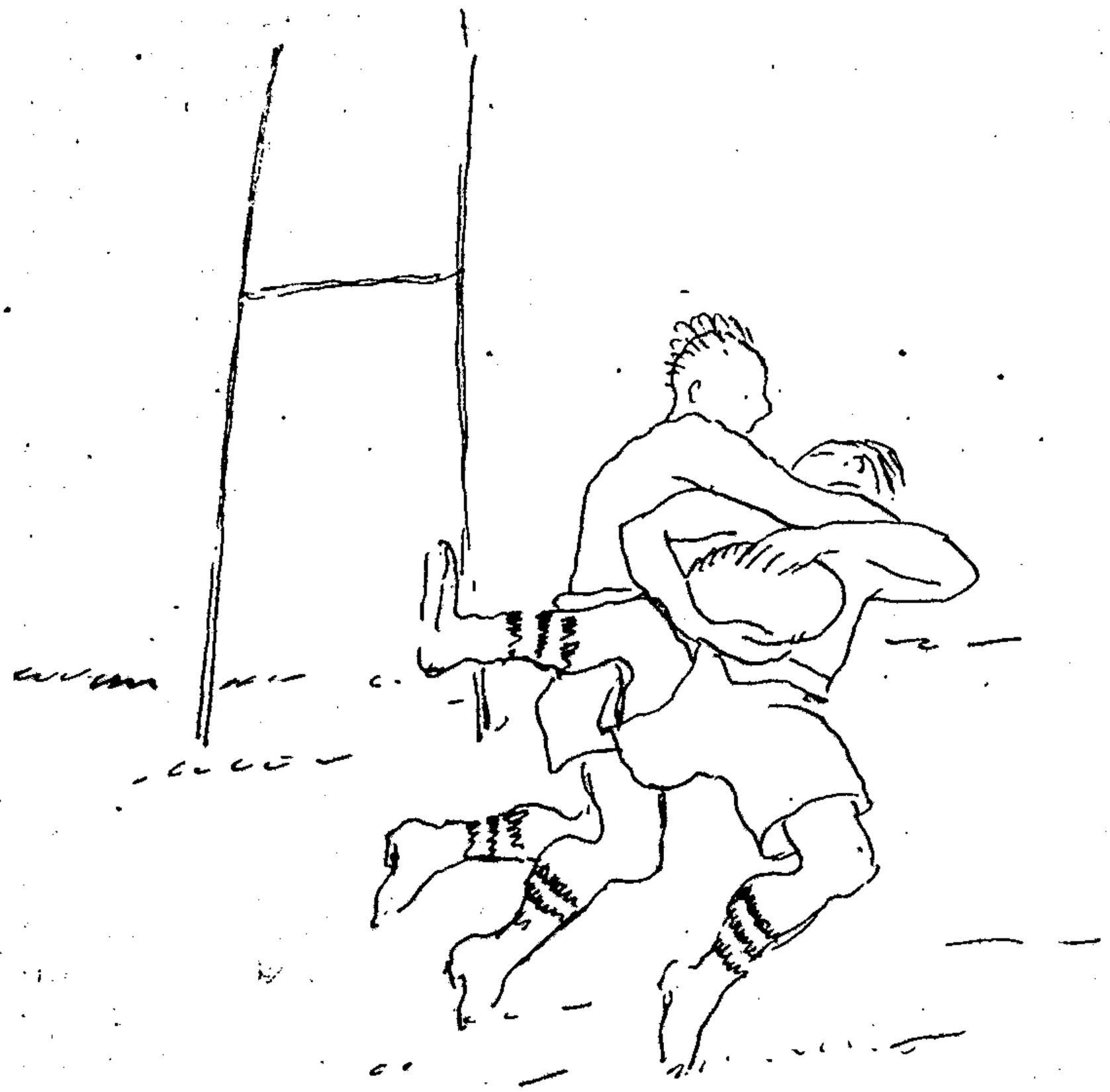
(1) Aujourd'hui où les révolutions et les guerres rendent si instables toutes les situations, cette excellente gymnastique, qu'est la méthode naturelle d'Hébert, s'impose plus que jamais. Cf. Hossendowski dans son passionnant *Bêtes, Hommes et Dieux* : « Les pays arrivés à un très haut degré de civilisation négligent trop cette partie de l'éducation si nécessaire à l'homme, quand il est réduit aux conditions primitives de la lutte pour la vie contre la nature... ...La nature détruit le faible mais elle aide le fort... »

(2) *République*, lib. V, chap. II.

(3) Plutarque, *Vie de Lycurgue*.

anglo-saxonne due à une pensée fumeuse exprimée en une langue sans franchise ni clarté (1). C'est la même aventure que pour le traité de Versailles. Comme l'on regrette que la pensée et la

LE RUGBY



Dessin de O. Fabrès

Saltavit et placuit :
IL SAUTA ET PLAQUA.

langue française aient perdu leur prééminence ! Essayons de voir clair parmi tout ce fatras.

(1) Sabir monosyllabique, disait Willy.

Nous avons cité plus haut la phrase de Littré : « Est amateur celui qui cultive les Beaux-Arts sans en faire profession. » Il se distingue du professionnel non parce qu'il ne touche pas d'argent pour ses œuvres — (Est-ce qu'un écrivain amateur abandonne ses droits d'auteur ?) — mais parce qu'il n'y travaille pas de la même manière. Il consacre à son art seulement ses heures de loisir, tandis que le professionnel en fait son occupation principale. Toutes choses égales d'ailleurs, le professionnel, qui a appris son métier et lui consacre son activité presque entière, doit avoir sur l'amateur une certaine supériorité. Ingres, peintre professionnel, jouait du violon en amateur. Si on l'a justement comparé à d'autres peintres, nul n'a jamais songé à lui opposer un virtuose. Il faut qu'il en soit ainsi pour les sports où amateurs et professionnels doivent concourir dans des catégories différentes. Les escrimeurs ont fort bien compris la chose, qui opposent, dans les tournois, les maîtres d'armes aux maîtres d'armes (1) et les amateurs aux amateurs. C'est que l'escrime est un vieux sport français organisé en France avec les méthodes et le bon sens français.

Y a-t-il immoralité à gagner de l'argent par le sport ? Pas plus évidemment que par tout autre moyen honorable : commerce, industrie, fonctionnarisme, travail manuel ou intellectuel. Les chefs d'Etat eux-mêmes n'ont-ils pas une liste civile ? Comment les Anglais, peuple essentiellement mercantile, se croient-ils autorisés à honnir le sportif qui se fait payer ? Beaucoup d'entre eux sont puritains et par suite « ont la même philosophie éthico-économique que les juifs... Ils considèrent la fortune comme un signe de la faveur divine. Leur conscience les exhorte à s'enrichir (2) ». Cependant ils ne veulent pas démordre de leur conception. Ils n'admettent pas que, lors du déplacement d'une équipe, on puisse indemniser ceux des athlètes auxquels on

(1) Le maître d'armes est un professeur exécutant, donc un professionnel exercé. Dans certains sports, le professeur n'est pas nécessairement pratiquant et, donc, pas supérieur à ses élèves : boxe, athlétisme, natation... Il se rapproche alors de l'entraîneur... N'en est-il pas de même pour certains arts d'agrément, le chant par exemple ?

(2) René Gonnard, *Histoire des doctrines économiques*, tome I^er^, pages 111 et 115 (à la Nouvelle Librairie Nationale). Lire également, dans la *Revue Universelle* du 1^er^ avril 1921, le très intéressant article de Georges Batault : « Puritanisme et judaïsme. »

fait perdre des journées de travail. Ils poussent l'audace et la sottise jusqu'à déclarer déchu l'amateur qui, dans une réunion sportive, s'oppose à un professionnel. Ils menacent, si l'on touche à leur définition de l'amateurisme, de se retirer sous leur tente et de ne plus participer aux compétitions internationales (1).

Leur représentant au dernier congrès est Lord Cadogan ; et ceci nous donne le mot de l'énigme. Pour les Anglais, le sport est uniquement affaire de gentlemen. Dans cette nation démocratique, les pauvres, comme les esclaves des anciennes démocraties grecques, n'ont aucun droit, pas même celui de se bien porter. Or, le sportif qui reçoit de l'argent, c'est qu'il n'en a pas assez pour vivre et qu'il est de classe sociale inférieure. On ne peut se commettre avec lui. Ainsi, dans un restaurant, nous n'aimons pas coudoyer un malpropre ; et, dans le métropolitain, les délicats fuient le public des secondes (2).

Le résultat de ces conceptions anglaises c'est d'abord l'immoralité et l'hypocrisie. L'amateurisme marron règne en maître : c'est le joueur de ballon appointé par son stade, l'athlète qu'un patron paie pour des services fictifs,.le joueur de tennis que ses championnats font vivre... Ce sont les athlètes balladeurs des Etats-Unis ou d'Australie, les Paddock, les Karr, les Weissmüller qui passent en Europe des mois et des mois, abandonnant leur métier supposé.

Avec l'immoralité nous avons encore la confusion pour le sport. On oppose, dans les championnats, des amateurs qui se délassent à un sport, à des professionnels masqués qui font du sport leur occupation habituelle. Les compétitions n'ont plus ni loyauté ni clarté. Elles découragent les vrais amateurs au lieu de leur être un stimulant. Pour les derniers jeux olympiques, seuls nos militaires ont pu, à Joinville, se préparer longuement. Certains de nos représentants civils étaient encore chez leur

(1) Si l'on peut critiquer le professionalisme, ce n'est pas du point de vue moral mais du point de vue seul de l'utilité nationale. Les progrès du sport professionnel ne risqueraient-ils pas de nuire au recrutement des corps de métier ? Et, une fois passé l'âge des championnats, que deviendra l'athlète s'il n'a pas eu la chance de s'enrichir ?

(2) Lorsque, pour le Rugby, ils reçoivent nos équipes militaires, les Anglais prévoient des compartiments de classe différente pour officiers, sous-officiers, soldats. Ils sont stupéfaits et scandalisés quand ils voient nos joueurs de tout grade se réunir dans la même voiture.

patron deux ou trois jours avant les épreuves. Cependant les Finlandais se sont entraînés pendant trois mois dans un centre spécial ; les joueurs de Rugby Américains ont subi, en France, deux mois d'entraînement intensif ; et nageurs et nageuses ont été groupés à Miami (Floride) dix mois avant les compétitions (1).

Il importe, dans ce cloaque, de faire passer de l'air pur et d'y faire luire la claire lumière du bon sens français (2). Le sport est un des moyens employés pour l'éducation physique. Il doit être rendu accessible à toutes les personnes vigoureuses, qui ont besoin de s'exercer et de se distraire une fois leur travail terminé. Si ces sportifs, vrais amateurs, désirent des championnats, on ne doit les faire lutter qu'entre eux. Quant aux professionnels riches ou pauvres, payés ou non, qui se consacrent exclusivement aux sports, ils doivent être mis à part en des compétitions spéciales. Laissons-leur les championnats du monde et aussi les jeux olympiques.

MICHEL ARÈNA.

(1) Cf. Robert Guérin dans l'*Auto* du 9 août 1924.

(2) Ce bon sens, dans les milieux sportifs, commence à se manifester. Signalons, dans *l'Auto*, les très intéressants articles écrits, depuis juillet, par le directeur, M. Desgranges. A lire également, dans le même journal, l'article de M. Robert Guérin sur le statut de l'Amateur (9 août 1924).

Nos éloges à M. Desgranges seraient sans réserves, s'il voulait bien inspirer à ses rédacteurs le respect, dans ses grandes lignes, de notre belle langue française. Pourquoi, par exemple, « exhibitionner » pour « s'exhiber » et « jouer une équipe » pour « jouer contre une équipe » ?

DEUIL

AU SABLIER

14, RUE DROUOT, 14

English Spoken — Tél. Cent. 31-21

L'ACTION FRANÇAISE EN ALSACE

Les idées monarchistes en Alsace au moment de l'annexion allemande et ce qu'il en restait en 1918 *dans les classes dirigeantes.*

Ce que fut le Bloc national *en* 1919.

Le nationalisme en Alsace et l'évolution des esprits depuis la guerre.

Les élections du 11 *mai, le retour à la République Intégrale, les menaces de persécution religieuse et l'état d'esprit actuel des Alsaciens.*

Les chances de l'Action Française.

Afin de comprendre l'état d'esprit des Alsaciens vis-à-vis de l'Action Française, et pour se rendre compte des difficultés de tous ordres que nous avons éprouvées dans la diffusion des doctrines du Nationalisme Intégral, mais aussi pour mesurer avec joie le chemin parcouru, il nous faut faire un peu d'histoire et revenir jusqu'aux jours sombres de 1871, au moment de l'annexion allemande.

A la fin de l'Empire, il fallait comme aujourd'hui faire des distinctions entre catholiques et protestants, entre la bourgeoisie de commerce et d'industrie des villes et les masses rurales, entre Basse Alsace et Haute Alsace. Mais, en gros, on pouvait dire qu'il n'y avait pas de formations ni de groupements monarchistes sérieux dans le pays. Si les masses catholiques restaient en général hostiles à l'Empire, c'était surtout en raison de la politique italienne de Napoléon III et, pour donner un exemple très caractéristique, les élections répétées dans l'arrondissement de Sélestat de l'Orléaniste Hallay de Claparède contre le chambellan de l'Empereur Zorn de Bulach ne pouvaient pas être interprétées dans un sens monarchiste. Le paysan aisé de cette région était « ultramontain » et n'avait pas trouvé autre chose qu'un royaliste pour le représenter.

La bourgeoisie protestante de Strasbourg penchait vers l'Empire libéral, sauf quelques éléments républicains. Enfin Mulhouse, la grande ville d'industrie de la Haute-Alsace, était nettement républicaine dans son patriciat aussi bien que parmi les classes moins fortunées ; l'ancienne cité alliée de la Confédération Helvétique était fière d'avoir donné une majorité de « non » au plébiscite de 1870.

Çà et là cependant restaient quelques souvenirs émus de la Restauration et de ce fameux voyage de Charles X à travers l'Alsace, qui avait tant frappé l'imagination populaire des campagnes. L'auteur de ces lignes, avant d'adhérer intellectuellement au Nationalisme Intégral, a gardé un attachement de sentiment à la

Maison de France, un peu en souvenir de cette arrière-grand'mère maternelle qui, jeune fille, avait dit le compliment de circonstance et offert les fleurs de bienvenue à Charles X, devant la haute porte moyenageuse de sa petite ville.

Mais ces états d'esprits, à la fin de l'Empire, étaient peu nombreux, disséminés parmi la bourgeoisie rurale et de beaucoup débordés par un sentimentalisme napoléonien qui survit encore aujourd'hui quoique bien affaibli. C'était un peu une conséquence des guerres du premier Empire et du prestige que toutgrand capitaine conquiert sur l'Alsacien, de tempérament guerrier et cocardier comme chacun sait.

L'Alsace, en 1871, s'était repliée sur elle-même après l'annexion, une grande partie des classes dirigeantes émigra, sauf les industriels de Mulhouse et du Haut Rhin qui étaient rivés au pays par leurs manufactures. Ce n'est pas dans ce patriciat, en grande majorité calviniste, que nous trouverons des mainteneurs de l'idée royaliste. Il est l'héritier et le dépositaire de la pensée de cette bourgeoisie de Mulhouse férue de Jean-Jacques et des idées du XVIII[e] siècle qui, un beau jour de 1798, réunit sa petite république indépendante à la grande République Une et Indivisible du Directoire.

En fait, quelques années avant la guerre, en dehors de quelques rares familles, il n'y a plus de royalistes en Alsace. Bien pire, en haine du Hohenzollern et du régime allemand, les meilleures têtes ne connaissent plus et ne veulent plus connaître la monarchie. On est nationaliste à la Barrès, ou bien on confond dans un même culte la République et la France. Certes pas la République de Combes et de Caillaux; mais chez les uns on caresse le rêve d'un régime français inspiré de l'expérience de 1848, régime humanitaire et généreux, mais gardien de l'ordre dans la cité et pieux soutien du Saint-Siège et de l'Eglise Catholique.

Chez d'autres, parmi la bourgeoisie libérale des villes, dans le monde de l'industrie et du haut commerce, on avait depuis de longues années le Temps comme guide politique, et l'on peut imaginer sans peine l'état d'esprit de cette bourgeoisie influente en 1918, au moment de l'entrée des troupes françaises à Strasbourg, Colmar et Mulhouse.

Dans l'enthousiasme du retour à la France les menues divisions s'estompèrent et toute la province, qui avait vécu quelques jours d'anarchie entre l'écroulement du régime allemand et l'arrivée des autorités françaises, lut avec effroi dans ses journaux les exploits du spartakisme allemand. Les soldats, retour de Russie, et ils étaient fort nombreux, décrivirent longuement ce qu'ils avaient vu des débuts du bolchevisme; et voici qu'en 1919 un premier courant d'idées se manifesta dans le pays, la peur du bolchevisme, du désordre, de l'anarchie. Même ceux qui, au 16 novembre, votèrent pour les listes socialistes, partagèrent ce sentiment à des degrés divers.

L'ouvrier alsacien, propre, rangé, soucieux d'un certain décorum pour lui et sa famille, même lorsqu'il est embrigadé dans les cadres de l'ancienne Social-Démocratie d'Alsace, devenue S. F. I. O., ne

veut pas de chambardement.

La peur du bolchevisme rapprocha les confessions toujours un peu en rivalité ; et dans les deux départements, sur la même liste, voisinèrent les soutanes des prêtres

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

Grande Spécialité d'IMPERMÉABLES
— Pour la Ville et la Bicyclette
en Tissu CAOUTCHOUTÉ
et en Pure Laine Naturelle IMPER-LODEN

CHAUSSURES — CHEMISERIE — CHAPELLERIE
Rabats, Ceintures, etc.

Costumes de Suisses, Clergymen et Laïques
Costumes de Bedeaux, Soutanes, d'enfants de Chœur

Demandez la " DOUILLETTE-RAGLAN "
Très habillée à la Ville et aussi d'une grande commodité pour la Voiture, la Moto et la Bicyclette.

RAMLOT, *76, rue de Rennes, 76* **PARIS** (VI^e^)

MAISON RECOMMANDÉE

NOS TISSUS SONT GARANTIS PURE LAINE

Coupe soignée -:- Prix modérés

Nota. — Renseignez-vous en demandant notre catalogue général et échantillons envoyés franco.

catholiques et les redingotes des pasteurs.

Tout le monde, sincèrement, se proclama républicain ; mais certains hommes furent élus dont toutes les sympathies devaient aller à la droite pure. En fait, le « Bloc National » de 1919 ne supposait pas une idée politique bien nette ; ce fut plutôt une façon détournée de plébisciter le retour à la France. Enfin les catholiques, fortement organisés dans le pays, s'étaient assuré d'emblée de fortes places, d'où les élections de défense républicaine de 1924 ne purent les chasser.

La conclusion d'ensemble que l'on pouvait dégager se résumait à peu près ainsi :

Les Alsaciens étaient heureux d'être Français ; mais ils voulaient une France forte, ils voulaient une politique allemande qui assurât la sécurité de leur province tout en ménageant leurs échanges commerciaux ; enfin ils affirmaient que, catholiques ou luthériens, ils voulaient la paix religieuse dans le respect du *statu quo* ecclésiastique et scolaire.

Après 1919, les journaux et les revues françaises commencèrent à faire participer l'Alsace à la vie politique de la France. Mais notre province resta tournée face à l'Allemagne, dont elle suivit les hauts et les bas avec attention. Toute opinion de politique pure fut conditionnée chez les Alsaciens par les idées qu'ils pouvaient avoir sur les problèmes sarrois et rhénans, par les soucis d'ailleurs parfois contradictoires de leurs intérêts commerciaux et industriels en tant que ceux-ci étaient orientés vers l'Allemagne et l'Europe centrale, enfin par la connaissance de ce qu'avait été la puissance germanique et de ce qu'elle pourrait un jour redevenir.

Seuls quelques juifs sans grande influence et un certain nombre de « Français de l'intérieur » venus en Alsace après l'armistice, parmi lesquels se trouvaient force fonctionnaires, essayèrent de lancer dans la circulation des idées politiques moins fortement réalistes et apparentées au radicalisme le plus fumeux.

Leur principal tremplin était une guerre sournoise au catholicisme indigène, qu'ils accusaient d'être insuffisamment national ; ils réclamaient, dans un même esprit, la suppression intégrale des lois et usages régionaux. Leur succès fut des plus maigres.

La tenue de la presse se ressentait de ce nationalisme plus ou moins avoué, mais très réel, qui animait l'ensemble de la province ; jusque dans les organes des diverses obédiences radicales ou socialistes une certaine tenue patriotique était exigée, à la grande surprise souvent de lecteurs « de l'intérieur ».

Un jour Victor Basch, sous le patronage d'une section locale de la Ligue des Droits de l'Homme, vint à Mulhouse parler principalement sur l'occupation de la Ruhr et accessoirement sur les responsabilités de la guerre. Or quel ne fut pas l'étonnement des quelques royalistes présents à cette réunion lorsqu'ils entendirent de quelles précautions oratoires extraordinaires le malheureux conférencier s'entoura devant un public qui semblait acquis d'avance.

Le voisinage de la frontière et

l'atmosphère respirée en arrivant, lui avaient fait sentir la difficulté d'aborder en Alsace certaines questions sur le ton des milieux d'extrême gauche parisiens.

Sur l'état d'esprit nationaliste de la province, l'Action Française était appelée à jouir d'une influence considérable ; néanmoins l'immense prestige d'un Poincaré arrêtait les adhésions à la Monarchie antiparlementaire.

On applaudissait à telle ou telle campagne de l'A. F. Mais on nous disait souvent : « Moi, je suis pour l'Action Française mais pas pour le Roi, c'est fini ça. » On croyait encore à la bonne République de Poincaré.

Les élections du 11 mai furent un coup de massue pour « l'homme de la rue ». Les gens du peuple se disaient entre eux dans la quinzaine qui suivit : « Les Français sont des imbéciles. » Quant à la bourgeoisie, le triomphe du Cartel des gauches fut considéré par elle comme un malheur public.

Ce fut aussi ce qui décida certains à franchir le pas qui les séparait des hommes d'Action Française.

L'Alsace, dans son ensemble, avait voté dans un sens nationaliste ; la « Bonne République » étant par terre, Millerand ayant disparu après un simulacre de résistance, les amateurs de solide et de réel, qui sont légion dans la province, virent que ce n'était plus de ce côté qu'il fallait se tourner. Ils refluèrent d'instinct vers nous, prêts à marcher avec l'A. F. dans la pratique de tous les jours, mais sans avoir suffisamment analysé nos doctrines et sans les avoir acceptées explicitement.

Les catholiques menacés de voir disparaître leur statut religieux et scolaire ont en bien des cas fait la même volte-face, attirés par la façon franche et crâne avec laquelle nous les soutenions.

On vient à nous parce que, sur le terrain national comme sur le terrain de la défense catholique, on se sent ferme et solide ; mais le grand travail commence seulement.

Il ne faut pas se faire d'illusions, il y aura du déchet dans des adhésions trop hâtives, mais il y aura aussi de nouvelles moissons, lorsque nous toucherons un plus vaste public avec notre hebdomadaire de langue allemande. Suivant que certains préjugés seront plus tenaces ou plus faibles, nous marquerons ici ou là des reculs ou des avances ; mais l'ancien combattant sait que la bataille n'est pas faite d'une seule marche en avant. Or la bataille est engagée pour la conquête de l'élite du peuple alsacien, bourgeoisie, paysannerie, corporations ouvrières, et nous avons beaucoup de chances pour nous.

A nos propagandistes, à nos sections d'Alsace de faire lever ce grain nouveau.

C. M.

Le scandale MALVY à Lille

Le 16 décembre 1923, le traître Malvy vint à Lille pour sceller le bloc des Gauches en vue des élections prochaines. Depuis plusieurs semaines, *la Bataille*, organe du parti socialiste, annonçait la « journée Malvy », revanche du « banni de la Haute Cour sur l'ordre de l'Action française ». Des affiches annoncèrent l'événement, que lacéra aussitôt la population. En réponse, la section d'A. F. fit placarder partout les significatifs et terribles attendus du Jugement de la Haute Cour qui eurent tout de suite un succès considérable, les Lillois occupés pendant quatre ans, n'ayant connu que de très loin les agissements du traître et le procès dont il sortit flétri et condamné.

La section lilloise de l'U. N. C., par la voix de son président, ayant refusé de s'allier à nous pour organiser une protestation publique (sous prétexte de ne pas « s'immiscer dans la politique »), nous avons fait apposer sur tous les murs de Lille l'affiche suivante, qu'on distribuait, d'autre part, en tracts sur la voie publique.

UNE INSULTE
A LA POPULATION LILLOISE

Lillois

Dimanche prochain, MALVY viendra souiller de sa présence notre vieille et glorieuse cité.

MALVY, jugé par la Haute Cour sur sa demande, condamné pour trahison avec des attendus infamants, le crapuleux noceur de Bordeaux en 1914, l'amant des espionnes fusillées Mata-Hari et Nelly Béryl, osera regarder en face les ruines de notre ville.

Il bravera les Lillois qui pendant 4 années terribles ont souffert et pleuré sous la botte de ses amis les Boches.

Laisserez-vous passer cette provocation sans protester, vous tous, évacuées, prisonniers, orphelins, veuves de la grande guerre, anciens combattants qui souffriez dans les tranchées pour arracher vos foyers et vos familles au Germain, pendant que lui, le traître, vous poignardait dans le dos ?

Laisserez-vous ce bandit passer le front haut devant la statue de Faidherbe ?

Laisserez-vous déshonorer votre ville ?

Lillois

Vous avez vu assez de Boches pendant 4 ans. Vous ne laisserez pas passer Malvy-le-Traître sans protester.

Trêve pour ce jour aux querelles de partis.

Vous viendrez dimanche prochain 16 décembre, manifester sur la Grand'Place et jeter à la face de MALVY-LA-HONTE le mépris des honnêtes gens.

Rassemblement pour tous les Patriotes à onze heures, Grande-Place, devant la statue commémorative de la Défense de Lille.

La Section Lilloise d'Action Française.

Cet appel fut obligeamment inséré par la presse.

La manifestation eut lieu avec un plein succès. La grande place de Lille s'emplissait à vue d'œil : les patriotes se rassemblaient au lieu et à l'heure fixés, quand obéissant à des ordres formels venus de la mairie socialiste, la police municipale résolut de nous disperser coûte que coûte, sous le prétexte facile que la manifestation n'était pas autorisée, ce qui revient à dire que nous n'avions pas *la permission* des organisateurs de la réception de Malvy. Cela n'alla pas sans difficultés.

Malgré tout, le cortège se forme et évolue sous la conduite des camelots du Roi pour éviter la dispersion. C'est alors qu'eurent lieu les événements scandaleux dont toute la presse a parlé : les policiers, furieux de leur échec, frappèrent brutalement les patriotes qui entendaient crier bien haut leur mépris du traître Malvy. Il s'ensuivit plusieurs bagarres sérieuses et sept de nos amis furent arrêtés.

Débordée, la police fut contrainte de laisser passer le cortège qui, aux applaudissements de la population, parcourut les principales artères de la ville.

Nos amis arrêtés furent frappés avec une violence inoule, jetés à terre et piétinés par des brutes en uniforme, dont le plus beau spécimen est cet agent 44 qui a acquis depuis une célébrité toute spéciale dans la ville de Lille.

Félicitons, encore une fois, les patriotes ardents qui subirent ces mauvais traitements, réservés, en République, à ceux qui aiment leur pays par-dessus tout, tandis que la clémence et la bienveillance vont aux assassins.

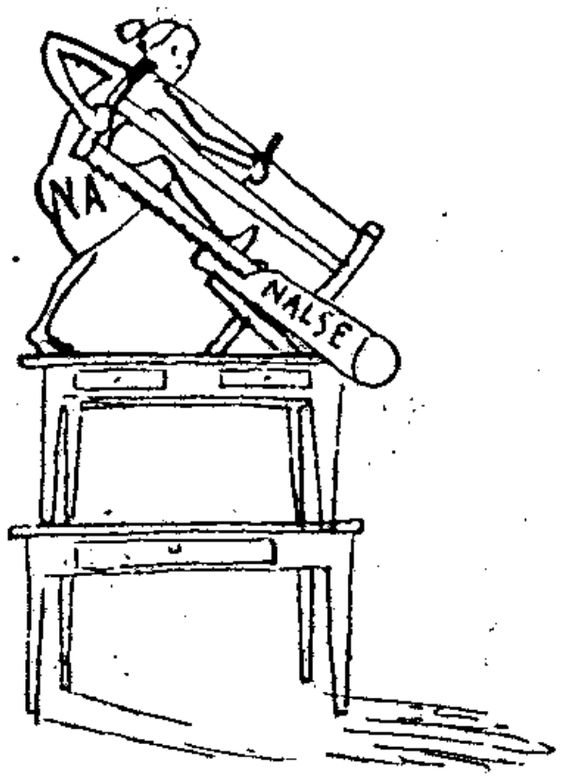
Il ressort de cette journée que l'Action Française seule ose et peut, quand il le faut, clamer la volonté de vivre et de triompher du patriotisme français.

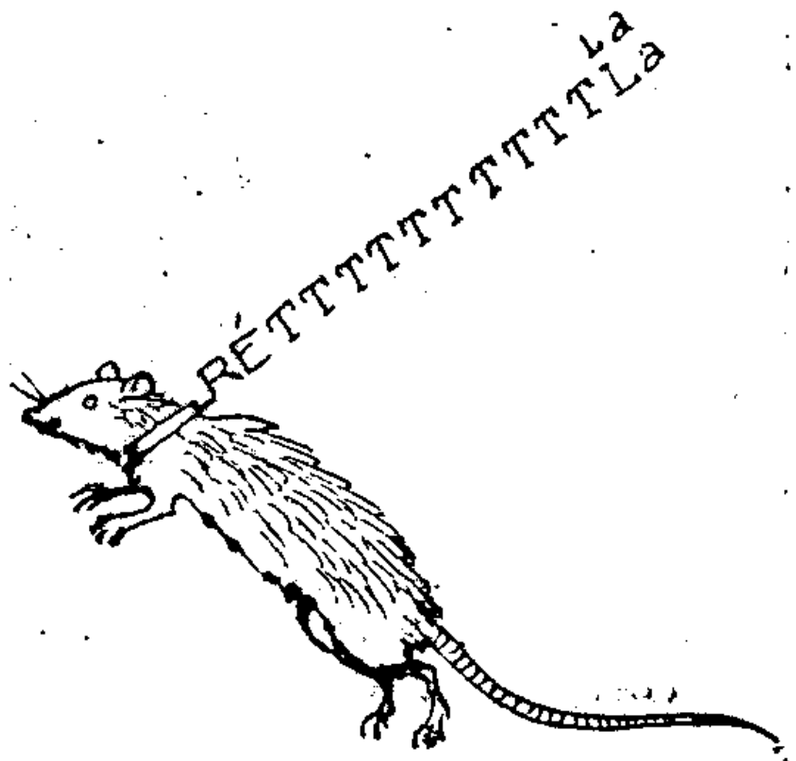
Les organisateurs de la réception Malvy ont d'ailleurs si bien senti leur échec et leur impopularité, que *la Bataille* n'a osé donner aucun compte rendu de cette journée, dont l'A. F. a recueilli tout le bénéfice moral et d'où la section de Lille est sortie grandie en force et en autorité.

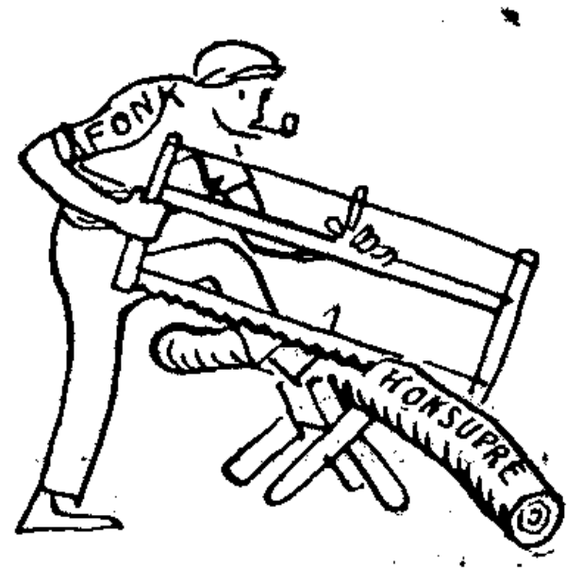
Condamnations des manifestants arrêtés lors de l'affaire Malvy.
Théry Michel : acquitté.

Théry Gabriel : 200 francs d'amende.
Théry Jean : 100 francs d'amende.
Pattyn : 100 francs d'amende.
Rassez Raymond : 200 francs d'amende, 15 jours de prison avec sursis.
Torris Marcel : acquitté.

Concours des Cent Citations. — Question N° 99.







M

LA COMÉDIE DE GENÈVE

Par J. LE BOUCHER

Pour conserver quelque prestige à la Société des Nations, il faudrait bien interdire à qui que ce soit d'assister à une seule séance de cette comique assemblée. Il est impossible de sortir de la fameuse salle de la Réformation, au moment des sessions, sans une impression de stupéfaction et d'écœurement. Stupéfaction à la pensée que certaines gens peuvent attendre quelque chose de bon ou d'utile de ce capharnaüm diplomatique. Ecœurement à la vue de l'hypocrisie qui règne dans cette Babel moderne. Le fromage suisse est encore supérieur au fromage de Hollande ! Il est plus agréable de vivre aux bords du Léman qu'à la Haye quand on a en poche les liasses de livres fournies généreusement par les poires qui entretiennent la S. D. N.

Sept ans jour pour jour avant d'assister à une séance de la Société des Nations, le signataire de ces lignes était de passage à Genève, retour d'une captivité de plusieurs mois. Quelles pouvaient être alors les réflexions d'un combattant, quels rêves il fondait sur l'avenir ! Qu'on juge de son état d'âme, lorsqu'il y entend maintenant un lord Parmoor affirmer que le meilleur moyen d'empêcher la guerre, c'est de supprimer les armées, un Mac Donald assurer qu'avant toutes choses on devrait désarmer, un Herriot célébrer sur le mode lyrique les bienfaits certains de l'arbitrage obligatoire.

Croient-ils eux-mêmes aux remèdes bénins dont ils vantent les vertus comme un camelot fait son boniment ? Peu importe, les périodes harmonieuses de M. Herriot ont produit leur petit effet sur les cervelles féminines qui constituent le vrai public de Genève. Une foule de petites mains finement gantées ont applaudi. Notre Président du Conseil est descendu de la tribune content de lui et persuadé sans doute qu'il avait bien travaillé. Où nous mèneront toutes ces palabres ?

* * *

Le chef du gouvernement français avait une occasion exceptionnelle, à la dernière session, de contre-balancer la suprématie anglaise à la S. D. N. Tant que la colossale assemblée n'a prétendu jouer que le rôle modeste de refuge agréable pour diplomates désaffectés, les petites nations de l'Europe centrale, celles qui ont le plus à craindre d'un bouleversement de l'orde européen, joignaient leurs flûtes au concert pacifiste et distrayant qui depuis cinq ans nous est offert sur les bords du Léman. Quand il fut question de donner à la S. D. N. des pouvoirs et une autorité qu'elle n'avait pu ni su acquérir, un revirement brusque se produisit. Les petites puissances voulaient bien jouer avec des billes ou des petits pois, mais si dorénavant leur sécurité et le respect des traités constituaient les enjeux, il ne s'agissait plus de rire.

Pour drainer toutes ces résistances contre les folles utopies anglo-saxonnes, vigoureusement soutenu par les neutres, le chef du gouvernement français était tout indiqué. Ce rôle, M. Herriot n'a pas voulu le jouer. Au coup de boutoir

donné par le Premier britannique lors de son premier discours, M. Herriot a répondu par des sourires, par la fameuse formule sécurité, arbitrage, désarmement. De cette formule il a cru pouvoir faire un solide bastion. Déjà le protocole auquel ont abouti les négociations apparaît clairsemé de trous comme une passoire. Combien de sang français filtrera au travers ? On laissera croire cependant aux Français que l'œuvre établie est sérieuse et solide. On en profitera pour

PAUL-BONCOUR.

accélérer le désarmement. Et les jeunes générations paieront encore dans leur chair les succès oratoires de ces messieurs de Genève.

***

Si l'objet des délibérations de la S. D. N. n'était pas aussi grave, s'il n'intéressait pas la vie de millions d'hommes, on pourrait dire que la Société des Nations constitue la plus grande attraction du siècle. La visite de la salle de la Réformation figure dorénavant sur les guides de Genève.

La S. D. N. fait recette comme l'ascension d'un glacier, un phénomène de foire, le veau à cinq têtes... Les sessions sont annoncées à grand renfort d'affiches et de placards de journaux. Ce sont maintenant de véritables saisons mondaines où les bains de vapeur (on étouffe dans la salle des séances) remplacent les bains de mer. On papote, on boit du thé, du porto dans la Réformation autant que dans n'importe quelle potinière à la mode. A dix heures du matin, on se donne rendez-vous devant la salle des séances. Là, on reconnaît telle dame qui quinze jours auparavant dansait éperdument dans un casino de la côte normande. Aujourd'hui elle caquette avec un diplomate réputé sur la valeur de l'arbitrage obligatoire. L'arrivée d'un délégué de l'Amérique du Sud, entouré de deux fort jolies femmes, fait sensation. Pendant vingt bonnes minutes il en sera ainsi. On pourrait se croire à Vichy, à Deauville, à Biarritz. Nous sommes à la porte de la Réformation, de la Dévastation comme s'obstinait à dire un confrère américain. Pour pénétrer dans la salle des séances, il y a plusieurs portes, celle des « acteurs », réservée aux diplomates délégués et journalistes, celles du public. Tout comme à l'Opéra-Comique le dimanche, de longues théories de gens font la queue devant les entrées qui mènent aux galeries D. H. E.... Des hommes qui rappellent beaucoup plus les contrôleurs de théâtre que les huissiers de ministère examinent minutieusement les cartons qui donnent droit à une place numérotée.

Si nous pénétrons par l'entrée des délégués, nous nous trouvons dans un hôtel accolé à la salle. Là

sont installés, au rez-de-chaussée, un salon de thé et un salon qui sert de « foyer » ; au premier étage se trouvent le secrétariat, les services

Jouhaux.

téléphoniques et télégraphiques et une salle de rédaction pour les journalistes. C'est le tohu-bohu. Il y avait tant de monde à la dernière session que pour s'entretenir à son aise, il n'y avait d'autres refuges que les nombreuses salles de bains de l'ancien hôtel.

Après avoir gravi plusieurs escaliers en tire-bouchon, on est admis enfin dans le saint des saints. La salle de la Réformation est une sorte de temple protestant très simple, un grand baraquement en bois autour duquel court une galerie à la hauteur d'un premier étage. Au rez-de chaussée, assis sur des bancs, les délégués. Immédiatement derrière eux, séparés par une mince barrière, le public de choix, mères, épouses ou pas épouses, et filles des délégués. En face, sur une estrade légèrement surélevée, le Président, entouré du bureau, siège sous un dais. Entre le Président et les délégués, la place de l'orateur.

Dans les galeries de côté, les journalistes ; dans celle du fond, le public. Ainsi remplie, la Réformation ressemble beaucoup plus à une salle de fêtes d'école le jour d'une distribution de prix qu'à un Parlement.

Quant aux délégués, rangés sur des bancs, ils font songer aux pingouins d'Anatole France qui « se font remarquer par un air grave et placide, une dignité comique, une familiarité confiante, une bonhomie narquoise, des façons à la fois gauches et solennelles. Les uns et les autres sont pacifiques, abondants en discours, avides de spectacles, occupés des affaires publiques et peut-être un peu jaloux des supériorités ».

Tandis que M. Mac Donald, joignant les mains, fonde son raisonnement sur des versets de la Bible, Aristide Briand, qui ne comprend pas un traître mot d'anglais, croise et décroise ses jambes, comme un homme qui s'ennuie à mourir. M. Herriot, qui ne comprend pas non plus un traître mot, fait semblant. Il opine du bonnet, prend des notes, approuve. Le pauvre M. Léon Bourgeois a cru entendre son nom dans la bouche de M. Mac Donald et se tourne avec inquiétude vers M. Herriot qui, très fin, a deviné qu'il fallait applaudir. M. Paul-Boncour, les pouces dans les entournures du gilet, a l'air romantique et désabusé. Quant à M. Loucheur, séparé du reste de la délégation française, il est assis entre deux délégués avec qui, faute de parler la même langue, il ne peut échanger une parole. Il semble en pénitence.

Seuls, dans cette assemblée un peu ridicule, dont le quart à peine comprend ce qui se dit à la tribune, les deux princes éthiopiens, vêtus d'admirables capes de soie noire qui ne les quittent jamais, conservent un air digne et majestueux. Jamais on ne les voit parler à qui que ce soit. Qu'ils entrent, ou qu'ils sortent, ils ne s'arrêtent pas pour serrer des mains, papoter, féliciter, médire, calomnier ; ils vont du même pas égal de leurs sièges à leur voiture et de leur voiture à leurs sièges, suivis du regard admirateur du public féminin et de l'étonnement silencieux des hommes.

Tandis que M. Mac Donald poursuit sa harangue ou plutôt son prêche en se promenant sur la tribune, au désespoir d'un secrétaire qui cherche à le faire parler mais en vain devant un microphone, à l'usage des sans-filistes, un certain brouhaha se produit dans l'Assemblée. Renseignement pris, c'est un délégué d'une république américaine qui voulait absolument faire asseoir à ses côtés deux ravissantes Viennoises dont il s'était fait le garde du corps. ..

ALBERT THOMAS.

Dans les tribunes, une journaliste allemande a étalé un métier à tapisserie et travaille gravement. Immédiatement derrière elle, un Suédois et un Tchéco-Slovaque sont aux prises parce que tous les deux ont le même numéro de place.

Enfin, M. Mac Donald a terminé son discours. Tandis que tous les délégués applaudissent, ceux qui ont compris et les autres aussi, un interprète surgit à la tribune et recommence le même discours en français. « Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs... » Dans les tribunes, les journalistes qui comprennent les deux langues s'en vont. Ceux qui n'en comprennent qu'une rentrent ou sortent.

Il en sera ainsi pendant trois ou quatre heures. Ce n'est plus cinq, six, sept discours qu'on entend, mais dix, douze ou quatorze.

Ouf ! Sortons ! Hélas ! l'atmosphère qu'on respire au « foyer » n'est guère plus sacrée. N'y a-t-il que des Allemands ? On n'entend que le langage qui a cours sur les bords de la Sprée. Peut-être ces messieurs parlent-ils simplement très fort. On les a laissés à la porte, mais qu'ils sont déjà encombrants ! Que sera-ce quand on les aura admis au « salon » ? Un journaliste qui se dit Français sans doute parce que le journal dans lequel il écrit est publié à Paris, s'empresse auprès de ces messieurs de la Germanie. C'est lui qui fait la liaison officieuse entre M. Herriot et tous les observateurs officieux du Reich. C'est lui qui conseillera à M. George Bernhard, au comte Kessler, à M. Breitscheid de ne pas faire état sur-le-champ de certains conditions mises par le gouvernement de

Berlin à l'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N

A la sortie de cette foire, sous le feu des appareils photographiques et cinématographiques — le seul feu que ces messieurs aient sans doute connu — un camelot crie à tue-tête : « Demandez le compte rendu complet de la séance ! »

Après Biarritz et Deauville, Longchamp !

Un délégué nous avait dit en entrant dans la salle des séances : « Vous êtes prévenu contre la S. D. N. Vous allez voir une grande dame méconnue. » Nous avons vu, nous avons regardé et nous n'avons aperçu qu'une aventurière intrigante à l'esprit embrouillé et ne comprenant pas le français.

J. L. B.

UN ESSAI NE VOUS COUTERA RIEN !

Pour Prouver *que la*

TISANE CISBEY

est le véritable remède de la

CONSTIPATION

des MAUX d'ESTOMAC et de REINS, des MIGRAINES, BOUTONS, ROUGEURS et tous Vices du Sang,

UNE BOITE ECHANTILLON POUR 4 TASSES

est offerte gratuitement

à tous les lecteurs qui en feront la demande à la

Pharmacie Rationnelle, 4, Faub. Poissonnière, Paris

Reg. Com. Seine 54 394

La Grande Boîte toutes pharmacies : 2 fr. 25. Franco 2 50

L'ANNÉE ÉCONOMIQUE

Par PIERRE HÉRICOURT

Il n'est pas exagéré de dire que toute l'année 1924 a été dominée par les répercussions profondes qu'a eues dans le pays la réunion du 18 octobre 1923, organisée par le Comité National pour la convocation des Etats généraux.

On se souviendra longtemps, je crois, de cette puissante réunion où l'élite des Français était venue entendre l'énoncé des conditions de salut pour notre pays convalescent, l'exposé d'une doctrine de reconstruction fait par des hommes qui avaient l'expérience de ce dont ils parlaient, qui savaient le mal dont nous souffrons depuis la Révolution, qui n'avaient pas peur de le dire nettement et, en architectes raisonnables, ne proposaient pas de reconstruire la maison française en commençant par le toit, mais bien de l'asseoir d'abord sur des fondements solides.

Plus de six cents personnes, parmi les plus qualifiées des corporations intellectuelles et économiques de toute la France, avaient répondu à l'appel des organisateurs. Pendant toute une journée, dans une calme défiance d'abord, elles écoutèrent les discours de dix orateurs, exposés techniques, assez arides pour la plupart. A mesure qu'elles se rendaient compte qu'elles n'étaient plus devant des gens qui font métier de parler, et qui lancent des phrases creuses en place de formules d'organisation, mais devant des industriels, des commerçants, des agriculteurs, de véritables représentants du pays, qui savaient où ils allaient, la défiance fit place à l'intérêt, puis l'intérêt lui-même à l'adhésion réfléchie et enthousiaste.

Les orateurs de cette journée, que quelques-uns ont appelée historique, on les connaît maintenant dans tout le pays. Ce sont MM. Eugène Mathon, Max Leclerc, Ambroise Rendu, Auguste Cazeneuve, Jacques Arthuys, Bernard de Vesins, Martin-Mamy, Georges Valois, Paul Robain. Ils partirent d'abord de ce principe : « Pour résoudre tous les problèmes qui sont posés à la France, nous voulons agir en dehors et au-dessus des partis ; nous voulons collaborer malgré nos différences d'origine. En toutes choses, pour toutes choses, nous mettons la Patrie au-dessus de tout. » Ils montrèrent ensuite que le mal fait aux finan-

ces, à la terre, au commerce, à l'industrie, venait d'une seule et même cause : la subordination des intérêts généraux et nationaux non représentés dans l'Etat aux petits intérêts politiques des partis, seuls représentés jusqu'ici et gouvernant l'Etat.

Cette vérité apparut tellement évidente, qu'elle se propagea comme une traînée de poudre dans le pays, à la suite de la réunion du 18 octobre. Chacun comprit l'évidente nécessité d'une meilleure représentation des forces vives de la nation ; que les producteurs avaient leur mot à dire pour l'organisation du pays ; que les politiciens incompétents avaient fait faillite et qu'ils menaçaient de nous mener tout droit à la banqueroute si nous les laissions agir seuls.

Cl. Boissonas.
M. Eugène Mathon.

Le long mais passionnant exposé de M. Eugène Mathon sur la nécessité de réorganiser des corporations, marqua de son empreinte les deux séances, et les 600 délégués qui l'écoutèrent furent des propagateurs merveilleux si l'on en croit le progrès fait aussitôt dans les milieux les plus divers.

Ce qu'il dit ? Des choses fort simples et faciles à comprendre : que la corporation doit avoir pour but essentiel de remettre de l'ordre dans l'organisation de la production et des échanges ; que la corporation régionale représentera les intérêts dont elle a la charge, auprès des Etats provinciaux ; que la corporation nationale agira de même aux Etats généraux ; que pour équilibrer l'ensemble des intérêts économiques le Gouvernement devra créer *un Ministère*

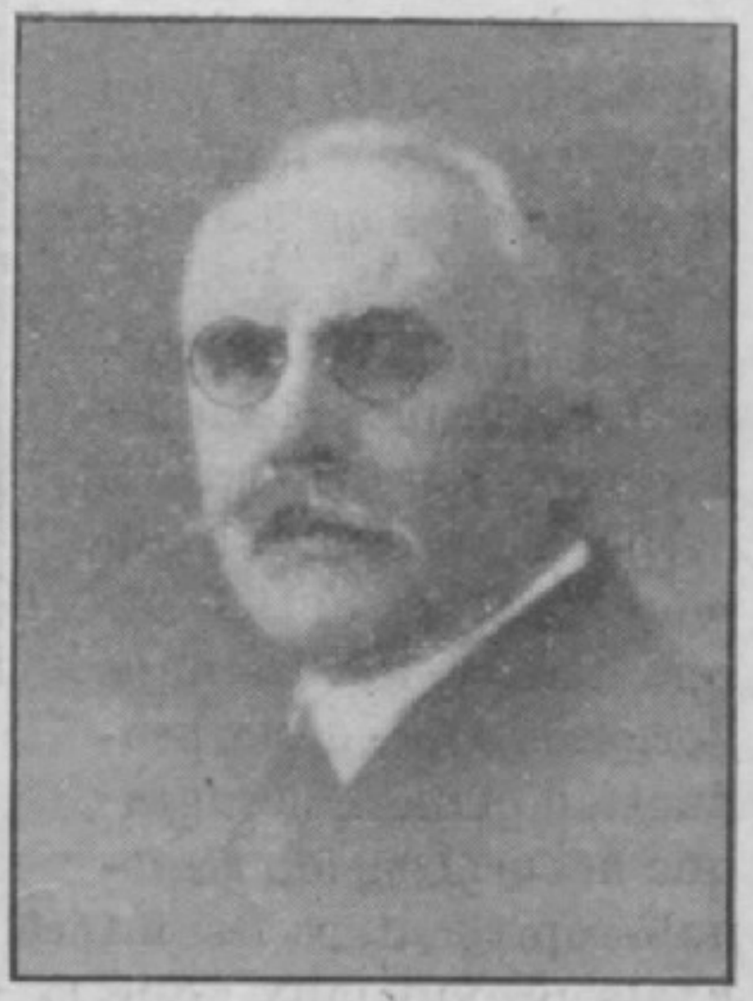
Cl. Manuel.

M. Clémentel.

de l'Economie nationale organisé sur le plan même des corporations.

Quelques semaines plus tard M. Louis Marin, dans un remarquable rapport à la Chambre reprenait la formule, avouait ainsi que nous n'avions eu jusqu'ici que de mauvais gardiens des grands intérêts français. Mais surtout dans nos grandes villes de province le mouvement gagnait de l'importance, des comités régionaux se fondaient, selon la formule des Etats généraux. A vrai dire, cela devenait inquiétant pour les politiciens. Chacun s'en allait répétant qu'ils étaient plus nuisibles qu'utiles, et si, à côté du parlement actuel, une assemblée de gens sérieux et compétents venait un jour s'installer, ce ne pourrait être évidemment que très rapidement dangereux pour ceux qui vivent des discordes civiles.

Le *Temps*, gardien vigilant de la constitution, poussa le premier cri d'alarme, montrant ainsi que le gouvernement commençait à trouver la chose peu de son goût. La République se sentant un moment débordée voulut-elle faire la part du feu ? Nous le saurons un jour, avec quelque recul dans le temps et lorsque des langues sur lesquelles pèsent des bœufs très lourds se seront déliées. Toujours est-il que, bientôt, on vit naître un projet gouvernemental de Con-



Cl. Manuel.

M. Justin Godart.

seil national économique et un projet de Conseil supérieur du commerce et de l'industrie. Ce dernier fut déposé en avril par M. Loucheur, puis repris en juin par M. Raynaldy. M. Justin Godart hérita du premier et essaie de le mettre sur pieds malgré l'opposition de tous les milieux de producteurs.

L'*Action Française* n'a pas manqué de dire, en son temps, ce qu'il fallait penser de ces deux caricatures des Etats généraux.

Caricatures, en effet, car il ne saurait s'agir dans les institutions nouvelles d'une véritable et équitable représentation des grandes corporations françaises.

Au lieu d'être désignés par leurs professions, les représentants des métiers sont désignés par le ministre, selon le bon plaisir de celui-ci. Au lieu d'une représentation équitable, et suivant toujours la loi du bon plaisir, on y voit figurer quatre sucriers contre un seul lainier et dix administrateurs de journaux. Est-ce très habile ? On peut le croire au premier abord et les auteurs de cette farce ont pu penser que l'élite des producteurs qui acclamait les Etats généraux au soir du 18 octobre précédent se contenterait de ce semblant de réalisation. Mais c'est prendre les Français intelligents pour des imbéciles. Nous sommes tranquilles. Quand, au bout de très peu de temps, tout le monde aura vu le néant que recouvrent les deux nouveaux conseils économiques, la poussée vers la représentation réelle des corporations devant l'Etat sera irrésistible.

Pour tout dire, l'année 1924 aura marqué de la manière la plus nette la volonté des Français d'être représentés auprès du gouvernement non plus par des politiciens incompétents toujours et souvent dangereux, mais par ceux qui sont les véritables défenseurs des grands intérêts permanents du pays.

La République, qui semble avoir pris peur, a jeté du lest, craignant d'être elle-même jetée par-dessus bord. Mais les corporations connaissent maintenant la doctrine qui seule peut les sauver du désordre.

Sauront-elles, en 1925, réaliser les conditions de salut ? Nous le souhaitons ardemment.

* * *

Si le gouvernement républicain a travaillé de son mieux à semer des obstacles sur la route de la réorganisation économique,

son incapacité à redresser les finances françaises n'aura pas peu contribué à créer des soucis et des tracas sans nom à tous ceux qui vivent de la production et des échanges.

Cl. Boissonas.

M. Auguste Cazeneuve.

Le début de l'année 1924 a été marqué par une crise financière dont tout le monde se souvient, la livre atteignant sur le marché de Paris le cours inconnu jusqu'alors de 117 francs.

Cette crise correspondait d'ailleurs très exactement à une crise politique, celle qui nous a conduits aux élections du 11 mai et au résultat que l'on connaît. Le ministre des Finances d'alors, M. de Lasteyrie, montrait depuis de longues semaines une incompréhension totale de la situation monétaire. Son chef responsable, M. Poincaré, semblait admettre que les attaques dont le franc était l'objet sur les places étrangères étaient la seule cause de la crise. Pendant qu'on cherchait à désarmer la France de tous côtés, le gouvernement ne voulait pas voir que la manœuvre contre le franc avait son quartier général à Paris, où la finance manœuvrait la politique intérieure, créant l'événement politique qui livrait la monnaie française à tous les spéculateurs. Comme l'a très bien montré à l'époque Georges Valois, par une série d'articles remarquables dans l'*Action Française économique et sociale*, qui paraît chaque dimanche en supplément technique de l'*A. F.* quotidienne, il y avait un moyen, mais un seul, d'annuler cette manœuvre : c'était le redressement de l'autorité,

le redressement de l'Etat d'abord, avant de songer à employer les moyens techniques.

Mais il faut bien déclarer ici que Poincaré trompa, à cette occasion comme à tant d'autres, les espérances que les patriotes et les honnêtes gens avaient mises en lui. Après la panique de la première quinzaine de janvier 1924 il prit de grandes résolutions, il annonça aux Chambres qu'il subordonnait l'exposé de son futur programme financier au vote des décrets-lois. C'était avouer que la crise était avant tout politique, que les moyens d'action manquaient à un gouvernement démocratique et parlementaire. Mais au lieu d'enlever le vote de ces décrets en une séance, au lieu de proposer en même temps, aux acclamations du pays, l'ajournement des élections, au moment où tout le monde sentait la nécessité d'un chef, Poincaré perdit son temps en vaines discussions parlementaires, en interpellations ; les décrets-lois, votés trop tard, ne furent jamais mis réellement en pratique. Les impôts nouveaux, votés après une série de discours interminables, ne réussirent qu'à mécontenter le pays. La crise des changes n'était pas conjurée, le franc ne remontait pas à son cours normal ; au lieu de faire des élections triomphales, Poincaré conduisit sa majorité au suicide.

* * *

Devant les variations folles de la valeur du franc-papier, les Français de toutes catégories, mais surtout les producteurs qui ont besoin de compter pour travailler sur une valeur stable, cherchèrent un moyen de remédier aux graves inconvénients de la dévalorisation du franc. Il y en avait un que Georges Valois et ses amis indiquèrent aussitôt, celui du franc-or, monnaie de compte, paiements faits en francs-papier. Ainsi celui qui avait livré une marchandise ou un produit à une date déterminée et qui n'était payé que trois mois après, ce qui arrive fréquemment dans le commerce, était certain de toucher exactement la valeur de remplacement de ce qu'il avait livré. Ce système, qui avait l'avantage d'interdire la spéculation sur la banqueroute comme sur la revalorisation du franc, ne fut pas du goût de M. de Lasteyrie, qui décidément ne comprenait rien aux questions financières, et l'on vit ce fameux ministre faire des tentatives pour

interdire les contrats en francs-or, monnaie de compte, publiant des notes officieuses, ayant recours aux journaux à sa dévotion, enfin organisant, grâce à un certain Bernard-Précy, alors directeur de la *Journée Industrielle*, toute une campagne contre la campagne de Georges Valois.

C'est qu'en effet, M. de Lasteyrie, ne voyant dans sa pauvre cervelle aucun moyen de rétablir la situation, avait imaginé de fabriquer de nouveaux billets de banque, non gagés bien entendu, et qu'ainsi il prévoyait une nouvelle dépréciation.

Est-il besoin de dire que cette campagne contre le franc-or obtint le résultat diamétralement opposé à celui qui était recherché ? Le ministre fut rapidement obligé de renoncer à la nouvelle émission de faux billets. La doctrine du franc-or fit dans le pays des progrès rapides, elle reçut l'adhésion d'hommes de tous les partis, jusques et y compris M. Georges Ponsot de l'*Ere Nouvelle !*

* * *

Cl. Boissonas.
M. Martin-Mamy

Mais le résultat du gâchis financier dans lequel la République avait conduit la France depuis des mois, se fit rapidement sentir. D'abord par une hausse des matières premières importées qui se traduisit bientôt par une hausse correspondante des objets fabriqués. L'indice général des prix, publié par le ministère du Travail et calculé sur la base 100 en 1914, atteignit le chiffre record de 505 en janvier 1924, contre 355 à la fin de l'année 1922. Ce chiffre n'avait pas été atteint encore, même

en 1920, au moment de la précédente période de cherté de la vie.

Comme s'il était encore besoin d'aggraver ces chiffres et sa politique de vie chère, le ministère Poincaré, nageant en pleine incohérence, fit décider une augmentation des tarifs de chemins de fer pour couvrir le déficit d'exploitation des réseaux ferrés. Conséquence : les fonctionnaires de tous ordres demandent rapidement des augmentations, légitimes d'ailleurs eu égard à l'augmentation du coût de la vie, et, à l'heure où nous écrivons ces lignes, le ministère Herriot, qui a promis 1.800 francs d'augmentation aux dernières élections, va bien être obligé de s'exécuter sous peine d'être frappé dans ses forces vives, par ceux qui l'ont porté au pouvoir. Entraînement démagogique mais irrésistible. Les compagnies de chemins de fer, celle de l'Etat la première seront donc obligées d'augmenter les salaires de leur personnel. Cette augmentation des frais d'exploitation sera-t-elle équilibrée par la récente hausse des tarifs ? Nous le saurons bientôt, à moins qu'à nouveau un déficit de quelques millions ne vienne nous surprendre quand le prochain bilan sera publié. Augmentera-t-on encore une fois les tarifs, alors ?

On voit dans quel gâchis, dans quelle incohérence se débat le gouvernement sur le terrain économique. Nous pourrions prendre, cent exemples comme celui que nous venons de citer, Un seul suffit.

* * *

Enfin, les derniers mois de l'année 1924 auront été occupés par les négociations commerciales franco-allemandes. Nous n'en savons pas encore le résultat, qui ne s'annonce pas très brillant. On sait que, au début de 1925, les Allemands, reprenant leur

On serait tenté de croire, en voyant les ravissants portraits faits par **Fred Boissonas** *dans l'Atelier d'art* **Chéri-Rousseau**, *que leur prix est très élevé.*

Erreur !

*Renseignez-vous, 12, rue Boissy-d'Anglas, en vous recommandant de l'*Action Française.

liberté d'action économique, ne sont plus tenus par les clauses du Traité de Versailles et qu'ils peuvent fermer brutalement leur frontière à nos produits qui jouissaient du régime douanier de la nation la plus favorisée, tandis qu'un régime de faveur et de franchise complète était accordé aux produits alsaciens et lorrains.

Imprévoyante de sa nature, la République a laissé venir à expiration la convention de 1919, sans songer à la renouveler en faisant la demande à la Société des Nations, comme le Traité de Versailles nous en donnait le droit, et sans amorcer de nouvelles négociations pendant que nous tenions dans la Ruhr un gage certain et important. Conclusion : les Allemands sont venus à Paris discuter d'égal à égal, non pas en vaincu devant un vainqueur, et sachant bien qu'ils pouvaient, si nous étions trop exigeants, nous créer de graves embarras économiques. Heureusement que, grâce à la victoire de nos soldats, nous tenons la Sarre dans laquelle des usines allemandes sont un gage précieux entre nos mains. On ne peut pas ruiner la Lorraine sans ruiner en même temps les grands intérêts allemands de la Sarre. Mais cet atout sera-t-il suffisant pour que nous obtenions la signature d'un traité commercial qui sauvegardera les intérêts des producteurs français ?

Nous le saurons au cours de l'hiver.

Quoi qu'il advienne, tous ceux qui s'inquiètent de l'avenir feront bien de méditer les leçons de l'année qui finit. Elle a été fertile en enseignements. Elle a montré que rien de sérieux ne pouvait aboutir en matière économique, sans l'appel aux compétences, aux professions organisées, aux corporations.

Dans les difficultés qui s'annoncent inévitables en raison de la politique radicale et socialiste que nous subissons, les producteurs doivent se souvenir que là seulement est le salut.

Et agir en conséquence. PIERRE HÉRICOURT.

BOIS
CHARBONS
COKES
E. BROSSEL
Maison fondée en 1870
PARIS, 238, rue de Vaugirard (XV°) — Tél. Ségur 12-19

LA SEMAINE DE LA PROPRIÉTÉ COMMERCIALE

« Cherchez un terrain d'entente pour éviter que le Parlement ne vous impose ses vues. »

ÉDOUARD HERRIOT, au Congrès de l'Union de la Propriété bâtie.

CEUX qui, à Paris et dans sa banlieue, ont suivi la campagne électorale de mai 1924, ont pu se rendre compte de l'importance que présentait pour les commerçants, et principalement pour les détaillants, la question de la Propriété commerciale.

Elle avait été traitée par tous les candidats ; elle avait figuré sur tous les programmes ; elle avait bien souvent été l'appeau magique des chasseurs de suffrages ; et combien d'alouettes électorales se sont jetées sur ce séduisant miroir !

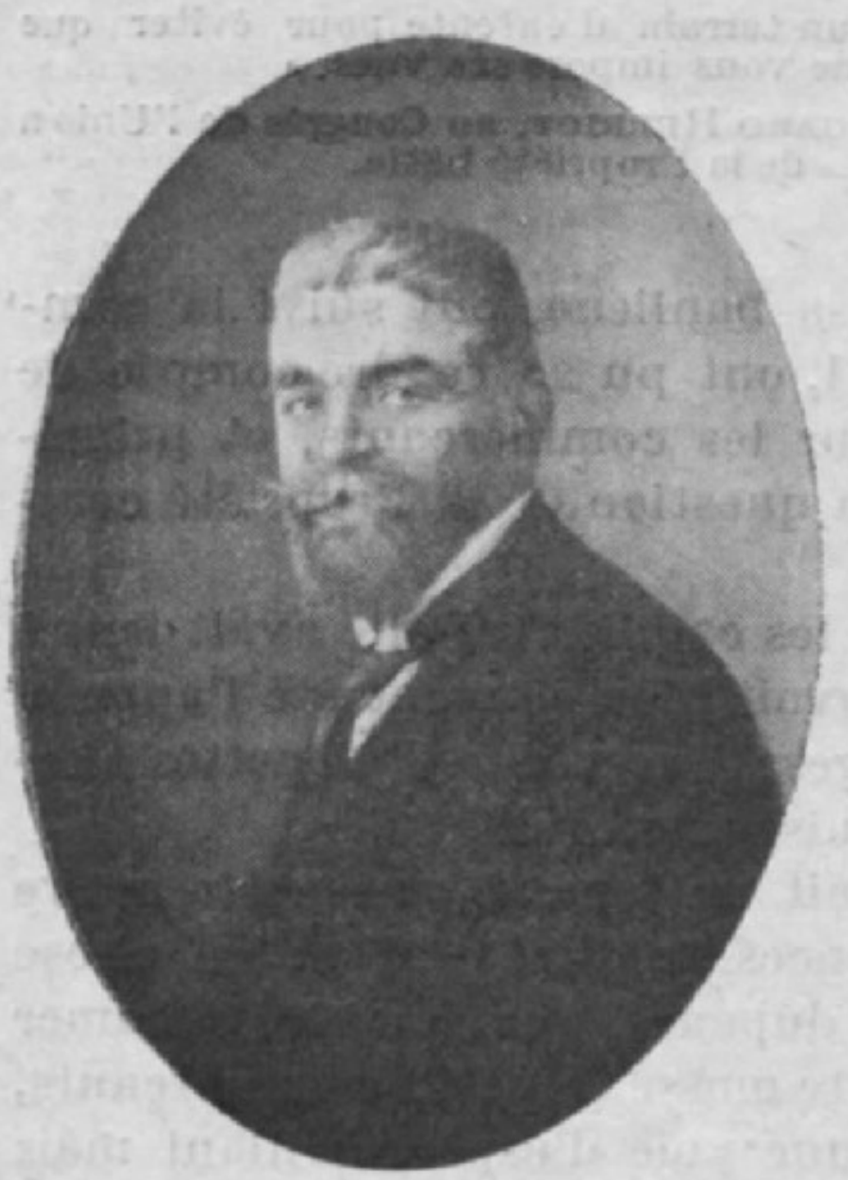
A cette époque, il apparaissait nettement que cette grave question, si grosse de conséquences, n'était pas autre chose qu'une machine électorale ; les dupeurs, pourquoi les nommer ici ? Quant aux dupés, c'était cette masse de petits commerçants, qui se laissaient engager dans une voie d'aspect brillant mais qui aboutissait au précipice.

Les échos de la campagne électorale retentirent un jour à l'Union des Corporations françaises et le problème de la Propriété commerciale y fut évoqué. Un propriétaire, M. Larcher, et un locataire, M. Ramlot, se trouvaient en présence et chacun, en toute loyauté, exposa la thèse de son groupement. Tout d'abord, il sembla que les intérêts des uns et des autres étaient inconciliables ; mais l'analyse montra tous les dangers de la thèse généralement admise dans les milieux de commerçants et la nécessité d'un examen approfondi de la question apparut dans toute sa rigueur.

Quelle méthode devait-on adopter ? Une seule paraissait devoir donner des résultats satisfaisants, celle des Semaines ; la décision fut donc prise d'appliquer à l'étude du problème de la Propriété commerciale la méthode qui, depuis 1920, a donné tant de preuves de son efficacité.

Le Comité National pour la convocation des Etats généraux

se chargea d'assurer la réalisation de cette entreprise ; elle lui revenait de droit, en quelque sorte, puisque le Comité des Etats a élaboré un vaste plan de réorganisation du Pays en donnant tous ses développements à la méthode des Semaines et aussi parce qu'il était évident qu'une expérience de ce genre, appliquée à un problème d'ordre national et d'une extrême complexité, devait être la pierre de touche de la doctrine du Comité des Etats généraux et de ses méthodes d'action.



M.-G. LARCHER.

Il ne paraît pas utile d'insister sur les premiers travaux d'organisation de la Semaine qui consistèrent dans la constitution d'un premier noyau de groupements organisateurs ; MM. Larcher et Ramlot décidèrent certains de leurs amis à venir assister à une première réunion, le 12 juin 1924 ; les membres du Comité des Etats firent de même.

La question se posa du choix du Président ; il fallait un homme impartial, occupant à Paris une situation considérable et indiscutée ; M. Léopold Bellan, conseiller municipal, fut pressenti ; il accepta.

Dès lors, les adhésions succédèrent aux adhésions; de tous les

CHARLES HÉNAULT
ENTREPRENEUR DE PEINTURE, VITRERIE, MIROITERIE, PAPIERS PEINTS
Diplôme Exposition Universelle Paris 1900
PARIS, 19, rue du Départ. — (Métro NORD SUD MONTPARNASSE)

points du pays l'appel fut entendu ; toutes les corporations tinrent à être représentées à la Semaine ; de nombreuses chambres de commerce suivirent le mouvement. Tous les groupements de propriétaires se firent inscrire.

Ainsi se créa une force irrésistible, d'autant plus que, dès le début, et sans difficulté d'ailleurs, le principe fut admis par le Comité d'organisation que seuls les délégués dûment mandatés de groupements de propriétaires ou de commerçants et industriels locataires, pourraient prendre part aux travaux de la Semaine. (Article 2 du Règlement.) La Semaine devait être ainsi la véritable image d'une session des Etats généraux : sujet d'ordre national ; discussions entre les députés des corporations.

M. Ramlot.

Près de 200 groupements ont donné leur adhésion à la Semaine de la Propriété commerciale.

Mais, si l'on tient compte du nombre de groupements qui y participent indirectement, du fait de leur affiliation à une fédération adhérente, on peut dire que près de trois mille groupements y sont représentés.

Le jour où un accord sera intervenu, alors que cette question, débattue depuis près de trente ans, sera enfin résolue et quand le Bureau du Comité se présentera devant les Parlementaires en leur disant : « Nous représentons trois mille groupements, c'est-à-dire plusieurs millions de syndiqués ; ensemble nous avons étudié et résolu le problème de la propriété commerciale et voici ce que nous voulons... » ce jour-là, il n'est pas douteux que les Parlementaires adopteront les conclusions de la Semaine et s'abstiendront d'imposer leurs vues aux intéressés, ce que craignait tant M. Herriot. Et ceux qui, parmi eux, sont de bonne foi, comprendront qu'enfin la bonne méthode a été employée, et qu'il faut la généraliser.

Et si, par hasard, ils ne se rendent pas à l'évidence et ne se plient pas aux volontés des producteurs, eh bien ! les producteurs sauront les leur imposer.

La Semaine de la Propriété commerciale se tiendra à Paris les 24, 25 et 26 novembre 1924, à la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

Son comité d'organisation et d'études, dont le siège est à Paris, 11, rue Boissy-d'Anglas, est composé comme suit :

Président: M. Léopold Bellan, Conseiller municipal de Paris.

Vice-présidents : MM. André Lebon, ancien Ministre, Président de la Fédération des Industriels et Commerçants français ; B. de Vesins ; A. de Lavergne, Secrétaire général de la Confédération générale de la Production française ; Victor Constant, Président adjoint de la Confédération des groupes commerciaux et industriels de France ; Trutié de Varreux, Président de la Chambre syndicale des Propriétés immobilières de la ville de Paris et Vice-Président de l'Union de la Propriété bâtie de France ; G. Larcher, Président de la Fédération des groupements immobiliers de France ; Planque, Secrétaire général du Comité de l'Alimentation parisienne.

Commissaires généraux : MM. Georges Valois, Président de l'Union des Corporations françaises, et Jacques Arthuys, industriel.

Commission du Rapport général : MM. A. de Lavergne, Georges Valois et Jacques Arthuys.

Trésorier : M. Ramlot, Président de la Chambre syndicale des Chemisiers.

Trésorier adjoint : M. Armand Sonolet, négociant.

Membres : MM. Georges Maus, Président de la Fédération des Commerçants-Détaillants ; Léon Durand, Délégué de la Fédération des Industriels et des Commerçants français ; Defert, Vice-Président du Syndicat national du Commerce en gros des vins de France ; Imart, Vice-Président de la Confédération Nationale du Commerce des boissons ; Thévenot, Codi et Gérardot, Présidents des Syndicats de Débitants de Paris ; Bernheim, Président de la Fédération des Marchands de chaussures ; Enguehard, Président de la Chambre syndicale des Merciers ; Wante, Délégué de la Fédération des syndicats de propriétaires

des régions dévastées ; Contrôleur général Leblanc, Vice-Président du groupement syndical des propriétaires à petits et moyens loyers de la région parisienne ; Chale, Directeur de l'Union de la Propriété bâtie de France ; E. Mathon, Max Leclerc, A. Cazeneuve, P. Robain, A. Rendu, Martin-Mamy, membres du Comité National pour la convocation des États généraux.

Secrétaire général : M. Robert Collet.

L'Œuvre de Maxime Réal del Sarte.

Cl. Photo-Art.

Monument d'Edouard vii.

TENTATIVES POUR ÉVITER LA RUINE

Jacques Bainville a coutume de dire, qu'il est aussi difficile de conserver une fortune que de l'acquérir. En un temps comme le nôtre, c'est peut-être beaucoup plus malaisé. D'abord, on ne peut maintenir aujourd'hui un patrimoine sans l'accroître, sinon à chaque transmission d'héritage les droits successoraux en confisquent une telle fraction que l'Etat, en un demi-siècle, a tout pris. En outre, les événements politiques font subir à toute économie privée de tels troubles qu'il faut constamment les prévoir et s'en garer. De deux fortunes égales en 1914 et placées l'une en immeubles de rapport, l'autre en rentes françaises, la première est aujourd'hui sept fois plus considérable que la seconde. Comment de pauvres naïfs s'imaginent-ils encore, qu'ils peuvent s'inquiéter d'affaires économiques sans se soucier de politique ?

A cet égard, le public d'A. F. est privilégié. Les prévisions d'un Maurras, d'un Bainville et d'un Valois lui évitent bien des surprises. Elles sont précieuses même en matière de finances domestiques. Et, pour les conseils financiers immédiats, nos amis ne trouveront nulle part meilleur guide que les chroniques hebdomadaires d'Hervé, et ce bulletin de quinzaine de la *Revue Universelle* imprimé modestement à la fin du recueil, sur le papier gris de la couverture, et qui est un chef-d'œuvre de science, de clarté et de prudence. C'est tellement extraordinaire, de pouvoir signaler des articles financiers compétents et *désintéressés* !

Dans un almanach annuel, il est impossible de donner des conseils précis ; nous ne pouvons que renvoyer au journal et à la revue. Mais il est quelques règles générales qu'un administrateur de patrimoine, un épargnant doivent toujours avoir présentes à l'esprit.

Evaluez votre patrimoine en francs-or.

L'habitude de compter en mauvaise monnaie a troublé toutes les notions d'économie. Il faut que tout le monde arrive, d'instinct en quelque sorte, à compter en monnaie saine, en *francs-or*, ou il n'y a pas d'épargne possible ; vos comptes vous mentiront. Les règles élémentaires de l'usage d'une bonne monnaie vous seront fournis par la *Ligue nationale du franc-or*, à laquelle tous les Français soucieux d'honnêteté doivent adhérer. Le taux du franc-or est donné tous les jours en dernière page de l'*Action Française*. Pour évaluer sa fortune ou ses économies, c'est du franc-or trimestriel (F. O. T.) qu'il est plus exact de se servir.

Des différentes catégories de placement.

Il ne s'agit ici que de l'utilisation des fonds disponibles, et non des capitaux directement engagés par leurs propriétaires dans leurs entreprises agricoles, commerciales ou industrielles. Il est certain que travailler est le premier de tous les moyens de conserver et d'accroître un patrimoine. Mais avec le produit de son travail ou du

travail de ses parents on peut *faire travailler* de plusieurs manières.

Il y a d'abord le placement en *immeubles*. C'est le premier de tous, le plus traditionnel. On le dédaignait un peu, voici dix ou vingt ans : le progrès, n'est-ce pas ! Le voilà rétabli en sa dignité première ; c'est le plus solide, hors le cas de Révolution communiste comme en Russie. De nouveau, à la base de tout patrimoine, on tient à placer un domaine, petit ou grand, ou une maison. C'est essentiel.

Les *objets mobiliers* aussi sont devenus un placement à la mode, depuis qu'on a vu des Russes exilés vivre du revenu de bijoux emportés et vendus, et les gros prix atteints par des meubles anciens ou des objets d'art. Cette forme de placement est moins utile que la précédente et demande beaucoup de sens et d'habileté. Cependant toute fortune un peu considérable se doit de réserver une part honorable à l'acquisition d'œuvres d'artistes et, autant que possible, d'artistes vivants. Et il n'est aucun placement plus intelligent, plus utile et plus fructueux qu'une belle bibliothèque amoureusement composée.

Autre usage de sa fortune à encourager fortement : la *commandite* d'entreprises sérieuses et bien menées. Il faut agir à bon escient, et avoir une confiance raisonnée dans les qualités du commandité. Mais rien n'est plus utile à la prospérité d'un pays que ce concours apporté à des intelligences et des énergies sans moyen matériel de les mettre en œuvre et rien non plus n'est, en général, aussi productif.

Enfin, reste le placement devenu le plus courant depuis un siècle les valeurs mobilières.

LES VALEURS MOBILIÈRES.

C'est là surtout que s'impose l'usage d'une bonne monnaie de compte, car il faut constamment traduire en or les cours-papier de la cote — dont les variations, si l'on ne prend garde au mouvement des changes, font si facilement illusion.

Il y a deux manières de travailler les valeurs mobilières : la *spéculation* et le *placement*. La première consiste à acheter et vendre des titres non pour les garder, mais uniquement dans l'espoir de toucher des différences ; le second suppose l'intention de conserver en portefeuille, au moins un certain temps, les valeurs.

La *spéculation* n'est pas en soi aussi mauvaise que d'aucuns le pensent. Elle est, simplement, la mise en œuvre de l'intelligence qui cherche à prévoir et à tirer un parti légitime de sa prévision. Au temps présent, elle est un des seuls moyens de maintenir sans trop de mal l'équilibre d'un patrimoine ou d'une affaire, à travers l'instabilité des monnaies. Mais, pour spéculer, il ne faut pas être joueur ; le jeu est l'abus de la spéculation. Il faut savoir se contenter d'un petit bénéfice souvent répété, plutôt qu'attendre le gros coup qui ne se réalise presque jamais ; il faut ne pas s'entêter et savoir accepter une perte pour la limiter. Un gros financier disait : « Je me suis enrichi parce que je n'ai jamais vendu au plus haut ni acheté au plus bas. » Enfin, en spéculation comme en placement, ne jamais toucher, malgré tous les *tuyaux* possibles, qu'à de bonnes

valeurs, sérieuses et solides. Les autres, les fuir comme la peste.

Le *placement* convient mieux à l'ensemble des épargnants, et cependant il est à peu près aussi délicat et difficile que la spéculation. Il faut n'acheter que des valeurs bien connues, bien étudiées ; se défier des journaux financiers, parfois peu scrupuleux, presque toujours tendancieux. Ne pas trop écouter non plus la publicité, les démarcheurs ou les banques qui émettent du papier à forte commission. On a généralement avantage à faire acheter *en Bourse*, des titres bien classés. Enfin, il faut composer son portefeuille avec prudence, en multipliant la nature des valeurs pour diviser les risques. Il n'y a pas de valeur absolument sûre, à l'abri de tout danger de guerre ou de révolution. Il faut choisir les moins aléatoires.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE VALEURS MOBILIÈRES.

Les *valeurs d'Etat* sont les premières inscrites à la Cote. Elles valent ce que vaut le crédit de l'Etat emprunteur. Que de petits épargnants ruinés par la déconfiture de l'Etat russe, turc, autrichien et même allemand — car il y avait des Français porteurs de Rente allemande !

Nous n'aimons plus guère les *fonds d'Etats étrangers*. Tant mieux. Il y a bien assez d'emploi chez nous pour notre épargne. Le gouvernement a accepté de souscrire une tranche de l'emprunt allemand ; nous espérons bien que pas un Français n'aura la criminelle naïveté d'y souscrire : Inutile de donner de l'argent pour nous aire tuer !

Les *fonds d'Etat français* constituaient le grand fonds de la fortune mobilière. Les voilà bien déchus de leur grandeur ! Le malheureux 3 %, qui valait cent francs en or, vaut aujourd'hui un peu moins de quinze francs de bonne monnaie. Les emprunts de guerre sont plus miséreux encore : le 6 % vaut un bon tiers de moins que le 3 %. Pourquoi ? Sans doute espère-t-on que les dettes autrefois contractées en or seront un jour favorisées par rapport aux emprunts souscrits en papier.

L'Etat français n'inspire plus confiance ; sa trésorerie est trop obérée. Les titres de la Dette flottante, Bons de la Défense ou du Trésor, trouvent encore preneur, en raison même de leur terme très court. S'ils venaient un jour à n'être pas renouvelés — et il en faut huit à neuf milliards chaque mois — c'est la banqueroute. Aussi les titres de la Dette consolidée tiennent-ils difficilement. Ils ne rattrapent même pas leur coupon, et le 6 %, si l'on déduit de son cours d'émission les échéances successives, et sans tenir compte de la dépréciation du franc, a tout juste rapporté en quatre ans un franc cinquante pour cent — sept sous pour cent par an !

Faut-il donc bannir toute Rente d'un portefeuille ? Si l'on désespère de la restauration monarchique, oui. Si l'on a confiance en l'Action Française, non. Et dans ce cas, il faudra avoir un peu de 5 % amortissable. C'est la moins fallacieuse de nos Rentes, et il faut tout de même être sûr que nous redresserons quelque jour l'Etat Français.

C'est la même raison qui nous fait conseiller quelques *obligations*.

C'est du franc-papier, donc une valeur destinée à la ruine par la République. Mais quand la monnaie française reprendra sa valeur, les obligations aussi. Nous croyons prudent d'en avoir quelque peu et des plus anciennes, valeurs à lot de la Ville de Paris ou du Crédit Foncier, et surtout vieilles obligations de chemins de fer de séries proches du remboursement, ce qui assure une prime à ne pas négliger.

A l'heure actuelle, toute la faveur va aux *actions*, *parts* ou *jouissances* d'entreprises industrielles. Se méfier des engouements. Il faut, dans chaque groupe de valeurs, bien choisir l'affaire. On aura ainsi quelques actions de Banque, et d'abord de la *Banque de France*, dont le crédit est admirablement assis, des *charbonnages*, des *mines*, des *phosphates*, etc.

Se souvenir que les bonnes valeurs sont d'un prix élevé, par exemple la *Mokta* ou la *Saint-Gobain*, deux des plus belles de la Cote, et qu'elles donnent un *très faible dividende*. C'est par l'accroissement du capital qu'elles donnent un profit.

Nous conseillons les *valeurs françaises*, mieux connues, mieux suivies, de préférence aux étrangères. Nous ne faisons guère d'exception que pour le *Canal de Suez* entreprise internationale bien connue, admirablement classée, et dont les recettes sont perçues en or. Les autres *valeurs à change* risquent de donner des mécomptes, et le cours du franc, de la livre ou du dollar n'est pas seul à influer sur leur prix, mais aussi les marchés des matières qu'elles traitent, cuivre, pétrole, sucre ou caoutchouc. Nous ne conseillons fermement les valeurs à change qu'aux producteurs qui n'achètent ou ne vendent de titres que pour se couvrir d'engagements commerciaux en monnaies étrangères et à longue échéance.

D'autant que nous avons des valeurs françaises qui suivent assez bien les variations de la monnaie pour nous dispenser de recourir à des titres étrangers ; en particulier, nos entreprises *d'Indo-Chine* : *Sucreries*, *Distilleries*, *Rizeries*, etc., et les *Charbonnages du Tonkin*.

La cote des valeurs françaises est assez variée pour qu'on y trouve toutes les ressources, sans aller apporter à des entreprises étrangères le concours de capitaux dont les nôtres ont tant besoin.

* * *

Placer, conserver, accroître un patrimoine, même et surtout modeste, est bien malaisé en République, les Français commencent à s'en douter. Tous les palliatifs, tous les expédients techniques doivent être employés. Mais il n'y a vraiment qu'un moyen d'assurer l'avenir des familles et des entreprises françaises : assurer l'ordre et la paix en faisant au plus vite la Révolution nationale qui nous rendra le chef sans lequel il n'y a ni travail productif ni épargne possible. Politique d'abord !

J. G.

LA LIGUE NATIONALE DU FRANC-OR

La Ligue Nationale du Franc-Or groupe tous les Français qui veulent échapper à la ruine que ne manque jamais de provoquer l'*inflation*. Pour cela, elle leur propose de répandre la notion et l'usage d'une *monnaie de compte stable*.

Une monnaie qui change constamment de valeur n'en est plus une, car la monnaie est, par définition, une marchandise qui sert à échanger toutes les autres, et aussi à en mesurer le **prix.** Or, une mesure ne peut pas et ne doit pas changer. Elle n'a rien à voir avec le crédit de l'Etat, auquel d'ailleurs elle n'appartient pas. *La monnaie est un instrument d'échange et de mesure qui demeure la propriété de tous ceux qui s'en servent.* Les citoyens supportent leur part des charges publiques par l'impôt ; ils viennent en aide à la Trésorerie en apportant leur épargne à ses emprunts. *Mais l'unité monétaire, qui est leur propriété commune, ne devrait pas avoir plus de rapport avec la situation financière de l'Etat que l'unité de longueur avec sa superficie.* C'est un chapitre du système métrique.

Le premier objet de la Ligue est de rétablir cette notion et de généraliser l'usage d'une unité monétaire stable :

1° Pour rétablir dans les échanges et les contrats entre particuliers la sécurité et l'honnêteté que les variations monétaires en ont bannies ;

2° Pour contraindre les pouvoirs publics, qui ne trouveraient plus aucun intérêt, même immédiat, dans l'inflation, à prendre les mesures qui prépareront l'assainissement intrinsèque du franc.

La monnaie de compte choisie est le franc d'avant-guerre, le franc-or. Pour la commodité, on le calcule comme l'Etat français l'a fait lui-même en 1921, à la conférence postale de Madrid, par rapport au dollar. Quand le franc et lui étaient tous deux de bonnes et saines monnaies, il fallait 10.000 dollars pour faire 51.825 francs. Ce rapport sera notre base ; puisque nous connaissons constamment le cours du dollar en francs-papiers, nous dirons que le franc-or est une monnaie de compte égale au 10.000 /51.825 du dollar.

Même ainsi défini, le trouble monétaire est tel à l'heure actuelle que notre monnaie de compte ne serait pas à l'abri de fluctuations trop brusques du marché. La Ligue a été ainsi amenée à distinguer deux monnaies de compte, répondant chacune à des besoins spéciaux :

Le franc-or quotidien (F. O. Q.) ;

Le franc-or trimestriel (F. O. T.).

C'est le second qui convient aux usages les plus généraux de la vie sociale : loyers, emprunts à longs termes , salaires (1).

Cl. Boissonas.

JACQUES ARTHUYS.

Le cours du franc-or quotidien est établi en multipliant par 10.000 /51.825 le premier cours du dollar officiellement coté chaque jour ouvrable à la Bourse de Paris.

Le cours du franc-or trimestriel est établi en multipliant par 10.000 /51.825 la moyenne des premiers cours officiellement cotés depuis 3 mois à la Bourse de Paris.

Les cours du F. O. Q. et du F. O. T. sont donnés par le *Bulletin Quotidien de la Ligue du franc-or*, que publie l'*Action Française.*

* * *

Par son Comité directeur et ses Commissions, la Ligue du Franc-Or a réalisé d'importants travaux d'ordre pratique. Au-

(1) JACQUES ARTHUYS. Une méthode d'utilisation pratique du franc-or. *Cahiers des Etats Généraux*, 15 juillet 1924, tome III, p. 28.

jourd'hui, l'application du franc-or à tous les chapitres de la *comptabilité industrielle et commerciale* est mise au point et un modèle de *bail* est réalisé, qui constitue pour l'heure le seul remède pratique à la crise du logement.

Cl. Boissonas.

JEAN GAZAVE.

En 1925, doctrine, application et propagande doivent se développer très largement.

Tous les groupements professionnels et intellectuels de la France sont appelés à adhérer à la Ligue ; toutes les individualités appartenant à l'ordre civil comme à l'ordre public et administratif ont un intérêt personnel à s'enrôler.

La seule obligation morale pour tous est le parrainage nécessaire à toute bonne organisation. L'obligation matérielle imposée à tous les ligueurs consiste essentiellement dans une collaboration de propagande et d'application pratique des principes mis en valeur par le Comité de la Ligue.

Des assemblées, des conférences seront provoquées, de nouvelles brochures, des périodiques seront édités par les soins du Comité central directeur.

Le Comité Directeur a organisé un secrétariat général, 11, rue Boissy-d'Anglas, à Paris, qui tient à la disposition du public les tracts, brochures et études déjà parus.

Toute la correspondance doit être adressée au nom de : M. LE PRÉSIDENT DE LA LIGUE DU FRANC-OR, 11, *rue Boissy d'Anglas, Paris (VIII^e^.)*

LE COMITÉ DIRECTEUR EST AINSI CONSTITUÉ :

Président : M. Georges Valois.

Membres : MM. Jacques Arthuys, Maurice Denis, Georges Larcher, Hervé Le Grand, Jean Gazave, Armand H. Sonolet.

Secrétaire général : M. Pierre Héricourt.

Les Commissions suivantes se répartissent les travaux :

I. — Commission technique d'Etudes économiques et comptables.
Président : M. Helème.

II. — Commission d'enseignement technique.
Président : M. Hommey

Cl. Boissonas.
Pierre Héricourt.

III. — Commission des relations corporatives.
Président : M. Rozier.

IV. — Commission de propagande et de publicité.
Président : M. Henri-Louis.

1° Les cotisations annuelles sont ainsi fixées :

Membres adhérents, 10 francs. — Membres actifs, 25 francs. — Membres fondateurs, 100 francs. — Membres bienfaiteurs, 500 francs. — Membres d'honneur : versement unique et supérieur à 2.000 francs.

Les cotisations des Sociétés sont fixées respectivement à : 25, 100, 200, 300, 400 francs : elles peuvent adhérer à titre de membre bienfaiteur moyennant un versement annuel de 1.000 francs ; membre d'honneur : versement unique 5.000 francs.

LA MAISON

Le choix d'un mobilier (*Conseils à une jeune femme*).

Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement.

La Bruyère.

Peut-être, en vous mariant, avez-vous, madame, reçu de votre famille les meubles nécessaires ? S'ils sont beaux et authentiquement d'une bonne époque, soignez-les. Evitez autour d'eux trop d'anachronisme, entourez-les d'objets et de décors neutres. Ne cherchez pas systématiquement à « assortir » des bibelots à votre ameublement. A moins que vous ne soyez parfait connaisseur, vous n'aurez jamais que des copies plus ou moins fidèles. Cherchez des vases de ligne élégante, de belles photogravures et même, si vous le pouvez, de beaux objets et étoffes exotiques, qui sont de mise partout. De grâce, même si vous recevez de tendres et touchants encouragements, ne faites encadrer vos aquarelles et peintures à l'huile de jeune fille, et n'en couvrez vos murs, non plus que de cuirs ou cuivres plus ou moins repoussés. Il faut bien vous l'avouer : de tous ces travaux d'art, hélas ! comme disait Degas, on aurait dû vous décourager. Evitez les petits tapis de broderie blanche, surtout ceux qui représentent des personnages. Les têtes si sympathiques des maréchaux de France ne se prêtent pas, je vous assure, à des effets décoratifs, ni tant d'amours aux cuisses difformes. ni la traditionnelle bergère, ni le profil féminin modern style. Ne vous autorisez pas de l'exemple de gens très respectables pour serrer avec un nœud de ruban le col de vos potiches, ni pour couvrir de peluche votre cheminée. La pendule et les candélabres, si vous ne les avez pas d'héritage ou en cadeau de mariage, ne les croyez pas indispensables à votre bonheur. Bannissez pour toujours les végétaux artificiels. Ah ! quelle peine amère, voir une

PARFUMERIE HELTEN *11 bis, boulevard Haussmann, 11 bis*

La plus ancienne à Paris créatrice des principales spécialités pour les soins des mains et des ongles, possédant aussi des produits uniques pour l'hygiène et la beauté du visage.

2 Produits recommandés :

La Crème Helten à la poudre de riz qui se fait en toutes nuances, soit pour la ville, soit pour le travesti.

La merveilleuse Pierre Onyx pour le poli éclatant des ongles.

Pour tous les autres produits, demandez le catalogue.

jeune femme, et si jolie, dans son salon Louis XIV tout en or directement déballé du faubourg Saint-Antoine, et, mêlées dans des sortes de grandes flûtes en verre, des fleurs de nénuphar en velours et de l'asparagus stérilisé ! Evitez aussi les pendeloques et pompons et, sauf dans votre chambre, votre cabinet de toilette, enfin vos pièces intimes, n'étalez pas de photographies familiales, surtout des « agrandissements ».

Si vous êtes obligée de vous meubler de neuf, ah ! comme il vous faut faire attention. En aucun cas, n'achetez du *style*. Ecoutez-bien, jeune Madame ! Les gens du temps de Henri II avaient des bahuts Henri II ; ceux du temps de Louis XIV, des fauteuils Louis XIV ; de même ceux du XVIII^e^ siècle, ceux du Directoire et du 1^er^ Empire demandaient aux ébénistes, leurs contemporains, de façonner le bois selon le goût prédominant alors et les besoins de l'époque. Il fallut le stupide XIX^e^ siècle, vers 1840, le romantisme et le fatras littéraire moyenâgeux pour donner aux bons bourgeois l'idée de se composer des intérieurs d'ancien ! Juste ciel ! Et cette folie n'a fait que se développer, s'industrialiser et pervertir pour longtemps le goût moyen des classes moyennes. Non, madame : ne vous achetez pas une salle à manger Renaissance, une chambre rococo, un salon Empire. Si vous saviez comme la seule idée de cet assemblage et de ce choix est une douleur ! Vivez avec votre temps, dans votre temps. Pénétrez-vous de ce principe élémentaire :

En toute chose il faut considérer la fin.

Quelle est la raison d'être d'un mobilier ? Son utilité. L'art vient ensuite y ajouter la beauté. Sachez que, maintenant, dans une grande ville, la fatigue principale est la fatigue nerveuse. Faites que votre intérieur soit propice avant tout au repos et à la détente. Cherchez les lignes nettes, exemptes de recoins poussiéreux, les fenêtres qui laissent directement pénétrer air et lumière, sans lourds rideaux à plis, à glands, à franges, mais droits, d'une étoffe lisse, toile ou soie lavable autant que possible, et glissant sur une tringle de cuivre. Pas de stores compliqués, un panneau que vous broderez tant que vous voudrez, mais qui s'écartera

des vitres à volonté. Supprimez les lustres (1), qui distribuent une clarté immédiate et crue, terrible fatigue pour les yeux. Il n'y a rien de commun entre la lumière des bougies et la lumière électrique ou celle du gaz. Les appareils qui portaient les unes ne sont plus de mise pour l'utilisation des autres. L'hygiène respectée est une des conditions essentielles d'un bon chez soi. Faites en sorte que la lumière soit répartie également et tamisée par des voiles choisis avec sagacité : d'une part, il faut en neutraliser le redoutable éclat, d'autre part, faire valoir par la couleur dominante les objets éclairés. Laissez la perle de bois de nuance ou de forme barbare, la polychromie à outrance. Ayez des fauteuils confortables : les meilleurs sont le fauteuil de cuir et le fauteuil anglais ; un divan, sans abus de coussins baroques. N'en mettez pas dans tous les coins. Par terre, ils servent à empêtrer les visiteurs. Bien entendu, la broderie blanche avec personnages est à abandonner autant que pour tapis et napperons.

(1) Nous ne parlons ici que d'un intérieur familial et quotidien, et non de pièces d'apparat ou de grande réceptions. Cependant, même pour celle-ci, évitez l'arrivée directe et brutale de la lumière sur les yeux : abat-jour, verres dépolis, peuvent s'installer partout.

T. S. F.

Accessoires Perfectionnés

S. S. M.

Spécialités :

Condensateurs variables brevetés S. G. D. G.
Condensateurs fixes de toutes valeurs.
Résistances fixes et réglables de toutes valeurs.
Supports de lampes pour montages rapides.
Selfs de toutes valeurs. Enroulements "Spira" le "Collector".

Matériel garanti.

Notice franco. — Expéditions par retour.

ANDRÉ SERF

Constructeur-électricien
14, rue Henner, PARIS (IX^e^)
Registre Commerce 179-844

Madame, notre temps, notre XXe siècle en son premier quart, a fait des efforts pour créer le mobilier adapté aux mœurs et aux besoins présents. Il a tâtonné, il a fait beaucoup d'horreurs, mais enfin il a trouvé une formule conforme à l'hygiène, au goût, au confort. Comme je vous le disais tout à l'heure : des lignes simples, de belle matière : beaux bois, beaux métaux, la lumière naturelle à profusion, la lumière artificielle parfaitement distribuée. En 1925, l'Exposition des Arts décoratifs nous donnera une idée exacte du travail accompli déjà ; chaque année, et depuis longtemps, le Salon d'automne et certaines expositions particulières nous montrent l'effort constant et magnifique de nos artistes.

Mais direz-vous, madame, pour avoir de ces meubles, il faut payer très cher ? Pas plus, je vous assure, que pour des copies d'ancien. Et le salon Louis XIV tout d'or dont je vous ai parlé, agrémenté sur les murs de pseudo-pastels XVIIIe, la salle à manger gothique au buffet tout semblable à la flèche de la cathédrale de Strasbourg, coûtent certainement beaucoup plus cher que les loupes d'orme ou de frêne dans lesquelles seront taillées les solides armoires, la belle table, les chaises que je vous souhaite.

Voyez-vous, Madame, suivre la

Maison DESBOIS Aîné, fondée en 1874

L. DOREAU & G. LARROQUE

Successeurs

BUREAUX et ATELIERS DE FERRONNERIE,

20, rue Colas, Paris (14e) Ség. 30-16.
Ateliers de constructions : Arcueil-Cachan.

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES
COMBLES -:- CHARPENTES
ENTRETIEN -:- ÉLECTRICITÉ
SERRURERIE D'ART
SERRURERIE DE BATIMENT

GRILLES ET RAMPES
DE TOUS STYLES
JARDINS D'HIVER
MARQUISES -:- VÉRANDAS
LUSTRES

tradition, ce n'est pas regretter stérilement un passé qui fait si bien au théâtre et au cinéma dans les « reconstitutions ». C'est s'inspirer de ce passé, de son expérience, de ses fautes, de ses bienfaits pour lui emprunter ce qu'il eut de meilleur et d'éternel et l'adapter aux conditions présentes. C'est l'empirisme organisateur : lisez Maurras et Bainville... Croyez que nous valons bien les gens d'autrefois, que nos artistes sont capables d'aussi grandes choses, qu'enfin vous êtes aussi jolie que le furent vos aïeules et que vos cheveux courts, dégageant si proprement votre nuque et encadrant votre visage, valent bien les malsaines, lourdes et superfétatoires perruques poudrées, les bandeaux tirés et calamistrés, les boucles dans le dos ou les faux chignons.

Ce qui manque, c'est l'ordre par en haut, qui mettra, comme magiquement, chacun à sa place et dans son cadre. Mais vous savez bien que nous travaillons à l'établir. Alors, par les corporations reformées et protégées, vous verrez s'épanouir le bel art du meuble qui fut toujours une des gloires de notre pays. En attendant, donnez-vous un peu de peine; et, au lieu de vous mettre dans un cadre tout fait à l'imitation des âges révolus, allez voir — et même dans les grands magasins — ce qui est de votre temps. Vous trouverez facilement à vous composer sans vous ruiner un intérieur marqué par votre goût et votre personnalité. Ornez cet intérieur de céramiques joyeuses, de grès, de pâtes de verre. Prenez garde, comme le dit quelque part Colette si drôlement, « à la couronne électrique mérovingienne avec cabochons de couleur ». Rejetez faux marbres, faux bronzes. Ah ! comme elle a raison, la Madame Verdurin de Proust qui relègue au grenier les esclaves enchaînées et les groupes allégoriques ! Ayez de belles reproductions de beaux tableaux, des fleurs, sans trop, — et vous-même.

BROTTEAUX DES ILETTES.

CHRONIQUE MÉDICALE

L'Alimentation des enfants du premier âge, de la naissance au septième mois.

Alimentation maternelle.

Tout nouveau-né devrait être nourri au sein de sa mère. Elle possède en qualité et en quantité le seul aliment qui lui convienne parfaitement. Et physiologiquement il n'existe pas plus de trois mères sur cent qui ne peuvent pas nourrir.

L'enfant naît. Il n'a besoin d'aucune nourriture le premier jour : il n'est point utile de lui donner de l'eau ou quelques cuillerées d'infusion. Le second jour on commencera à le mettre régulièrement au sein toutes les deux heures ou toutes les deux heures et demie. Mais il est très important de lui laisser un repos d'au moins six

heures la nuit. L'enfant aura donc un minimum de sept tétées et un maximum de neuf par jour. On nettoiera soigneusement le mamelon du sein avant chaque tétée, qui doit durer un quart d'heure environ.

Nous n'avons en vue ici que les enfants normaux. Les enfants nés prématurément, les malingres seront alimentés à intervalles plus rapprochés. Mais l'alimentation d'un débile doit obligatoirement être dirigée par un médecin.

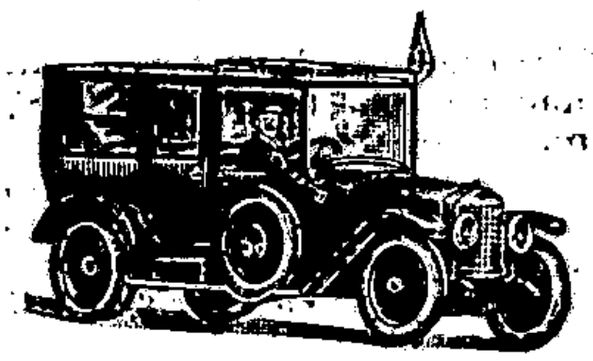
A partir d'un mois ou de six semaines, il est préférable de ne mettre l'enfant au sein que toutes les trois heures environ et de ne plus lui donner que six ou sept tétées par vingt-quatre heures, et aucune autre nourriture jusqu'à six mois au moins, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de sa première dentition.

Quelquefois il sera utile d'aider la mère en donnant à l'enfant quelques biberons chaque jour. La prudence exige de consulter un médecin à ce propos, et celui-ci donnera toutes les indications nécessaires. Disons seulement qu'en principe la mère supprimera en cas de besoin deux ou trois tétées par jour et les remplacera par des biberons contenant chacun la ration nécessaire à un enfant de l'âge, du poids et de la taille de son enfant. Ces rations moyennes seront indiquées plus loin. Bien entendu, les biberons devront être donnés aux heures des tétées supprimées et intercalés avec les tétées conservées.

Le point le plus important dans l'alimentation au sein est l'espacement des tétées et leur régularité. Cette précaution suffit le plus ordinairement à assurer la bonne santé de l'enfant.

Un enfant en bonne santé a une physionomie éveillée, un regard vif, des chairs fermes, des fesses point trop rouges, un cri vigoureux, des fontanelles souples et tendues. Il urine abondamment, ne vomit pas (éviter de prendre les régurgitations pour des vomissements), et a des selles convenables, *jaunes*, pas trop liquides, pas trop fréquentes. Le premier mois un bébé a de deux à cinq selles par vingt-quatre heures, de deux à quatre du deuxième au quatrième mois, deux à trois jusqu'à six mois, et une ou deux jusqu'à un an.

Enfin l'enfant se porte bien s'il se développe normalement. Ce développement normal doit être contrôlé par la balance. Prévenons cependant qu'il ne faut pas se laisser hypnotiser par la balance, ni peser sans nécessité et trop souvent. Des arrêts de quelques jours dans l'accroissement régulier du poids, ne sont ni rares, ni par eux seuls absolument alarmants. L'enfant doit être pesé nu.



AMBULANCES & ENVOI DE GARDES-MALADES à domicile
FRANCE ET ÉTRANGER
VENTOUSES ET MASSAGES
DÉSINFECTION D'APPARTEMENTS
7, RUE DE SÈVRES. — Tél. Fleurus 52-67

	Son poids moyen est de	Sa taille moyenne est de
Naissance	3 kg. 250 gr.	50 cent.
1 mois	4 kg. »	54 »
2 mois	4 kg. 700 »	57 »
3 mois	5 kg. 350 »	60 »
4 mois	5 kg. 950 »	62 »
5 mois	6 kg. 500 »	63 »
6 mois	7 kg. »	64 »
7 mois	7 kg. 450 »	65 »
8 mois	7 kg. 850 »	66 »
9 mois	8 kg. 200 »	67 »
10 mois	8 kg. 500 »	68 »
11 mois	8 kg. 750 »	69 »
12 mois	9 kg. »	70 »

L'enfant qui, le plus ordinairement, perd un peu de son poids de naissance durant les trois ou quatre premiers jours de sa vie, gagne ensuite assez régulièrement 30 à 32 grammes par jour le premier mois, 25 grammes le second mois, 23 le troisième, 20 le quatrième, 15 le cinquième, pour ne plus gagner que 5 à 6 grammes par jour à un an.

Alimentation au biberon.

L'enfant nouveau-né doit être nourri avec du lait. S'il ne tette directement le sein d'une femme, on lui donnera le lait d'un animal qui puisse facilement fournir un lait analogue à celui que sa mère ne lui fournit pas. En pratique, le meilleur lait, le plus facile à se procurer est le lait de vache. Ce lait contient seulement un peu moins de sucre, un peu plus de beurre que le lait de femme.

On veillera à donner le lait de vache dans le plus grand état de pureté possible. Si l'on habitait dans le voisinage immédiat de la vache qui le fournit, si l'on était absolument certain qu'il provient d'une bête saine, non tuberculeuse, et si l'on pouvait ne pas douter de la propreté absolue de la traite, l'enfant pourrait prendre ce lait cru. Mais, en fait, il est presque toujours indispensable de le stériliser. Le procédé le plus simple de stérilisation consiste dans l'ébullition.

IL FAUT DONC FAIRE BOUILLIR, VRAIMENT BOUILLIR, AU MOINS CINQ BONNES MINUTES, le lait de vache et ne pas le garder longtemps.

Cette méthode n'a que des avantages : elle met à l'abri des maladies contagieuses, puis le lait bouilli est aussi nutritif et plus digestible pour le nourrisson que le lait cru. Sans compter que la pellicule d'albumine qui se forme à la surface du lait bouilli diminue la teneur en caséine du lait de vache et le rapproche d'autant du lait maternel. Enfin le lait bouilli se conserve plus facilement.

On a recommandé d'autres stérilisations, celle du commerce ou celle obtenue chez soi par le chauffage au bain-marie par exemple, mais ces laits, comme certains laits condensés ou desséchés, ne

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen facile de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir longtemps souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à **M. Auguste VINCENT**, 8, place Victor-Hugo, à **Grenoble**, qui enverra gratis et franco les indications demandées.

sont vraiment indispensables que pour des enfants malades ou qui doivent faire de longs voyages. Le médecin donnera pour ces cas toutes les indications utiles.

On devra donc donner à l'enfant du lait stérile, on devra le donner tiède et veiller à ce qu'il ne soit pas pris trop vite. Nous n'insistons pas sur la propreté méticuleuse qu'il faut apporter à toutes ces manipulations, ni sur les soins à donner au biberon et à la tétine.

Faut-il couper d'eau le lait donné

L'ŒUVRE DE MAXIME REAL DEL SARTE

Cliché Photo-Arl.

LES ENFANTS AU RENARD.

aux enfants nourris artificiellement? Oui, mais seulement jusqu'à deux mois ou deux mois et demi. Un tiers d'eau pour deux tiers de lait de la naissance au vingtième jour, et un quart d'eau seulement ensuite jusqu'à la fin du deuxième mois. L'eau doit toujours être bouillie. On peut remplacer cette eau par de la tisane d'orge si l'enfant est constipé et par de l'eau de riz s'il présentait quelque diarrhée.

Il faut enfin sucrer ce lait, surtout durant les premiers mois, lorsqu'on ajoute une petite proportion d'eau au lait : 30 à 40 grammes de sucre environ pour un litre de liquide (4 grammes pour un biberon de 100 grammes).

Il est aisé d'évaluer les rations de l'enfant au moyen de simples bouteilles de pharmacie graduées. Le premier jour l'enfant n'a besoin de rien. On lui donnera ensuite : le second jour 80 grammes de lait ; le troisième 160 grammes ; le quatrième 220 grammes ; le cinquième 260 grammes ; le sixième 300 grammes ; le septième 340 grammes. Ensuite augmenter d'environ 10 à 12 grammes par jour pour donner à un mois environ 550 à 600 grammes de lait par jour, vous souvenant que ce lait tiède et sucré doit être coupé d'un tiers d'eau bouillie et que cette quantité doit être répartie en 8 ou 9 tétées espacées très régulièrement le jour, avec un repos d'au moins six heures la nuit.

Entre le premier mois et le second de la vie de l'enfant, vous porterez la ration quotidienne de 550 à 600 grammes à 650 ou 700 grammes de lait par jour, en ne le coupant plus que du quart. Ensuite il y aura sans doute intérêt à ne plus couper le lait et à ne donner un biberon que toutes les trois heures, c'est-à-dire six à sept tétées par jour. La ration quotidienne sera environ 750 à 780 grammes à trois mois ; 850 grammes à quatre mois ; 925 grammes à cinq mois ; 1.000 grammes à six mois. On ne devra que rarement dépasser un litre de lait par jour. Quand l'enfant n'a plus assez de cette quantité, il est généralement à l'âge où percé sa première dent et on peut

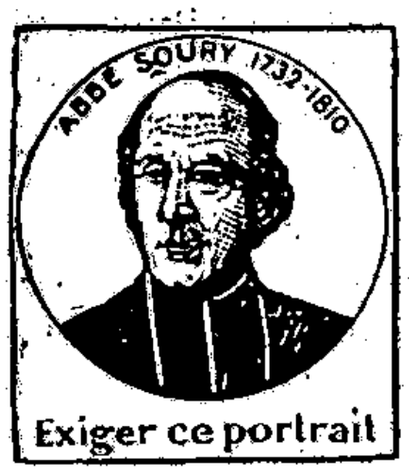
POURQUOI ?
risquer GRIPPE, RHUME, ANGINE, MAUX de GORGE quand il suffit pour s'en préserver de sucer le matin au lever quelques granules de
SULFHYDRAL CHANTEAUD
Antiseptique gazeux inoffensif précieux pour les Enfants.
Boite : 5f50 – franco Poste 6 fr.
Brooh. gratuite. 54, Rue des Francs-Bourgeois, PARIS

commencer à lui donner de petits repas adjuvants : panades, bouillies.

Il importe de bien insister sur ce point que les chiffres que nous donnons au cours de ce bref article ne sont que des moyennes qui ne conviennent peut-être pas **absolument** à un grand nombre d'enfants, mais qui approchent de très près les rations nécessaires aux enfants d'une taille et d'un poids normaux. On peut calculer aussi qu'un nourrisson doit prendre environ par jour le septième de son poids en grammes. Le Dr Variot dont les travaux font autorité, mais qui à mon sens indique des rations un peu trop copieuses, a cherché le rapport qui unit la taille du jeune enfant et la quantité de lait qui lui est nécessaire à partir du deuxième mois : en multipliant la taille exprimée en centimètres par le nombre 14, on obtiendrait le chiffre de la ration quotidienne en grammes. Pour le surplus, chaque enfant réagit suivant son tempérament propre et a des besoins spéciaux. On trouvera de plus amples détails dans les nombreux livres de puériculture à l'usage des jeunes mères. Il en est d'excellents, au premier rang desquels ceux du Dr G. Variot et celui du Dr Pouliot. On ne saurait les lire sans fruit, à condition de ne pas oublier que ces guides, utiles pour surveiller un enfant en bonne santé, ne peuvent prétendre, sans le secours d'yeux expérimentés, à soigner les malades.

Dr Denis Minoret.

MALADIES DE LA FEMME



Exiger ce portrait

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, les Migraines, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** est composée de plantes inoffensives sans aucun poison et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des nerfs qui en sont toujours la conséquence.

Au moment du Retour d'Age, la femme devra encore faire usage de la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec **l'HYGIÉNITINE des DAMES** La boîte. **4 fr**

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, préparée à la Pharmacie **Mag DUMONTIER** à Rouen, se trouve dans **toutes les pharmacies** Le fl. **6 fr.**, impôt **0 75**, total : **6 75**.

Bien exiger la véritable **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, qui doit porter le portrait de l'**Abbé SOURY** et la signature **Mag DUMONTIER**. en rouge.

LES VOYAGES

Français, connais ta France...

Il faut que tu saches bien, ô Français qui te désoles de la baisse de notre devise, parce qu'elle t'interdit à peu près le voyage hors frontière, il faut que tu saches que notre pays est le plus beau du monde, et que tu peux le visiter facilement, sans jamais avoir à te plaindre de payer trop cher, ou d'être déçu.

Si tu appartiens à cette classe qui englobe l'artisan aisé, l'employé, le fonctionnaire, l'officier, le professeur et l'instituteur en même temps que le médecin de quartier de ville et celui des campagnes, le petit et le moyen commerce, la petite et la moyenne industrie, en un mot à ce tiers état caractéristique de notre race, tu peux, pendant ton congé annuel ou les vacances qu'il est légitime que tu t'octroies, trouver à peu près partout en France de modestes pensions familiales et bienveillantes, où, pour 16, 18, 20 francs, tu seras logé et nourri parfaitement bien.

Si tu veux plus de confort et de luxe, sans recourir au palace cosmopolite des stations à la mode, pour 25, 30, 35 francs tu seras satisfait. Je parle, note-le bien, des prix de cette année 1924, qui furent les plus élevés que nous ayons connus depuis la guerre.

Viens, Français, et toi aussi, étranger ami, à qui notre air, nos paysages, notre accueil sont chers et qui, chaque année, fidèlement recherches dans cette France indispensable à ta joie le lieu magnifique où tu distraieras ton esprit et assoupliras ou reposeras ton corps,

Il s'en faut que j'aie parcouru toute notre patrie. A peine quelques coins, mais ceux-là je les connais, j'ai pénétré leur intimité et je les chéris tant que j'arriverai bien, sans doute, à te communiquer mon enthousiasme.

Il faut aimer la nature, l'aimer d'amour et surtout la nature de France. Cela comporte le désir et l'exaltation. Apprends à reconnaître les pierres qui forment la structure de notre sol et commandent le destin, des campagnes et des villes. Apprends quelles plantes, quels arbres, quelles fleurs poussent sur ce terrain qui te porte, et que la musique des grands végétaux : peupliers, pins ou hêtres, t'émeuve plus qu'aucune autre musique. Que cet amour ne soit pas vaine rhétorique, prétexte de romantisme, ni panthéisme sentimental. Ne va pas t'attendrir sur le légume ou l'abricot, cherche la source divine, le secret de la terre « notre mère » et n'oublie point que la terre française est nourrie de cendres sacrées.

Armurerie, Articles de chasse, Articles de voyage en tous genres,
Malles de cabine, Mallettes. — Prix très avantageux

J. PÉTAVY, 167 et 169, boulevard Saint-Germain, **PARIS**
Téléphone : FLEURUS 10-31

Je te parlerai, si tu veux, de quelques-uns de ces lieux caractéristiques où il m'a semblé trouver l'image parfaite d'une province. Ce ne sont que des villages sans renom, mais la beauté leur fut prodiguée.

GHISONI : VILLAGE CORSE.

A Pâques. En sortant de la gare de Ghisonaccia, la pluie s'est abattue sur nous, et la pluie du Midi : dure, continue, frappant avec une violence réfléchie le sol qu'il s'agit d'ouvrir et de faire boire à satiété, pour longtemps. Tant pis, nous avons décidé de coucher à Ghisoni et surtout de traverser l'*Insecca*, nous braverons les cataractes célestes. Le courrier postal, une petite charrette attelée d'un mulet, nous transportera pendant quelques kilomètres, il en faut parcourir vingt-trois. La route longe des cultures, des prairies, de la vigne, et très vite s'encastre dans les rochers recouverts de maquis où se dressent, pâles, grises, lamentables, les funèbres asphodèles. Nous suivons le lit du Fium'Orbo, le fleuve aveugle, qui, en cette saison, à pleins bords, se jette contre ses rives en hurlant. Il pleut. Serrés sur la planche qui sert de siège dans la voiture, avec le conducteur silencieux, nous nous garons tant bien que mal sous un immense parapluie que des gens compatissants de Ghisonaccia nous ont prêté. Le paysage est d'une extrême sauvagerie. A travers l'eau nous voyons se creuser le lit du Fiume, grandir les blocs de serpentine verte aux parois verticales. Le conducteur tend son fouet et montrant un mur cyclopéen qui empiète sur le chemin et cache le torrent : « Après : l'Insecca » ! Enfin ! nous allons contempler le spectacle tant désiré, émouvant à souhait. La crevasse franchie, le soleil impatient écarte les nuages, que le vent soulève et emporte vers la mer. Mais ses rayons arrivent à peine à mi-chemin de la gorge, juste pour éclairer des hirondelles grises tassées dans un trou et qui sortent en criant : les hirondelles de l'Insecca, on ne les trouve que là. Nous descendons. Ici, l'homme doit prendre son mulet par la bride. Le chemin est large à peine de 3 mètres. A droite, un mur si haut qu'il cache le ciel, à gauche, sans parapet, dans toute son horreur, l'à-pic de 300 mètres sur le Fiume Orbo. Même de très près nous ne nous entendons pas parler. Le lit est fait d'immenses blocs translucides et neigeux, et l'eau verte traîne les arbres qu'elle a déracinés en chemin, les déchiquette, les couvre d'écume, puis les abandonne échoués sur les pierres comme de glorieux corps martyrisés. L'autre rive est un mur encore, fermant l'horizon, sombre, déchiré çà et là de fentes que les plantes avides ont remplies de leurs chevelures étoilées : myrtes dorés, bruyères à peine roses, cistes violets, arbousiers, fougères rares. Certes, pour se pencher et regarder l'abîme mouvant et tonnant, il faut être sûr d'échapper au vertige, mais nous ne le redoutons pas, et autant qu'il est possible de le faire, nous contemplons la lutte. D'admirables fleurs que nous avons une irrésistible envie de cueillir se sont implantées solidement dans les fissures de serpentine : ce sont des amaryllis. Ils érigent d'une touffe de longues

Corse : *La Spelunca* (l'Antre).

et larges feuilles aussi vertes que le rocher, une hampe forte, entièrement dégagée, couronnée d'un diadème de six corolles semblables à des lys et tout aussi purement immaculées. Durant notre voyage en Corse, nous avons rencontré cette merveille aux lieux les plus abrupts, les plus inaccessibles, comme un symbole de farouche beauté. Avec quel mal nous avons arraché un oignon! Transplanté en France, dans un pays calcaire, sec et plat, il s'est adapté aux conditions nouvelles, et pour nous entretenir dans la nostalgie de son île féerique, nous avons eu la joie de voir fleurir au printemps sa tige royale.

Lentement, prudemment, notre conducteur a mené sa bête et sa

voiture au bout de l'Insecca. La route s'élargit, le fiume s'étale, la serpentine disparaît, et voici les schistes pourpres dentelés et ajourés. L'épouvante a fui, mais non la sévérité ni le grandiose.

Des arbres apparaissent et bientôt une maison : Dieu merci, la vie humaine existe encore ! Plus de pluie, les parfums du maquis en fleur arrivent en ondes fraîches. Nous avons faim. Ghisoni ! Malgré la laideur des maisons corses, cubes énormes et lépreux, comme il est beau ce village. Il est fait de terrasses cultivées et irriguées sur les flancs du monte Calvi. Le Casapietrone, joyeux affluent du terrible Fiume Orbo, le ceinture ; de belles eaux jaillissent des fontaines publiques, des pentes douces couvertes de châtaigniers s'élèvent de toutes parts, et au sud, bien éclairés par le soleil couchant, voilés d'une diaphane brume, encore tout couverts de neige, les deux montagnes jumelles, rochers plutôt, découpés et nus, le Kyrie Eleison et le Christe Eleison.

Une seule auberge, mais vaste. La salle à manger, au premier étage comme dans toutes les maisons corses, est une très grande pièce sur laquelle s'ouvrent les chambres à coucher. La nôtre est claire, lessivée, blanchie à la chaux, deux lits de fer. C'est très bien. Et le dîner, comment l'oublier, ce dîner pris en famille, avec le patron, la patronne, les fonctionnaires de l'endroit, agent voyer, brigadier de gendarmerie, instituteur ! Une soupe corse, pleine de légumes et en particulier de ces haricots uniques que le continent ignore pour son malheur, truites, poulet sauté aux champignons, pommes de terre sautées au jambon, *broccio* dur et *broccio* mou, au choix (fromage de chèvre exquis) enfin crème à la vanille et œufs à la neige ! Vin rose de Ghisonaccia, doux, parfumé, à peine sucré, dont on pense boire impunément, quand soudain il vous fauche bras et jambes et vous laisse dans un doux état de bienveillance et de joie.

Nous partions à l'aube le lendemain, après un délectable café au lait. Et savez-vous, pour tout cela, il n'y a pas si longtemps, la note à payer, à deux, chambre comprise, et goûter à l'arrivée ? 25 francs. Avis.

De Ghisoni, nous sommes montés jusqu'au col de Sorba (1.300 mètres) pour redescendre sur Vivario. La neige couvrait encore les forêts et la moitié des routes, mais les cyclamens en fleur éclairaient les pentes, et

Calanches de Piana.

les pins Laricio étaient si hauts, si droits, si lisses, les châtaigniers si somptueux que nous n'avons certainement pas eu les pieds mouillés. De Vivario, par chemin de fer, on rejoint la mer, à Ajaccio. Ami, ouvre alors Maupassant, *Une vie*, et tu verras ce qu'il faut penser des Calanches de Piana et du golfe de Porto. Et, pour Cargèse, les mœurs, la philosophie, la beauté corses, prends au chapitre « Figures de Corse » *Anthinéa*. Tu verras comment, en récompense de son accueil, ce pays est immortalisé par Charles Maurras.

SAVOIE : CHATEAU DE DUINGT ET LAC D'ANNECY.

SAVOIE : LE MONT CHARBON.

Ce sera pour cette nuit. Le couchant est pur, aucun nuage ne voile le massif de la Tournette. Le lac n'a pas un pli.

Nous sommes installés depuis huit jours à Duingt, sur le lac d'Annecy : un gentil hôtel, onze chambres, donc peu de pensionnaires. On mange les légumes du jardin accommodés au beurre frais, du « roblochon » et de la « tome » (1), des ombres chevaliers (2) pêchés la nuit dans les eaux profondes.

De toutes les montagnes environnantes nous avons choisi pour l'explorer : le *Charbon*. Le guide, ce guide bleu qu'il faut toujours emporter, le plus clair, le plus complet, et rédigé par des Français, nous enseigne que la chaîne du mont Blanc, « dans toute sa grandeur », apparaît plus complète de ce sommet que des monts d'alentour. Enfin M. Charles Coppier, dans son admirable livre « Au lac d'Annecy », nous promet que nous y découvrirons une flore miraculeuse.

Munis de musettes boches, vieux souvenirs de guerre, où sont nos provisions et nos ustensiles pour le thé, d'une jumelle, d'un appareil de photographie stéréoscopique, du guide bleu, de cartes d'état-major, de cannes à bouts ferrés, de souliers à clous, dès 2 h. 30, nous serons levés et, sans bruit, nous quitterons l'hôtel.

La douce lune tout entière emplit le ciel, l'eau, la montagne. Les crêtes calcaires ont maintenant une couleur uniforme et un même air fantastique, les dents de Lanfont dressent une affreuse mâchoire vers les étoiles souriantes et la Tournette semble une suite de donjons inexpugnables. L'air, en cette mi-

(1) Fromages savoyards excellents.
(2) Salmonide d'une chair rosée, participant surtout de la truite comme saveur et finesse.

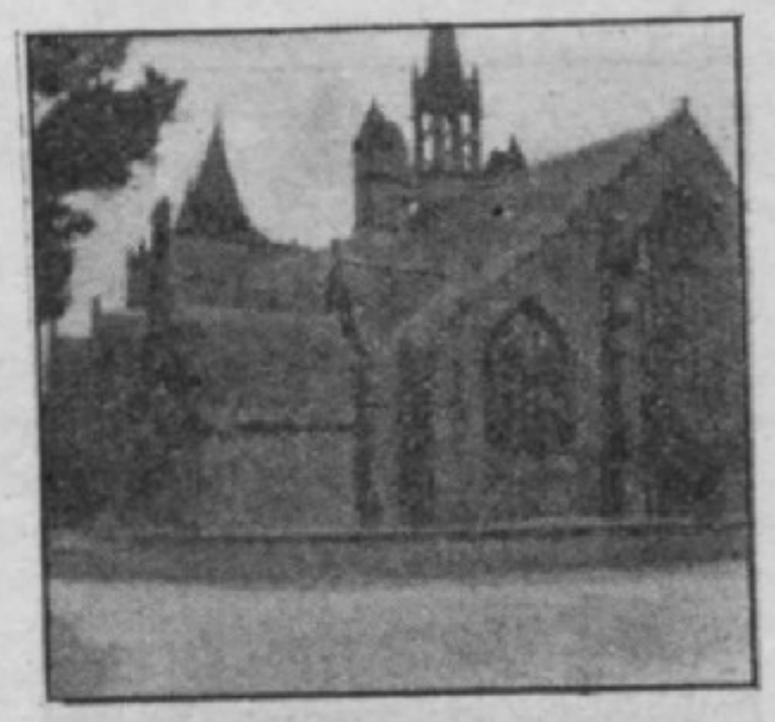
juillet, est à peine frais. Dans les roseaux, les poules d'eau gémissent; les chiens profitent de notre passage pour aboyer sans fin, et nous, pleins d'allégresse, nous marchons d'un pas infatigable, cadencé et que marquent les cannes d'un seul coup, net. Lathuille : le lac ne va pas plus loin. De sa surface, les lavandières dans leurs tuniques de soyeuses mousselines, se lèvent et dansent, car l'aube est proche. Déjà la lune n'est plus la souveraine lumineuse de l'étendue. Triste et glacée, elle roule parmi ses étoiles en déroute. Et, l'une après l'autre, les cimes se dorent, tandis que, sur les eaux bleuissantes, les nuées de roses s'abattent. Nous montons. Un paysan, déjà, fauche son pré ruisselant au pied du Charbon. Nous devons suivre d'abord une longue pente couverte de forêts. En haut, un mur à pic haut de plusieurs centaines de mètres ceinture la cime d'une enceinte de pierres. De ce mur se détachent des pointes plus élevées, le Banc-Plat et le Trélod (2.186 mètres). C'est là qu'il s'agit d'arriver. Nul bruit : à peine un oiseau ou quelques gouttes d'eau s'égaillant sur les pierres. Une lumière égale, reposante : lumière de forêts de pins. Elle est faite de mille rayons dont on ne peut voir la source, le ciel étant caché, et non par une voûte trouée çà et là comme celle des hêtres ou des chênes, mais par l'entrecroisement infini des aiguilles innombrables. L'arbre roi est le Cembro ou arolle des Suisses, le plus respectable d'Europe. Tout droit jusqu'à 20 mètres, d'écorce verte ou rouge, atteignant parfois 1 m. 70 de diamètre, il va jusqu'aux neiges. Il lui faut soixante ans pour fleurir et trois pour mûrir son fruit. « Ayant les siècles à lui, il ne se hâte pas. Lentement il travaille son admirable bois, l'amène à la perfection. Pour qu'il ait sa croissance, il ne faut que mille ans... Palladium sacré ! Lui vivant, la contrée se soutient, vit encore. Lui mourant, elle meurt, dépérit peu à peu et, le dernier

MONT CHARBON.
Galerie d'accès et vue sur le lac d'Annecy.

MONT CHARBON.
Galerie d'accès.

coupé, disparaîtra le dernier homme. » Ainsi parle Michelet. Et nous, unissant notre prière à celle de M. Charles Flahaut (1), demandons qu'on protège ces géants nécessaires à notre sol « au même titre que les monuments des anciennes civilisations ».

Çà et là, des fraises mûres, des framboises bleues, des myrtilles. Le chemin devient de plus en plus mauvais ; il est fait de milliers de pierres qui, sous les pieds, roulent le long de la pente comme avec un éclat de rire. Le club alpin a taillé un passage dans le roc. Toute la masse surplombe le frêle garde-fou. Il faut se retenir d'une main à la rude paroi, de l'autre s'appuyer sur la canne ; il faut éviter le bord de l'abîme, car le sol friable peut céder. Nous avons soif et nous n'avons trouvé encore aucune source. Le soleil frappe d'aplomb la pierre blanche. On sent aux épaules la cruelle douleur de la grande fatigue. Enfin, le dernier pas dans ce couloir, et soudain devant nos yeux jaillit la merveille. Ces murs farouches gardaient un vallon de rêve : des hêtres, des pins, une herbe douce et longue, et des eaux, des grottes moussues et des fleurs, des fleurs. Lys, orchidées, asters, aconits, campanules, valérianes, bleuets, véraires, roses des Alpes et mille autres, de formes, de couleurs, d'odeurs inconnues. Un jardin, certes, de Paradis. Mais là n'est point encore le but. Sous ces ombrages dignes des vers de Tristan l'Hermite, nous suivons un chemin. Lentement, avec un ménagement aimable, l'aspect change, les arbres s'espacent, l'herbe est plus courte ; d'autres fleurs : l'anémone plumeuse, la centaurée rouge, l'astrance mauve et rose et, un peu plus haut, l'arnica et la gentiane pourprée. L'air tout d'un coup est si vif qu'il faut déplier le manteau roulé. Pourtant le glorieux soleil est haut, et les nuages chassés de l'azur. Des cloches : ce sont les vaches disséminées sur les pâturages ; voilà la cabane : la « fruitière » où l'on recueille le lait que l'on appelle ici le « fruit ». Ce bouquet de sapins à franchir encore, sans doute après nous serons sur une plate-forme où l'on apercevra peut-être quelque chose. Un double cri : devant nous, à croire qu'on le touche, détaché de la masse, flamboyant : le Mont, l'Unique, le Roi, le Dieu, tout couvert de son hermine éternelle. Il est là, nous ne sommes plus fatigués. Et toutes les chaînes, depuis les Aravis jusqu'à la Grande-Chartreuse, parées elles aussi de leurs glaciers et de leurs neiges, l'entourent et l'encadrent respec-



Penmarch (*Finistère*).
Sainte-Nona.

(1) Professeur à l'Université de Montpellier.

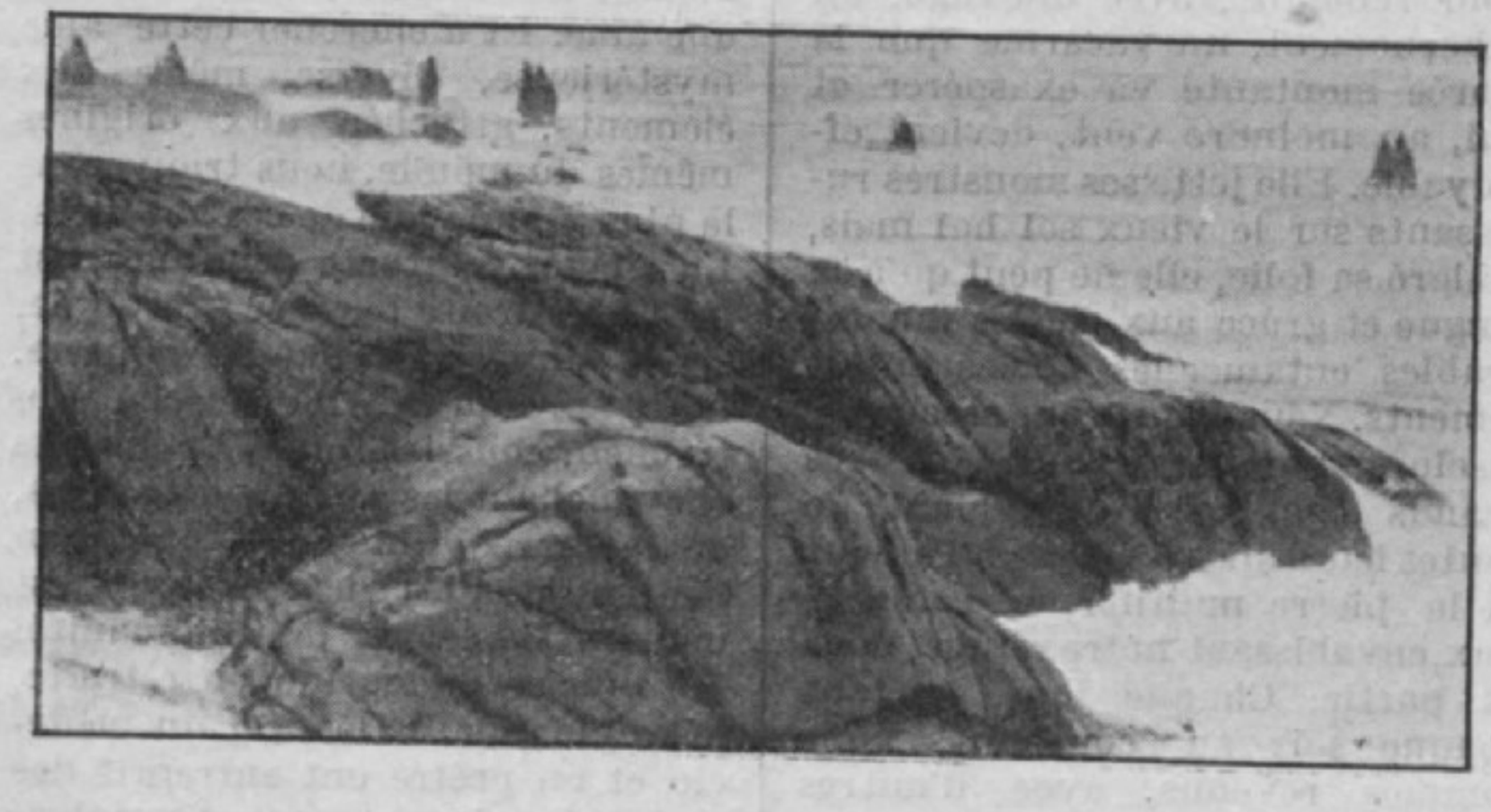
tueusement. Nous sommes restés là jusqu'à quatre heures. Nous descendîmes silencieux, les yeux brûlés, les bras pleins des fleurs merveilleuses, cherchant quelle plus pure émotion nous avait jamais autant bouleversés.

EN BRETAGNE : DE LA POINTE DE PENMAR'CH A LA TORCHE.

Juillet, dès les premiers jours. Nous avons laissé la campagne bretonne, ses boqueteaux de chênes et de châtaigniers, ses innombrables petits murs de pierre sèche, l'étendue rose de ses champs de blé noir, sa bruyère enfin, pourpre et violette, cardinalice et épiscopale comme il convient à ce pays dévot, et l'ajonc. Nous allons au bout du monde : de Pont-l'Abbé nous y mène, le « tortillard » gai et sans façon, la locomotive joujou, les petits wagons ouverts à tous vents. Bientôt, plus d'arbres, mais dans l'air une ardeur soudaine, un battement sourd comme un grondement rythmé de canons, des herbes dures, le terrain de plus en plus plat, de plus en plus nu, le sable, les roches : la mer. Et va, petit train : Plobannalec, Treffiagat, Guilvinec, Penmarch, Kérity.

La lande s'abaisse encore : Saint-Guénolé ! Le petit train ne va pas plus loin, il a ici une petite maison où chaque soir se couche sa petite machine, bien sagement.

Le village, dispersé en ruelles, sur le sable, au pied des rochers ou à travers les minuscules champs de seigle, de pommes de terre et de petits pois, est un vrai village. Pas de villas, pas d'hôtels luxueux. Des maisons noires et basses, des cabarets à toutes les portes, quelques usines de conserves, c'est triste, sale, et pourtant ! Les œillets qui fleurissent devant ces seuils misérables ont une couleur et un parfum qu'on ne leur connaît pas ailleurs, et les filles hardies qui, serrées dans leurs lourdes robes de drap garnies de velours, coiffées du bigouden brodé, vous dévisa-



PORT DE SAINT-GUÉNOLÉ (*Finistère*).

gent sont belles comme de puissantes fleurs.

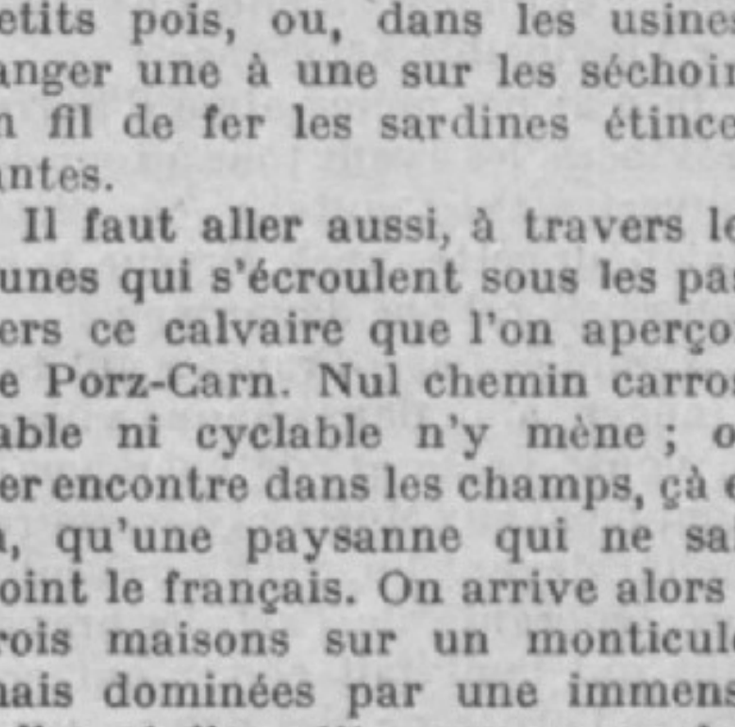
Nous avons déjeuné à l'hôtel (un des deux que comporte le village) d'un buisson de langoustines, d'une salade de homard, de maquèreaux au beurre, de pommes de terre rôties, de confiture et bu d'un cidre agaçant auquel on s'habitue vite. Suivons le bord de la mer : un petit port et, tout de suite, les rochers. Le ciel est parfaitement bleu, le soleil chaud, peu de vent. Sur l'étendue on n'aperçoit nulle vague, l'eau monte d'un lent effort. Tout est calme. D'où vient ce bruit de flots heurtés, cette sourde musique ? Nous escaladons le granit déchiqueté où s'attardent des crabes, nous passons dans les anfractuosités, enfin, nous dominons la masse grise et nous pouvons voir ses pieds. Tandis que dans le port, tout près, la mer est sage, et douce, et polie là, sans qu'un souffle quelconque puisse expliquer sa fureur, elle s'élance, se rejette loin en arrière pour rebondir, avec une rage, un acharnement, un vacarme que la marée montante va exaspérer et qui, au moindre vent, devient effroyable. Elle jette ses monstres rugissants sur le vieux sol hai mais, malgré sa folie, elle ne peut qu'à la longue et grâce aux siècles innombrables entamer les fidèles entassements. Nous demeurons assourdis, fascinés par la bataille de ces grands chevaux verts voiant de toutes leurs ailes d'écume à l'assaut de la pierre multiforme. Enfin le flux, envahissant notre refuge, nous fit partir. Chaque jour, surtout chaque soir au couchant, nous sommes revenus, avec d'autres baigneurs, nous asseoir sur un des plus hauts rochers, et il fallait la nuit tout à fait noire, et surtout le froid, pour nous arracher à notre enivrement d'épouvante quasi religieuse.

Il y a, nous a-t-on dit, une plage après les rochers. Il faut la découvrir. Comme une oasis, elle étale en demi-cercle un sable fin comme une poussière et, à quelques mètres de l'enfer de pierre et d'eau dont les hurlements arrivent étouffés jusqu'à elle, elle offre la paix, une vaste étendue lisse, et un calme horizon de dunes plantées de chardons d'azur et d'argent. Aux heures favorables, nous viendrons, le maillot étroitement ajusté à nos corps, laissant la vague nous rouler et nous posséder, puis, étendus sur la douce grève, sans pensée, nous reposerons, absorbés par la flamme, qui nous marquera de sa sombre couleur.

Cette terre, ravagée par les raz de marée, si plate qu'on ne distingue nulle démarcation entre elle et la mer, si désolée qu'à des lieues alentour on ne voit point d'arbres, pas même des tamaris, cette terre a une âme. Et à chercher cette âme mystérieuse, diverse, mêlée aux éléments, attachée aux origines mêmes du monde, nous trouverons la plus grande joie de ces vacances. La plage, ceinturée de dunes, est fermée à droite par une presqu'île. Après commence la baie d'Audierne. Cette presqu'île, la Torche (de torchen, coussin), amas de granits chevauchant les uns sur les autres, où la marée tonne si fort qu'on l'entend de l'intérieur du pays, est un des berceaux de l'humanité. Un officier de marine en retraite, le commandant Bénard, un médecin et un prêtre ont entrepris des recherches, les ont conduites malgré

les difficultés et le manque d'argent, les continuent, et chaque année trouvent de nouvelles traces des êtres primitifs qui se sont succédé sur ces dures assises, les plus anciennes de la planète. Un admirable musée archéologique a été constitué face à la plage de Saint-Guénolé, dite Porz-Carn, et l'on y voit, entre autres merveilles, une série de squelettes déterrés à la Torche dans des sépultures superposées en quatre séries dont la plus souterraine remonte peut-être à 100.000 ans et dont les habitants, un ménage probablement royal mesuraient, l'homme environ 2 mètres, la femme : 2 m. 08. Sur la lande, à tout instant, se rencontrent les vestiges des cultes barbares que le christianisme eut tant de mal à supplanter, avec lesquels il dut parfois composer, qui même encore, dans certains lieux, ont gardé de secrets adeptes. Les pierres dites menhirs, symboles du couple humain (le lech (1) mâle est lisse, le lech femelle cannelé en imitation de la chevelure) ont été tellement vénérées que dans certaines églises (Tronoën par exemple) les prêtres les ont consacrées et encastrées dans un autel voué au mariage, afin d'éviter les pratiques idolâtres auxquelles elles donnaient lieu. Si tu as, voyageur, une bicyclette ou une petite auto te permettant de rayonner, ne crains pas ta peine, va dans tous les villages disséminés de la Torche à Penmarch. Dans ce désert il y a des basiliques, des cathédrales, des calvaires, des vieilles fermes, aux lits clos et au portail gothique; et tu verras, tandis que les hommes, sur leurs barques aux voiles bleues et rouges, se livrent à l'Océan, les femmes au type mongol, pieds nus, vêtues de leurs robes de drap bordées de velours, bigouden en tête (semblable à une réduction de menhir), dans leurs tout petits champs soigneusement murés, arracher les pommes de terre (les meilleures de France), couper à la faucille le seigle ou le blé, cueillir les petits pois, ou, dans les usines, ranger une à une sur les séchoirs en fil de fer les sardines étincelantes.

Il faut aller aussi, à travers les dunes qui s'écroulent sous les pas, vers ce calvaire que l'on aperçoit de Porz-Carn. Nul chemin carrossable ni cyclable n'y mène ; on ne rencontre dans les champs, çà et là, qu'une paysanne qui ne sait point le français. On arrive alors à trois maisons sur un monticule, mais dominées par une immense église où l'on dit, pour un pardon la messe une fois l'an. Elle est en



Calvaire de Tronoën.

(1) Lech (fût de pierre).

d'autres temps une resserre à petits pois et pommes de terre. Sur le flanc de cette église, un des plus grands, et en tout cas le plus vieux calvaire breton (XIVe siècle) : Tronoën.

Comment oublier jamais la splendeur de ces deux monuments catholiques qui, sur le sable infécond, face à la mer, jettent sur tant de désolation le défi de l'intelligence et du travail humain animés par l'invincible espérance !

Je n'ai pas moins aimé d'autres provinces, les ayant tour à tour découvertes avec autant de piété. Mais pour cette année, lecteur, je ne t'en révélerai pas davantage.

N'oublie pas, Français, ni toi, étranger ami, dans chaque village où vous passerez, de chercher le Monument aux Morts et de vous recueillir devant lui. Si, d'une sculpture ignorante de l'art, les braves gens qui l'ont fait élever ont cru devoir l'orner, ne riez pas, ne vous détournez point, laissez la raillerie aux âmes abjectes. Nulle beauté, soyez-en certains, n'atteindra jamais celle du sacrifice de sa vie. Et que devant ces stèles, devant l'amoncellement des deuils, une sainte colère vous soulève. A Ghisoni (Corse), 1.900 habitants, 104 morts ; à Combloux (Haute-Savoie), 950 habitants, 38 morts ; à la minuscule île Tudy (Finistère), 45 morts. Et c'est ainsi partout, partout où il y a un clocher, et quelques familles serrées autour. Pourquoi ? Demandez-vous, les poings serrés, pourquoi ? Pour sauver notre patrie ? Est-elle sauvée ? Non. L'holocauste est vain : la sanglante République a tout oublié et recommence en dansant à perdre la France. Vous trouverez sur notre sol catholique les autels de bienheureux intercesseurs. Si vous faites un vœu, demandez inlassablement le triomphe des hommes de bonne volonté qui veulent écraser la trahison, c'est-à-dire le régime : afin que les pauvres âmes des morts soient un jour consolées, afin que ces mers, ces montagnes, ces champs restent français.

R. S.

MONUMENT AUX MORTS.

LA CUISINE

QUELQUES PATISSERIES DE NOS PROVINCES

La pâlisserie est le sourire de notre belle cuisine.

Après le potage réchauffant, l'irritant hors-d'œuvre, le poisson évocateur, le gibier redoutable, le grave rôti, le tendre légume, le fromage pervers (1), la pâtisserie vient avant la fraîcheur du fruit, comme une douceur, comme le repos, dans sa robe d'or ou d'argent, toute scintillante et brodée, et renouvelant l'appétit, grâce à son parfum délicat.

En vacances, à la campagne, on la réserve pour le goûter. Les enfants surveillent sa préparation, encombrent de leur aide affairée. Ils rivent sur le four ou la poêle des regards pleins d'angoisse et sautent d'allégresse quand, parfaite, joyeuse, bouillante, elle s'étale sur le plat, délivrée du moule.

Toutes nos provinces ont leurs « licheries ». En voici quelques-unes. Nos lecteurs, s'ils en ont de meilleures, pardonneront à notre ignorance : la science culinaire est infinie.

Provence.

La Pompe à l'huile. — On prend un kilo de pâte à pain, que l'on pétrit avec de la *bonne huile d'olive* bien fruitée, pour bien l'assouplir. Ensuite, on partage cette pâte en deux morceaux. On creuse le premier et on y met des (filets d'anchois, une douzaine ou plus, si l'on en aime bien le goût (moi, je vous dis tout bas que je mettrais deux douzaines). On y verse un peu d'huile. Puis on place dessus l'autre moitié que l'on a bien aplatie, pour le fond du couvercle. Puis on remonte la première partie en l'arrondissant autour du couvercle pour que l'huile ne s'échappe pas. Si le pâtissier a bon goût, il fera des dessins par-dessus, en versant encore un peu d'huile. Pour un kilo de pâte il faut en tout un litre d'huile. Ensuite il faut mettre cette pâte dans un four très chaud et laisser cuire.

Charles Maurras.

Alsace.

Menchikof. — Préparez un bol de crème cuite bien sucrée et vanillée. Beurrez un moule et garnissez-le de biscuits à la cuiller. Puis avec 1/2 livre de noisettes ou d'amandes épluchées et pilées, 1/2 livre de sucre en poudre et 1/2 livre de beurre frais faites une pâte crémeuse. Mêlez intimement avec la crème cuite. Versez dans le moule. Couvrez de biscuits. Mettez un couvercle lourd. Laissez au frais et à l'obscurité ; reposer pendant la nuit et servez le lendemain.

(1) Nous sommes de ceux qui affirment que le fromage doit être servi *avant* l'entremets. Manger le roquefort après le saint-honoré, c'est vouloir gâcher le vin.

Après les écrevisses farcies et le poulet à l'estragon avec un Riquewirh ou un Traminer, vous ne sauriez trouver d'entremets plus délectable.

AUVERGNE.

Tarte aux marrons. — Faites une farine avec des marrons cuits et dépouillés de toutes leurs peaux.

Pendant une demi-heure mélangez une livre de cette farine avec une livre de sucre en poudre, les jaunes de six œufs, le zeste et le jus

EGLISE DE ROYAT.

d'un citron. Faites une neige ferme des six blancs d'œufs et incorporez à votre pâte dûment travaillée.

Beurrez une forme, enfournez, et pendant 3/4 d'heure laissez cuire doucement. La soupe aux choux demande impérieusement ce magnifique dessert.

ARMAGNAC, BIGORRE, BÉARN.

Le Gâteau à la Broche.

C'est le gâteau de noces du bassin de l'Adour. On le cuit autour d'un moule plein, en pain de sucre, cône de bois dur de quarante centimètres de long, dont l'axe perforé de la base au sommet livre un étroit passage à la broche.

Pour la pâte, il y faut douze œufs frais, une livre de fleur de farine, une livre de beurre fin, une livre de sucre en poudre, une pincée de sel, un zeste râpé de citron, un verre d'amandes et le parfum.

Le parfum, c'est celui de vos crêpes, et donc votre secret. La perfection le veut à base d'armagnac très chenu, bien sûr. Mais qui dira les mélanges subtils où se peuvent marier par deux et trois ou davantage rhum, kirch, anisette, oranger, vanille, mille essences encore savamment dosées ? Donc, amoureusement, vous composerez votre parfum ; il est votre accent personnel, la clé de délices choisies dont vous gardez le mystère jaloux, le paraphe du maître au coin du chef-d'œuvre, la griffe du lion.

De vos œufs, vous réserverez les blancs et, avec les jaunes, malaxerez farine, sucre, beurre, sel, zeste et parfum, et aussi quelques-unes des amandes, que vous aurez pilées. Ce mélange, il le faut travailler et pétrir longuement, puis y incorporer vos blancs battus en neige, mais non point tous peut-être, si la pâte en devait être trop fluide. Vous jugerez, car la cuisine n'est pas art mécanique brutal, il y faut le don, c'est-à-dire que l'intelligence y discerne ce juste point qui, en dépit de Moréas, n'est pas toujours jeu de balance.

Voici la pâte prête. Alors vous habillez le moule d'un papier bien beurré et qui l'enveloppe très exactement ; vous l'embrochez, le fixez et l'adaptez au tourne-broche. Dès qu'il tourne, face à la flamme

vive, vous commencez à l'arroser de pâte doucement, et puis vous ne le quittez plus. La première couche cuite, vous la recouvrez d'une seconde, et ainsi de suite, en entretenant toujours un feu d'enfer. A l'ultime pâte joignez le reste des amandes, celles qui ne furent pas pilées, mais fendues en deux ou en quatre. Quand tout est cuit, démoulez. Le glorieux cône onctueux et doré s'érige alors sur son plat. Et le rite veut qu'avant de le déposer sur la table où il succède à la garbure et au confit d'oie, à la poule au pot farcie et au brochet à l'oseille, aux ortolans dodus et au foie gras aux raisins, entre les verres où scintille encore le rubis sombre des madirans, la topaze claire ou brûlée des jurançons et des montpezats, vous piquiez son sommet d'un bouquet éclatant.

J. G.

LOCRONAN (*Finistère*).

BRETAGNE.

Far breton. — Une 1/2 livre de farine. Autant de sucre. 1 cuillerée de cognac, 1 de fleur d'oranger, un litre de lait. Quatre œufs.

Délayer la farine avec la moitié du lait. Ajouter les jaunes. Tournez. Puis les blancs un peu battus. Puis le sucre. Enfin le reste du lait et les parfums.

Versez dans un moule beurré et mettez à feu vif que vous diminuez ensuite et laissez d'une demi-heure à une heure suivant la chaleur du four.

Pour aimer comme on le doit le far que d'aucuns imaginent sans goût, il faut d'abord le manger, par exemple à Benodet, ou à Concarneau, après des langoustines, du homard au kari, des soles au beurre et boire quelque cidre entêtant.

BERRI.

La galette aux truches (1). — Ayez une vieille ferme ou une humble maison de paysan. Vous y trouvez d'abord un four à pain, ensuite une lourde et large table de chêne. Dans le grenier, des sarments et des bourrées. Vous allumez le four. Vous sortez la table dans la cour, à l'ombre, par une journée d'août pleine d'abeilles. Posez au milieu un tas de farine. Dans ce tas faites un trou et mettez le sel que vous mouillez légèrement pour le fondre. Puis versez la purée de truches, faite la veille de préférence. Il faut

(1) Pommes de terre.

une quantité à peu près égale de purée et de farine. On remet de la farine ensuite au fur et à mesure si la pâte est trop molle, si, comme l'on dit, « on a noyé le meunier ». Et brassez. N'oubliez pas de donner les ordres pour la surveillance du four : il faut qu'il devienne « blanc ».

C'est fait, la pâte est homogène. Alors, vous « graissez » largement, abondamment, d'un mélange de beurre et de fromage caillé ferme. Vous repliéz, roulez, graissez encore et de nouveau, trois, quatre fois. Goûtez. La masse est luisante, blonde. Coupez en autant de morceaux que vous voulez de galettes. Aplatissez à l'épaisseur que vous désirez. Mince, la galette est cro-

Mehun-sur-Yèvre.

quante; épaisse, elle est onctueuse. Dorez d'un jaune d'œuf délayé dans du lait. Enfournez.

Sur une autre table, pour « profiter du four », quelqu'un a fait des tartes aux prunes de Sainte-Catherine, des chaussons aux pommes d'été, des pâtés de poires au vin. Il fait chaud. Vous vous asseyez. Autour de vous, ceux qui n'ont pas travaillé nettoient la table, la revêtent d'une nappe, d'assiettes, de verres. Enfin, les galettes sortent si embaumées que ni les roses, ni le chèvrefeuille dont est couverte la maison n'espèrent rivaliser.

On sort du puits les bouteilles de vin blanc de Quincy qui s'y rafraîchissaient. Et, brûlante, on mange la divine galette. Ce jour-là, nul autre mets, pas même le fromage de « chieuve » (1). Et l'on boit. Il faut bien.

Corse.

Beignets au broccio. — Ayez d'abord un broccio frais. C'est un fromage composé pour 2/3 de petit lait et pour 1/3 de lait de chèvre ou de brebis. Le tout, mis dans un chaudron, est chauffé jusqu'à 50 ou 60°. Le broccio se forme à la surface, on le retire au fur et à mesure et on le met égoutter dans des formes en osier.

Ayez donc un broccio, coupez-le en petits morceaux, puis faites une

Le Cap Corse.

(1) Chèvre.

pâte à beignets. Trempez les morceaux dans la pâte. Jetez à l'huile bouillante. Sucrez. Nul autre fromage ne peut remplacer le broccio. Nul autre n'a le parfum du maquis, du cyste que la brebis a brouté, de l'arbousier et du myrte rongé par la chèvre. Et nul autre vin non plus que celui du Cap, doré, ou celui de Ghisonaccia, rose, ne peut se boire en mangeant ces doux beignets, si fondants...

FRANCHE-COMTÉ.

Gâteau de frayure. — Traditionnel et réjouissance des fêtes patronales.

80 grammes de beurre frais, 20 grammes de saindoux. Délayez le tout dans un grand bol avec 2 cuillerées 1/2 d'eau bouillante. Salez. Ajoutez un œuf entier. Puis incorporez de la farine jusqu'à ce que vous obteniez une pâte assez ferme.

Etendez. Roulez. Faites un haut ourlet. Et versez sur la pâte « la frayure », c'est-à-dire l'amalgame d'un œuf entier avec un demi-verre de crème double, du sel et des épices.

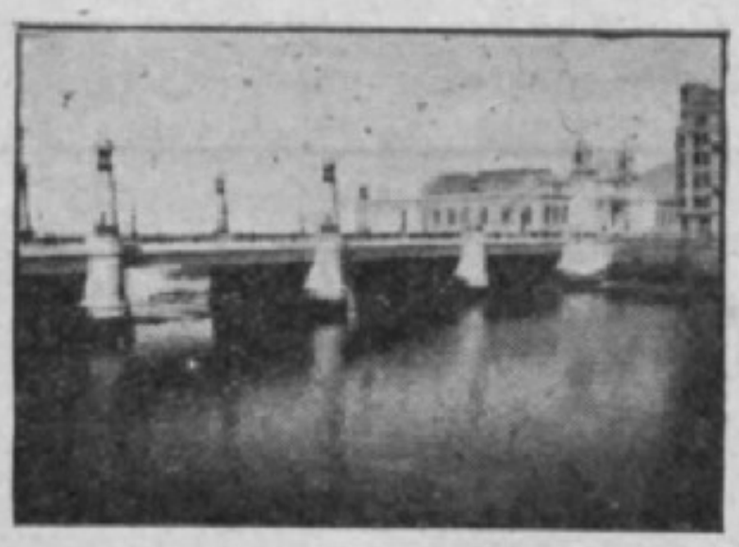
15 à 20 minutes au four chaud.

GASCOGNE.

Feuillantines. — Dans un grand saladier mettez une livre de farine.

ÉTABLISSEMENTS
LE VIGOUREUX
Produits Alimentaires de Choix
R. C. Le Havre A. 12.336 Boite Postale n° 1
Robert BATAILLE, Succr
Expédition franco à partir de 100 francs
HAVRE-GRAVILLE *(Seine-Inférieure)*
FABRIQUE DE CHOCOLAT
CONFITURES - CAFÉS - CONSERVES - ÉPICERIE
Tout ce qui concerne l'Alimentation
Fournisseur des Lycées, Collèges, Pensionnats
Maisons religieuses
TARIF GÉNÉRAL SUR DEMANDE

Faites un creux, versez-y deux œufs entiers, un tiers de verre d'huile d'olive, autant de rhum, de fleur d'oranger, quelques gouttes d'essence de citron, un peu de sel, un verre d'eau tiède. Brassez. Il faut que la pâte n'adhère pas aux parois du vase. Puis étendez et amincissez au rouleau le plus possible. « Feuilletez », mais en place de beurre prenez une graisse blanche, fine, que vous avez faite vous-même. Donc graissez, repliez, graissez, repliez. Laissez reposer quelques heures. Ensuite étendez



Bayonne. Pont sur l'Adour.

avec le rouleau et obtenez une épaisseur de papier. Découpez des ronds avec un verre et jetez dans une poêle pleine de graisse bouillante. Retirez, sucrez. Bien entendu, dans ce pays béni, vous pouvez remplacer le rhum par l'armagnac.

Guyenne.

Les Pasquajous. — 1 livre de farine. 8 œufs. 1 petit verre d'eau-de-vie. Mélangez en pétrissant longtemps et en ajoutant de l'eau tiède salée et parfumée de jus de citron jusqu'à ce que vous ayez une pâte de la consistance du lait. Faites chauffer une poêle. Puis, avec un bâton dont l'extrémité est couverte de chiffons imbibés d'huile d'olive, frottez le fond de la poêle. Versez très vite deux cuillerées à bouche de pâte et faites courir la pâte dans la poêle de manière à obtenir une épaisseur égale, très mince.

Retournez avec les doigts. Mettez sur un plat. Sucrez. Ajoutez de l'eau tiède dans la pâte au fur et à mesure qu'elle épaissit.

Mangez, en buvant, n'est-ce pas, quelque vin blanc bien choisi. Il n'en manque point alentour.

Languedoc.

Escalettes. — Pétrir ensemble 12 œufs, 1/4 de verre de fleurs d'oranger, 1/4 de verre d'eau-de-vie, 1/2 verre de vin blanc sec, 1/2 verre d'eau, 1/2 livre de beurre, 1 livre 1/2 de sucre en poudre ou de cassonnade. Mettez ce qu'il faut de farine pour durcir la pâte sans trop. Faire de petites boulettes que l'on écrase dans un moule à galettes bien beurré. Mettre au four bien chaud. Seul, le muscat de Frontignan peut accompagner l'escalette.

Il m'est impossible de transcrire cette recette sans évoquer le pays ravagé de soleil et de poussière d'où elle me vient. C'est dans ce village aux grandes maisons, aux rues étroites embaumées par le vin nouveau, aux chemins aveuglants que vous vous étiez marié, *Marcel Azaïs.* Avec quelle amère douleur se souvenir désormais de ces coteaux blancs aux pentes envahies par la vigne souveraine, de la vieille abbaye en ruines où l'on

montait à travers les brûlantes garrigues et d'où l'on contemplait le grand paysage aux lignes dénudées, si pures, fermé par l'Etang de Thau au pied de la montagne de Cette, et par la mer latine !

LIMOUSIN.

Le Clajoutis. — Il s'impose après la « bréjeaude » (1), les gogues (2) et quelque salade, le tout arrosé d'un vin rouge venu en droite ligne de l'Aude ou du Roussillon.

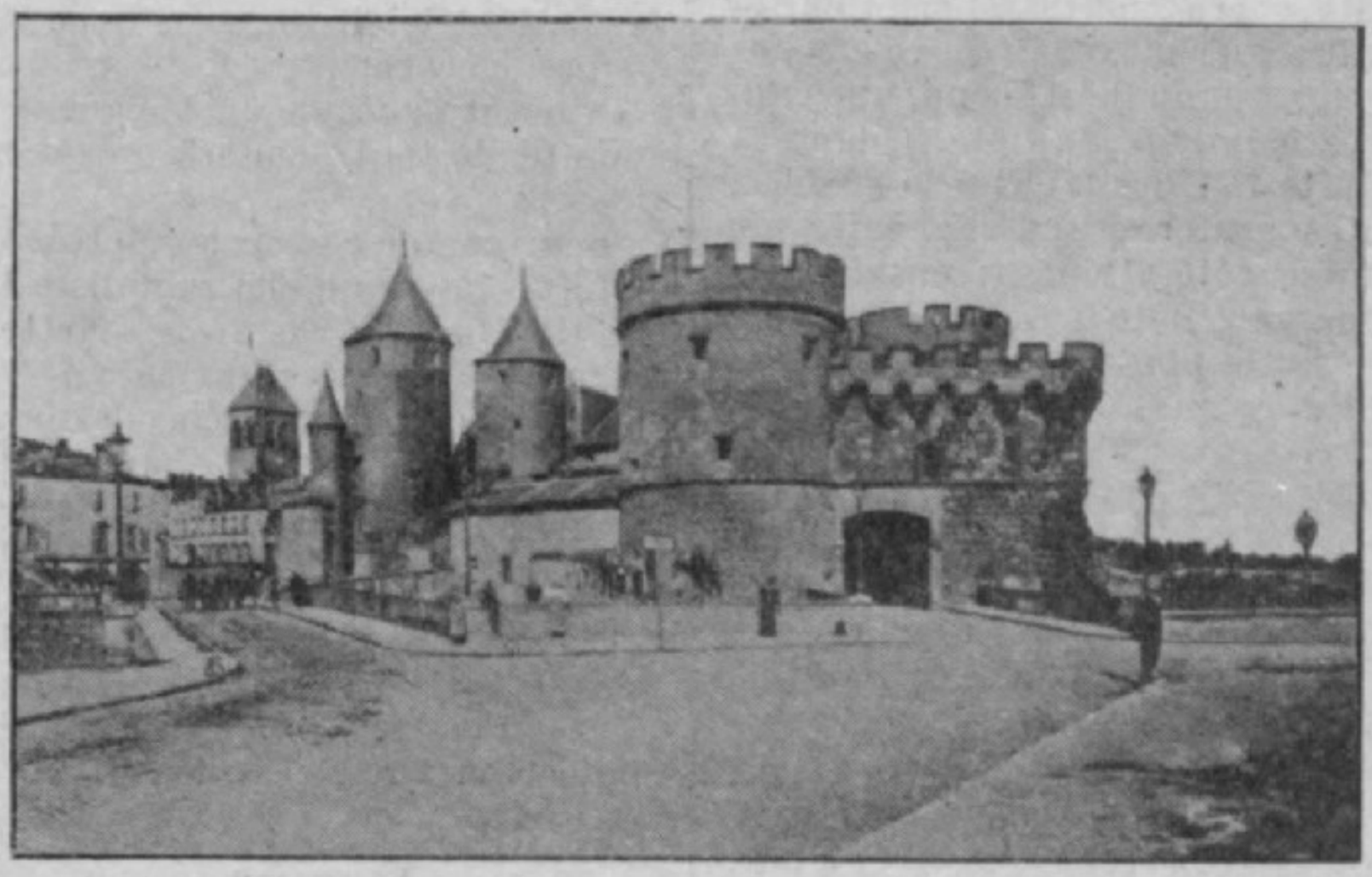
On ne peut guère le manger avant juillet, car il y faut d'abord des cerises et noires. Mais ne manquez pas de le faire dès que vous le pourrez. Il est le plus délicieux des flancs.

1 livre de farine, 4 œufs, 2 cuillerées de sucre en poudre, 2 verres à liqueur de cognac, une pincée de sel, 1/2 litre de lait.

Vous pétrissez farine, œufs, sel, sucre, jusqu'à ce que vous ayez une pâte lisse. Vous ajoutez le lait et vous jetez dans le mélange vos cerises privées de queues. Enfin le cognac. Mettre le tout dans une tourtière bien beurrée. Une demi-heure de cuisson au four à feu doux. Démoulez et sucrez avec du sucre glacé.

LORRAINE.

La Quiche. — Faites une pâte feuilletée et étendez-la dans une tourtière. Mélangez six cuillerées de



METZ. PORTE DES ALLEMANDS.

(1) La bréjeaude est la soupe aux choux et au lard cuite le matin, mise sous l'édredon et mangée le soir, chaude.
(2) La gogue est une sorte d'andouille.

lait très crémeux et sucré, 3 œufs bien battus, et de la fleur d'oranger, et versez sur la tarte de façon à obtenir une couche d'un demi-centimètre d'épaisseur environ. Faire cuire au four rapidement. Complète heureusement le repas où ont figuré déjà la brème de Meuse, les œufs farcis, le rôti aux Knepfen, accompagnés des vins mosellans.

Normandie.

Galette de sarrasin. — 1 livre de farine de sarrasin, 1 litre de lait, 2 œufs. Délayez farine et jaunes d'œufs avec le lait. Ajoutez les blancs bien battus. Salez. La pâte doit être semblable à une bouillie. Sur un feu vif placez une poêle plate à très petit rebord. Faites fondre une noix de beurre et jetez dessus, quand il est blond, une cuillerée à potage de pâte. Quand la galette fait des trous à la surface, faites sauter et laissez cuire de l'autre côté. Déposez ensuite sur un large gril de bois.

C'est le plus exquis des goûters, soit avec du lait frais, soit avec du cidre.

Poitou.

Tourteau fromagé. — Faites une pâte à tarte et étendez-la, pas trop mince, et avec un rebord dans une tourtière. Délayez un fromage mou caillé, avec du sucre et du lait. Mélangez à la pâte 3 œufs dont les blancs sont battus en neige et de la farine pour que la pâte soit un peu consistante. Mettez au four et faites bien dorer. Ce gâteau est d'une fraîcheur délicieuse.

Savoie.

Biscuit.—6 œufs frais, 200 grammes de sucre en poudre, l'écorce d'un citron, 125 grammes de fécule de pommes de terre.

Vieilles Maisons d'Annecy.

Battez les jaunes. Mélangez avec le sucre et le citron, puis avec les blancs en neige.

Ajoutez la fécule au mélange et fouettez le tout pendant un quart d'heure.

Beurrez une casserole. Mettez la pâte de façon qu'elle remplisse la moitié de la casserole. Mettez le couvercle. Faites un feu vif sur la casserole, doux en dessous. Quand le biscuit est à la hauteur de la casserole, retirez le feu de dessus et laissez achever la cuisson. Une demi-heure suffit.

Se mange avec une crème à la vanille après les ombres chevaliers au beurre, le poulet fricassé le roblochon. Vin de Talloires.

Touraine.

Gâteau au pain. — 150 à 200 grammes de pain rassis en tranches minces. Versez dessus un demi-litre de lait bouillant et sucré. Couvrez et laissez reposer un quart d'heure.

Ecrasez jusqu'à ce que vous ayez une pâte fine. Ajoutez une poignée de raisins secs, de toutes sortes si possible, de l'écorce d'orange confite, 1 œuf battu, 1 cuillerée d'eau de fleur d'oranger. Versez dans un moule caramélisé et faites cuire au four.

Renversez sur un plat et servez chaud ou froid.

Ce gâteau est surtout parfait pour le goûter. On peut l'agrémenter de confitures.

Cet été, après un déjeuner incomparable, oyez : un melon du jardin, à point ; escargots blancs de vignes, farcis ; œufs brouillés aux grolles et aux tomates ; brochet à la crème ; jeunes poulets rôtis ; salade ; fromage de chèvre du pays ; tarte aux pommes méringuées ; galettes feuilletées et fruits, prunes, poires, pêches ; vin blanc et rosé de Quincy, Bourgogne, il convenait de féliciter la cuisinière :

— Madame Dutard, vous êtes un as !

— Madame Dutard, vos galettes feuilletées ! Combien en ai-je mangé, elles fondaient.

Mme Dutard, 50 ans, cheveux gris, grande et digne, eut un sourire triste :

— Les galettes feuilletées, ce sont les dernières que je ferai bonnes avant longtemps.

— ?...

— Oui, vous comprenez, il y faut de la vraie farine. Pour les autres gâteaux on peut s'arranger, il y a la garniture. Là, c'est le beurre et la farine tout secs. Le gouvernement, de quoi qu'il se mêle, veut que nous n'ayons plus de vraie farine. Je me demande pourquoi, en France, c'est inouï. Ah ! lala, quels temps, où allons-nous ?

... Vous voyez bien : bonne cuisine, bons gâteaux :
Politique d'abord !

LE COUSIN PONS.

AU CAMÉLIA

2, rue de Rivoli, 2

MÉTRO SAINT-PAUL — PARIS — TÉL. ARCHIVES 21-40

SPÉCIALITÉ POUR DEUIL

LES ORGANISATIONS D'ACTION FRANÇAISE

L'ŒUVRE INTELLECTUELLE.

L'*Action française* est une école politique et un mouvement d'organisation. Son objectif est la conquête des intelligences, la destruction des « nuées » démocratiques et la restauration de la monarchie, régime d'ordre, d'autorité et de libertés, dont l'action, ininterrompue pendant mille ans, a fait la France et assuré sa prospérité, son indépendance et sa grandeur.

Pour arriver à ce but, l'*Action française* dispose d'un certain nombre d'organes.

Le principal de ces organes est le journal « L'ACTION FRANÇAISE ».

Faisant, dans chacun de ses numéros, la critique raisonnée des fautes de la démocratie, le journal est le moyen le plus efficace pour toucher les intelligences et les éclairer. Un lecteur assidu du journal devient, forcément, en peu de temps, un royaliste. Le journal est aussi le lien le plus vivant, le plus fort entre les amis de ses doctrines et de sa méthode, le plus capable de coordonner leur action.

L'*Action française du dimanche* est destinée aux milieux agricoles. Chacun de ses numéros contient un article de Léon Daudet et un de Jacques Bainville où les événements de la semaine écoulée sont commentés tout spécialement pour les agriculteurs. Une revue de la presse, une revue des faits marquants, puis de nombreux renseignements à l'usage des cultivateurs, telle est la physionomie de cet hebdomadaire dont le succès est très grand puisqu'il est beaucoup plus lu que les journaux agricoles socialistes ou communistes, et dont la propagande est tout spécialement à recommander.

Avant la fondation du journal (21 mars 1908) existait la REVUE D'ACTION FRANÇAISE dont l'édition est suspendue depuis la guerre. Elle permet de donner aux études doctrinales des développements qui ne pourraient trouver place dans le cadre forcément limité du journal.

L'INSTITUT D'ACTION FRANÇAISE, fondé en février 1906, permet l'étude, dans leurs détails, des grands problèmes politiques, sociaux, religieux. Ses cours ont repris régulièrement en 1919. L'année 1923 a été particulièrement brillante tant par la nature des cours que par le grand nombre des auditeurs. Les étudiants des Facultés de l'Etat et des Facultés libres y ont la plus large entrée.

Ces cours ont lieu 33, rue Saint-André-des-Arts, à Paris. L'administration de l'Institut est au siège du journal, 14, rue de Rome.

Il a été créé un *Bulletin des Cours de l'Institut d'Action française* qui paraît tous les trois mois. Il donne, *in extenso* ou en les résumant, les cours professés à l'Institut. Ce bulletin est un outil indispensable à tout propagandiste. La revision des idées démocratiques, la mise à leur juste place des grands hommes de la démocratie,

sont faites ici avec toute l'ampleur et toute la profondeur nécessaires et aussi l'étude, non moins importante des lois, des mœurs, de l'histoire de l'ancienne France. La collection du Bulletin constituera un inappréciable trésor d'idées et de faits.

Le *Bulletin des Cours de l'Institut d'Action française* est édité par la Nouvelle Librairie nationale, 3, place du Panthéon, Paris. Le prix de l'abonnement est de 16 francs.

A côté de ces organes étroitement liés à l'*Action française*, nous devons en placer deux autres complètement autonomes, mais qu'animent le même dévouement à l'intérêt français, le même objectif de propagande intellectuelle.

C'est d'abord la REVUE UNIVERSELLE, fondée en avril 1920, sous la direction de Jacques Bainville, et dont le programme est : « refaire l'esprit public par les voies de l'intelligence, tenter une fédération intellectuelle du monde par la pensée française ». L'influence intellectuelle de la *Revue universelle* dépasse celle des plus anciens périodiques.

Le siège de la *Revue universelle* est à Paris, 157, boulevard Saint-Germain (V^e^.)

C'est ensuite la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, maison d'édition dont le directeur est Georges Valois.

La Nouvelle Librairie Nationale édite les œuvres des écrivains d'Action française et ceux d'auteurs qui, n'étant pas royalistes, servent cependant la cause française.

La Nouvelle Librairie Nationale a son siège à Paris, 3, place du Panthéon (V^e^.)

L'ACTION.

L'Action française ne sépare point pratiquement l'idée de l'acte. Toute personne convaincue pleinement de la nécessité de la monarchie dans la France contemporaine, s'attache à servir cette cause, et tout d'abord en faisant partager ses convictions raisonnées par ceux avec qui elle est en rapport.

La distinction que nous faisons ici entre l'œuvre intellectuelle et l'action est donc simplement une classification matérielle.

COMMISSION DE PROPAGANDE.

La Commission de propagande a été créée au cours de l'année 1920. Elle a pour but de fournir des subsides à tout un ensemble de formations actives et laborieuses dont l'existence est de première nécessité mais qui, ou bien ne peuvent tabler sur aucune recette particulière, tels sont les *Secrétariats régionaux*, le *Comité d'études législatives*, la *Main-d'œuvre civique*, ou bien encore, tels la *Ligue d'Action française*, les *Camelots du Roi*, l'*Institut d'Action française*, ne disposent pas de ressources proportionnées soit à leur développement, soit à leur utilité pour la propagande.

D'autres moyens de propagande dont l'efficacité est reconnue de tous, dont l'extension est demandée journellement, comme l'affichage intensif, les *Conférences*, qui doivent être répétées pour être efficaces, coûtent extrêmement cher. Ajoutons que des affiches, des conférences peuvent éveiller l'attention des bons Français et leur ouvrir les yeux sur les illusions

et les contre-vérités sur quoi se fonde la République, mais il faut ensuite les éclairer, les convaincre, en faire à leur tour des propagandistes et des adhérents. Pour cela la mise à leur disposition de tracts, brochures, etc., est nécessaire, et surtout il importe de les mettre en état de connaître notre journal par des abonnements qui, au début, doivent être gratuits ou à prix réduit.

Par ce rapide exposé, on voit à quel point sont considérables les charges de la Commission de propagande. Pour les remplir, elle n'a que les ressources fournies par la générosité de nos amis. Elle les obtient par différents systèmes dont on aura connaissance en s'adressant au Secrétaire général de la Commission de propagande, 14, rue de Rome, Paris.

Tous les services de l'*Action française* sont représentés dans la Commission de propagande que préside Charles Maurras. Paul Robain, membre des Comités directeurs de l'*Action française*, est le trésorier. Louis Gonnet remplit les fonctions de secrétaire général.

Cl. Boissonas.

PAUL ROBAIN.

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE.

Président : Lieutenant-Colonel Bernard de Vesins.

L'ŒUVRE DE MAXIME RÉAL DEL SARTE

Cl. Boissonas.

LE MONUMENT AUX MORTS DE CHAMPAGNE.

Secrétaire : Pierre Lecœur.

Pour être *Ligueur d'Action française*, il faut :

1° Avoir signé la déclaration ;

2° Avoir acquitté le montant de la cotisation annuelle (5 francs au minimum, membre adhérent ; 50 francs au minimum, membre donateur) ;

3° Avoir été agréé par la section locale, ou le Secrétariat de Paris.

Il existe également une *Alliance d'Action française*. Les conditions sont les mêmes que celles de l'adhésion à la Ligue, sauf pour la signature de la déclaration qui n'est pas demandée.

Partout où des sections d'*Action française* sont organisées, les intéressés sont mis en relation avec nos amis de l'endroit ; dans le cas contraire, ils sont rattachés directement et à titre provisoire au Siège central.

Il suffit d'écrire au Secrétariat de la *Ligue d'Action française* (12, rue de Rome, Paris, 8e) pour recevoir immédiatement tous les renseignements complémentaires.

CAMELOTS DU ROI ET COMMISSAIRES.

Président : Maxime Réal del Sarte . — Vice-président : Lucien Lacour. — Secrétaire : Pierre Lecœur. — Secrétaire adjoint : Raymond Batardy. — Trésorier : André Guignard ; membres : Philippe Roulland, François de la Motte, Gaston Baetz.

Les inscriptions à la Fédération nationale des Camelots du Roi et Commissaires d'Action française sont reçues par le Secrétaire, 12, rue de Rome, qui fournit tous les renseignements.

SECRÉTAIRES RÉGIONAUX.

Les secrétaires régionaux sont créés pour décharger les services de la *Ligue* à Paris, apporter une aide à nos amis des provinces et créer une liaison plus étroite entre eux.

Les secrétaires régionaux remplissent également les fonctions d'inspecteurs et d'organisateurs de la vente du journal quotidien et de l'*Action française du dimanche*.

Les présidents de nos organisations, ainsi que les ligueurs, alliés, lecteurs et amis, n'appartenant pas à un groupe constitué, sont instamment priés de se mettre en rapport avec eux et de se servir de leur intermédiaire pour toutes les questions concernant la *Ligue*, la diffusion et l'inspection du journal quotidien et de l'hebdomadaire, la main-d'œuvre civique, et en général pour tout ce qui concerne la propagande et le mouvement d'Action française.

Ire ZONE, RÉGION DU NORD. — (Aisne, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Somme), secrétaire régional : M. Maurice Dupont, 6, rue Jeanne-d'Arc, à Amiens.

IIIe ZONE, PARTIE OUEST. — (Finistère, Côtes-du-Nord, Morbihan, secrétaire régional : le commandant Ariès, 11, rue Jean-Jacques-Rousseau, Brest.

PARTIE EST. — (Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Ille-et-Vilaine), secrétaire régional ; M. André Feildel, 16, rue Crébillon, à Nantes.

VIe ZONE, RÉGION DU POITOU ET DES CHARENTES. — (Vienne, Deux-Sèvres, Vendée, Indre-et-Loire, Charente et Charente-In-

férieure), secrétaire régional : M. Jean Jamain, 3, rue de la Prévôté, à Poitiers.

VI[e] ZONE, PARTIE SUD. — (Gironde, Dordogne, Lot-et-Garonne, Landes, Hautes-Pyrénées, Basses-Pyrénées), secrétaire régional : M. Paul Courcoural, 7, rue Ravez et permanence d'A. F., 43, rue Porte-Dijeaux, à Bordeaux.

VII[e] ZONE, RÉGION DU MASSIF CENTRAL. — (Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Cantal, Allier, Puy-de-Dôme), secrétaire régional : M. Elie Jacquet, 114, rue Grange-Garat à Limoges.

VIII[e] ZONE, RÉGION DE LYON. — (Ain, Ardèche, Drôme, Isère, Loire, Haute-Loire, Rhône, Saône-et-Loire, Savoie, Haute-Savoie), secrétaire régional: M. Louis Jasseron, 26, place Bellecour, à Lyon.

IX[e] ZONE, RÉGION DE TOULOUSE. — (Haute-Garonne, Ariège, Gers, Tarn-et-Garonne, Lot, Tarn, Aveyron, Aude, Pyrénées-Orientales), secrétaire régional : M. Alban Castelbert, 14, rue Saint-Sauveur, à Toulouse.

X[e] ZONE, RÉGION DU MIDI. — Partie Est. —(Bouches-du-Rhône, Hautes et Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Var et Corse), secrétaire régional : M. Jean-Austin Brunel, 6, cours Belzunce, Marseille.

PARTIE OUEST.— (Gard, Hérault, Lozère, Vaucluse), secrétaire régional : M. Louis Sentupéry, 6, rue de la Maison-Carrée à Nîmes.

SECTIONS DE LA LIGUE D'ACTION FRANÇAISE.

Voici la liste des sections ayant une permanence effective, c'est-à-dire un local spécialement aménagé pour les réunions, la bibliothèque, la propagande, etc.

Tous nos amis sont engagés, pendant leurs déplacements, à se présenter à ces permanences. Ils y seront toujours les bienvenus. La correspondance pourra également y être adressée sous forme impersonnelle: M. le président de la section d'Action française de...

Paris et Banlieue.

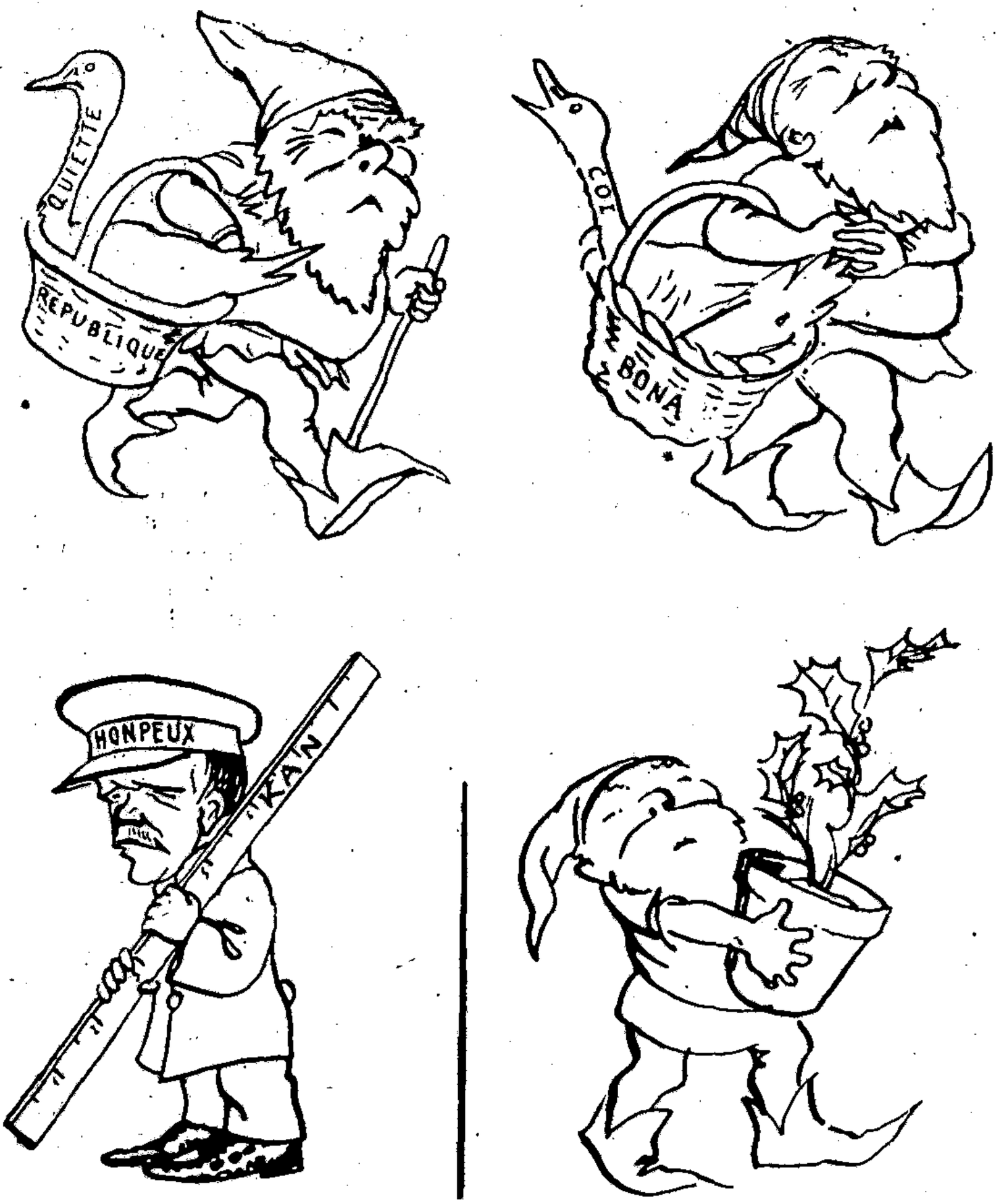
5[e], 9, rue Cujas.
6[e], 33, rue Saint-André-des-Arts.
7[e], 116, rue du Bac.
8[e], 14, rue de Rome.
9[e], 10, rue du Havre.
10[e], Hôtel des Chambres syndicales, 10, rue de Lancry.
11[e], 16, rue Pétion.
12[e], 8, rue Abel.
14[e], 2, rue Asseline.
15[e], 97, rue Blomet.
16[e], 13 *bis*, rue de l'Annonciation.
17[e], 21, rue Lamandé.
18[e], 71, rue du Mont-Cenis.
19[e], 16, rue Cavendish.
20[e], 1, rue Bretonneau.
SAINT-DENIS, 10, impasse Thiers (boulevard Ragot).

Provinces.

AGEN, 59, cours de Belgique.
AIX-EN-PROVENCE, 10, rue Mazarine.
ALAIS, 66, rue Fabrerie.
ALBI, 4, rue Roquelaure.
AMBERT, librarie Thomas, boulevard Henri-IV.
AMIENS, 6, rue Jeanne-d'Arc.
ANCENIS, 62, rue des Tonneliers.
ANNECY, 36 rue Carnot.
ARCACHON, Castel Saint-Pierre, place Tartas.
AVIGNON, 20 *bis*, rue Bouquerie.
BAYONNE-BIARRITZ, 20, rue d'Espagne (Bayonne).

BEAUMONT-DE-LOMAGNE (Tarn-et-Garonne), rue du Maréchal-Foch.
BERGERAC, 10, rue Saint-James.
BÉTHUNE (Nord), 96, boul. Victor-Hugo.
BÉZIERS, 8, rue Montmorency.
BORDEAUX, 43, rue Porte-Dijeaux.
BREST, 52, rue de Siam.
BRIVE, café de Bordeaux (1er étage).
CAEN, 243, rue Saint-Jean.
CANNES, 42, rue d'Antibes.
CARCASSONNE, 20, rue de la Préfecture.
CASTRES, 11, rue du Temple.
CAYAILLON (Vaucluse), café de l'Univers (1er étage), cours Gambetta.
CHATEAUROUX, 4, rue Racine.
CHERBOURG, 69, rue Gambetta, 1er étage.
CHOLET, 1, rue Nantaise.
CLERMONT-FERRAND, 25, rue Ballainvilliers.
CLUZES, maison Rosnoblet, Grande-Rue.
COGNAC (Charente), 17, rue des Cordeliers.
COMPIÈGNE, salle Hégo, 3, place de l'Hôtel-de-Ville.
DIJON, 3, place Bossuet.
FABRÈGUES (Hérault), rue du Presbytère.
GRENOBLE, 19 *bis*, rue Saint-Jacques.
LABRUGUIÈRE (Tarn), ancienne gendarmerie, rue Castelmouton.
LA FLÈCHE, chez M. Albert, domaine de Guérocnin.
LA GRAND'COMBE (Gard), Maison Lacombe, rue Mas-Chazelle.
LA ROCHE-SUR-YON, M. Baudry, libraire, boulevard des Alliés.
LA ROCHELLE, M. de la Guérivière, 11, rue du Palais.
LAVAL, 48 *bis*, rue de Joinville.
LE HAVRE, 19, rue de la Bourse.
LE MANS, 19, rue Jankowski.
LE PUY, 23, boulevard Saint-Louis.
LILLE, 4, rue des Débris-Saint-Etienne (Grand'Place).
LIMOGES, 4, place de l'Ancienne-Comédie.
LORIENT, 34, rue Gambetta.
LOURDES (Htes-Pyrénées), Bureau St-Philippe, 22, rue de la Grotte
LYON, 26, place Bellecour.
MACON, 2, rue du Vieux-Palais.
MARSEILLE, 6, cours Belzunce (entresol).
MAUBEUGE, 8, place d'Armes.
MARMANDE, café Bordes.
MAZAMET (Tarn), café du Redondal (1er étage).
METZ, 1, rue Gambetta.
MILLAU (Aveyron), café Bertrand, 50, rue de la Capelle.
MONTARGIS, 19, rue du Pont-de-l'Ouche.
MONTAUBAN, place de la Cathédrale.
MONTBRISON (Loire), 20, boulevard Lachèze.
MONTPELLIER, 5, rue des Augustins.
MOULINS, 4. place de la Bibliothèque.
MOUTIERS, maison Badarelli, Grande-Rue
NANCY, salle Déglin, (bureau 25), rue Léopold-Lallemand.
NANTES, 16, rue Crébillon.
NICE, 3, boulevard Victor-Hugo.
NIMES, café de la Poste, boulevard Gambetta
ORAN, 11, rue de la Bastille.
ORANGE, 1, rue Grenouillet.
PAMIERS, 26, rue Major.
PAU, 2, place des Sept-Cantons.
PÉRIGUEUX, 4, rue de la Nation.
PERPIGNAN, 3 *bis*, rue des Grandes-Fabriques.

GRAND CONCOURS DES CENT CITATIONS



Question N° 100.

PHILIPPEVILLE, rue Hippocrate, Maison Cordina.
POITIERS, 7 *bis*, rue du Trottoir.
REIMS, chez M. Gaudin, 28, rue Brûlée.
RENNES, 15, rue Hoche.
RIOM, 21, rue Croizier.
ROANNE, 17, rue Bel-Air.
RODEZ, café du Bourg (1er étage), place du Bourg.
ROUBAIX, 44, rue du Vieil-Abreuvoir.
ROUEN, 149-151, rue de la Grosse-Horloge.
SAINT-BRIEUC, 2, rue Glais-Bizoin.
SAINT-ETIENNE-SAINT-CHAMOND, 18,rue de l'Alma (Saint-Etienne).
SAINT-NAZAIRE. 14, rue de l'Abri-Familial.
SAINT-OMER, 2, rue de Dunkerque.
SAINTES (Charente-Inférieure), 27, rue d'Alsace-Lorraine.
SEDAN, 7, place Turenne.
SENS, 16, rue Rigault.
SOISSONS, Hôtel de la Croix-d'Or.
SOMMIÈRES (Gard), café de l'Univers.
STRASBOURG, Hôtel Excelsior, place de la Gare.
TARBES, 87, rue du Maréchal-Foch.
THIERS, 12, rue Manuel-Chabot.
THIZY-COURS (Rhône), rue du Nord, à Cours.
THONON-LES-BAINS, 13, rue Vallon.
TOULON, 3, place de la Liberté.
TOULOUSE, 9, rue des Arts.
TOURCOING, 9, rue Nationale.
TOURS, 1, rue Colbert.
VALENCE, chez M. Roux, 46, rue Pécherie.
VANNES, 3, place Henri-IV.
VERSAILLES, 53, rue du Maréchal-Foch.
VIAS, maison Nicolas, rue Saint-Jean (Hérault).

ÉTUDIANTS ET COLLÉGIENS, LYCÉENS D'ACTION FRANÇAISE.

Les étudiants, collégiens et lycéens d'aujourd'hui seront demain officiers, professeurs, médecins, avocats, prêtres, officiers ministériels... ou bien agriculteurs, ingénieurs, membres du haut commerce et de la grande industrie. Grâce à leur situation sociale, c'est par eux que se reformera l'esprit politique de la nation française. On voit de quelle importance il est de les instruire des doctrines de salut public.

La permanence et le local des Etudiants d'Action française sont situés à Paris, 33, rue Saint-André-des-Arts, en plein Quartier latin.

Des salles de lecture, de travail, de conférences, une bibliothèque, sont à la disposition des adhérents.

Pendant l'hiver et le printemps, des conférences contradictoires sont faites par les Etudiants sur un sujet d'économie politique ou sociale, ou sur un sujet d'histoire. Ces conférences sont présidées par Charles Maurras ou Georges Valois. Elles attirent un nombreux public d'étudiants désireux de pénétrer à fond les doctrines d'Action française, de les discuter, de les répandre.

Le Secrétaire général est chargé de répondre à toute demande de renseignements.

La Fédération des Etudiants d'Action française a un organe mensuel, *l'Etudiant français*, qui est la seule revue politique d'étudiants (Rédaction et administration : 33, rue Saint-André-des-Arts, Paris-VIe, Abonnements : cinq francs par an).

CONFÉRENCES

Ce service est destiné à l'organisation de conférences par toute la France. Son directeur est Paul Robain et le secrétaire Paul Camus à qui l'on peut s'adresser, 14, rue de Rome, Paris.

DAMES D'ACTION FRANÇAISE ET JEUNES FILLES ROYALISTES.

Au cours de l'année écoulée, un bureau central chargé de coordonner les efforts des groupes de Dames et d'aider de ses conseils les groupe nouveaux, a été constitué sous la présidence de Mme la comtesse de Lur-Saluces, à qui l'on peut écrire 88, rue de Varenne, Paris-VIIe.

L'association des Jeunes Filles royalistes est dirigée exclusivement par sa présidente, Mlle Yvonne de Kerret, au château de la Forêt, par Languidic (Morbihan), qui désigne toutes les présidentes des groupes des provinces.

SERVICES DIVERS.

1° Une *Permanence centrale*, salle de lecture et de correspondance créée comme centre de réunion pour nos amis de Paris et nos ligueurs des provinces de passage dans la capitale. Cette permanence est ouverte chaque matin (sauf le dimanche) 14, rue de Rome, au troisième étage, de heuf heures et demie à midi, et tous les après-midi, de deux heures à sept heures ; on y trouve journaux, magazines, revues, nouveaux ouvrages, etc. Pour les conditions d'admission, s'adresser au président, 14, rue de Rome (8e).

2° Un *Comité d'Etudes législatives et sociales*, qui, avec le concours de jurisconsultes de nos amis, étudie les projets de lois ou amendements possibles et propose les solutions qui paraissent les plus favorables aux différents problèmes posés soit au Parlement soit devant l'opinion publique. Les bureaux sont installés 14, rue de Rome, au 4e étage ;

3° Un service de *Renseignements militaires et juridiques*.

Il est répondu aux questions écrites soit par la voie du journal, à des initiales indiquées, soit par lettres particulières. (Les correspondants sont priés de joindre un timbre pour la réponse.)

4° Un *Office de placement gratuit*, organisé pour servir d'intermédiaire entre employeurs et employés et dans l'espoir de leur rendre de mutuels services.

Pour les uns comme pour les autres, les demandes d'emplois sont reçues et examinées à titre absolument gracieux, à la seule condition que les intéressés soient réformés de guerre, inscrits à l'une de nos organisations ou recommandés par un de nos amis connus.

Les bureaux de l'office sont rattachés à l'*Union des Corporations françaises*, 10, rue du Havre, près la gare Saint-Lazare. Ils sont ouverts tous les matins (dimanches et jours de fête exceptés), de 9 heures à 11 heures.

5° Un service de *Main-d'Œuvre civique*, qui a pour but de classer les amis de l'Action Française suivant leurs professions et de préparer ainsi des cadres pour l'organisation professionnelle, et au besoin pour leur intervention en cas de désorganisation des services publics. Toute communication au secrétaire, M. Paul Camus, 12, rue de Rome, Paris (8e).

Grand Concours des
CENT CITATIONS
d'Action Française

POUR les lecteurs familiarisés avec la doctrine royaliste, ce concours est facile. Il consiste à reconstituer le texte intégral de cent citations incomplètes ou modifiées et à faire suivre chacune d'elles, si possible, du nom de l'auteur et de l'ouvrage d'où elle est extraite. Les références ne serviront qu'à classer les concurrents qui auront envoyé un même nombre de citations justes.

I

Les mots sont classés par ordre alphabétique.

(Aucun mot n'est répété dans cette série)

1. CE EST NATIONAL NÔTRE QUI TOUT.
2. ET LE NON POUR ROI ROYAUME.
3. AUTORITÉ BAS CONSEILS DANS EN ÉTATS HAUT L' LE LES LIBERTÉS PEUPLE RÉPUBLIQUES ROI SES SOUS.
4. ADMINISTRATION AU ET GOUVERNEMENT L' LE PAYS ROI.
5. COURONNE DYNASTIE HÉRÉDITÉ L' LA LE NATIONALISE POUVOIR.
6. AFIN CONSTRUIRE DE DÉDUIRE INDUIRE POUR.
7. AFIN DE POUR POURVOIR PRÉVOIR SAVOIR.
8. DE DÉVELOPPEMENT EST L' LE ORDRE PROGRÈS.
9. BASE DU EST LA PERFECTIONNEMENT SOUMISSION.
10. AMOUR CONTRE DE DÉSORDRE ET L' LE ORDRE PAR RÉVOLUTIONNAIRE VIOLENT.

II

Dans chaque mot les lettres sont classées par ordre alphabétique.

11. ACCIILNNOT EN AFIT, BEÉFIILLNX EN CEIINPPR.
12. IL N'Y A ACENUU BÉIIILOPSST DE AAEINORRSTTU DE AL CEHOS BEILPQUU ANSS ENU CDEINORT.
13. ACEFNR D' ABDOR.
14. EL ABEÉILRTV AEIIMOPRSTT N'EST APS L'AMORU DU OLS,

C'EST L'AMORU DU AÉPSS, C'EST EL CEEPRST OPRU ELS AÉÉGINNORST IQU ONSU ONT CDÉÉÉPRS.

15. J'ACCEEILLU OPRU AM CDEIINORT EIILOPQTU OTTU CE IQU DIOT AEEGMNRTU AL ACEFNR ET EJ ISSU, EN CE IQU AL CCEENNOR, EL CEINOTY DE ESS EMPST A EINRV.

III

Les voyelles sont supprimées.

16. NS Q VLNS TJRS RSN GRDR.

17. NSMBL T QND VS VDRZ, NS RPRNDRNS L GRND MVMNT D 89.

18. C SNT LS NSTTTNS Q NT PRVRT LS HMMS.

19. LS VVNTS SRNT TJRS T D PLS N PLS GVRNS NCSSRMNT PR LS MRTS.

20. QND L PLTQ PRD D V LS PRNCPS, LL FT DS XPRNCS T TNT DS DCVRTS.

21. L CMMNDMNT D PLSRS N' ST PS BN : Q'L T N SL CHF, N R.

22. RLLZ-VS MN PNCH BLNC, VS L TRVRZ TJRS CHMN D L GLR T D L'HNNR.

23. N R MT SRVC D BN PBLC N DS PLS FRTS NSTNCTS Q HBTNT L CR DS HMMS : L'NSTNCT PTRNL.

24. NMMR N R PR D PPL ST MNS FR SN LG Q L'PPLR PR SN NM, FR S DFNTN.

25. J'M MX BR N B LN, Q ST BCP PLS FRT Q M, Q' DX CNTS RTS D MN SPC.

IV

Les consomnes sont supprimées et remplacées par des points.

26. .E. — .OI. — .OI.E.. — ..U. — À — .EU.. — .EU..E. — .UE — .E. — .EU..E. — . E — .OI.E.. — A — .EU.. — .OI. — : — .EU. — .I — .OI.E.. — .E. — .OYE.. — , — .AI. — .E — .O.A..UE — .OI. — .A — .I. —

27. — .A — .OYAU.É — .'E.. — .A. — U. — .A..I —, — .'E.. — .E — .E.U.E — .E — .OU. —

28. .A — .O...IO. — .E — ..E. — E.. —, — .AI..E.A.. — .O..E — AU..E.OI. —, — .E — ..O.É.E. — .E. — .E.I.. — .O...E — .E. — :.A... — E. — .E — .AI.E — .UE —, — .A.. — .O..E — .É.É.EU. — .AY. — OÙ — .U.A.O..E.. — .A.. — .E — .É.I.E. — .É.I..É.E..É. —, — .'A..E.. — .E — .OI. — .A. — .OU. —

29. .E — .ŒU — .E — .A — ..A..E — E. — .E — .Ô..E — .'E.. — .E — .O..E..E. — .O..E — .E.I.IO. — E. — .'A.OI .— U. — .OI — .UI — .OU. — .E..E — .E — .È.E — AU — .E.A.. — , — .E — ..O.E..EU. — AU — .E.O..—

30. — .'.É.É.I.É — .U — ..Ô.E — E.. — .A — .A.A..IE — .E — .OU.E. — .E. — .É.É.I.É. — E. — .A — .AU.E.A..E — .E — .OU. — .E. — .É.I.A.E. —

31. — .A — .O.U.IO. — .O.A...I..E — E.. — .A — .EU.E .UI — .OI. — .O..O..E — AU. — E.. EI..E.E... — .E. — ..U. — .E.E... — .E — .A — ..IE..E —

32. — CE — QUE — NOS — ANCÊTRES — ONT — FAIT — PAR — .OU.U.E — ET — PAR — .E..I.E.. —, — .E — .OU..UI..E .OU. — .Ê.E. — AVES — .'A..U.A..E — ET — LA — .E..E.É ..IE..I.I.UE — , — PAR — RAISON — ET — PAR — VOLONTÉ —.

33. — LE — MEILLEUR — DE — LA — MONARCHIE — CE — N'EST — PAS — CE — QU'ELLE — EST —, — C'EST — CE — QU'ELLE — .U...I.E.

34. — CEUX — QUI — .EU.E.. — .OU.E..E. — AI .E.. LA — RÉPUBLIQUE — , — CEUX — QUI — .EU.E.. — ÊTRE — .IE. — .OU.E..É. — N'AIMENT — QUE — LA — MONARCHIE —

35. — .E — .Y.A. — E.. — .UE..UE .OI. — .A.I.U.A — OU — .É.O. — , — I. — E.. — AU..I — ..A.A. — OU — .A.. AU.È.E — ; — .A — .OU.E — E.. — .OU.E.. — .A.I.U.A — OU — .É.O. —, — E..E — .'E.. — .A.AI. — ..A.A. — .I — .A.. — AU.È.E —

V

Les mots de rang pair sont supprimés.

36. EN DE VOIX ET DES DE QUI SI TOUTES SUR TERRE DANS CIEL, EFFORTS FURENT POUR UNE UNIVERSELLE.

37. IL TOUT POUR PEUPLE NON LE.

38. DEPUIS ANS JE LA PHILOSOPHIQUE, AI REPRÉSENTÉ SOUVERAINETÉ PEUPLE UNE OPPRESSIVE L' COMME IGNOBLE.

39. LE QUI LA DU ABOUTIT FAIT LA DE UNS.

40. DEMANDER PEUPLE SE LUI, C' DEMANDER TORRENT FAIRE DIGUE.

41. LA S' TROMPÉE LA QUE PRENDRE CONSCIENCE UN : UN DE N' PAS NATION. LE UNIVERSEL ADMET LE DE.

42. À NOTION LA DU, IL SUBSTITUER DE SOUVERAINETÉ L' DU, DU PUBLIC.

43. QUAND NE PAS AIGUILLÉES, MAJORITÉS, FOULES, À ERREUR TOUTE BRUTALITÉ LEUR.

44. LES PUISSANTS DISCIPLINÉS LES PROSPÈRES JOYEUX.

45. OÙ LE VEUT CE IL, NUL FAIT QU' VEUT ; IL Y POINT MAÎTRE, LE EST ; OÙ LE EST, TOUT MONDE ESCLAVE.

VI

Les syllabes de rang pair sont supprimées.

46. DÉCRA = PLOUCRA.

47. LA MOTIE L'EN.

48. LA MOTIE, DU BRE, CLUT QUATÉ, DION L'ORNITI.

49. L'AC DE VER NE SOR DE QU'IL GOUNER.

50. L'OR NE PAS TAMENT LES CITÉS : FAUT NE TOTÉ L'IMSE.

51. LA PUQUE LE RÉME LES TITI NE COU PAS RAMENT INVI ET EUX SONT BLI, AU TRAI, DE COU L'ABDI DES TITI.

52. LA PUQUE NE Ê DES BER ITI ET RESE LITÉS CESRES.

53. LA PUQUE LE RE CATAMES : LA MITI DE TERTINA DE.

54. U RÉBLI, DANS HIRAR DES VERMENTS, AU ME GRÉ L'EMCHE DES TOAI DANS SÉ AMA.

55. LA PUQUE UN VERMENT L'UGE SAINTS ENRE SAINTS INLI.

VII

Les lettres de rang pair sont supprimées.

56. TU COX E SPRER PR E IFRER ET RFNÉET NRHQE.

57. U PUL CNUT PU, A A IUU, DR L FRE U OVREET U LI LI, MI NN EL QI U CNIN.

58. L CLÉE, RN ÉETU FRÉ A TU L MNE, S IFRER U LS ÉICE OVRI D'URFI.

59. L PICP D L'LCIN PLQÉ TU ET AX ; A RNE N EINR.

60. L PUOR S UE CIN T E RNIE LCI UE ICSIN. L Y PS E OIIU PSIL AE L DSUSO E PRAEC.

61. I IPRE E USIUR A ASBE ÉEMNTO DS EOR À OAES DSUSO DS RIS.

62. Á DLTATSE NELCUL E GAD CREPN L'NRHE OAE E PTT.

63. I N' A A D' DE GNRUE, I Y DS DE JSE E DS DE FUSS.

64. LS RI AI D PUL N SN N RVLTONIE, N NVTUS, AS RDTOAITS.

65. O N' RAIE A SN CNTTR N AT T RE E DOT E IÉAIÉ.

VIII

Dans chaque citation, une même lettre est remplacée par un même chiffre ou une autre lettre.

66. 1' 234567 8967 79ov9o53 2752 12 x6z63752 8o L92o5 27 VCXC63 39z 23L1CM2.

67. 12 2'3 45'3 61785907 52 3vx180 45x 693LLO 93 212CD3-932CO OL 93 M32XLO WI57 OL70 Y57 ZO YO 63x70 52 W37LX C12YXZ073N90 z32Y 93 859LXL5z0 ZOY 80zx1c7XLOY.

68. 1231 45 63'78 9 0 v'x2LL5C C2D1 MW5C635 123Y23WC 5LM2W15C o 4w27w5, D2D MOW 80 MW53z5, LO7C MOW 8' ONW5L5D1.

69. 1231 45 635 7238 9505v 42x105 LC 05D3MLW635, 7238 L5 9505v D230 LC 9OCX45.

70. 1'23456378 98 48 OV35 XL8 CV7 D84 M39673584 8987-W3XL84 85 1v 06L18 4L35 56LY6L74.

71. 1' 23L 5617890vx2 L8CL 12 DC2 62 M2CW26L MO3 12CY DC5 M2CW26L L8CL 2L 18zz2 5x3 86L M2C7 N2 12CY DC5 6'86L MO3 M2C7.

72. 12 3'45 64789ov 39 x2v 8432L2CDV 25LVO2VDOV MV 6W9CDV 64LV MD MVLO42L, 39 M2YYVOV56V L2V5L 9 6V CD' V5 95z3VLVOOV 3v1 W455VLVI ZV51 8VDXV5L MV834NVO 39 7v7v 9DM96V CD'V 3v1 64CD251.

73. 12324 52672 893162 02v 5x3L38x26v, 8L6 VX C32 59XV XOV 21LX231 627XV, XOV 39CV 72116LX231 02 DX2M VC6 OL W96W2.

74. 1 23445, 6'457 84 9135 034 9v422427 x45 XLCD43M5, 84 9135 L 03v W4 x' 47LV5 612YV4 61MZ5 47 LX4.

75. 12 13452 627 82 90v 39vx3x7x309v 2vx 79 627 87L721 ,CDX72112M29X, 1C W5C9D2 92 x352 YCV VO7z29X VO9 2Y39N12.

IX

Citations poétiques à compléter.

76. Demain sur nos tombeaux...

77. Un pur trouve toujours ...

78. Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse ...

79. Je défends le pays qu'ont défendu mes pères ...
80. Malheur aux nations qui, cédant à l'orage ...
81. Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets ...
82. Ne livrons pas sitôt la France en sacrifice
A ce nouveau Baal ...
83. Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux; mais gouvernés ...
84. Et si quelqu'un pensait : La Patrie est un leurre
Dont on berne le peuple ...
85. Etre un peuple qui lutte, une race qui tremble,
Il faut choisir, vieillard ...
86. Ces petits souverains qu'il fait pour une année
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée ...

X

Citations défigurées par des coquilles.

87. La dérision a besoin d'un esprit de maigre.
88. Les peuples sont peureux quand un soûl les gouverne.
89. Il faut qu'une république radote quelque chose.
90. La souveraineté est toujours prose, jamais sonnet.
91. Le peuple ne boit jamais ; il sent. Le gouvernement doit boire.
92. Le peuple veut des modèles et vous vous obstinez à lui présenter des tiroirs.
93. La première condition d'un gouvernement est de ne pas dépendre les gouvernés.
94. Le devoir du malade est de rugir jusqu'à la santé.
95. La République est la domination des pitres.

XI

Nos 96, 97, 98, 99, 100.

Rébus (Voir pages 64, 86, 131, 242 et 307).

RÈGLEMENT

DU CONCOURS DES CENT CITATIONS D'ACTION FRANÇAISE

I. — Tous les lecteurs de l'Almanach peuvent concourir.

II. — Joindre à chaque envoi le *Bon à concourir* qu'on découpera à la dernière page de l'almanach.

III. — Les envois qui nous parviendront après la date du 28 février 1925 ne pourront participer au concours.

IV. — Adresser les envois à M. Gaston Legrain, 14, rue de Rome, Paris (VIII^{e}). La recommandation n'est pas nécessaire.

V. — Les cent citations du concours, ainsi que le palmarès, paraîtront, à partir du 15 mars, dans le journal quotidien et dans le supplément rural du dimanche.

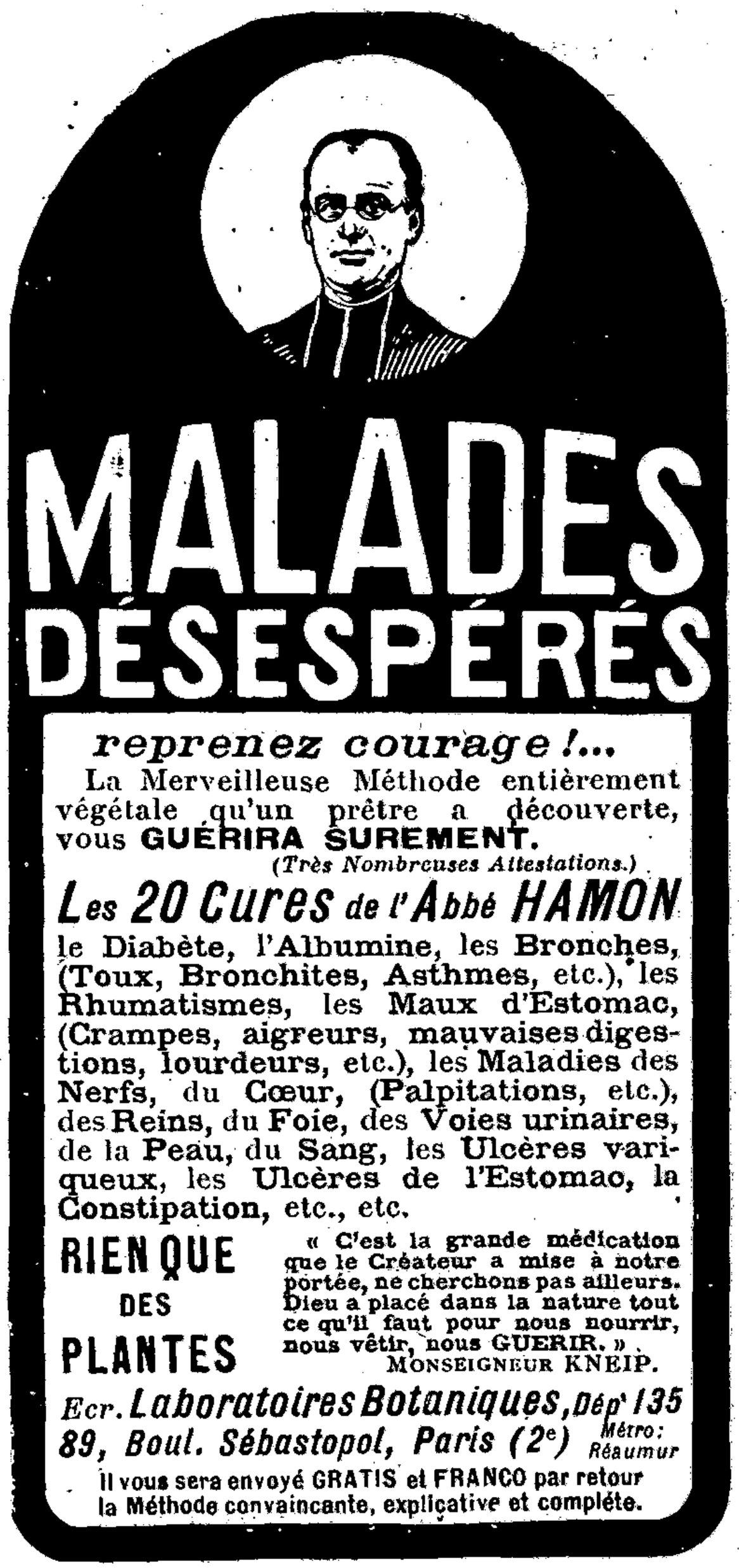


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
La Maison de France	3
Elément du Comput	5
Calendrier	6
Lā Planète d'Iule, poème de CHARLES MAURRAS	31
Le Paysan de France et le vin français, par LÉON DAUDET	32
Contre la persécution religieuse, par BERNARD DE VESINS	41
Edouard au pays des merveilles, par MAURICE PUJO	51
Une grande victime du régime : La Marine française, par l'Amiral SCHWERER	56
Du Plessis de Grenedan et le Dixmude	65
Marcel Azais, par JEAN GAZAVE	71
Notes d'un commis voyageur, par MARCEL AZAÏS	72
René de Marans, par CHARLES MAURRAS	80
L'histoire de France de Jacques Bainville, par HENRI RAMBAUD	83
Au soir de Bouvines, fragment dramatique, par FAGUS	87
Les deux crimes de la Tchéka, par ABEL MANOUVRIEZ	97
Marius Plateau, p. 97.	
L'Assassinat de Philippe Daudet, p. 112.	
L'Organisation professionnelle et la prospérité de l'Agriculture française, par AMBROISE RENDU	122
La Natalité française, par le Dr JEAN LANOS	133
L'œuvre de Maxime Real del Sarte	137
Fleurs à Jeanne d'Arc pour sa fête en mai, poème de P. J. TOULET	141
Aphorismes et sentences, de CHARLES MAURRAS	142
La Révolution Nationale, par GEORGES VALOIS	158
L'offensive germano-asiatique contre la culture occidentale, par HENRI MASSIS	167

La tête et le cœur du fascisme, par EUGÈNE MARSAN 174
Louis XIV, par G.-A. PIERRE 191
Bilan littéraire, par PIERRE CHARDON 196
Les jeux olympiques et l'amélioration physique de la race, par MICHEL ARENA 212
L'Action Française en Alsace 235
Le scandale Malvy à Lille 240
La comédie de Genève, par J. LE BOUCHER 243
L'année économique, par PIERRE HÉRICOURT 248
La semaine de la propriété commerciale 257
Tentatives pour éviter la ruine 262
La ligue nationale du franc-or 266
La Maison, par BROTTEAUX DES ILETTES 270
Chronique Médicale, par le Dr DENIS MINORET 274
Les voyages, par R. S. 280
La cuisine par le COUSIN PONS 291
Les organisations d'Action française 300
Grands concours des cent citations d'Action Française 310
Règlement du concours 316

LISTE DES PRIX

Les gagnants recevront les prix suivants :

1er prix. — Un complet d'une valeur de 550 francs exécuté par le maître tailleur Ramlot.

2e prix . — Une souscription libérée à la série des 10 volumes des *Ecrivains de la Renaissance Française*, paraissant à la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE. Tirage à part sur vergé pur fil Lafuma d'une valeur de 400 francs.

3e au 12e prix. — Une souscription libérée à la même série de dix volumes. Tirage sur vélin teinté d'une valeur de 140 francs.

13e prix. — Un exemplaire de luxe sur Madagascar de l'*Avenir de l'Intelligence*, de Charles Maurras, illustré par Maurice Denis, d'une valeur de 100 francs.

14e prix. — Un colis de quatre litres de liqueur BRUN-PEROD.

15e prix. — Un abonnement libéré à une série de dix *Cahiers de la Victoire*. Tirage sur alfa, d'une valeur de 70 francs.

16e prix. — Un exemplaire de *D'un siècle à l'autre*, de Georges Valois, édition originale numérotée sur Japon.

17e prix. — Une boîte de bonbons de la confiserie du BEL ARLEQUIN, d'une valeur de 50 francs.

18e au 26e prix. — Cinquante francs de livres à choisir dans le catalogue de la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE.

27e au 36e prix. — Une photographie exécutée dans les Ateliers d'art de Fred Boissonas.

37e prix. — Un exemplaire de *D'un siècle à l'autre*, de Georges Valois, édition originale numérotée sur Hollande.

38e au 47e prix. — Trente francs de livres à choisir dans le catalogue de la Nouvelle Librairie Nationale.

48e au 51e prix. — Un colis de deux litres de liqueur BRUN-PEROD.

52e au 61e prix. — Un exemplaire des *Dicts et Pronostiquations d'Alcofribas deuxième*, de Léon Daudet, édition originale numérotée sur pur fil Lafuma.

62e au 65e prix. – Un colis de 10 kilos de savonnettes marque « L'ABEILLE ».

66e au 75e prix. — Un abonnement d'un an aux *Cahiers des Etats généraux* pour l'année 1924-1925.

76e au 92e prix. — Vingt francs de livres à choisir dans le catalogue de la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE.

93e au 100e prix. — Un colis de 5 kilos de savonnettes marque « L'ABEILLE ».

101e au 200e prix. — Dix francs de livres à choisir dans le catalogue de la NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE.

ALMANACH D'ACTION FRANÇAISE POUR 1925

BON DE CONCOURS

A DÉTACHER

et à joindre aux réponses envoyées à M. LEGRAIN

Poitiers. — Société française d'Imprimerie